







NUNC COGNOSCO EX PARTE



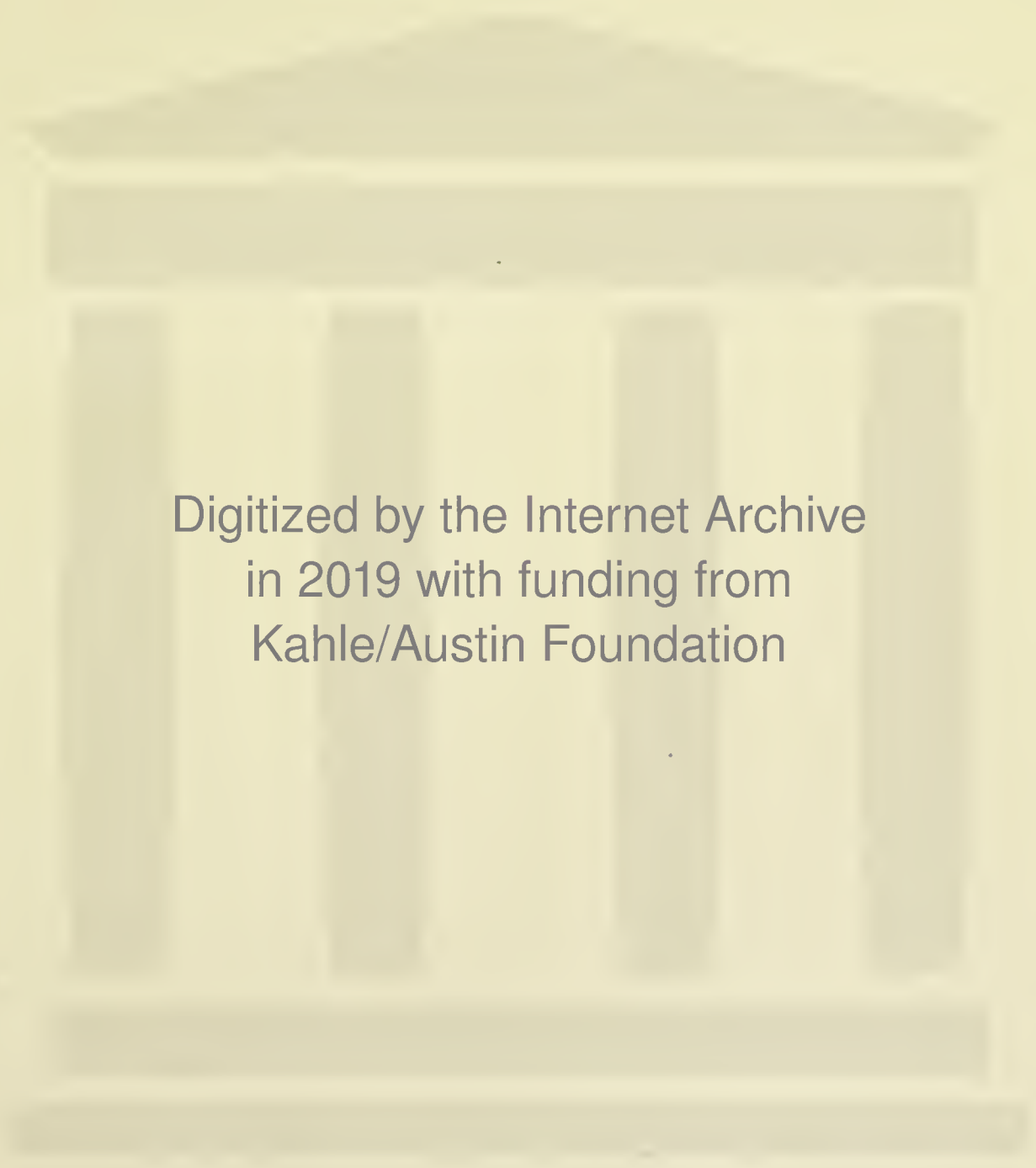
TRENT UNIVERSITY  
LIBRARY

PRESENTED BY

Lady Eaton







Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

<https://archive.org/details/oeuvrescompletes0013fran>









# OEUVRES COMPLÈTES

DE

ANATOLE FRANCE

*TOME XIII*

*PARIS*

CALMANN-LÉVY ÉDITEURS

---

1927





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ANATOLE FRANCE

TOME XIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS EN CHIFFRES ARABES  
SOIXANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS EN CHIFFRES ROMAINS (OFFERTS).

*CES EXEMPLAIRES SONT NUMÉROTÉS AU TOME 1*

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
ANATOLE FRANCE

TOME XIII

CLIO  
HISTOIRE COMIQUE  
SUR LA PIERRE BLANCHE

COMPOSITIONS DE MAXIME DETHOMAS  
GRAVÉES SUR BOIS PAR GASPERINI.  
COMPOSITIONS D'ÉMILIEN DUFOUR  
GRAVÉES SUR BOIS PAR J. MALCOURONNE.  
BOIS GRAVÉS ORIGINAUX DE P. ÉMILE COLIN.

*PARIS*

CALMANN-LÉVY - ÉDITEURS

1927



FQ 2254 . H1 E.13

ILLUSTRATIONS AND BIBLIOGRAPHICAL NOTES  
COPYRIGHTED BY CALMANN-LÉVY, 1927.

CLIO

xiii. — 1

157340







## Le Chanteur de Kymé

**I**L allait par le sentier qui suit le rivage le long des collines. Son front était nu, coupé de rides profondes et ceint d'un bandeau de laine rouge. Sur ses tempes les boucles blanches de ses cheveux flottaient au vent de la mer. Les flocons d'une barbe de neige se pressaient à son menton. Sa tunique et ses pieds nus avaient la couleur des chemins sur lesquels il errait depuis tant d'années. A son côté pendait une lyre grossière. On le nommait le Vieillard, on le nommait aussi le Chanteur. Il recevait encore un autre nom des enfants qu'il instruisait

dans la poésie et dans la musique : ils l'appelaient l'Aveugle, parce que sur ses prunelles, que l'âge avait ternies, tombaient des paupières gonflées et rougies par la fumée des foyers où il avait coutume de s'asseoir pour chanter. Mais il ne vivait pas dans une nuit éternelle, et l'on disait qu'il voyait ce que les autres humains ne voient pas. Depuis trois âges d'hommes, il allait sans cesse par les villes. Et voici qu'après avoir chanté tout le jour chez un roi d'Ægea, il retournait à sa maison, dont il pouvait déjà voir le toit fumer au loin ; car, ayant marché toute la nuit, sans s'arrêter, de peur d'être surpris par l'ardeur du jour, il découvrit, dans la clarté de l'aurore, la blanche Kymé, sa patrie. Accompagné de son chien, appuyé sur son bâton recourbé, il s'avancait d'un pas lent, le corps droit, la tête haute, par un reste de vigueur et pour s'opposer à la pente du chemin, qui descendait dans une étroite vallée. Le soleil, en se levant sur les montagnes d'Asie, revêtait d'une lumière rose les nuages légers du ciel et les côtes des îles semées dans la mer. Le rivage étincelait. Mais les collines, couronnées de lentisques et de térébinthes, qui s'étendaient du côté de l'Orient, retenaient encore dans leur ombre la douce fraîcheur de la nuit.

Le Vieillard compta sur le sol en pente la longueur de douze fois douze lances et reconnut à sa gauche, entre les parois de deux roches jumelles, l'étroite entrée d'un bois sacré. Là, s'élevait au bord d'une source un autel de pierres non taillées.

Un laurier le recouvrait à demi de ses rameaux chargés de fleurs éclatantes. Sur l'aire foulée, devant l'autel,

blanchissaient les os des victimes. Tout alentour, des offrandes étaient suspendues aux branches des oliviers. Et, plus avant, dans l'ombre horrible de la gorge, deux chênes antiques se dressaient, portant clouées à leur tronc des têtes décharnées de taureaux. Sachant que cet autel était consacré à Phœbos, le Vieillard pénétra dans le bois et, tirant de sa ceinture où elle était retenue par l'anse, une petite coupe de terre, il se pencha sur le ruisseau qui, dans un lit d'ache et de cresson, par de longs détours, cherchait la prairie. Il remplit sa coupe d'eau fraîche, et, comme il était pieux, il en versa quelques gouttes devant l'autel, avant de boire. Il adorait les dieux immortels qui ne connaissent ni la souffrance ni la mort, tandis que sur la terre se succèdent les générations misérables des hommes. Alors il fut saisi d'épouvante et il redouta les flèches du fils de Léo. Accablé de maux et chargé d'ans, il aimait la lumière du jour et craignait de mourir. C'est pourquoi il eut une bonne pensée. Il inclina le tronc flexible d'un ormeau et, le ramenant à lui, suspendit la coupe d'argile à la cime du jeune arbre qui, se redressant, porta vers le large ciel l'offrande du Vieillard.

La blanche Kymé s'élevait, ceinte de murs, sur le rivage de la mer. Une chaussée montueuse, pavée de pierres plates, conduisait à la porte de la ville. Cette porte avait été construite dans des âges dont toute mémoire était perdue, et l'on disait que c'était un ouvrage des Dieux. On voyait, gravés dans la pierre du linteau, plusieurs signes que personne ne savait expliquer, mais qui étaient regardés comme des signes heureux. Non loin de cette porte s'étendait la place publique où reluisaient,



sous les arbres, les bancs des anciens. C'est auprès de cette place, sur le côté opposé à la mer, que s'arrêta le Vieillard. Là était sa maison. Étroite et basse, elle n'égalait pas en beauté la maison voisine où un devin illustre vivait avec ses enfants. L'entrée disparaissait à demi sous un tas de fumier qu'un porc fouillait de son groin. Ce tas était modique et non pas ample comme il s'en voit devant les demeures des hommes riches. Mais derrière la maison s'étendaient un verger et des étables que le Vieillard avait construites de ses mains, en pierres non équarries. Le soleil gagnait les hauteurs du ciel blanchi; la brise de la mer était tombée. Un feu subtil, flottant dans l'air, brûlait les poitrines des hommes et des animaux. Le Vieillard s'arrêta un moment sur le seuil pour essuyer du revers de sa main la sueur de son front. Son chien, l'œil attentif et la langue pendante, immobile, soufflait.

La vieille Mélantho, venue du fond de la demeure, parut sur le seuil et prononça de bonnes paroles. Elle s'était fait attendre, parce qu'un Dieu avait mis dans ses jambes un esprit mauvais qui les gonflait et les rendait plus lourdes que deux outres de vin. C'était une esclave carienne, qu'un roi avait donnée jeune au chanteur, alors jeune et plein de force. Et elle avait conçu dans le lit de son nouveau maître un grand nombre d'enfants. Les uns étaient morts, les autres s'en étaient allés au loin pour exercer dans les villes des Achéens l'art du chanteur ou celui du charron, car tous étaient doués d'un esprit ingénieux. Et Mélantho demeurait seule dans la maison avec Arété, sa bru, et les deux enfants d'Arété.

Elle accompagna le maître dans la grande salle aux poutres enfumées, au milieu de laquelle, devant l'autel domestique, s'étendait, couverte de braises rouges et de graisses fondues, la pierre du foyer. Autour de la salle s'ouvraient, sur deux étages, des chambres étroites; et un escalier de bois conduisait aux chambres hautes des femmes. Contre les piliers qui soutenaient le toit reposaient les armes de bronze que le Vieillard portait dans sa jeunesse, alors qu'il suivait les rois dans les villes, où ils allaient sur leurs chars reprendre des filles de Kymé que des héros avaient enlevées. Une cuisse de bœuf était pendue à l'une des solives.

Les anciens de la ville l'avaient envoyée la veille au chanteur pour l'honorer. Il se réjouit à cette vue. Debout, tirant un long souffle de sa poitrine desséchée par l'âge, il ôta de dessous sa tunique, avec quelques gousses d'ail, restes de son souper agreste, le présent qu'il avait reçu du roi d'Ægea, une pierre tombée du ciel et précieuse, car elle était de fer, mais trop petite pour former une pointe de lance. Il rapportait encore un caillou qu'il avait trouvé sur son chemin. Ce caillou, quand on le regardait d'un certain côté, présentait l'image d'une tête d'homme. Et le Vieillard, le montrant à Mélantho :

— Femme, vois, lui dit-il, que ce caillou est à la ressemblance de Pakôros, le forgeron; ce n'est pas sans la permission des Dieux qu'une pierre est à ce point semblable à Pakôros.

Et, quand la vieille Mélantho lui eut versé de l'eau sur les pieds et sur les mains pour effacer la poussière qui les souillait, il saisit entre ses deux bras la cuisse de



bœuf, la porta sur l'autel et commença à la dépouiller. Étant sage et prudent, il ne laissait point aux femmes ni aux enfants le soin de préparer le repas; et, à l'exemple des rois, il faisait cuire lui-même la chair des animaux.

Cependant Mélantho ranimait le feu du foyer. Elle soufflait sur les brindilles de bois sec jusqu'à ce qu'un Dieu les enveloppât de flammes. La flamme ayant jailli, le Vieillard y jeta les chairs découpées, qu'il retournait avec une fourche de bronze. Assis sur ses talons, il respirait l'âcre fumée, qui, remplissant la salle, lui tirait les larmes des yeux; mais son esprit n'en était point irrité, à cause de l'habitude, et parce que cette fumée était signe d'abondance. A mesure que la rudesse des chairs était domptée par la force invincible du feu, il portait les morceaux à sa bouche, et, les broyant avec lenteur entre ses dents usées, il mangeait en silence. Debout à son côté, la vieille Mélantho lui versait le vin noir dans une coupe d'argile semblable à celle qu'il avait donnée au Dieu.

Quand il eut apaisé sa faim et sa soif, il demanda si tout était bien dans la maison et dans l'étable. Et il s'enquit de la laine tissée en son absence, des fromages mis sur l'éclisse et des olives mûres pour le pressoir. Et, songeant qu'il possédait peu de biens, il dit :

— Les héros nourrissent dans les prairies des troupeaux de bœufs et de génisses. Ils ont des esclaves beaux et robustes en grand nombre; les portes de leur maison sont d'ivoire et d'airain, et leurs tables sont chargées de cratères d'or. La force de leur cœur leur assure des richesses, qu'ils gardent parfois jusqu'au déclin de l'âge. Certes, dans ma jeunesse, je les égalais en courage, mais

je n'avais ni chevaux, ni chars, ni serviteurs, ni même une armure assez épaisse pour les égarer dans les combats et pour y gagner des trépieds d'or et des femmes d'une grande beauté. Celui qui combat à pied, avec de faibles armes, ne peut pas tuer beaucoup d'ennemis, parce que lui-même il craint la mort. Aussi, combattant sous les murs des villes, dans la foule obscure des serviteurs, je n'ai jamais rapporté de riches dépouilles.

La vieille Mélantho répondit :

— La guerre donne aux hommes des richesses et les leur ôte. Mon père Kyphos possédait à Mylata un palais et d'innombrables troupeaux. Mais des hommes armés lui ont tout pris, et ils l'ont tué. Moi-même, j'ai été emmenée esclave, mais je n'ai pas été maltraitée, parce que j'étais jeune. Les chefs m'ont reçue dans leur lit; et je n'ai jamais manqué de nourriture. Tu as été mon dernier maître et aussi le moins riche.

Elle parlait sans joie et sans tristesse.

Le Vieillard lui répondit :

— Mélantho, tu ne peux te plaindre de moi, car je t'ai toujours traitée avec douceur. Ne me reproche point de n'avoir point gagné de grandes richesses. Il y a des armuriers et des forgerons qui sont riches. Ceux qui sont habiles à construire des chars tirent profit de leur travail. Les devins reçoivent de grands présents. Mais la vie des chanteurs est dure.

La vieille Mélantho dit :

— La vie de beaucoup d'hommes est dure.

Et, d'un pas pesant, elle sortit de la maison pour aller chercher, avec sa bru, du bois dans le cellier. C'était

l'heure où l'ardeur invincible du soleil accable les hommes et les animaux, et fait taire même la voix des oiseaux dans le feuillage immobile. Le Vieillard s'étendit sur une natte et, se voilant le visage, il s'endormit.

Pendant son sommeil, il fut visité par un petit nombre de songes, qui n'étaient ni plus beaux ni plus rares que ceux qui lui venaient chaque jour. Ces songes lui présentaient des images d'hommes et de bêtes. Et, comme il y reconnaissait des humains qu'il avait connus durant qu'ils vivaient sur la terre fleurie, et qui, depuis, ayant perdu la lumière du jour, étaient couchés sous un tertre funèbre, il se persuadait que les âmes des morts flottent dans l'air, mais qu'elles sont sans vigueur et telles que les ombres vaines. Il était instruit par les songes qu'il est aussi des ombres d'animaux et de plantes, qu'on voit dans le sommeil. Il était certain que les morts errant dans l'Hadès forment eux-mêmes leur image, puisque nul autre ne la pourrait former pour eux, à moins d'être un de ces Dieux qui se plaisent à tromper la faible intelligence des hommes. Mais, n'étant pas devin, il ne pouvait faire la distinction des songes menteurs et des songes véritables; et, las de chercher des avis dans les images confuses de la nuit, il les regardait passer avec indifférence sous ses paupières closes.

A son réveil, il vit, rangés devant lui dans l'attitude du respect, les enfants de Kymé auxquels il enseignait la poésie et la musique, comme son père les lui avait enseignées. Il y avait parmi eux les deux fils de sa bru. Plusieurs étaient aveugles; car on destinait de préférence à l'état de chanteurs ceux qui, privés de la vue, ne pou-

vaient ni travailler aux champs ni suivre les héros dans les guerres.

Ils tenaient dans leurs mains les offrandes dont ils payaient les leçons du chanteur, des fruits, un fromage, un rayon de miel, une toison de brebis, et ils attendaient que le maître approuvât leur offrande pour la déposer sur l'autel domestique.

Le Vieillard, s'étant levé, saisit sa lyre suspendue à une poutre de la salle et dit avec bonté :

— Enfants, il est juste que les riches offrent un grand présent, et que les pauvres en donnent un moindre. Zeus, notre père, a partagé inégalement les biens entre les hommes. Mais il châtierait l'enfant qui ravirait le tribut qu'on doit au chanteur divin.

La vigilante Mélantho vint enlever les offrandes sur l'autel. Et le Vieillard, ayant accordé sa lyre, commença d'enseigner un chant aux enfants, assis à terre, autour de lui, les jambes croisées.

— Écoutez, leur dit-il, le combat de Patrocle et de Sarpédon. Ce chant est beau.

Et il chanta. Il modulait les sons avec force, appliquant le même rythme et la même cadence à tous les vers ; et, pour que sa voix ne faiblît pas, il la soutenait, par intervalles réguliers, d'une note de sa lyre à trois cordes. Et, avant de prendre les repos nécessaires, il poussait un cri aigu accompagné d'une vibration stridente des cordes.

Après qu'il avait dit un nombre de vers égal à deux fois le nombre des doigts de ses mains, il les faisait répéter aux enfants qui les criaient tous ensemble d'une voix perçante en touchant, à l'exemple du maître, leurs petites



lyres, qu'ils avaient taillées eux-mêmes dans du bois, et qui ne rendaient point de son.

Le Vieillard répétait les mêmes vers avec patience jusqu'à ce que les petits chanteurs les eussent retenus exactement. Il louait les enfants attentifs, mais ceux qui manquaient de mémoire ou d'esprit, il les frappait du bois de sa lyre et ils allaient pleurer contre un pilier de la salle. Il donnait l'exemple du chant; mais il n'y joignait point de préceptes, parce qu'il croyait que les choses de la poésie étaient établies anciennement et hors du jugement des hommes. Les seuls conseils qu'il leur donnât regardaient la bienséance.

Il leur disait :

— Honorez les rois et les héros, qui sont au-dessus des autres hommes. Nommez les héros par leur nom et par le nom de leur père, afin que ces noms ne se perdent pas. Quand vous vous tiendrez assis dans les assemblées, ramenez votre tunique sur vos cuisses et que votre maintien exprime la grâce et la pudeur.

Il leur disait encore :

— Ne crachez pas dans les fleuves, parce que les fleuves sont sacrés. Ne faites point de changement, soit par faute de mémoire, soit par caprice, aux chants que je vous enseigne; et, quand un roi vous dira : « Ces chants sont beaux. Qui te les enseigna? » vous répondrez : « Je les tiens du Vieillard de Kymé, qui les tenait de son père, à qui un Dieu sans doute les avait inspirés. »

De la cuisse de bœuf, il lui restait quelques morceaux excellents. Ayant mangé un de ces morceaux devant le foyer et brisé les os avec une hache de bronze, pour en







tirer la moelle, dont seul dans la maison il était digne de se nourrir, il fit, avec le reste des viandes, la part des femmes et des enfants pour deux jours.

Alors il reconnut que bientôt il ne resterait plus rien de la bonne nourriture, et il songea : « Les riches sont aimés de Zeus, et les pauvres ne le sont pas. J'ai, sans doute, offensé, sans le savoir, quelqu'un des Dieux qui vivent cachés dans les forêts ou dans les montagnes, ou plutôt l'enfant d'un immortel; et c'est pour expier mon crime involontaire que je traîne une vieillesse indigente. On commet parfois sans intention mauvaise des actions punissables, parce que les Dieux n'ont pas exactement révélé aux hommes ce qu'il est permis ou défendu de faire. Et leur volonté est obscure. » Il agita longtemps ces pensées dans son esprit, et, craignant le retour de la faim cruelle, il résolut de ne pas rester la nuit oisif dans la demeure, mais d'aller, cette fois, vers les contrées où l'Hermos coule entre les rochers et où l'on voit Ornéia, Smyrne et la belle Hissia couchées sur la montagne qui, comme l'éperon d'un navire phénicien, s'enfonce dans la mer. C'est pourquoi, à l'heure où les premières étoiles tremblent dans le ciel pâle, il ceignit la courroie de sa lyre et s'en alla, le long du rivage, vers les demeures des hommes riches, qui se plaisent à entendre, durant les longs festins, les louanges des héros et les généalogies des Dieux.

Ayant cheminé toute la nuit selon sa coutume, il découvrit aux clartés roses du matin une ville assise sur un haut promontoire, et il reconnut l'opulente Hissia, aimée des colombes, qui regarde du haut d'un rocher les



îles blanches se jouer comme des nymphes dans la mer étincelante. Il s'assit non loin de la ville, au bord d'une fontaine, pour se reposer et pour apaiser sa faim avec des oignons qu'il avait emportés dans un pli de sa tunique.

Il achevait à peine son repas quand une jeune fille, portant une corbeille sur sa tête, vint à la fontaine pour y laver du linge. Elle le regarda d'abord avec défiance, mais, voyant qu'il portait une lyre de bois sur sa tunique déchirée et qu'il était vieux et accablé de fatigue, elle s'approcha sans crainte et soudain, émue de pitié et de vénération, elle puisa dans le creux de ses deux mains rapprochées un peu d'eau dont elle rafraîchit les lèvres du chanteur.

Alors il la nomma fille de roi; il lui promit une longue vie et lui dit :

— Jeune fille, l'essaim des désirs flotte autour de ta ceinture. Et j'estime heureux l'homme qui te conduira dans sa couche. Et moi, vieillard, je loue ta beauté comme l'oiseau nocturne qui pousse son cri méprisé sur le toit des époux. Je suis un chanteur errant. Jeune fille, dis-moi de bonnes paroles.

Et la jeune fille répondit :

— Si, comme tu dis et comme il semble, tu es un joueur de lyre, ce n'est pas un mauvais destin qui t'amène dans cette ville. Car le riche Mégès reçoit aujourd'hui un hôte qui lui est cher, et il donne aux principaux habitants de la ville, en l'honneur de son hôte, un grand festin. Sans doute, il voudra leur faire entendre un bon chanteur. Va le trouver. On voit d'ici sa maison. Il n'est

pas possible d'y arriver du côté de la mer, parce qu'elle est située sur ce haut promontoire qui s'avance au milieu des flots et qui n'est visité que par les alcyons. Mais, si tu montes à la ville par l'escalier taillé dans le roc du côté de la terre, au regard des coteaux plantés de vigne, tu reconnaîtras facilement entre toutes la maison de Mégès. Elle est fraîchement enduite de chaux et plus spacieuse que les autres.

Et le Vieillard, se dressant sur ses jambes raidies, gravit l'escalier taillé dans le roc par les hommes des anciens jours, et, parvenu au plateau élevé sur lequel s'étend la ville d'Ilissia, il reconnut sans peine la maison du riche Mégès.

L'abord lui en fut agréable, car le sang des taureaux fraîchement égorgés ruisselait au dehors, et l'odeur des graisses chaudes se répandait au loin. Il franchit le seuil, pénétra dans la vaste salle du festin, et, ayant touché de la main l'autel, il s'approcha de Mégès qui donnait des ordres à ses serviteurs et découpait les viandes. Déjà les convives étaient rangés autour du foyer, et ils se réjouissaient dans l'espérance d'une abondante nourriture. Il y avait parmi eux beaucoup de rois et de héros. Mais l'hôte que Mégès voulait honorer en ce repas était un roi de Khios qui, pour acquérir des richesses, avait longtemps navigué sur la mer et beaucoup enduré. Il se nommait Oineus. Tous les convives le regardaient avec admiration parce qu'il avait, comme autrefois le divin Ulysse, échappé à d'innombrables naufrages, partagé, dans des îles, la couche des magiciennes et rapporté des trésors. Il contait ses voyages, ses fatigues, et, doué d'un esprit subtil, il y ajoutait des mensonges.

Reconnaissant un chanteur à la lyre que le Vieillard portait suspendue à son côté, le riche Mégès lui dit :

— Sois le bienvenu. Quels chants sais-tu dire?

Le Vieillard répondit :

— Je sais la Querelle des rois qui causa de grands maux aux Achéens, je sais l'Assaut du mur. Et ce chant est beau. Je sais aussi Zeus trompé, l'Ambassade et l'Enlèvement des morts. Et ces chants sont beaux. Je sais encore six fois soixante chansons très belles.

De cette manière, il faisait entendre qu'il en savait beaucoup. Mais il n'en connaissait pas le nombre.

Le riche Mégès répliqua d'un ton moqueur :

— Les chanteurs errants disent toujours, dans l'espoir d'un bon repas et d'un riche présent, qu'ils savent beaucoup de chansons ; mais, à l'épreuve, on s'aperçoit qu'ils ont retenu un petit nombre de vers, dont ils fatiguent, en les répétant, les oreilles des héros et des rois.

Le Vieillard fit une bonne réponse :

— Mégès, dit-il, tu es illustre par tes richesses. Sache que le nombre des chants connus de moi égale celui des taureaux et des génisses que tes bouviers mènent paître dans la montagne.

Mégès, admirant l'esprit du Vieillard, lui dit avec douceur :

— Il faut une intelligence non petite pour contenir tant de chansons. Mais, dis-moi : Ce que tu sais d'Achille et d'Ulysse est-il bien vrai ? Car on sème d'innombrables mensonges sur ces héros.

Et le chanteur répondit :

— Ce que je sais de ces héros, je le tiens de mon père,

qui l'avait appris des Muses elles-mêmes, car autrefois les Muses immortelles visitaient, dans les antres et les bois, les chanteurs divins. Je ne mêlerai point de mensonges aux antiques récits.

Il parlait de la sorte, avec prudence. Cependant, aux chants qu'il avait appris dès l'enfance, il avait coutume d'ajouter des vers pris dans d'autres chants ou trouvés dans son esprit. Il composait lui-même des chants presque tout entiers. Mais il n'avouait pas qu'ils étaient son ouvrage de peur qu'on n'y trouvât à redire. Les héros lui demandaient de préférence des récits anciens qu'ils croyaient dictés par un Dieu, et ils se défiaient des chants nouveaux. Aussi, quand il disait des vers sortis de son intelligence, il en cachait soigneusement l'origine. Et, comme il était très bon poète et qu'il observait exactement les usages établis, ses vers ne se distinguaient en rien de ceux des aïeux; ils étaient à ceux-là pareils en forme et en beauté, et dignes, dès leur naissance, d'une gloire immortelle.

Le riche Mégès ne manquait point d'intelligence. Devant que le Vieillard était un bon chanteur, il lui donna une place honorable au foyer et lui dit :

— Vieillard, quand nous aurons apaisé notre faim, tu nous chanteras ce que tu sais d'Achille et d'Ulysse. Efforce-toi de charmer les oreilles d'Oineus mon hôte, car c'est un héros plein de sagesse.

Et Oineus, qui avait longtemps erré sur la mer, demanda au joueur de lyre s'il connaissait les voyages d'Ulysse. Mais le retour des héros qui avaient combattu devant Troie était encore enveloppé d'obscurité, et personne ne



savait ce qu'Ulysse avait souffert, errant sur la mer stérile.

Le Vieillard répondit :

— Je sais que le divin Ulysse entra dans le lit de Circé et trompa le Cyclope par une ruse ingénieuse. Les femmes en font des contes entre elles. Mais le retour du héros dans Ithaque est caché aux chanteurs. Les uns disent qu'il rentra en possession de sa femme et de ses biens; les autres qu'il chassa Pénélope, parce qu'elle avait mis les prétendants dans sa couche; et que lui-même, châtié par les Dieux, erra sans repos parmi les peuples, une rame sur l'épaule.

Oineus répondit :

— J'ai appris dans mes voyages qu'Ulysse était mort, tué de la main de son fils.

Cependant Mégès distribuait aux convives la chair des bœufs. Et il présentait à chacun le morceau convenable. Oineus l'en loua grandement.

— Mégès, lui dit-il, on voit que tu es accoutumé à donner des festins.

Les bœufs de Mégès se nourrissaient des herbes odorantes qui croissent au flanc des montagnes. Leur chair en était toute parfumée, et les héros ne pouvaient s'en rassasier. Et, comme Mégès remplissait à tout moment une coupe profonde qu'il passait ensuite à ses hôtes, le repas se prolongea très avant dans la journée. Nul n'avait souvenir d'un si beau festin.

Le soleil était près de descendre dans la mer, quand les bouviers, qui gardaient dans la montagne les troupeaux de Mégès, vinrent prendre leur part des viandes et des vins. Mégès les honorait parce qu'ils paissaient les

troupeaux, non point indolemment comme les bouviers de la plaine, mais armés de lances d'airain et ceints de cuirasses, afin de défendre les bœufs contre les attaques des peuples de l'Asie. Et ils étaient semblables aux héros et aux rois, qu'ils égalaient en courage. Deux chefs les conduisaient, Peiros et Thoas, que le maître avait mis au-dessus d'eux comme les plus braves et les plus intelligents. Et, vraiment, on ne pouvait voir deux hommes plus beaux. Mégès les accueillit à son foyer comme les protecteurs illustres de ses richesses. Il leur donna de la chair et du vin autant qu'ils en voulurent.

Oineus, les admirant, dit à son hôte :

— Je n'ai pas vu, dans mes voyages, d'hommes ayant les bras et les cuisses aussi vigoureux et bien formés que les ont ces deux chefs de bouviers.

Alors Mégès prononça une parole imprudente. Il dit :

— Peiros est plus fort dans la lutte, mais Thoas l'emporte à la course.

En entendant cette parole, les deux bouviers se regardèrent l'un l'autre avec colère, et Thoas dit à Peiros :

— Il faut que tu aies fait boire au maître un breuvage qui rend insensé pour qu'il dise à présent que tu es meilleur que moi dans la lutte.

Et Peiros irrité répondit à Thoas :

— Je me flatte de te vaincre à la lutte. Quant à la course, je t'en laisse le prix, que le maître t'a donné. Car il n'est pas surprenant qu'ayant le cœur d'un cerf tu en aies aussi les pieds.

Mais le sage Oineus apaisa la querelle des bouviers. Il conta des fables ingénieuses où paraissaient les dangers

des rixes dans les banquets. Et, comme il parlait bien, il fut approuvé. Le calme s'étant rétabli, Mégès dit au Vieillard.

— Chante-nous, ami, la colère d'Achille et l'assemblée des rois.

Et le Vieillard, ayant accordé sa lyre, poussa dans l'air épais de la salle les grands éclats de sa voix.

Un souffle puissant s'exhalait de sa poitrine, et tous les convives se taisaient pour entendre les paroles mesurées qui faisaient revivre les âges dignes de mémoire. Et plusieurs songeaient : « Il est prodigieux qu'un homme si vieux, et desséché par les ans comme un cep de vigne qui ne porte plus ni fruits ni feuilles, tire de son sein une si puissante haleine. »

Un murmure de louanges s'élevait par moments de l'assemblée comme un souffle du violent Zéphyr dans les forêts. Mais tout à coup la querelle des deux bouviers, un moment apaisée, éclata avec violence. Échauffés par le vin, ils se défiaient à la lutte et à la course. Leurs cris farouches couvraient la voix du chanteur qui vainement haussait sur l'assemblée la clameur harmonieuse de sa bouche et de sa lyre. Les pâtres amenés par Peiros et Thoas, agités par l'ivresse, frappaient dans leurs mains et grognaient comme des porcs. Ils formaient depuis longtemps deux bandes rivales et partageaient l'inimitié des chefs.

— Chien ! cria Thoas.

Et il porta à Peiros un coup de poing sur la face qui fit jaillir abondamment le sang de la bouche et des narines. Peiros, aveuglé, heurta du front la poitrine de Thoas, qui tomba en arrière, les côtes brisées. Aussitôt les bouviers

rivaux se précipitent, échangeant les injures et les coups.

Mégès et les rois essayent en vain de séparer les furieux. Et le sage Oineus lui-même est repoussé par ces bouviers, qu'un Dieu a privés de raison. Les coupes d'airain volent de toutes parts. Les grands os des bœufs, les torches fumantes, les trépieds de bronze s'élèvent et s'abattent sur les combattants. Les corps mêlés des hommes roulent sur le foyer qui s'éteint, dans le vin des outres crevées.

Une obscurité profonde enveloppe la salle, où montent des imprécations aux Dieux et des hurlements de douleur. Des bras furieux empoignent des bûches ardentes et les lancent dans les ténèbres. Un tison enflammé atteint au front le chanteur, debout, muet, immobile.

Alors, d'une voix plus grande que tous les bruits du combat, il maudit cette maison injurieuse et ces hommes impies. Puis, pressant sa lyre contre sa poitrine, il sortit de la demeure et marcha vers la mer le long du haut promontoire. A sa colère succédaient une profonde lassitude et un âcre dégoût des hommes et de la vie.

Le désir de se mêler aux Dieux enflait sa poitrine. Une ombre douce, un silence amical et la paix de la nuit enveloppaient toutes choses. A l'occident, vers ces contrées où l'on dit que flottent les ombres des morts, la lune divine, suspendue dans le ciel limpide, semait de fleurs argentées la mer souriante. Et le vieil Homère s'avança sur le haut promontoire jusqu'à ce que la terre, qui l'avait porté si longtemps, manquât sous ses pas.







## Komm l'Atrébate

### I

**L**ES Atrébates étaient établis sur une terre brumeuse, le long d'un rivage battu par une mer toujours agitée et dont les sables se soulevaient aux vents du large comme les lames de l'Océan. Leurs tribus habitaient, aux bords mouvants d'une large rivière, des enclos formés par des abatis d'arbres, au milieu des étangs, dans des forêts de chênes et de bouleaux. Ils y élevaient des chevaux à grosse tête et de courte encolure, dont le poitrail était large, la croupe belle, la jambe nerveuse, et qui faisaient d'excellentes bêtes de trait. Ils entre-

tenaient, à l'orée des bois, des pores énormes, aussi sauvages que des sangliers. Ils chassaient avec des dogues les bêtes féroces dont ils elouaient la tête sur les parois de leurs maisons de bois. Ces animaux, ainsi que les poissons de la mer et des fleuves, faisaient leur nourriture. Ils les grillaient et les assaisonnaient de sel, de vinaigre et de cumin. Ils buvaient du vin et, dans leurs repas de lions, s'enivraient autour des tables rondes. Il y avait parmi eux des femmes qui, connaissant la vertu des herbes, cueillaient la jusquiame, la verveine et la plante salutaire nommée selage, qui croît dans les creux humides des rochers. Elles composaient un poison avec le suc de l'if. Les Atrébates avaient aussi des prêtres et des poètes qui savaient ce que les autres hommes ignorent.

Ces habitants des forêts, des marécages et des grèves étaient de haute taille; ils ne coupaient point leurs chevelures blondes et couvraient leurs grands corps blancs d'une saie de laine qui avait les couleurs de la vigne empourprée par l'automne. Ils étaient soumis à des chefs établis au-dessus des tribus.

Les Atrébates savaient que les Romains étaient venus faire la guerre aux peuples de la Gaule, et que des nations entières avaient été vendues, corps et biens, sous la lance. Ils étaient avertis très vite de ce qui se passait au bord du Rhône et de la Loire. Les signes et les paroles volent comme l'oiseau. Et ce qui se disait à Genabum des Carnutes au lever du soleil était entendu sur les sables de l'Océan à la première veille de nuit. Mais ils ne s'inquiétaient point du sort de leurs frères, ou plutôt, jaloux de leurs frères, ils se réjouissaient des maux que



leur infligeait César. Ils ne haïssaient pas les Romains, puisqu'ils ne les connaissaient pas. Ils ne les craignaient point, parce qu'il leur semblait impossible qu'une armée pût pénétrer à travers les bois et les marais qui entouraient leurs habitations. Ils n'avaient point de villes, bien qu'ils donnassent ce nom à Némétocenne, vaste enclos fermé par des palissades, qui servait d'abri, en cas d'attaque, aux guerriers, aux femmes et aux troupeaux. Nous venons de dire qu'ils avaient encore, sur toute l'étendue de leur territoire, beaucoup d'autres abris de cette sorte, mais plus petits. On les appelait aussi des villes.

Ils ne comptaient point sur ces abatis d'arbres pour résister aux Romains, qu'ils savaient habiles à prendre les cités défendues par des murs de pierre et par des tours de bois. Ils s'assuraient plutôt sur ce qu'il n'y avait point de chemins par tout leur territoire. Mais les soldats romains faisaient eux-mêmes les routes par lesquelles ils passaient. Ils remuaient la terre avec une force et une rapidité que ne concevaient pas les Gaulois de la forêt profonde, chez qui le fer était plus rare que l'or. Et les Atrébates apprirent un jour, non sans une profonde stupeur, que la longue voie romaine, avec sa belle chaussée de pierres et ses bornes posées de mille en mille, s'avancait vers leurs halliers et leurs marécages. Ils firent alors alliance avec les peuples répandus dans la forêt qu'on nommait la Profonde et qui opposaient à César une ligue de tribus nombreuses. Les chefs atrébates poussèrent le cri de guerre, ceignirent leur baudrier d'or et de corail, se coiffèrent du casque à cornes de cerf, de

buffle ou d'élan, et tirèrent leur épée, qui ne valait pas le glaive romain. Ils furent vaincus et, comme ils avaient du cœur, ils se firent battre deux fois.

Or il y avait parmi eux un chef très riche, nommé Komm. Il gardait dans ses coffres un grand nombre de colliers, de bracelets et d'anneaux. Il y gardait aussi des têtes humaines trempées d'huile de cèdre. C'étaient celles des chefs ennemis tués par lui-même ou par son père ou par le père de son père. Komm jouissait de la vie en homme fort, libre et puissant.

Suivi de ses armes, de ses chevaux, de ses chars, de ses dogues bretons, de la foule de ses hommes de guerre et de ses femmes, il allait, selon son envie, sur ses domaines illimités, dans la forêt, le long de la rivière, et s'arrêtait dans quelqu'un de ces abris sous bois, de ces métairies sauvages, qu'il possédait en grand nombre. Là, tranquille, entouré de ses fidèles, il chassait les bêtes féroces, pêchait les poissons, faisait l'élève des chevaux, remémorait ses aventures de guerre. Et il s'en allait plus loin, dès qu'il lui en prenait envie. C'était un homme violent, rusé, d'un esprit subtil, excellent dans l'action, excellent par la parole. Quand les Atrébates poussèrent le cri de guerre, il ne coiffa pas le casque à cornes d'auroch. Mais il demeura tranquille dans une de ses maisons de bois pleines d'or, de guerriers, de chevaux, de femmes, de porcs sauvages et de poissons fumés. Après la défaite de ses compatriotes, il alla trouver César et mit au service des Romains son intelligence et son crédit. Il reçut un accueil favorable. Jugeant avec raison que ce Gaulois habile et puissant saurait pacifier le pays et le maintenir dans

l'obéissance des Romains, César lui donna de grands pouvoirs et le nomma roi des Atrébates. Ainsi le chef Komm devint Commius Rex. Il porta la pourpre et fit frapper des monnaies où se voyait, de profil, sa tête ceinte du diadème à pointes aiguës des rois hellènes et des rois barbares, qui tenaient leur royauté de l'amitié du Peuple romain.

Il ne fut point en exécration aux Atrébates. Sa conduite intéressée et prudente ne lui avait point fait de tort chez un peuple qui n'avait pas sur la patrie et les devoirs du citoyen les maximes des Grecs et des Latins; qui, sauvage, inglorieux, étranger à toute vie publique, estimait la ruse, cédait à la force et s'émerveillait de la puissance royale comme d'une nouveauté magnifique. Encore la plupart de ces Gaulois, pauvres pêcheurs de la côte brumeuse, rudes chasseurs de la forêt, avaient-ils une meilleure raison de ne point juger défavorablement la conduite et la fortune du chef Komm : ne sachant pas même qu'ils étaient Atrébates, ni qu'il y eût des Atrébates, ils se souciaient peu du roi des Atrébates. Komm ne fut donc point impopulaire. Et, si l'amitié des Romains le mit en péril, ce péril ne vint point de son peuple.

Or la quatrième année de la guerre, à la fin de l'été, César arma une flotte pour descendre chez les Bretons. Soucieux de se ménager des intelligences dans la grande Ile, il résolut d'envoyer Komm en ambassade chez les Celtes de la Tamise, afin de leur offrir l'amitié du Peuple romain. Komm, qui avait l'esprit ingénieux et la langue déliée, était désigné pour cette ambassade par son caractère et par sa naissance, qui le faisait parent des Bretons.

Car des tribus atrébates étaient alors établies sur les deux rives de la Tamise.

Komm était fier de l'amitié de César. Mais il ne s'empressait point d'accomplir une mission dont il prévoyait les dangers. Pour le décider, il fallut lui accorder de très grands avantages. César exempta des tributs que payaient les villes gauloises Némétocenne, qui déjà devenait une cité et une capitale, tant les Romains étaient prompts à mettre en valeur les territoires conquis. Il rendit à Némétocenne ses droits et ses lois, c'est-à-dire que le rigoureux régime de la conquête y fut un peu adouci. De plus, il donna à Komm la royauté des Morins, établis sur le rivage de l'Océan, à côté des Atrébates.

Komm fit voile avec Caius Volusenus Quadratus, préfet de la cavalerie, envoyé par César pour reconnaître la grande Ile. Mais, quand le navire aborda la plage de sable au pied des blanches falaises hantées des oiseaux, le Romain refusa de débarquer, redoutant des dangers inconnus et la mort certaine. Komm descendit à terre avec ses chevaux et ses fidèles, et parla aux chefs bretons venus à sa rencontre. Il leur fit un discours par lequel il leur conseillait de préférer l'amitié fructueuse des Romains à leur colère impitoyable. Mais ces chefs, issus de Hu le Puissant et de ses compagnons, étaient violents et fiers. Ils écoutèrent ce langage avec impatience. La colère éclata sur leurs visages, barbouillés de pastel. Ils jurèrent de défendre leur Ile contre les Romains.

— Qu'ils débarquent ici, s'écrièrent-ils, et ils disparaîtront comme disparaît sur le sable du rivage la neige qu'a touchée le vent du Midi.



Tenant pour un outrage les avis dictés par César, ils tiraient déjà l'épée du ceinturon et voulaient mettre à mort le messager de honte.

Debout, courbé sur son bouclier dans l'attitude du suppliant, Komm invoqua ce nom de frère qu'il pouvait leur donner. Ils étaient fils des mêmes pères.

C'est pourquoi les Bretons ne le tuèrent pas. Ils le conduisirent enchaîné dans un grand village voisin de la côte. En traversant une esplanade qui s'étendait au milieu des huttes de chaume, il remarqua des pierres hautes et plates, fichées en terre à intervalles irréguliers et couvertes de signes qu'il tint pour sacrés, car il n'était pas facile d'en découvrir le sens. Il vit que les huttes de ce grand village étaient semblables à celles des villages atrébates, mais d'une moindre richesse. Devant les huttes des chefs, des perches se dressaient, portant des hures de sangliers, des bois de rennes, des têtes chevelues d'hommes blonds. Komm fut conduit dans une hutte qui ne renfermait que la pierre du foyer recouverte encore de cendres, un lit de feuilles sèches et la figure d'un Dieu taillée dans une bille de tilleul. Lié au pilier qui soutenait le toit de chaume, l'Atrébate méditait sa mauvaise fortune et cherchait dans son esprit soit quelque parole magique très puissante, soit quelque artifice ingénieux, pour échapper à la colère des chefs bretons.

Et, pour charmer sa misère, il composait, dans la manière des aïeux, un chant rempli de menaces et de plaintes, et tout coloré par les images des montagnes et des forêts natales, dont il rappelait le souvenir dans son cœur.



Des femmes, tenant leur enfant pressé contre leur mamelle, vinrent le regarder avec curiosité et lui firent des questions sur son pays, sa race, les aventures de sa vie. Il leur répondit avec douceur. Mais son âme était triste et agitée par une cruelle inquiétude.

## II

CÉSAR, retenu jusqu'à la fin de l'été sur le rivage des Morins, ayant mis à la voile, une nuit, vers la troisième veille, arriva en vue de l'Ile à la quatrième heure du jour. Les Bretons l'attendaient sur la grève. Mais ni leurs flèches de bois durci, ni leurs chars armés de faux, ni leurs chevaux au long poil, habitués à nager dans l'Océan parmi les écueils, ni leurs visages couverts de peintures terribles n'arrêtèrent les Romains. L'Aigle entourée des légionnaires toucha le sol de l'Ile barbare. Les Bretons s'enfuirent sous la grêle de pierre et de plomb lancée par des machines qu'ils croyaient des monstres. Frappés de terreur, ils couraient comme un troupeau d'élangs sous l'épieu du chasseur.

Lorsqu'ils eurent atteint, vers le soir, le grand village voisin de la côte, les chefs s'assirent sur les pierres rangées en cercle autour de l'esplanade, et tinrent conseil. Ils prolongèrent leur délibération tout le long de la nuit, et, quand l'aube commença d'éclairer l'horizon, tandis que le chant de l'alouette perçait le ciel gris, ils se rendirent dans la hutte où Komm l'Atrébate était enchaîné depuis trente jours. Ils le regardèrent avec respect, à cause des Romains, le délièrent, lui offrirent une boisson faite avec le jus fermenté des merises, lui rendirent ses armes, ses chevaux, ses compagnons et, lui adressant des paroles flatteuses, le supplièrent de les accompagner au camp des Romains et de demander pardon pour eux à César le Puissant.

— Tu le persuaderas de nous être ami, lui dirent-ils, car tu es sage et tes paroles sont agiles et pénétrantes comme des flèches. Parmi tous les ancêtres dont le souvenir nous a été gardé dans des chants, il ne s'en trouve pas un seul qui te surpasse en prudence.

Komm l'Atrébate entendit ces discours avec joie. Mais il cacha le plaisir qu'il en ressentait et, la lèvre soulevée par un sourire amer, il dit aux chefs bretons, en leur montrant du doigt les feuilles détachées des bouleaux, qui tournoyaient au vent :

— Les pensées des hommes vains sont agitées comme ces feuilles et sans cesse retournées dans tous les sens. Hier ils me tenaient pour un insensé et disaient que j'avais mangé l'herbe d'Erin, qui enivre les animaux. Aujourd'hui ils estiment que la sagesse des aïeux est en moi. Pourtant je suis aussi bon conseiller un jour que l'autre, car mes

paroles ne dépendent point du soleil ou de la lune, mais de mon intelligence. Je devrais, pour prix de votre méchanceté, vous abandonner à la colère de César, qui vous fera couper le poing et crever les yeux, afin qu'allant mendier du pain et de la bière dans les villages illustres, vous portiez témoignage par toute l'Ile bretonne de sa force et de sa justice. Pourtant j'oublierai l'injure que vous m'avez faite, me rappelant que nous sommes frères, que les Bretons et les Atrébates sont les fruits du même arbre. J'agirai pour le bien de mes frères qui boivent l'eau de la Tamise. L'amitié de César que je venais leur porter dans leur Ile, je la leur ferai rendre maintenant qu'ils l'ont perdue par leur folie. César, qui aime le chef Komm et l'a établi roi sur les Atrébates et sur les Morins aux colliers de coquilles, aimera les chefs bretons, peints de couleurs ardentes, et les confirmera dans leur richesse et leur puissance, parce qu'ils sont les amis du chef Komm qui boit l'eau de la Somme.

Et Komm l'Atrébate dit encore :

— Apprenez de moi ce que vous dira César quand vous vous courberez sur vos boucliers au pied de son tribunal et ce qu'il conviendra de lui répondre d'un esprit avisé. Il vous dira : « Je vous accorde la paix. Livrez-moi des enfants nobles en otage. » Et vous lui répondrez : « Nous te livrerons nos enfants nobles. Et nous t'en amènerons quelques-uns aujourd'hui même. Mais les enfants nobles sont pour la plupart dans les régions lointaines de notre Ile, et il faudra plusieurs journées pour les faire venir. »

Les chefs admirèrent l'esprit subtil de Komm l'Atrébate. L'un d'eux lui dit :

— Komm, tu es doué d'une grande intelligence, et je crois que ton cœur est plein d'amitié pour tes frères bretons qui boivent l'eau de la Tamise. Si César était un homme, nous aurions le courage de combattre contre lui, mais nous avons connu qu'il était un Dieu à ce que ses navires et ses machines de guerre sont des êtres vivants et doués de connaissance. Allons lui demander qu'il nous pardonne de l'avoir combattu et nous laisse notre puissance et nos richesses.

Ayant ainsi parlé, les chefs de l'île brumeuse sautèrent à cheval et s'en allèrent vers le rivage de l'Océan qu'occupaient les Romains près de l'anse où leurs liburnes étaient mouillées, et non loin de la grève sur laquelle ils avaient tiré leurs galères. Komm chevauchait avec eux. Quand ils virent le camp romain qui était entouré de fossés et de palissades, percé de rues larges et régulières et tout couvert de pavillons que dominaient les aigles d'or et les couronnes des enseignes, ils s'arrêtèrent émerveillés et se demandèrent par quel art les Romains avaient bâti en un jour une ville plus belle et plus vaste que toutes celles de l'île brumeuse.

— Qu'est cela? s'écria l'un d'eux.

— C'est Rome, répondit l'Atrébate. Les Romains portent partout Rome avec eux.

Introduits dans le camp, ils se rendirent au pied du tribunal où siégeait le proconsul entouré de faisceaux. Il était pâle dans la pourpre, avec des yeux d'aigle.

Komm l'Atrébate prit une attitude suppliante et pria César de pardonner aux chefs bretons.

— En te combattant, dit-il, ces chefs n'ont pas agi



selon leur cœur, qui est grand chaque fois qu'il commande. Quand ils poussaient contre tes soldats leurs chars de guerre, ils obéissaient et ne commandaient point; ils cédaient à la volonté des hommes pauvres et humbles des tribus qui s'assemblaient en grand nombre pour s'opposer à toi, n'ayant pas assez d'intelligence pour connaître ta force. Tu sais que les pauvres sont moins bons en toutes choses que les riches. Ne refuse point ton amitié à ceux-ci, qui possèdent de grands biens et qui peuvent payer le tribut.

César accorda le pardon que les chefs demandaient et leur dit :

— Livrez-moi en otage les fils de vos princes.

Le plus ancien des chefs répondit :

— Nous te livrerons nos enfants nobles. Et nous t'en amènerons quelques-uns aujourd'hui même. Mais les enfants nobles sont pour la plupart dans des régions lointaines de notre Ile, et il faudra plusieurs journées pour les faire venir.

César inclina la tête en signe de consentement. Ainsi, par le conseil de l'Atrébate, les chefs ne livrèrent qu'un petit nombre de jeunes garçons, et non point des plus nobles.

Komm demeura dans le camp. La nuit, ne pouvant dormir, il gravit la falaise et regarda la mer. Le flot brisait sur les écueils. Le vent du large mêlait au mugissement des lames ses miaulements sinistres. La lune fauve, dans sa fuite immobile parmi les nuées, jetait sur l'Océan des lueurs mouvantes. L'Atrébate, dont le regard sauvage perçait l'ombre et l'embrun, aperçut des navires

surpris par la tempête et que travaillaient le vent et la mer. Les uns, désemparés et ne gouvernant plus, allaient où les poussait le flot dont l'écume brillait à leur flanc; d'autres regagnaient le large. Leur voile effleurait la mer comme l'aile d'un oiseau pêcheur. C'étaient les navires qui amenaient la cavalerie de César et que dispersait la tempête. Le Gaulois, respirant avec joie l'air marin, marcha quelque temps sur le bord de la falaise et bientôt son regard découvrit l'anse dans laquelle les galères romaines, qui avaient épouvanté les Bretons, étaient à sec sur le sable. Il vit le flot les approcher peu à peu, les atteindre, les soulever, les heurter les unes contre les autres, les briser, tandis que les liburnes à la coque profonde, mouillées dans l'anse, chassaient sur leurs ancres dans un vent furieux qui emportait leurs mâts et leurs gréements, ainsi que des brins de chaume. Il distinguait les mouvements confus des légionnaires accourus en tumulte sur la plage. Leurs clameurs montaient à son oreille dans les bruits de la tempête. Alors il leva les yeux vers la lune divine, que vénèrent les Atrébates, habitants des rivages et des forêts profondes. Elle était là dans le ciel agité des Bretons, et semblait un bouclier. Il le savait, que c'était elle, la lune de cuivre, qui, dans son plein, avait produit cette grande marée et causé la tempête qui, maintenant, détruisait la flotte des Romains. Et, sur la pâle falaise, dans la nuit auguste, devant la mer furieuse, Komm l'Atrébate eut la révélation d'une force secrète, mystérieuse, plus invincible que la force romaine.

En apprenant le désastre de la flotte, les Bretons

reconnurent avec joie que César ne commandait ni à l'Océan ni à la lune, amie des plages désertes et des forêts profondes, et que les galères romaines n'étaient point des dragons invincibles, puisque le flot les avait fracassées et jetées, les flancs ouverts, sur le sable des grèves. Reprenant l'espoir de détruire les Romains, ils méditèrent d'en tuer un grand nombre par la flèche et l'épée, et de jeter le reste dans la mer. C'est pourquoi ils se montrèrent tous les jours assidus dans le camp de César. Ils portaient aux légionnaires des viandes fumées et des peaux d'élan. Ils prenaient des visages amis, répandaient des paroles mielleuses et tâtaient avec admiration les bras durs des centurions.

Pour paraître mieux soumis, les chefs livraient des otages ; mais c'étaient les fils des ennemis contre lesquels ils avaient une vengeance, ou bien des enfants sans beauté, qui n'étaient point nés dans une des familles issues des Dieux. Et, quand ils crurent que les petits hommes bruns se reposaient, pleins de confiance, sur leur amitié, ils rassemblèrent les guerriers de tous les villages des bords de la Tamise et ils se précipitèrent, en poussant de grands cris, contre les portes du camp. Ces portes étaient défendues par des tours de bois. Les Bretons, ignorant l'art d'enlever les positions fortifiées, ne purent franchir l'enceinte, et beaucoup de chefs au visage peint de pastel tombèrent au pied des tours. Une fois encore les Bretons connurent que les Romains étaient doués d'une force surhumaine. Aussi vinrent-ils le lendemain demander pardon à César et lui promettre leur amitié.

César les reçut d'un visage immobile, mais la nuit même

il fit embarquer ses légions dans les liburnes réparées en grande hâte, et cingla vers le rivage des Morins. N'espérant plus recevoir sa cavalerie dispersée par la tempête, il renonçait, pour cette fois, à la conquête de l'île brumeuse.

Komm l'Atrébate regagna avec l'armée le rivage des Morins. Il avait monté à bord du navire qui portait le proconsul. César, curieux de connaître les usages des barbares, lui demanda si les Gaulois ne se croyaient point issus de Pluton et si ce n'était pas à cause de cette origine qu'ils comptaient le temps par les nuits et non par les jours. L'Atrébate ne put lui donner la raison véritable de cette coutume. Mais il lui dit qu'à son avis la nuit avait précédé le jour à la naissance du monde.

— J'estime, ajouta-t-il, que la lune est plus ancienne que le soleil. Elle est une divinité très puissante, amie des Gaulois.

— La divinité de la lune, répondit César, est reconnue par les Romains et par les Grecs. Mais ne crois pas, Commius, que cet astre, qui brille sur l'Italie et sur toute la terre, soit particulièrement favorable aux Gaulois.

— Prends garde, Julius, répondit l'Atrébate, et pèse tes paroles. La lune que tu vois ici courir dans les nuées n'est pas la lune qui luit à Rome sur vos temples de marbre. D'Italie on ne pourrait voir celle-ci, bien qu'elle soit grande et claire. La distance ne le permet pas.



### III

**L'**HIVER vint recouvrir la Gaule d'ombre, de glace et de neige. Le cœur des guerriers s'émut, dans la hutte de roseaux, au souvenir des chefs et des serviteurs tués par César ou vendus à l'encan. Parfois un homme venait, à la porte de la hutte, mendiant du pain et montrant ses poignets coupés par le licteur. Et les guerriers s'indignaient dans leur cœur. Ils échangeaient entre eux des paroles de colère. Des assemblées nocturnes se tenaient au fond des bois et dans le creux des rochers.

Cependant le roi Komm chassait avec ses fidèles à travers les forêts, au pays des Atrébates. Chaque jour, un messenger portant la saie rayée et les braies rouges venait, par des sentiers inconnus, au-devant du roi,

et, ralentissant près de lui le pas de son cheval, lui disait à voix basse :

— Komm, ne veux-tu pas être un homme libre dans un pays libre? Komm, subiras-tu longtemps l'esclavage des Romains?

Et le messenger disparaissait dans l'étroit chemin où les feuilles tombées amortissaient le galop de son cheval.

Komm, roi des Atrébates, demeurait l'ami des Romains. Mais, peu à peu, il se persuada qu'il convenait que les Atrébates et les Morins fussent libres, puisqu'il était leur roi. Il lui déplaisait aussi de voir les Romains, établis à Némétocenne, siéger dans des tribunaux, où ils rendaient la justice, et des géomètres venus d'Italie tracer des routes à travers les forêts sacrées. Enfin il admirait moins les Romains depuis qu'il avait vu leurs liburnes brisées contre les falaises bretonnes et les légionnaires pleurer la nuit, sur la grève. Il continuait d'exercer la souveraineté au nom de César. Mais il parlait à ses fidèles, en termes obscurs, de guerres prochaines.

Trois ans plus tard, l'heure était venue; le sang romain avait coulé dans Genabum. Les chefs conjurés contre César assemblaient des guerriers dans les monts Arvernes. Komm n'aimait point ces chefs; il les haïssait au contraire, les uns parce qu'ils étaient plus riches que lui en hommes, en chevaux et en terres, les autres à cause de l'or et des rubis qu'ils avaient en abondance, et plusieurs de ce qu'ils se disaient plus braves que lui et de plus noble race. Pourtant il reçut leurs messagers, auxquels il remit une feuille de chêne et une pointe de noisetier en signe d'amour. Et il correspondit avec les chefs ennemis de César au moyen

de branches d'arbres taillées et nouées entre elles de manière à présenter un sens intelligible aux Gaulois, qui connaissaient le langage des feuilles.

Il ne poussa point le cri de guerre. Mais il allait par les villages atrébates et, visitant les guerriers dans les huttes, il leur disait :

— Trois choses sont nées les premières : l'homme, la liberté, la lumière.

Il s'assura que, lorsqu'il pousserait le cri de guerre, cinq mille guerriers morins et quatre mille guerriers atrébates boucleraient à son appel leur ceinturon de bronze. Et, songeant avec joie que dans la forêt le feu couvait sous la cendre, il passa secrètement chez les Trévires, afin de les gagner à la cause gauloise.

Or, tandis qu'il chevauchait avec ses fidèles le long des saules de la Moselle, un messenger, vêtu de la saie rayée, lui remit une branche de frêne liée à une tige de bruyère, pour lui faire entendre que les Romains avaient soupçon de ses desseins et pour l'engager à la prudence. Car telle était la signification de la bruyère unie au frêne. Mais il poursuivit sa route et pénétra dans le territoire des Trévires. Titus Labienus, lieutenant de César, y était cantonné avec dix légions. Averti que le roi Commius venait secrètement visiter les chefs des Trévires, il soupçonna que c'était pour les détourner de l'amitié de Rome. L'ayant fait suivre par des espions il reçut des avis qui le confirmèrent dans l'idée qu'il s'était formée. Il résolut alors de se défaire de cet homme. Il était Romain, fils de la Ville déesse, exemple à l'univers, et il portait par les armes la paix romaine aux extrémités du monde. Il était bon général,

expert dans la mathématique et dans la mécanique. Pendant les loisirs de la paix, il conversait dans sa villa de Campanie, sous les térébinthes, avec des magistrats, sur les lois, les mœurs et les usages des peuples. Il vantait les vertus antiques et la liberté. Il lisait les livres des historiens et des philosophes grecs. C'était un esprit plein de noblesse et d'élégance. Et, parce que Komm l'Atrébate était un barbare, étranger à la chose romaine, il lui parut convenable et bon de le faire assassiner.

Averti du lieu où il se trouvait, il lui envoya son préfet de la cavalerie, Caius Volusenus Quadratus, qui connaissait l'Atrébate, car ils avaient été chargés tous deux de reconnaître ensemble les côtes de l'île de Bretagne, avant l'expédition de César; mais Volusenus n'avait pas osé débarquer. Donc, sur l'ordre de Labienus, lieutenant de César, Volusenus choisit quelques centurions et les emmena avec lui dans le village où il savait qu'il trouverait Komm. Il pouvait compter sur eux. Le centurion était un légionnaire monté en grade et qui portait, comme insigne de ses fonctions, un cep de vigne dont il frappait ses subordonnés. Ses chefs faisaient de lui tout ce qu'ils voulaient. Il était, après le terrassier, le premier instrument de la conquête. Volusenus dit à ses centurions :

— Un homme s'approchera de moi. Vous le laisserez avancer. Je lui tendrai la main. A ce moment, vous le frapperez par derrière et vous le tuerez.

Ayant donné ces ordres, Volusenus partit avec son escorte. Il rencontra, dans un chemin creux, près du village, Komm accompagné de ses fidèles. Le roi des Atrébates, qui se savait suspect aux Romains, aurait tourné bride.







Mais le préfet de la cavalerie l'appela par son nom, l'assura de son amitié et lui tendit la main.

Rassuré par ces signes de bienveillance, l'Atrébate s'approcha. Au moment où il allait prendre la main qui lui était tendue, un centurion lui abattit son épée sur la tête et le fit tomber tout sanglant de son cheval. Les fidèles du roi se jetèrent alors sur la petite troupe romaine, la dispersèrent, relevèrent Komm et l'emportèrent jusqu'au prochain village, tandis que Volusenus, qui croyait sa besogne achevée, regagnait le camp ventre à terre avec ses cavaliers.

Le roi Komm n'était pas mort. Il fut porté secrètement dans le pays des Atrébates et il guérit de sa terrible blessure. S'étant remis debout, il fit ce serment :

— Je jure de ne me trouver face à face avec un Romain que pour le tuer.

Bientôt il apprit que César avait subi une grande défaite au pied de la montagne de Gergovie et que quarante-six centurions de son armée étaient tombés sous les murailles de la ville. Il fut averti ensuite que les confédérés, que commandait Vercingétorix, étaient assiégés dans Alésia des Mandubes, forteresse célèbre des Gaules fondée par Hercule Tyrien. Il se rendit alors avec ses guerriers morins et ses guerriers atrébates sur la frontière des Eduens où se rassemblait l'armée qui devait secourir les Gaulois d'Alésia. On fit le dénombrement de cette armée et il se trouva qu'elle était composée de deux cent quarante mille fantassins et de huit mille cavaliers. Le commandement en fut donné à Virdumar et à Eporedorix, Eduens, à Vergasillaun, Arverne, et à Komm l'Atrébate.



Après les longs jours d'une marche embarrassée, Komm parvint avec les chefs et les soldats aux pays montueux des Eduens. D'une des hauteurs qui environnent le plateau d'Alésia, il vit le camp romain et la terre remuée tout alentour par ces petits hommes bruns qui faisaient la guerre plus avec la pioche et la pelle qu'avec le javelot et l'épée. Il en tira un mauvais augure, sachant que les Gaulois valaient moins contre les fossés et les machines que contre des poitrines humaines. Lui-même, qui connaissait bien des ruses de guerre, il n'entendait pas grand'chose aux arts des ingénieurs latins. Après trois grandes batailles, durant lesquelles les fortifications des Romains ne furent point entamées, Komm fut emporté comme un brin de paille dans la tempête par la déroute épouvantable des Gaulois. Il avait vu dans la mêlée le manteau rouge de César et pressenti la défaite. Maintenant il fuyait par les chemins, furieux, maudissant les Romains, mais satisfait du mal qu'avaient souffert avec lui les chefs gaulois dont il était jaloux.



#### IV

**K**OMM vécut un an caché dans les forêts atrébates. Il y était en sûreté parce que les Gaulois haïssaient les Romains et, leur étant soumis, estimaient grandement ceux qui ne leur obéissaient pas. Accompagné de ses fidèles, il menait sur le fleuve et dans la futaie une existence qui ne différait pas beaucoup de celle qu'il avait menée étant chef de beaucoup de tribus. Il se livrait à la chasse et à la pêche, méditait des ruses, et buvait des boissons fermentées qui, lui faisant perdre l'intelligence des choses humaines, lui communiquaient celle des choses divines. Mais son âme était changée, et il souffrait de ne plus se sentir libre. Tous les chefs des peuples étaient tués dans les combats, ou morts sous les verges, ou liés

par le licteur et conduits dans les prisons de Rome. Il n'était plus animé contre eux d'une âcre envie, et il gardait maintenant sa haine tout entière aux Romains. Il attachait à la queue de son cheval le cercle d'or qu'il avait reçu du dictateur comme ami du Sénat et du Peuple romain. Il donnait à ses dogues les noms de César, de Caius et de Julius. Quand il voyait un porc, il l'appelait Volusenus en lui jetant des pierres. Et il composait des chants imités de ceux qu'il avait entendus dans sa jeunesse et qui exprimaient en fortes images l'amour de la liberté.

Or un jour que, chassant des oiseaux, il avait, seul et loin de ses fidèles, gravi le haut plateau, recouvert de bruyères, qui domine Némétocenne, il vit avec stupeur que les huttes et les palissades de sa ville avaient été abattues et que, dans une enceinte de murailles, s'élevaient des portiques, des temples et des maisons d'une architecture prodigieuse, qui lui inspiraient l'horreur et l'effroi que causent les ouvrages magiques. Car il ne pensait pas que ces demeures eussent été construites, en un si petit espace de temps, par des moyens naturels.

Il oublia de poursuivre les oiseaux dans la bruyère, et, couché sur la terre rouge, il regarda longtemps la ville étrange. La curiosité, plus forte que la peur, lui tenait les yeux ouverts. Et il contempla ce spectacle jusqu'au soir. Alors il lui vint au cœur une irrésistible envie de pénétrer dans la ville. Il cacha sous une pierre, dans la bruyère, ses colliers d'or, ses bracelets, ses ceintures de pierreries et ses armes de chasse, ne gardant qu'un couteau sous sa saie, et il descendit les pentes de la forêt. En traversant les halliers humides, il cueillit des champignons pour

avoir l'air d'un pauvre homme allant vendre sa récolte sur le marché. Et il entra dans la ville, à la troisième veille, par la Porte dorée. Elle était gardée par des légionnaires qui laissaient passer les paysans portant des provisions. Aussi le roi des Atrébates, qui avait pris l'aspect d'un pauvre homme, put-il pénétrer facilement dans la voie Julienne. Elle était bordée de villas et conduisait au temple de Diane, dont le blanc fronton s'élevait, orné déjà de rinceaux de pourpre, d'azur et d'or. Aux lueurs grises du matin, Komm vit des figures peintes sur les murs des maisons. C'étaient des images aériennes de danseuses et les scènes d'une histoire qu'il ignorait : une jeune vierge offerte en sacrifice par des héros, une mère furieuse poignardant ses deux enfants encore à la mamelle, un homme aux pieds de bouc dressant de surprise ses oreilles pointues quand il dévoile une vierge couchée et dormante et trouve qu'elle est un jeune garçon en même temps qu'une femme. Et il y avait dans les cours d'autres peintures qui enseignaient des façons d'aimer inconnues aux peuples de la Gaule. Quoiqu'il aimât furieusement le vin et les femmes, il ne concevait rien aux voluptés ausoniennes, parce qu'il ne se faisait pas une idée sensible des formes variées des corps et qu'il n'était pas tourmenté par le désir de la beauté. Venu dans cette ville, qui avait été sienne, pour satisfaire sa haine et donner à manger à sa colère, il nourrissait son cœur de fureur et de dégoût. Il détestait les arts latins et les artifices mystérieux des peintres. Et, de toutes les scènes représentées sous les portiques, il ne discernait que peu de chose, parce que ses yeux n'étaient savants qu'à connaître les feuillages des arbres et les nuées du ciel sombre.

Portant sa cueillette de morilles dans un pli de sa saie, il allait par les voies pavées de larges dalles. Sous une porte que surmontait un phallus éclairé par une petite lampe, il vit des femmes vêtues de tuniques transparentes, qui guettaient les passants. Il s'approcha dans l'idée de faire quelque violence. Une vieille survint, qui glapit aigrement :

— Passe ton chemin. Ce n'est pas une maison pour les paysans qui puent le fromage. Va retrouver tes vaches, bouvier!

Komm lui répondit qu'il avait eu cinquante femmes, les plus belles parmi les femmes atrébates, et des coffres pleins d'or. Les courtisanes se mirent à rire et la vieille cria :

— Au large, ivrogne!

Et la vieille semblait un centurion armé du cep de vigne, tant la majesté du Peuple romain éclatait dans l'Empire!

Komm, d'un coup de poing, lui brisa la mâchoire et s'éloigna tranquille, tandis que l'étroit couloir de la maison s'emplissait de cris aigus et de hurlements lamentables. Il laissa sur sa gauche le temple de Diane ardennaise et traversa le forum entre deux rangs de portiques. Reconnaisant, debout sur son socle de marbre, la déesse Rome, la tête coiffée du casque et le bras étendu pour commander aux peuples, il accomplit devant elle, avec une intention injurieuse, la plus ignoble des fonctions naturelles.

Il avait traversé toute la partie bâtie de la ville. Devant lui s'étendait le cercle de pierres à peine esquissé, déjà immense, de l'amphithéâtre. Il soupira :

— O race de monstres!



Et il s'avança parmi les débris abattus et foulés aux pieds des huttes gauloises, dont les toits de chaume s'étendaient naguère ainsi qu'une armée immobile et qui maintenant faisait, non pas même une ruine, mais un fumier sur le sol. Et il songea :

— Voilà ce qui reste de tant d'âges d'hommes ! Voilà ce qu'ils ont fait des demeures où les chefs atrébates suspendaient leurs armes !

Le soleil s'était levé sur les gradins de l'amphithéâtre, et le Gaulois parcourait avec une haine insatiable et curieuse le vaste chantier de briques et de pierres. De ces durs monuments de la conquête il remplissait le regard de ses grands yeux bleus, et il secouait dans l'air frais sa longue crinière fauve. Se croyant seul, il murmurait des imprécations. Mais, à quelque distance du chantier, il aperçut, au pied d'un tertre couronné de chênes, un homme assis sur une pierre moussue, la tête couverte de son manteau et penchée. Il ne portait point d'insignes, mais il avait au doigt l'anneau de chevalier, et l'Atrébate avait assez l'habitude du camp romain pour reconnaître un tribun militaire. Ce soldat écrivait sur des tablettes de cire et semblait tout entier à ses pensées intérieures. Demeuré longtemps immobile, il leva la tête, pensif, le poinçon sur la lèvre, regarda sans voir, puis, rebaissant les yeux, recommença d'écrire. Komm le vit en face et s'aperçut qu'il était jeune, avec un air de noblesse et de douceur.

Alors le chef atrébate se rappela son serment. Il tâta son couteau sous sa saie, se glissa derrière le Romain avec une agilité sauvage et lui enfonça la lame au défaut de l'épaule. C'était une lame romaine. Le tribun poussa un

grand soupir et s'affaissa. Un filet de sang coula du coin de la lèvre. Les tablettes de cire restaient sur la tunique entre les genoux. Komm les prit et regarda avidement les signes qui y étaient tracés, pensant que c'étaient des signes magiques dont la connaissance lui donnerait un grand pouvoir. C'étaient des lettres qu'il ne put lire et qui étaient prises à l'alphabet grec, alors employé préférentiellement à l'alphabet latin par les jeunes lettrés d'Italie. Ces lettres étaient en grande partie effacées par l'extrémité plate du stylet. Celles qui subsistaient donnaient des vers composés en langue latine sur des mètres grecs et présentaient, par endroits, un sens intelligible :

## A PHŒBÉ, SUR SA MÉSANGE

O toi que Varius aime plus que ses yeux,  
 Ton Varius, errant sous le ciel pluvieux  
 Du Galate...  
 . . . . .  
 Et leur couple chantant dans la cage dorée  
 . . . . .  
 . . . . .  
 O ma blanche Phœbé, donne d'un doigt prudent  
 Le millet et l'eau pure à ta frêle captive.  
 Elle couve, elle est mère; une mère est craintive.  
 . . . . .  
 Oh ! ne viens pas aux bords de l'Océan brumeux,  
 Phœbé, de peur...  
 ... Tes pieds blancs et tes flancs  
 Savants à se mouvoir au rythme du crotale.  
 . . . . .  
 Et ni l'or de Crésus ni la pourpre d'Attale,  
 Mais tes bras frais, tes seins...

Une faible rumeur montait de la ville éveillée. L'Atrébate s'enfuit à travers les restes des huttes gauloises où quelques Barbares demeuraient terrés, humbles et farouches, et, par une brèche du mur, il sauta dans la campagne.





## V

**L**ORSQUE enfin, par le glaive du légionnaire, par les verges du licteur et par les paroles flatteuses de César, la Gaule fut pacifiée tout entière, Marcus Antonius, questeur, vint prendre ses quartiers d'hiver à Némétocenne des Atrébates. Il était fils de Julia, sœur de César. Ses fonctions consistaient à payer la solde des troupes et à répartir, selon les règles établies, le butin qui était énorme, car les conquérants avaient trouvé des barres d'or et des escarboucles sous les pierres des lieux sacrés, au creux des chênes, dans l'eau tranquille des étangs, et recueilli beaucoup d'ustensiles d'or dans les huttes des chefs et des peuples exterminés.

Marcus Antonius amenait avec lui des scribes en grand

nombre et des arpenteurs qui procédèrent à la répartition des meubles et des terres, et qui eussent fait beaucoup d'écritures inutiles; mais César leur prescrivit des méthodes simples et rapides de travail. Des marchands asiatiques, des colons, des ouvriers, des légistes venaient en foule à Némétocenne; et les Atrébates qui avaient quitté leur ville y rentraient les uns après les autres, curieux, surpris, pleins d'admiration. Les Gaulois, pour la plupart, étaient fiers maintenant de porter la toge et de parler la langue des fils magnanimes de Rémus. Ayant rasé leurs longues moustaches, ils ressemblaient à des Romains. Ceux d'entre eux qui avaient gardé quelque richesse demandaient à un architecte romain de leur bâtir une maison avec un portique intérieur, des chambres pour les femmes et une fontaine ornée de coquillages. Ils faisaient peindre Hercule, Mercure et les Muses dans leur salle à manger, et soupaient accoudés sur des lits.

Komm, bien qu'illustre et fils d'un père illustre, avait perdu la plupart de ses fidèles. Cependant il refusait de se soumettre et menait une vie errante et guerrière avec quelques hommes unis à lui par l'âpre volonté d'être libres, par la haine des Romains ou par l'habitude du pillage et du viol. Ils le suivaient dans les forêts impénétrées, dans les marécages, et jusque dans ces îles mouvantes formées à la vaste embouchure des rivières. Ils lui étaient tout dévoués, mais ils lui parlaient sans respect, ainsi qu'un homme parle à son égal, parce qu'ils l'égalaien en effet par le courage, dans l'excès constant des souffrances, du dénuement et de la misère. Ils habitaient des arbres touffus ou les fentes des rochers. Ils

recherchaient les cavernes creusées dans la pierre friable par l'eau puissante des torrents au fond des étroites vallées. Quand ils ne trouvaient pas d'animaux à chasser, ils mangeaient des mûres et des arbouses. Ils ne pouvaient pénétrer dans les villes gardées contre eux par les Romains ou seulement par la peur des Romains. Dans la plupart des villages ils n'étaient pas reçus volontiers. Komm trouva pourtant accueil dans les huttes éparses sur les sables toujours battus des vents, au bord des bouches endormies de la rivière Somme. Les habitants de ces dunes se nourrissaient de poissons. Pauvres, épars, perdus dans les chardons bleus de leur sol stérile, ils n'avaient point éprouvé la force romaine. Ils le recevaient avec ses compagnons dans leurs maisons souterraines, couvertes de roseaux et de pierres roulées par la mer. Ils l'écoutaient attentivement, n'ayant jamais entendu un homme parler aussi bien que lui. Il leur disait :

— Sachez qui sont les amis des Atrébates et des Morins qui vivent sur le rivage de la mer et dans la forêt profonde.

» La lune, la forêt et la mer sont les amies des Morins et des Atrébates. Et ni la mer, ni la forêt, ni la lune n'aime les petits hommes bruns amenés par César.

» Or, la mer m'a dit : — Komm, je cache tes navires vénètes dans une anse déserte de mon rivage.

» La forêt m'a dit : — Komm, je donnerai un abri sûr à toi qui es un chef illustre et à tes compagnons fidèles.

» La lune m'a dit : — Komm, tu m'as vue, dans l'île des Bretons, briser les navires des Romains. Je commande aux nuages et aux vents, et je refuserai ma lumière aux conducteurs des chariots qui portent des vivres aux

Romains de Némétocenne, en sorte que tu pourras les surprendre, la nuit.

» Ainsi m'ont parlé la mer, la forêt et la lune. Et je vous dis :

» — Laissez là vos barques et vos filets et venez avec moi. Vous serez tous des chefs de guerre et des hommes illustres. Nous livrerons des combats très beaux et très profitables. Nous nous procurerons des vivres, des trésors et des femmes en abondance. Voici comment :

» Je connais de mémoire tout le pays des Atrébates et des Morins si parfaitement qu'il n'y a point dans tout ce pays une rivière, un étang, un rocher dont je ne sache pas très bien la place. Et tous les chemins, tous les sentiers sont aussi présents dans mon esprit, avec leur vraie longueur et leur vraie direction, qu'ils le sont sur le sol des aïeux. Et il faut que ma pensée soit grande et royale pour contenir ainsi toute la terre atrébate. Or sachez qu'elle contient beaucoup d'autres pays encore, bretons, gaulois, germains. C'est pourquoi, si le commandement m'avait été donné sur les peuples, j'aurais vaincu César et chassé les Romains de cette terre. Et c'est pourquoi nous surprendrons ensemble les courriers de Marcus Antonius et les convois de vivres destinés à la ville qu'ils m'ont volée. Nous les surprendrons aisément, parce que je connais les routes qu'ils prennent, et leurs soldats ne pourront nous atteindre, parce qu'ils ne connaissent pas les chemins que nous prendrons. Et, s'ils parvenaient à suivre notre trace, nous leur échapperions dans mes navires vénètes, qui nous porteraient à l'île des Bretons. »

Par de tels discours, Komm inspira une grande con-



fiance à ses hôtes du rivage brumeux. Il acheva de les gagner en leur donnant quelques morceaux d'or et de fer, restes des trésors qu'il avait possédés. Ils lui dirent :

— Nous te suivrons partout où il te plaira de nous mener.

Il les mena par des chemins inconnus jusques aux abords de la voie romaine. Quand il voyait dans une prairie humide, autour de l'habitation d'un homme riche, des chevaux paissant, il les donnait à ses compagnons.

Il forma ainsi une troupe de cavalerie à laquelle venaient se joindre plusieurs Atrébates, désireux de faire la guerre pour acquérir des richesses, et quelques déserteurs du camp romain. Ceux-ci, le chef Komm ne les recevait pas, pour ne point violer le serment qu'il avait fait de ne jamais voir en face un Romain. Il les faisait interroger par un homme intelligent et les renvoyait. Parfois tous les hommes d'un village, jeunes et vieux, le suppliaient de les recevoir parmi ses fidèles. Ces hommes, les fiscaux de Marcus Antonius les avaient entièrement dépouillés, levant, après le tribut imposé par César, des tributs indus, et frappant d'amendes les chefs pour des fautes imaginaires. En effet, les officiers du fisc, après avoir rempli les coffres de l'État, prenaient soin de s'enrichir aux dépens de ces barbares qu'ils jugeaient stupides et qu'ils pouvaient toujours livrer au bourreau, pour faire taire les plaintes importunes. Komm choisissait les hommes les plus forts. Les autres, malgré leurs larmes et la peur qu'ils lui exprimaient de mourir de faim ou des Romains, étaient congédiés. Il ne voulait point avoir une grande armée,

parce qu'il ne voulait point faire une grande guerre, ainsi que Vercingétorix.

Avec sa petite troupe, il enleva en peu de jours plusieurs convois de farine et de bestiaux, massacra, jusque sous les murs de Némétocenne, des légionnaires isolés et terrifia la population romaine de la ville.

— Ces Gaulois, disaient les tribuns et les centurions, sont des barbares cruels, contempteurs des Dieux, ennemis du genre humain. Au mépris de la foi jurée, ils offensent la majesté de Rome et de la Paix. Ils méritent une peine exemplaire. Nous devons à l'humanité de châtier les coupables.

Les plaintes des colons, les cris des soldats montèrent jusqu'au tribunal du questeur. Marcus Antonius d'abord n'y prit pas garde. Il était occupé à représenter, dans des salles closes et bien chauffées, avec des histrions et des courtisanes, les travaux de cet Hercule auquel il ressemblait par les traits du visage, la barbe courte et bouclée, la vigueur des membres. Vêtu d'une peau de lion, sa massue à la main, le fils robuste de Julia abattait des monstres feints, perçait de ses flèches une machine en forme d'hydre. Puis soudain, changeant la dépouille du lion pour la robe d'Omphale, il changeait en même temps de fureurs.

Cependant les convois étaient inquiétés; les détachements de soldats, surpris, harcelés, mis en fuite; et l'on trouva un matin le centurion G. Fusius pendu, la poitrine ouverte, à un arbre, près de la Porte dorée.

On savait dans le camp romain que l'auteur de ces brigandages était Commius, autrefois roi par l'amitié de Rome, maintenant chef de bandits. Marcus Antonius donna

l'ordre d'agir avec énergie pour assurer la sécurité des soldats et des colons. Et, prévoyant qu'on ne prendrait pas de si tôt le rusé Gaulois, il invita le préteur à faire tout de suite un exemple terrible. Pour se conformer aux intentions de son chef, le préteur fit amener à son tribunal les deux Atrébates les plus riches qu'il y eut à Némétocenne.

L'un se nommait Vergal et l'autre Ambrow. Ils étaient tous deux d'illustre naissance et ils avaient, les premiers entre tous les Atrébates, fait amitié avec César. Mal récompensés de leur promptre soumission, dépouillés de tous leurs honneurs et d'une grande partie de leurs biens, sans cesse vexés par des centurions grossiers et par des légistes cupides, ils avaient osé murmurer quelques plaintes. Imitateurs des Romains et portant la toge, ils vivaient à Némétocenne, naïfs et vains, dans l'humiliation et l'orgueil. Le préteur les interrogea, les condamna à la peine des parricides et les livra aux licteurs en une même journée. Ils moururent doutant de la justice latine.

Le questeur avait ainsi, par sa prompte fermeté, raffermi le cœur des colons, qui lui en adressèrent des louanges. Les magistrats municipaux de Némétocenne, bénissant sa vigilance paternelle et sa piété, lui décernèrent, par décret, une statue d'airain. Après quoi, plusieurs négociants latins, s'étant aventurés hors de la ville, furent surpris et tués par les cavaliers de Komm.





## VI

**L**E préfet de la cavalerie cantonnée à Némétocenne des Atrébates était Caius Volusenus Quadratus, celui-là même qui naguère avait attiré le roi Commius dans un guet-apens et avait dit aux centurions de son escorte : « Quand je lui tendrai la main en signe d'amitié, vous le frapperez par derrière. » Caius Volusenus Quadratus était estimé dans l'armée pour son obéissance au devoir et son ferme courage. Il avait reçu de grandes récompenses et jouissait des honneurs attachés aux vertus militaires. Marcus Antonius le désigna pour donner la chasse au roi Commius.

Volusenus remplit avec zèle la mission qui lui était confiée. Il dressa des embuscades à Komm et, se tenant

en contact perpétuel avec ses maraudeurs, les harcelait. Cependant, l'Atrébate, qui savait beaucoup de ruses de guerre, fatiguait par la rapidité de ses mouvements la cavalerie romaine et surprenait les soldats isolés. Il tuait les prisonniers par sentiment religieux, avec l'espérance de se rendre les Dieux favorables. Mais les Dieux cachent leur pensée ainsi que leur visage. Et c'est après avoir accompli un de ces actes de piété, que le chef Komm se trouva dans le plus grand danger. Errant alors dans le pays des Morins, il venait d'égorger, la nuit, dans la forêt, sur la pierre, deux prisonniers jeunes et beaux, quand, au sortir d'un bois, il se trouva surpris avec tous les siens par la cavalerie de Volusenus, qui, mieux armée que la sienne et plus experte à manœuvrer, l'enveloppa et lui tua beaucoup d'hommes et de chevaux. Il réussit pourtant à se faire passage en compagnie des plus habiles et des plus braves Atrébates. Ils fuyaient; ils couraient à toute bride sur la plaine, vers la plage où l'Océan brumeux roule des pierres dans le sable. En tournant la tête, ils voyaient luire au loin, derrière eux, les casques des Romains.

Le chef Komm avait bon espoir d'échapper à cette poursuite. Ses chevaux étaient plus vites et moins chargés que ceux de l'ennemi. Il comptait atteindre assez tôt les navires qui l'attendaient dans une crique prochaine, s'embarquer avec ses fidèles et faire voile vers l'île des Bretons.

Ainsi pensait le chef, et les Atrébates chevauchaient en silence. Parfois un pli de terrain ou des bouquets d'arbres nains leur cachaient les cavaliers de Volusenus. Puis les deux troupes se retrouvaient en vue dans la plaine

immense et grise, mais séparées par un espace de terre vaste et grandissant. Les casques de bronze clair étaient distancés et Komm ne distinguait plus derrière lui qu'un peu de poussière mouvante à l'horizon. Déjà les Gaulois respiraient avec joie dans l'air le sel marin. Mais, à l'approche du rivage, le sol poudreux, qui montait, ralentit le pas des chevaux gaulois, et Volusenus commença de gagner du terrain.

Les Barbares, dont l'ouïe était fine, entendaient venir, faibles, presque imperceptibles, effrayantes, les clameurs latines, lorsque, par delà les mélèzes courbés du vent, ils découvrirent, du haut de la colline de sable, les mâts des navires assemblés dans l'anse du rivage désert. Ils poussèrent un long cri de joie. Et le chef Komm se félicitait de sa prudence et de son bonheur. Mais, ayant commencé de descendre vers le rivage, ils s'arrêtèrent à mi-côte, regardant avec désespoir ces beaux navires vénètes, à la large carène, très hauts de proue et de poupe, maintenant à sec sur le sable, échoués pour de longues heures, tandis que, au loin, dormait la mer basse. A cette vue, ils demeuraient inertes et stupides, courbés sur leurs chevaux fumants qui, les jarrets mous, baissaient la tête au vent de terre dont le souffle les aveuglait avec les mèches de leur longue crinière.

Dans la stupeur et le silence, le chef Komm s'écria :

— Aux navires, cavaliers ! Nous avons bon vent ! Aux navires !

Ils obéirent sans comprendre.

Et, poussant jusqu'aux navires, Komm ordonna de déployer les voiles. Elles étaient de peaux de bêtes teintes

de vives couleurs. Aussitôt déployées, ces voiles se gonflèrent au vent qui fraîchissait.

Les Gaulois se demandaient à quoi servirait cette manœuvre, et si le chef espérait voir ces robustes nefes de chêne fendre le sable de la plage comme l'eau de la mer. Ils songeaient les uns à fuir encore, les autres à mourir en tuant des Romains.

Cependant Volusenus gravissait, à la tête de ses cavaliers, la colline qui borde ces côtes de galets et de sable. Il vit se dresser du fond de la crique les mâts des navires vénètes. Observant que la toile était déployée et gonflée par un vent favorable, il fit faire halte à sa troupe, lança des imprécations obscènes sur la tête de Commius, plaignit ses chevaux crevés en vain, et tournant bride ordonna à ses hommes de regagner le camp.

— A quoi bon, pensait-il, poursuivre plus avant ces bandits? Commius s'est embarqué. Il navigue et, poussé par un tel vent, il est déjà hors de portée du javelot.

Bientôt après, Komm et les Atrébates gagnèrent les bois touffus et les îles mouvantes, qu'ils emplirent des éclats d'un rire héroïque.

Six mois encore, le chef Komm tint la campagne. Un jour Volusenus le surprit, avec une vingtaine de cavaliers, sur un terrain découvert. Le préfet était accompagné d'un nombre à peu près égal d'hommes et de chevaux. Il donna l'ordre de charger. L'Atrébate, soit qu'il craignît de ne pouvoir soutenir le choc, soit qu'il méditât un stratagème, fit signe à ses fidèles de fuir, se lança éperdument dans la plaine immense et galopa longtemps, serré de près par Volusenus. Puis, tout à coup, il tourna bride et, suivi



de ses Gaulois, se jeta furieusement sur le préfet de cavalerie et, d'un coup de lance, lui perça la cuisse. Les Romains, voyant leur général abattu, s'enfuirent étonnés. Puis, par l'effet de l'éducation militaire, qui les portait à surmonter le sentiment naturel de la peur, ils revinrent ramasser Volusenus au moment où Komm l'accablait joyeusement des plus violentes injures. Les Gaulois ne purent résister à la petite troupe romaine qui, raffermie et solide, les chargea vigoureusement, en tua ou en prit le plus grand nombre. Commius presque seul se sauva, grâce à la vitesse de son cheval.

Et Volusenus fut rapporté mourant dans le camp romain. Par l'art des médecins ou la force de son tempérament, il guérit pourtant de sa blessure.

Commius avait perdu tout à la fois, dans cette affaire, ses fidèles guerriers et sa haine. Content de sa vengeance, satisfait désormais et tranquille, il envoya un messenger à Marcus Antonius. Ce messenger, ayant été admis au tribunal du questeur, parla de la sorte :

— Marcus Antonius, le roi Commius promet de se rendre au lieu qui lui sera assigné, de faire ce que tu lui commanderas et de donner des otages. Il demande seulement que lui soit épargnée la honte de paraître jamais devant un Romain.

Marcus Antonius était magnanime :

— Je conçois, dit-il, que Commius soit un peu dégoûté des entrevues avec nos généraux. Je le dispense de paraître devant aucun de nous. Je lui accorde son pardon et je reçois ses otages.

On ignore ce que devint ensuite Komm l'Atrébate; le reste de sa vie n'a point laissé de trace.





## Farinata degli Uberti ou la Guerre Civile

Ed ei s'ergea col petto e colla fronte,  
Com' avesse lo Inferno in gran dispetto.  
*Inferno, c. 10°.*

A ssis sur la terrasse de sa tour, le vieux Farinata degli Uberti enfonçait son regard aigu dans la ville hérissée de créneaux. Debout près de lui, Fra Ambrogio regardait le ciel où foisonnaient les roses du soir et qui couronnait de ses fleurs ardentes les collines enlacées en cercle autour de Florence. Des berge.s prochaines de l'Arno le parfum des myrtes montait dans l'air paisible. Les derniers cris des oiseaux avaient jailli du toit clair de San Giovanni. Soudain, le pas de deux chevaux sonna sur les cailloux aigus qu'on avait arrachés au lit du fleuve pour en paver les chaussées,

et deux jeunes cavaliers, beaux comme deux saint Georges, débouchant d'une rue étroite, passèrent devant le palais sans fenêtres des Uberti. Quand ils furent au pied de la tour gibeline, l'un cracha en signe de mépris, et l'autre, levant le bras, mit le pouce entre l'index et le doigt du milieu. Puis tous deux, éperonnant leurs chevaux, gagnèrent au galop le pont de bois. Spectateur de l'outrage fait à son nom, Farinata demeura tranquille et muet. Ses joues desséchées tressaillirent et une larme de plus de sel que d'eau vint lentement couvrir ses prunelles jaunes. Enfin il secoua par trois fois la tête et dit :

— Pourquoi ce peuple me hait-il ?

Fra Ambrogio ne répondit point. Et Farinata continua de regarder la ville, qu'il ne voyait plus qu'à travers l'âcre nuage qui lui brûlait les paupières. Puis, tournant vers le moine sa maigre face où s'attachaient fortement un nez en bec d'aigle et des mâchoires menaçantes, il demanda encore :

— Pourquoi ce peuple me hait-il ?

Le moine fit le geste de chasser une mouche.

— Que vous importe, messer Farinata, l'insolence obscène de deux jouvenceaux nourris dans les tours guelfes d'Oltarno ?

#### FARINATA

Je me soucie peu, en effet, de ces deux Frescobaldi, mignons des Romains, fils d'entremetteurs et de prostituées. Je ne crains pas le mépris de ceux-là. Il n'est possible ni à mes amis, ni surtout à mes ennemis de me



mépriser. Ma douleur est de sentir sur moi la haine du peuple de Florence.

FRA AMBROGIO

La haine règne dans les villes depuis que les fils de Caïn y portèrent l'orgueil avec les arts, et que les deux chevaliers thébains rassasièrent dans leur sang leur haine fraternelle. De l'injure naît la colère, et de la colère l'injure. Avec une infaillible fécondité la haine engendre la haine.

FARINATA

Mais comment l'amour peut-il engendrer la haine? et pourquoi suis-je odieux à ma ville bien-aimée?

FRA AMBROGIO

Je vous répondrai donc puisque vous le voulez, messer Farinata. Mais vous ne tirerez de ma bouche que des paroles de vérité. Vos concitoyens ne vous pardonnent pas d'avoir combattu à Montaperto, sous la bannière blanche de Manfred, le jour où l'Arbia fut rougie du sang des Florentins. Et ils jugent qu'en ce jour, dans la vallée funeste, vous ne fûtes pas l'ami de votre ville.

FARINATA

Quoi! je ne l'ai pas aimée! Vivre de sa vie, ne vivre que pour elle, souffrir la fatigue, la faim, la soif, la fièvre, l'insomnie, et la peine sans pareille, l'exil; affronter la mort à toute heure et risquer de tomber vivant aux mains de ceux qui ne se seraient point contentés de ma mort; tout

oser, tout endurer pour elle, pour son bien, pour l'arracher à mes ennemis, qui étaient les siens, pour l'affranchir de toute honte, pour l'amener de gré ou de force à suivre les avis salutaires, à prendre le bon parti, à penser ce que je pensais moi-même avec les plus nobles et les meilleurs, la vouloir toute belle et subtile et généreuse, et sacrifier à cet unique vouloir mes biens, mes fils, mes proches, mes amis; me faire selon ses seuls intérêts libéral, avare, fidèle, perfide, magnanime, criminel, ce n'était pas aimer ma ville! Mais qui donc l'aima, si je ne l'aimai pas?

## FRA AMBROGIO

Hélas! messer Farinata, votre impitoyable amour arma contre la cité la violence et la ruse et coûta la vie à dix mille Florentins.

## FARINATA

Oui, mon amour pour ma ville fut aussi fort que vous dites, Fra Ambrogio. Et les actions qu'il m'inspira sont dignes d'être données en exemple à nos fils et aux fils de nos fils. Pour que le souvenir ne s'en perdît point, je les ferais moi-même écrire, si j'avais la tête aux écritures. Quand j'étais jeune, je trouvais des chansons d'amour dont s'émerveillaient les dames et que les clercs mettaient dans leurs livres. A cela près, j'ai toujours méprisé les lettres à l'égal des arts et je ne me suis pas plus soucié d'écrire que de tisser la laine. Que chacun, à mon exemple, agisse selon sa condition. Mais vous, Fra Ambrogio, qui êtes un scribe très savant, ce serait à vous de faire un récit des grandes entreprises que j'ai conduites. Il vous en revien-

drait de l'honneur, si toutefois vous les contiez non en religieux, mais en noble, car ce sont des gestes de noble et de chevalier. On verrait par ce discours que j'ai beaucoup agi. Et de tout ce que j'ai fait je ne regrette rien.

J'étais banni, les guelfes avaient massacré trois de mes parents. Sienne me reçut. Mes ennemis lui en firent un tel grief qu'ils excitèrent le peuple florentin à marcher en armes contre la ville hospitalière. Pour Sienne, pour les bannis, je demandai secours au fils de César, au roi de Sicile.

## FRA AMBROGIO

Il n'est que trop vrai : vous fûtes l'allié de Manfred, l'ami du sultan de Luceria, de l'astrologue, du renégat, de l'excommunié.

## FARINATA

Alors nous buvions comme de l'eau l'excommunication pontificale. Je ne sais si Manfred avait appris à lire les destinées dans les étoiles, mais il est vrai qu'il faisait grand cas de ses cavaliers sarrasins. Il était aussi prudent que brave, sage prince, avare du sang de ses hommes et de l'or de ses coffres. Il répondit aux Siennois qu'il leur donnerait secours. Il fit la promesse grande pour inspirer une égale reconnaissance. Quant à l'effet, il le tint petit par cautèle et de peur de se démunir. Il envoya sa bannière avec cent cavaliers allemands. Les Siennois, déçus et dépités, parlaient de rejeter ce secours dérisoire. Je sus les rendre mieux avisés et leur enseignai l'art de faire passer un drap dans une bague. Un jour, ayant gorgé de viande et de vin les Allemands, je les fis sortir sur un si

mauvais avis et si mal à propos qu'ils tombèrent dans une embuscade et furent tous tués par les guelfes de Florence, qui prirent la bannière blanche de Manfred et la traînèrent dans la boue à la queue d'un âne. Aussitôt, j'instruisis le Sicilien de l'insulte. Il la ressentit comme j'avais prévu qu'il la ressentirait, et il envoya, pour en tirer vengeance, huit cents cavaliers, avec bon nombre de fantassins, sous le commandement du comte Giordano, que la renommée égalait à Hector de Troie. Cependant Sienne et ses alliés rassemblaient leurs milices. Bientôt nous fûmes forts de treize mille hommes de guerre. C'était moins que n'en avaient les guelfes de Florence. Mais, parmi eux, se trouvaient de faux guelfes qui n'attendaient que l'heure de se montrer gibelins, tandis qu'à nos gibelins ne se mêlaient point de guelfes. De la sorte, ayant de mon côté, non pas toutes les chances favorables (on ne les a jamais), mais de grandes, et de bonnes et d'inespérées, qu'on ne retrouverait plus, j'étais impatient de livrer une bataille qui, heureuse, détruirait mes ennemis, et, malheureuse, n'accablerait que mes alliés. De cette bataille j'avais faim et soif. Pour y attirer l'armée florentine j'usai du meilleur moyen que je pus découvrir. J'envoyai à Florence deux frères mineurs avec mission d'avertir secrètement le Conseil que, touché d'un vif repentir et désireux d'acheter par un grand service le pardon de mes concitoyens, j'étais prêt à leur livrer, contre dix mille florins, une des portes de Sienne; mais que, pour le succès de l'entreprise, il était nécessaire que l'armée florentine s'avancât, aussi forte que possible, jusqu'aux bords de l'Arbia, sous le semblant de porter secours aux guelfes de Montalcino. Mes deux



moines partis, ma bouche cracha le pardon qu'elle avait demandé, et j'attendis agité d'une terrible inquiétude. Je craignais que les nobles du Conseil ne comprissent quelle folie c'était que d'envoyer l'armée sur l'Arbia. Mais j'espérais que ce projet plairait aux plébéiens par son extravagance et qu'ils l'adopteraient d'autant plus volontiers qu'il serait combattu par les nobles, dont ils se défiaient. En effet, la noblesse flaira le piège, mais les artisans donnèrent dans mes panneaux. Ils formaient la majorité du Conseil. Sur leur ordre, l'armée florentine se mit en marche et exécuta le plan que j'avais tracé pour sa perte. Qu'il fut beau ce lever du jour, quand, chevauchant avec la petite troupe des bannis au milieu des Siennois et des Allemands, je vis le soleil, déchirant les voiles blancs du matin, éclairer la forêt des lances guelfes qui couvraient les pentes de la Malena ! J'avais amené mes ennemis sous ma main. Encore un peu d'art et j'étais sûr de les détruire. Par mon conseil, le comte Giordano fit défiler trois fois à leur vue les fantassins de la commune de Sienne, en changeant leurs casaques après le premier et le second tour, afin qu'ils parussent trois fois plus nombreux qu'ils n'étaient ; et il les montra aux guelfes d'abord rouges en présage de sang, puis verts en présage de mort, enfin mi-blancs mi-noirs en présage de captivité. Présages véritables ! O joie ! quand, chargeant la cavalerie florentine, je la vis fléchir et tournoyer ainsi qu'un vol de corneilles, quand je vis l'homme payé par moi, celui dont je ne prononce pas le nom de peur de souiller ma bouche, abattre d'un coup d'épée le gonfalon qu'il était venu défendre, et tous les cavaliers, cherchant dès lors en vain, pour s'y rallier,

les couleurs blanches et bleues, fuir éperdus, s'écraser les uns les autres, tandis que, lancés à leur poursuite, nous les égorgions comme des porcs au marché. Les artisans de la commune tenaient seuls encore; il fallut les tuer autour du caroccio ensanglanté. Enfin, nous ne trouvâmes plus devant nous que des morts, et des lâches, qui se liaient entre eux les mains pour venir plus humblement nous demander grâce à genoux. Et moi, content de mon ouvrage, je me tenais à l'écart.

## FRA AMBROGIO

Hélas! vallée maudite de l'Arbia! On dit qu'après tant d'années elle sent la mort encore et que, déserte, hantée des bêtes sauvages, elle s'emplit, la nuit, du hurlement des chiennes blanches. Votre cœur fut-il assez dur, messer Farinata, pour ne pas se fondre en larmes, quand vous vîtes, en cette journée scélérate, les pentes fleuries de la Malena boire le sang florentin?

## FARINATA

Ma seule douleur fut de penser qu'ainsi j'avais montré à mes ennemis la voie de la victoire et que je leur faisais pressentir, en les abattant après dix ans de puissance et de superbe, ce qu'ils pouvaient espérer à leur tour d'un même nombre d'années. Je songeai que, puisque avec mon aide un tel tour avait été donné à la roue de Fortune, cette roue tournerait encore et mettrait les miens à bas. Ce pressentiment couvrit d'une ombre l'éclatante lumière de ma joie.

## FRA AMBROGIO

Il m'a paru que vous détestiez, et non certes à tort, la trahison de cet homme, qui fit choir dans la boue et le sang l'étendard sous lequel il était venu combattre. Moi-même, qui sais que la miséricorde du Seigneur est infinie, je doute si Bocca n'a point sa part dans l'enfer avec Caïn, Judas et Brutus le parricide. Mais, si le crime de Bocca est à ce point exécrationnable, ne vous repentez-vous point de l'avoir causé? Et ne croyez-vous pas, messer Farinata, que vous-même, en attirant dans un piège l'armée des Florentins, vous avez offensé le Dieu juste, et fait ce qui n'était pas permis?

## FARINATA

Tout est permis à celui qui agit par vigueur de pensée et force de cœur. En trompant mes ennemis je fus magnanime et non traître. Et, si vous me faites un crime d'avoir employé au salut de mon parti l'homme qui renversa le gonfalon des siens, vous aurez grand tort, Fra Ambrogio; car c'est la nature et non moi qui l'avait fait infâme, et c'est moi et non la nature qui tournai à bien son infamie.

## FRA AMBROGIO

Mais, puisque vous aimiez votre patrie même en la combattant, il vous fut douloureux sans doute de ne l'avoir vaincue qu'avec l'aide des Siennois, ses ennemis. De cela ne vous vint-il point quelque vergogne?

Pourquoi aurais-je eu honte? Pouvais-je rétablir autrement mon parti dans ma ville? Je me suis allié à Manfred et aux Siennois. Je me serais allié, s'il eût fallu, à ces géants africains qui n'ont qu'un œil au milieu du front et qui se nourrissent de chair humaine, ainsi que le rapportent les navigateurs vénitiens qui les ont vus. La poursuite d'un tel intérêt n'est point un jeu qu'on joue selon les règles, comme les échecs ou les dames. Si j'avais estimé que tel coup est permis et tel autre défendu, pensez-vous que mes adversaires eussent joué de même? Non certes, nous ne faisons pas au bord de l'Arbia une partie de dés sous la treille, avec nos tablettes sur nos genoux et de petits cailloux blancs pour marquer les points. Il fallait vaincre. Et cela, l'un et l'autre parti le savait.

Pourtant, je vous accorde, Fra Ambrogio, qu'il eût mieux valu vider notre querelle seuls entre Florentins. La guerre civile est affaire si belle et généreuse et si fine chose, qu'il n'y faudrait point employer, s'il était possible, des mains étrangères. On la voudrait remettre toute à des concitoyens et de préférence à des nobles, capables d'y travailler avec un bras infatigable et un esprit délié.

Je n'en dirai pas autant des guerres extérieures. Ce sont des entreprises utiles ou même nécessaires, qu'on fait pour maintenir ou étendre les limites des États, ou pour favoriser le trafic des marchandises. Il n'y a, le plus souvent, ni bon profit ni grand honneur à faire soi-même



ces grosses guerres. Un peuple avisé s'en décharge volontiers sur des mercenaires et en remet l'entreprise à des capitaines expérimentés, qui savent beaucoup gagner avec peu d'hommes. Il n'y faut que des vertus de métier et il convient d'y répandre plus d'or que de sang. On n'y peut mettre du cœur. Car il ne serait guère sage de haïr un étranger parce que ses intérêts sont opposés aux nôtres, tandis qu'il est naturel et raisonnable de haïr un concitoyen qui s'oppose à ce qu'on estime soi-même utile et bon. C'est seulement dans la guerre civile qu'on peut montrer un esprit pénétrant, une âme inflexible et la force d'un cœur tout plein de colère et d'amour.

## FRA AMBROGIO

Je suis le plus pauvre des serviteurs des pauvres. Mais je n'ai qu'un maître, qui est le Roi du Ciel; je le trahirais si je ne vous disais, messer Farinata, que le seul guerrier digne d'une entière louange est celui qui marche sous la croix en chantant :

*Vexilla regis prodeunt.*

Le bienheureux Dominique, dont l'âme, comme un soleil, se leva sur l'Église obscurcie par la nuit du mensonge, enseigna que la guerre contre les hérétiques est d'autant plus charitable et miséricordieuse qu'elle est plus âpre et véhémente. Celui-là certes le comprit qui, portant le nom du prince des apôtres, fut la pierre de fronde qui frappa comme un Goliath l'hérésie au front. Il souffrit le martyre entre Côme et Milan. De lui mon

ordre s'honore grandement. Quiconque tire l'épée contre un tel soldat est un autre Antiochus au regard de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais, ayant institué les empires, les royaumes et les républiques, Dieu souffre qu'on les défende par les armes, et il regarde les capitaines qui, l'ayant invoqué, tirent l'épée pour le salut de leur patrie temporelle. Il se détourne au contraire du citoyen qui frappe sa ville et la saigne, comme vous fîtes d'un si grand vouloir, messer Farinata, sans craindre que Florence, par vous épuisée et déchirée, n'eût plus la force de résister à ses ennemis. On trouve dans les chroniques anciennes que les villes affaiblies par des guerres intestines offrent une proie facile à l'étranger qui les guette.

## FARINATA

Moine, est-ce quand il veille ou quand il dort qu'on fait bien d'attaquer le lion? Or, j'ai tenu éveillé le lion de Florence. Demandez aux Pisans s'ils eurent à se réjouir de l'avoir assailli dans le temps que je l'avais rendu furieux. Cherchez dans les vieilles histoires et vous y trouverez peut-être aussi que les cités qui bouillonnent au dedans sont toutes prêtes à échauder les ennemis du dehors, mais que la gent tiédie par la paix est sans ardeur pour combattre hors de ses portes. Sachez qu'il faut craindre d'offenser une ville assez vigilante et généreuse pour soutenir la guerre intérieure, et ne dites plus que j'ai affaibli ma patrie.

## FRA AMBROGIO

Pourtant, vous le savez, elle fut près de périr après la journée funeste de l'Arbia. Les guelfes épouvantés étaient

sortis de ses murailles et avaient pris d'eux-mêmes le chemin douloureux de l'exil. La diète gibeline, convoquée à Empoli par le comte Giordano, décida de détruire Florence.

## FARINATA

Il est vrai. Tous voulaient qu'il n'en restât pas pierre sur pierre. Ils disaient tous : « Écrasons ce nid de guelfes. » Seul, je me levai pour la défendre. Et, seul, je la préservai de tout dommage. Les Florentins me doivent le jour qu'ils respirent. Ceux-là qui m'outragent et qui crachent sur mon seuil, s'ils avaient quelque pitié au cœur, m'honoreraient comme un père. J'ai sauvé ma ville.

## FRA AMBROGIO

Après l'avoir perdue. Toutefois, que cette journée d'Empoli vous soit comptée en ce monde et dans l'autre, messer Farinata ! Et veuille saint Jean-Baptiste, patron de Florence, porter à l'oreille du Seigneur les paroles que vous avez prononcées dans l'assemblée des gibelins ! Répétez-moi, je vous prie, ces paroles dignes de louanges. Elles sont diversement rapportées, et je voudrais les connaître avec exactitude. Est-il vrai, comme plusieurs le disent, que vous prîtes texte de deux proverbes toscans dont l'un est de l'âne et l'autre de la chèvre ?

## FARINATA

De la chèvre il ne me souvient guère, mais de l'âne j'ai meilleure mémoire. Il se peut, ainsi qu'on l'a dit,

que j'aie brouillé les deux proverbes. De cela je n'ai nul souci. Je me levai et parlai à peu près de la sorte :

« L'âne hache les raves comme il sait. A son exemple, vous hachez sans discernement, le lendemain de même que la veille, ignorant ce qu'il convient de détruire et ce qu'il convient de respecter. Mais sachez que je n'ai tant souffert et combattu que pour vivre dans ma ville. Je la défendrai donc et mourrai, s'il le faut, l'épée à la main. »

Je n'en dis pas davantage et je sortis. Ils coururent sur mes pas et, s'efforçant de m'apaiser par leurs prières, ils jurèrent de respecter Florence.

## FRA AMBROGIO

Puissent nos fils oublier que vous fûtes à l'Arbia et se rappeler que vous fûtes à Empoli! Vous vécûtes dans des temps cruels, et je ne crois pas qu'il soit facile tant à un guelfe qu'à un gibelin de faire son salut. Dieu, messer Farinata, vous garde de l'enfer et vous reçoive, après votre mort, en son saint Paradis!

## FARINATA

Le paradis et l'enfer ne sont que dans notre esprit. Épicure l'enseignait et beaucoup d'autres après lui le savent. Vous-même, Fra Ambrogio, n'avez-vous pas lu dans votre livre : « L'homme meurt de même que la bête. Leur condition est la même? »

Mais si, comme les âmes communes, je croyais en Dieu, je le prierais de me laisser, après ma mort, ici tout entier, et d'enfermer mon âme avec mon corps dans mon tombeau, sous les murs de mon beau San Giovanni. A l'entour, on

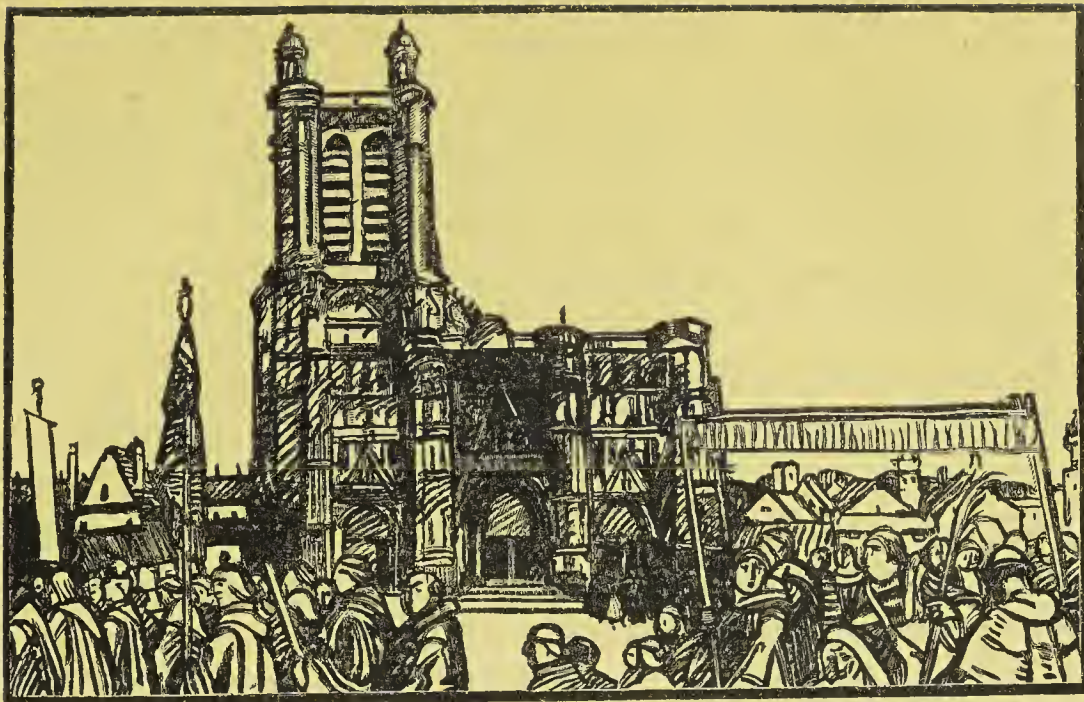


voit des cuves de pierre taillées par les Romains pour leurs morts, et maintenant ouvertes et vides. C'est dans un de ces lits que je veux me reposer enfin et dormir. Dans ma vie j'ai souffert cruellement de l'exil, et je n'étais qu'à une journée de Florence. Plus éloigné d'elle, je serais plus malheureux. Je veux rester toujours dans ma ville bien-aimée. Puissent les miens y rester aussi!

## FRA AMBROGIO

Je vous entends avec épouvante blasphémer le Dieu qui fit le ciel et la terre, les montagnes de Florence et les roses de Fiesole. Et ce qui m'effraye le plus, messer Farinata degli Uberti, c'est que votre âme communique au mal un noble caractère. Si, contrairement à l'espoir que je garde encore, la miséricorde infinie vous abandonnait, je crois que l'enfer tirerait de vous quelque honneur.





## Le Roi boit

**E**N l'an de grâce 1428, à Troyes, le chanoine Guillaume Chappedelaine fut nommé par le chapitre roi de l'Épiphanie, conformément aux usages suivis alors dans toute la France chrétienne. C'était, en effet, la coutume des chanoines d'élire un d'entre eux, auquel ils donnaient le nom de roi parce qu'il devait tenir la place du Roi des rois et les assembler tous à sa table, en attendant que Jésus-Christ lui-même les réunît, comme ils en avaient l'espérance, dans son saint paradis.

Messire Guillaume Chappedelaine avait été choisi pour

ses bonnes mœurs et pour sa libéralité. Il était homme riche. Ses vignes avaient été épargnées par les capitaines tant armagnacs que bourguignons qui ravageaient la Champagne, et c'est un bonheur dont il devait rendre grâce à Dieu d'abord et ensuite à lui-même pour la douceur avec laquelle il avait traité les deux partis qui déchiraient le royaume des lys. Sa richesse avait beaucoup contribué à son élection, en cette année où le setier de blé valait huit francs, le quarteron d'œufs six sous, un petit cochon sept francs, et où les gens d'Église étaient réduits, comme des vilains, à manger des choux tout l'hiver.

Donc, au saint jour de l'Épiphanie, messire Guillaume Chappedelaine, revêtu de sa dalmatique, tenant à la main une palme pour sceptre, prit place dans le chœur de la cathédrale, sous un dais de drap d'or. Cependant, trois chanoines sortirent de la sacristie, le front ceint de couronnes. L'un était vêtu de blanc, l'autre de rouge et le troisième de noir. Ils figuraient les rois mages et, descendant vers la partie de l'église qui représente le pied de la croix, ils chantaient l'évangile de saint Matthieu. Un diacre, qui portait au bout d'une perche cinq chandelles allumées pour rappeler l'étoile miraculeuse qui conduisit les mages à Bethléem, monta la grande nef et entra dans le chœur. Ils le suivirent en chantant et, quand ils furent à cet endroit de l'évangile : *Et, intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria, matre ejus, et procidentes adoraverunt eum*, ils s'arrêtèrent devant messire Guillaume Chappedelaine et lui firent de profondes génuflexions. Trois enfants les suivaient, présentant un peu de sel et des épices, que messire Guillaume reçut avec bonté, à l'imitation de



l'Enfant roi qui avait agréé la myrrhe, l'or et l'encens des rois de la terre. Puis l'office divin fut célébré dévotement.

Le soir les chanoines allèrent souper chez le roi de l'Épiphanie. L'hôtel de messire Guillaume était tout contre le chevet de l'église. On le reconnaissait au chaperon d'or taillé dans un écu de pierre, sur la porte basse. La grand'salle était, cette nuit-là, jonchée de feuillage et éclairée par douze torches de résine. Tout le chapitre prit place autour de la table sur laquelle était dressé un agneau entier. Il y avait là messeigneurs Jean Bruant, Thomas Alépée, Simon Thibouville, Jean Coquemard, Denys Petit, Pierre Corneille, Barnabé Videloup et François Pigouchel, chanoines de Saint-Pierre, messire Thibault de Saulges, écuyer, chanoine héréditaire laïque, et, au bas bout de la table, Pierrolet, le petit clerc, qui, bien que ne sachant pas écrire, était secrétaire de messire Guillaume Chappedelaine et lui servait sa messe. Il avait l'air d'une fille habillée en garçon. C'est lui qui paraissait en habit d'ange le jour de la Chandeleur. L'usage était aussi qu'au mercredi des Quatre-Temps de décembre on lût à la messe comment l'ange Gabriel vint annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation. On plaçait sur un échafaud une jeune fille, à qui un enfant avec des ailes annonçait qu'elle allait devenir la mère du fils de Dieu; une colombe d'étope était pendue sur la tête de la jeune fille. Pierrolet faisait depuis deux ans l'ange de l'Annonciation.

Mais il s'en fallait de beaucoup qu'il eût l'âme aussi douce que le visage. Il était violent, hardi, querelleur et provoquait volontiers les garçons plus âgés que lui. On le soupçonnait de courir les filles. L'exemple des gens

d'armes, qui tenaient garnison dans les villes, le rendait excusable, et l'on ne donnait pas beaucoup d'attention à ces mauvaises habitudes. Ce qui fâchait plutôt messire Guillaume Chappedelaine, c'est que Pierrolet était Armagnac et cherchait querelle aux Bourguignons. Le chanoine lui représentait souvent qu'un tel esprit était pernicieux et vraiment diabolique dans cette bonne ville de Troyes, où le feu roi Henry V d'Angleterre avait célébré son mariage avec madame Catherine de France et où les Anglais étaient les maîtres légitimes, car toute puissance vient de Dieu. *Omnis potestas a Deo.*

Les convives ayant pris place, messire Guillaume Chappedelaine récita le *Benedicite*, et l'on commença de manger en silence. Messire Jean Coquemard parla le premier. Se tournant vers messire Jean Bruant, son voisin :

— Vous êtes, lui dit-il, une prudente et docte personne. Avez-vous jeûné hier?

— Il était convenable de le faire, répondit messire Jean Bruant. La veille de l'Épiphanie est nommée vigile dans les Sacramentaires, et qui dit vigile dit jeûne.

— Pardonnez-moi, reprit messire Jean Coquemard. J'estime avec d'insignes docteurs qu'un jeûne austère s'accorde mal avec la joie que cause aux fidèles la naissance du Sauveur, dont l'Église continue la mémoire jusqu'à l'Épiphanie.

— Pour moi, reprit messire Jean Bruant, je tiens ceux qui ne jeûnent pas en ces vigiles pour dégénérés de la piété antique.

— Et moi, s'écria messire Jean Coquemard, j'estime que ceux qui se préparent par le jeûne à la plus joyeuse de

nos fêtes sont condamnables, comme suivant des usages blâmés par le plus grand nombre des évêques.

La querelle des deux chanoines commençait à s'aigrir.

— Ne pas jeûner! Quelle mollesse! disait messire Jean Bruant.

— Jeûner! quelle obstination! disait messire Jean Coquemard. Vous êtes l'homme superbe et téméraire qui va seul.

— Vous êtes l'homme faible qui suit mollement la foule corrompue. Mais, même en ces temps mauvais où nous vivons, j'ai des autorités. *Quidam asserunt in vigilia Epiphaniæ jejunandum.*

— La question est tranchée. *Non jejunetur!*

— Paix! paix! s'écria, du fond de sa haute et large chaise, messire Guillaume Chappedelaine. Vous avez tous deux raison : vous êtes louable, Jean Coquemard, de prendre de la nourriture la veille de l'Épiphanie, en signe de réjouissance, et vous, Jean Bruant, de jeûner en ces mêmes vigiles, puisque vous le faites avec une allégresse congruente.

Le chapitre tout entier approuva la sentence.

— Salomon n'eût point mieux jugé! s'écria messire Pierre Corneille.

Et messire Guillaume Chappedelaine, ayant approché de ses lèvres son gobelet de vermeil, nos sires Jean Bruant, Jean Coquemard, Thomas Alépée, Simon Thibouville, Denys Petit, Pierre Corneille, Barnabé Videloup, François Pigouchel s'écrièrent tous à la fois :

— Le roi boit! le roi boit!

C'était une loi du festin de pousser ce cri, et le

convive qui y manquait encourait un châtiment sévère.

Messire Guillaume Chappedelaine, voyant que les brocs étaient vides, fit apporter du vin, et les serviteurs râpèrent du raifort pour donner soif aux convives.

— A la santé du seigneur évêque de Troyes et du régent de France, dit-il en se levant de dessus sa chaise canonicale.

— Volontiers, messire, dit Thibault de Saulges, écuyer; mais ce n'est un secret pour personne que notre seigneur évêque est en querelle avec le régent au sujet du double décime que Monseigneur de Bedford exige des gens d'Église, sous prétexte de subvenir à la croisade contre les hussites. Et nous allons confondre là deux santés ennemies.

— Hé! hé! répondit messire Guillaume, il convient de porter des santés pour la paix, et non pour la guerre. Je bois au régent de France pour le roi Henry sixième, et à la santé de Monseigneur l'évêque de Troyes, que nous avons tous élu voilà deux ans.

Les chanoines, levant leur gobelet, burent à la santé de l'évêque et du régent Bedford.

Cependant s'éleva au bas bout de la table une voix jeune, et encore mal timbrée, qui criait :

— A la santé du dauphin Louis, le vrai roi de France!

C'était le petit Pierrolet, dont l'esprit armagnac, chauffé par le vin du chanoine, éclatait.

On n'y prit pas garde, et messire Guillaume ayant bu à nouveau, on cria amplement comme il convenait :

— Le roi boit! le roi boit!



Les convives s'entretenaient vivement et tous ensemble des affaires sacrées et des affaires profanes.

— Savez-vous, dit Thibault de Saulges, que dix mille Anglais sont envoyés par le régent pour prendre Orléans?

— En ce cas, dit messire Guillaume, ils auront la ville, comme ils ont déjà Jargeau et Beaugency, et tant de bonnes cités du royaume.

— C'est ce qu'on verra! dit, tout rouge, le petit Pierrolet.

Mais, comme il était au bas bout, on ne l'entendit pas cette fois encore.

— Buvons, messeigneurs, dit messire Guillaume, qui faisait libéralement les honneurs de sa table.

Et il donna l'exemple en levant son grand hanap de vermeil.

Le cri retentit plus haut que devant :

— Le roi boit! le roi boit!

Mais, après qu'eut roulé ce tonnerre de voix, messire Pierre Corneille, qui se trouvait assez bas à la table, dit aigrement :

— Messeigneurs, je vous dénonce le petit Pierrolet, qui n'a pas crié : « Le roi boit! » en quoi il a manqué gravement aux us et coutumes, et il faut l'en punir.

— Il faut l'en punir! reprirent ensemble nos seigneurs Denys Petit et Barnabé Videloup.

— Qu'il soit châtié, dit à son tour messire Guillaume Chappedelaine. Il lui faut barbouiller les mains et le visage avec de la suie. C'est l'usage!

— C'est l'usage! s'écrièrent ensemble les chanoines.

Et messire Pierre Corneille alla chercher de la suie dans la cheminée, tandis que nos seigneurs Thomas Alépée

et Simon Thibouville, se jetant en riant grassement sur l'enfant, s'efforçaient de lui tenir les bras et les jambes.

Mais Pierrolet s'échappa de leurs mains, puis, s'adossant à la muraille, il tira de sa ceinture une petite dague et jura qu'il l'enfoncerait dans la gorge de quiconque approcherait.

Cette violence fit beaucoup rire les chanoines et, particulièrement, messire Guillaume Chappedelaine qui, se levant de son siège, vint auprès de son petit secrétaire, suivi de messire Pierre Corneille, tenant une pelletée de suie.

— C'est donc moi, dit-il d'une voix onctueuse, qui, pour son châtiment, ferai de ce méchant enfant un nègre, un serviteur du roi noir Balthazar, qui vint à la crèche. Pierre Corneille, tendez-moi la pelle.

Et, d'un geste aussi lent que s'il aspergeait d'eau bénite un fidèle, il jeta une pincée de suie sur le visage de l'enfant qui, s'élançant sur lui, lui enfonça sa dague dans le ventre.

Messire Guillaume Chappedelaine poussa un grand soupir et tomba la face contre terre. Les convives s'empressèrent autour de lui. Ils virent qu'il était mort.

Pierrolet avait disparu. On le chercha dans toute la ville sans pouvoir le trouver. On sut plus tard qu'il s'était engagé dans la compagnie du capitaine La Hire. A la bataille de Patay, sous les yeux de la Pucelle, il prit un capitaine anglais et fut fait chevalier.



## « La Muiron »

*Et quelquefois, dans nos longues soirées, le général en chef nous faisait des contes de revenants, genre de narration auquel il était fort habile.*

*(Mémoires du comte Lavallette, 1831, t. I<sup>er</sup>, p. 335.)*

DEPUIS plus de trois mois Bonaparte était sans nouvelles de l'Europe quand, à son retour de Saint-Jean-d'Acre, il envoya un parlementaire à l'amiral ottoman, sous prétexte de traiter l'échange des prisonniers, mais en réalité dans l'espoir que sir Sidney Smith arrêterait cet officier au passage et lui ferait connaître les événements récents, si, comme on pouvait le prévoir, ils étaient malheureux pour la République. Le général calculait juste. Sir Sidney fit monter le parlementaire à son bord et l'y reçut honorablement. Ayant lié conversation, il ne tarda

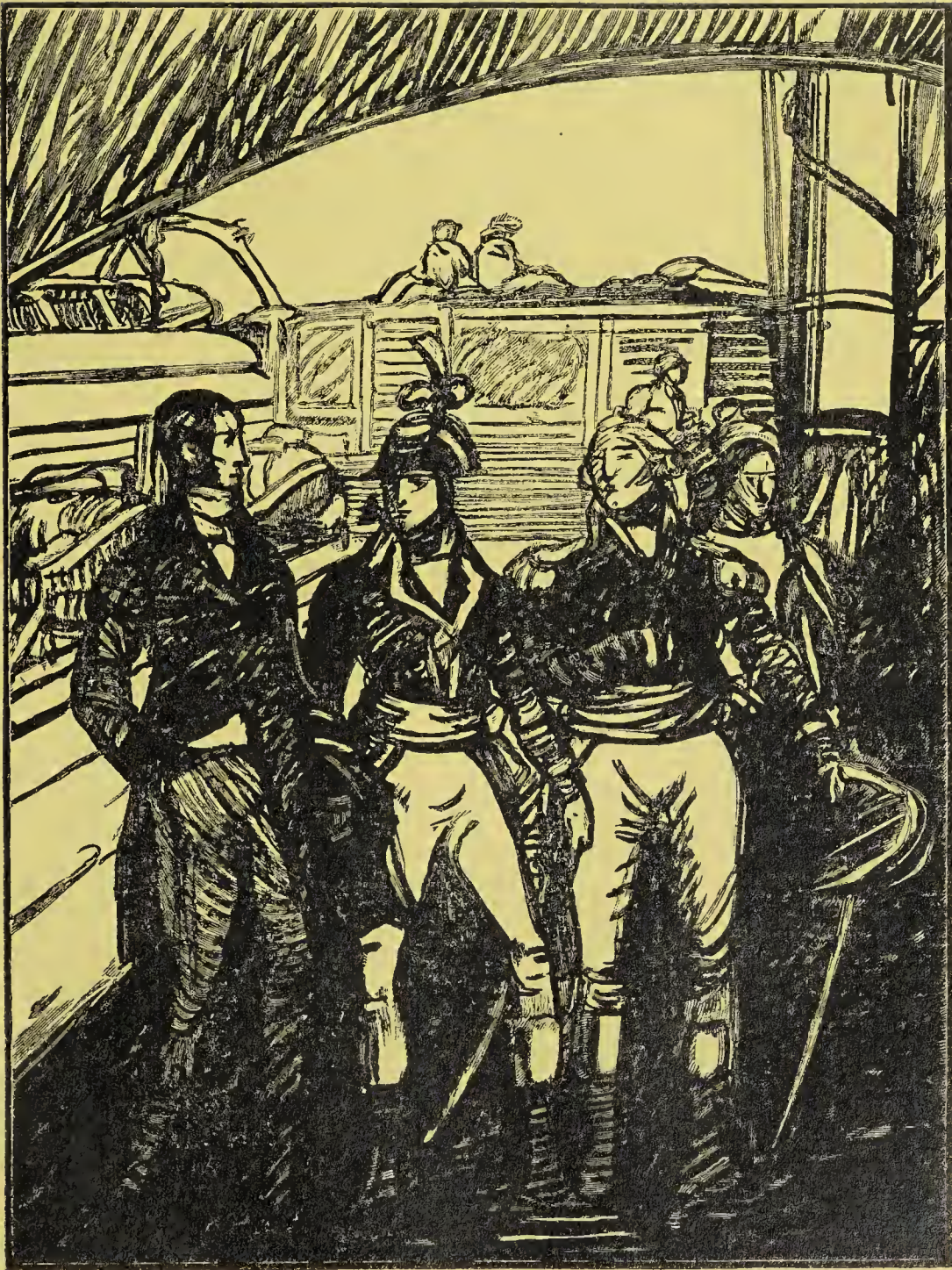


pas à s'assurer que l'armée de Syrie était sans dépêches ni avis d'aucune sorte. Il lui montra les journaux ouverts sur la table et, avec une courtoisie perfide, le pria de les emporter.

Bonaparte passa la nuit sous sa tente à les lire. Le matin sa résolution était prise de retourner en France pour y ramasser le pouvoir tombé. Qu'il mît seulement le pied sur le territoire de la République, il écraserait ce gouvernement faible et violent, qui livrait la patrie en proie aux imbéciles et aux fripons, et il occuperait seul la place balayée. Pour accomplir ce dessein, il fallait traverser, par des vents contraires, la Méditerranée couverte de croiseurs anglais. Mais Bonaparte ne voyait que le but et son étoile. Par un inconcevable bonheur, il avait reçu du Directoire l'autorisation de quitter l'armée d'Égypte et d'y désigner lui-même son successeur.

Il appela l'amiral Gantheaume qui, depuis la destruction de la flotte, se tenait au quartier général, et lui donna l'ordre d'armer promptement, en secret, deux frégates vénitiennes qui se trouvaient à Alexandrie, et de les amener sur un point désert de la côte, qu'il lui désigna. Lui-même, il remit, par pli cacheté, le commandement en chef au général Kléber, et, sous prétexte de faire une tournée d'inspection, se rendit avec un escadron de guides à l'anse du Marabou. Le soir du 7 fructidor an VII, à la rencontre de deux chemins d'où l'on découvre la mer, il se trouva tout à coup en face du général Menou, qui regagnait Alexandrie avec son escorte. N'ayant plus de moyen ni de raisons de garder son secret, il fit à ces









soldats de brusques adieux, leur recommanda de se bien tenir en Égypte et leur dit :

— Si j'ai le bonheur de mettre le pied en France, le règne des bavards est fini!

Il semblait parler ainsi d'inspiration et comme malgré lui. Mais cette déclaration était calculée pour justifier sa fuite et faire pressentir sa puissance future.

Il sauta dans le canot qui, à la nuit tombante, accosta la frégate *la Muiron*. L'amiral Gantheaume l'accueillit sous son pavillon par ces mots :

— Je gouverne sous votre étoile.

Et aussitôt il fit mettre à la voile. Le général était accompagné de Lavallette, son aide de camp, de Monge et de Berthollet. La frégate *la Carrère*, qui naviguait de conserve, avait reçu les généraux Lannes et Murat, blessés, MM. Denon, Costaz et Parseval-Grandmaison.

Dès le départ, un calme survint. L'amiral proposa de rentrer à Alexandrie, pour ne pas se trouver le matin en vue d'Aboukir, où mouillait la flotte ennemie. Le fidèle Lavallette supplia le général de se rendre à cet avis. Mais Bonaparte montra le large.

— Soyez tranquille! nous passerons.

Après minuit une bonne brise se leva. La flottille se trouvait, le matin, hors de vue. Comme Bonaparte se promenait seul sur le pont, Berthollet s'approcha de lui :

— Général, vous étiez bien inspiré en disant à Lavallette d'être tranquille et que nous passerions.

Bonaparte sourit :

— Je rassurais un homme faible et dévoué. Mais à vous,

Berthollet, qui êtes un caractère d'une autre trempe, je parlerai différemment. L'avenir est méprisable. Le présent doit seul être considéré. Il faut savoir à la fois oser et calculer, et s'en remettre du reste à la fortune.

Et, pressant le pas, il murmura :

— Oser... calculer... ne pas s'enfermer dans un plan arrêté... se plier aux circonstances, se laisser conduire par elles. Profiter des moindres occasions comme des plus grands événements. Ne faire que le possible, et faire tout le possible.

Ce même jour, pendant le dîner, le général ayant reproché à Lavallette sa pusillanimité de la veille, l'aide de camp répondit qu'à présent ses craintes étaient autres, mais non moindres, et qu'il les avouait sans honte, car elles portaient sur le sort de Bonaparte et, par conséquent, sur les destinées de la France et du monde.

— Je tiens du secrétaire de sir Sidney, dit-il, que le commodore estime qu'il y a beaucoup d'avantage à bloquer hors de vue. Connaissant sa méthode et son caractère, nous devons nous attendre à le trouver sur notre route. Et dans ce cas...

Bonaparte l'interrompit :

— Dans ce cas, vous ne doutez pas que notre inspiration et notre conduite ne soient supérieures au péril. Mais c'est faire bien de l'honneur à ce jeune fou, que de le croire capable d'agir avec suite et méthode. Smith devait être capitaine de brûlot.

Bonaparte jugeait avec partialité l'homme redoutable qui lui avait fait manquer sa fortune à Saint-Jean-d'Acre ; sans doute parce que ce grand dommage lui était moins



cruel s'il était dû à un coup de hasard et non plus au génie d'un homme.

L'amiral leva la main comme pour attester sa résolution :

— Si nous rencontrons les croiseurs anglais, je me porterai à bord de *la Carrère*, et là je leur donnerai, vous pouvez m'en croire, assez d'occupation pour laisser à *la Muiron* le temps d'échapper.

Lavallette entr'ouvrit la bouche. Il avait grande envie de répondre à l'amiral que *la Muiron* était mauvaise marcheuse et peu capable de mettre à profit l'avance qu'on lui donnerait. Il eut peur de déplaire : il avala son inquiétude. Mais Bonaparte lut dans sa pensée. Et, le tirant par un bouton de son habit :

— Lavallette, vous êtes un honnête homme, lui dit-il, mais vous ne serez jamais un bon militaire. Vous ne regardez pas assez vos avantages et vous vous attachez à des inconvénients irréparables. Il n'est pas en notre pouvoir de rendre cette frégate excellente pour la course. Mais il faut considérer l'équipage, animé des meilleurs sentiments et capable d'accomplir au besoin des prodiges. Vous oubliez qu'elle se nomme *la Muiron*. C'est moi-même qui l'ai nommée ainsi. J'étais à Venise. Invité à baptiser une frégate qu'on venait d'armer, je saisis cette occasion d'illustrer une mémoire qui m'était chère, celle de mon aide de camp, tombé sur le pont d'Arcole en couvrant de son corps son général, sur qui pleuvait la mitraille. C'est ce navire qui nous porte aujourd'hui. Doutez-vous que son nom ne soit d'un heureux présage?

Il lança quelque temps encore des paroles ardentes pour échauffer les cœurs. Puis il dit qu'il allait dormir. On sut

le lendemain qu'il avait décidé que, pour éviter les croiseurs, on naviguerait pendant quatre ou cinq semaines le long des côtes d'Afrique.

Dès lors, les jours se succédèrent pareils et monotones. *La Muiron* demeurait en vue de ces côtes plates et désertes, que les navires ne vont jamais reconnaître, et courait des bordées d'une demi-lieue, sans se risquer plus au large. Bonaparte employait la journée en conversations et en rêveries. Il lui arrivait parfois de murmurer les noms d'Ossian et de Fingal. Parfois il demandait à son aide de camp de lire à haute voix les *Révolutions* de Vertot ou les *Vies* de Plutarque. Il semblait sans inquiétude et sans impatience, et gardait toute la liberté de son esprit, moins encore par force d'âme que par une disposition naturelle à vivre tout entier dans le moment présent. Il prenait même un plaisir mélancolique à regarder la mer qui, riante ou sombre, menaçait sa fortune et le séparait du but. Après le repas, quand le temps était beau, il montait sur le pont et se couchait à demi sur l'affût d'un canon, dans l'attitude abandonnée et sauvage avec laquelle, enfant, il s'accoudait aux pierres de son île. Les deux savants, l'amiral, le capitaine de la frégate et l'aide de camp Lavallette faisaient cercle autour de lui. Et la conversation, qu'il menait par saccades, roulait le plus souvent sur quelque nouvelle découverte de la science. Monge s'exprimait avec pesanteur. Mais sa parole révélait un esprit limpide et droit. Enclin à chercher l'utile, il se montrait, même en physique, patriote et bon citoyen. Berthollet, meilleur philosophe, construisait volontiers des théories générales.

— Il ne faut pas, disait-il, faire de la chimie la science mystérieuse des métamorphoses, une Circé nouvelle, levant sur la nature sa baguette magique. Ces vues flattent les imaginations vives; mais elles ne contentent pas les esprits méditatifs, qui veulent ramener les transformations des corps aux lois générales de la physique.

Il pressentait que les réactions, dont le chimiste est l'instigateur et le témoin, se produisent dans des conditions exactement mécaniques, qu'on pourrait un jour soumettre aux rigueurs du calcul. Et, revenant sans cesse sur cette idée, il y soumettait les faits connus ou soupçonnés. Un soir, Bonaparte, qui n'aimait guère la spéculation pure, l'interrompit brusquement :

— Vos théories!.. Des bulles de savon nées d'un souffle et qu'un souffle détruit. La chimie, Berthollet, n'est qu'un amusement quand elle ne s'applique pas aux besoins de la guerre ou de l'industrie. Il faut que le savant, dans ses recherches, se propose un objet déterminé, grand, utile; comme Monge qui, pour fabriquer de la poudre, chercha le nitre dans les caves et dans les écuries.

Monge lui-même et Berthollet représentèrent au général avec fermeté qu'il importe de maîtriser les phénomènes et de les soumettre à des lois générales, avant d'en tirer des applications utiles, et que procéder autrement c'est s'abandonner aux ténèbres dangereuses de l'empirisme.

Bonaparte en convint. Mais il craignait l'empirisme moins que l'idéologie. Il demanda brusquement à Berthollet :

— Espérez-vous entamer, par vos explications, le mystère infini de la nature, mordre sur l'inconnu?

Berthollet répondit que, sans prétendre expliquer

l'univers, le savant rendait à l'humanité le plus grand des services en dissipant les terreurs de l'ignorance et de la superstition par une vue raisonnable des phénomènes naturels.

— N'est-ce pas être le bienfaiteur des hommes, ajoutait-il, que de les délivrer des fantômes créés dans leur âme par la peur d'un enfer imaginaire, que de les soustraire au joug des devins et des prêtres, que de leur ôter l'effroi des présages et des songes?

La nuit couvrait d'ombre la vaste mer. Dans un ciel sans lune et sans nuées, la neige ardente des étoiles était suspendue en flocons tremblants. Le général resta songeur un moment. Puis, soulevant la tête et la poitrine, il suivit d'un geste de sa main la courbe du ciel, et sa voix inculte de jeune pâtre et de héros antique perça le silence :

— J'ai une âme de marbre que rien ne trouble, un cœur inaccessible aux faiblesses communes. Mais vous, Berthollet, savez-vous assez ce qu'est la vie, et la mort<sup>1</sup>, en avez-vous assez exploré les confins, pour affirmer qu'ils sont sans mystère? Êtes-vous sûr que toutes les apparitions soient faites des fumées d'un cerveau malade? Pensez-vous expliquer tous les pressentiments? Le général La Harpe avait la stature et le cœur d'un grenadier. Son intelligence trouvait dans les combats l'aliment convenable. Elle y brillait. Pour la première fois, à Fombio, dans la soirée qui précéda sa mort, il resta frappé de stupeur, étranger à l'action, glacé d'une épouvante inconnue et soudaine. Vous niez les apparitions. Monge, n'avez-vous pas connu en Italie le capitaine Aubelet?

1. Nous reproduisons la phrase telle qu'elle a été dite.



A cette question, Monge interrogea sa mémoire et secoua la tête. Il ne se rappelait nullement le capitaine Aubelet.

Bonaparte reprit :

— Je l'avais distingué à Toulon où il gagna l'épaulette. Il avait la jeunesse, la beauté, la vertu d'un soldat de Platée. C'était un antique. Frappés de son air grave, de ses traits purs, de la sagesse qui transparaissait sur son jeune visage, ses chefs l'avaient surnommé Minerve, et les grenadiers lui donnaient ce nom dont ils ne comprenaient pas le sens.

— Le capitaine Minerve! s'écria Monge, que ne le nommiez-vous ainsi tout d'abord! Le capitaine Minerve avait été tué sous Mantoue quelques semaines avant mon arrivée dans cette ville. Sa mort avait frappé fortement les imaginations, car on l'entourait de circonstances merveilleuses qui me furent rapportées, mais dont je n'ai point gardé un exact souvenir. Je me rappelle seulement que le général Miollis ordonna que l'épée et le hausse-col du capitaine Minerve fussent portés, ceints de lauriers, en tête de la colonne qui défila devant la grotte de Virgile, un jour de fête, pour honorer la mémoire du chantre des héros.

— Aubelet, reprit Bonaparte, avait ce courage tranquille, que je n'ai retrouvé qu'en Bessières. Les plus nobles passions l'animaient. Il poussait tous les sentiments de son âme jusqu'au dévouement. Il avait un frère d'armes, de quelques années plus âgé que lui, le capitaine Demarteau, qu'il aimait avec toute la force d'un grand cœur. Demarteau ne ressemblait pas à son ami. Impétueux, bouillant, porté d'une même ardeur vers les plaisirs et

les périls, il donnait dans les camps l'exemple de la gaieté. Aubelet était l'esclave sublime du devoir, Demarteau l'amant joyeux de la gloire. Celui-ci donnait à son frère d'armes autant d'amitié qu'il en recevait. Tous deux, ils faisaient revivre Nisus et Euryale sous nos étendards. Leur fin, à l'un et à l'autre, fut entourée de circonstances singulières. J'en fus informé comme vous, Monge, et j'y prêtai plus d'attention, bien que mon esprit fût alors entraîné vers de grands objets. J'avais hâte de prendre Mantoue, avant qu'une nouvelle armée autrichienne eût le temps d'entrer en Italie. Je n'en lus pas moins un rapport sur les faits qui avaient précédé et suivi la mort du capitaine Aubelet. Certains des faits attestés dans ce rapport tiennent du prodige. Il faut en rattacher la cause soit à des fautes inconnues, que l'homme acquiert en des moments uniques, soit à l'intervention d'une intelligence supérieure à la nôtre.

— Général, vous devez écarter la seconde hypothèse, dit Berthollet. L'observateur de la nature n'y saisit jamais l'intervention d'une intelligence supérieure.

— Je sais que vous niez la Providence, répliqua Bonaparte. Cette liberté est permise à un savant enfermé dans son cabinet, non à un conducteur de peuples qui n'a d'empire sur le vulgaire que par la communauté des idées. Pour gouverner les hommes, il faut penser comme eux sur tous les grands sujets, et se laisser porter par l'opinion.

Et Bonaparte, les yeux levés, dans la nuit, sur la flamme qui flottait à la flèche du grand mât, dit tout aussitôt :

— Le vent souffle du nord.

Il avait échangé de propos avec cette brusquerie qui lui

était ordinaire et qui faisait dire à M. Denon : « Le général pousse le tiroir. »

L'amiral Gantheaume dit qu'il ne fallait pas s'attendre à ce que le vent changât avant les premiers jours de l'automne.

La pointe de la flamme était tournée vers l'Égypte. Bonaparte regardait de ce côté. Le regard de ses yeux s'enfonçait dans l'espace, et ces paroles sortirent martelées de sa bouche :

— Qu'ils tiennent bon, là-bas ! L'évacuation de l'Égypte serait un désastre militaire et commercial. Alexandrie est la capitale des dominateurs de l'Europe. De là je ruinerai le commerce de l'Angleterre et je donnerai aux Indes de nouvelles destinées... Alexandrie, pour moi comme pour Alexandre, c'est la place d'armes, le port, le magasin d'où je m'élance pour conquérir le monde et où je fais affluer les richesses de l'Afrique et de l'Asie. On ne vaincra l'Angleterre qu'en Égypte. Si elle s'emparait de l'Égypte, elle serait à notre place la maîtresse de l'univers. Le Turc agonise. L'Égypte m'assure la possession de la Grèce. Mon nom sera inscrit pour l'immortalité à côté de celui d'Épaminondas. Le sort du monde dépend de mon intelligence et de la fermeté de Kléber.

Pendant les jours qui suivirent, le général demeura taciturne. Il se faisait lire les *Révolutions de la République romaine* dont le récit lui paraissait d'une lenteur insupportable. Il fallait que l'aide de camp Lavallette allât au pas de charge à travers l'abbé Vertot. Et bientôt Bonaparte, impatient, lui arrachait le livre des mains et demandait les *Vies* de Plutarque, dont il ne se lassait point. Il y

trouvait, disait-il, à défaut de vues larges et claires, un sentiment puissant de la destinée.

Un jour donc, après la sieste, il appela son lecteur, et lui ordonna de reprendre la *Vie de Brutus* à l'endroit où il l'avait laissée la veille.

Lavallette ouvrit le livre à la page marquée et lut :

Donc, au moment où ils se disposaient, Cassius et lui, à quitter l'Asie avec toute l'armée (c'était par une nuit fort obscure; sa tente n'était éclairée que d'une faible lumière; un silence profond régnait dans tout le camp, et lui-même était plongé dans ses réflexions), il lui sembla voir entrer quelqu'un dans sa tente. Il tourne les yeux vers la porte et il aperçoit un spectre horrible, dont la figure était étrange et effrayante, qui s'approche de lui, et qui se tient là en silence. Il eut le courage de lui adresser la parole. « Qui es-tu, lui demanda-t-il; un homme ou un Dieu? Que viens-tu faire ici et que me veux-tu? — Brutus, répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie, et tu me verras à Philippes. » — Alors Brutus, sans se troubler : « Je t'y verrai, » dit-il. Le fantôme disparut aussitôt; et Brutus, à qui les domestiques, qu'il appela, dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu, continua de s'occuper de ses affaires.

— C'est ici, s'écria Bonaparte, dans la solitude des flots, qu'une telle scène produit une véritable impression d'horreur. Plutarque est un bon narrateur. Il sait animer le récit. Il marque les caractères. Mais le lien des événements lui échappe. On n'évite point sa destinée. Brutus, esprit médiocre, croyait à la force de la volonté. Un homme supérieur n'aura pas cette illusion. Il voit la nécessité qui le borne. Il ne s'y brise pas. Être grand, c'est dépendre de tout. Je dépends des événements, dont un rien décide. Misérables que nous sommes, nous ne pouvons rien contre la nature des choses. Les enfants sont volontaires. Un



grand homme ne l'est pas. Qu'est-ce qu'une vie humaine? La courbe d'un projectile.

L'amiral vint annoncer à Bonaparte que le vent avait enfin changé. Il fallait tenter le passage. Le péril était pressant. La mer qu'on allait traverser était gardée entre Tunis et la Sicile par des croiseurs détachés de la flotte anglaise, mouillée devant Syracuse. Nelson la commandait. Qu'un croiseur découvrit la flottille, et quelques heures après on avait devant soi le terrible amiral.

Gantheaume fit doubler le cap Bon, de nuit, les feux éteints. La nuit était claire. La vigie reconnut au nord-est les feux d'un navire. L'inquiétude qui dévorait Lavallette avait gagné Monge lui-même. Bonaparte, assis sur l'affût de son canon accoutumé, montrait une tranquillité qu'on croira véritable ou affectée, selon qu'on s'attachera à considérer son fatalisme empreint d'espérances et d'illusions, ou son incroyable aptitude à dissimuler. Après avoir traité, avec Monge et Berthollet, divers sujets de physique, de mathématique et d'art militaire, il en vint à parler de certaines superstitions dont son esprit n'était peut-être pas entièrement affranchi :

— Vous niez le merveilleux, dit-il à Monge. Mais nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux. Vous avez rejeté avec mépris de votre mémoire, me disiez-vous un jour, les circonstances extraordinaires qui ont accompagné la mort du capitaine Aubelet. Peut-être la crédulité italienne vous les présentait-elle avec trop d'ornements. Ce serait votre excuse. Écoutez-moi. Voici la vérité nue. Le 9 septembre, à minuit, le capitaine Aubelet était au bivouac devant Mantoue. A la chaleur accablante du jour

succédait une nuit rafraîchie par les brumes qui s'élevaient au-dessus de la plaine marécageuse. Aubelet, tâtant son manteau, le trouva mouillé. Comme il se sentait un léger frisson, il s'approcha d'un feu sur lequel les grenadiers avaient fait la soupe et se chauffa les pieds, assis sur une selle de mulet. La nuit et le brouillard resserraient leur cercle autour de lui. Il entendait au loin le hennissement des chevaux et le cri régulier des sentinelles. Le capitaine était là depuis quelque temps, anxieux, triste, le regard fixé sur les cendres du brasier, quand une grande forme vint, sans bruit, se dresser à son côté. Il la sentait près de lui et n'osait tourner la tête. Il la tourna pourtant et reconnut le capitaine Demarteau, son ami, qui, selon sa coutume, appuyait à la hanche le dos de sa main gauche et se balançait légèrement. A cette vue le capitaine Aubelet sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il ne pouvait douter que son frère d'armes ne fût près de lui et il lui était impossible de le croire, puisqu'il savait que le capitaine Demarteau se trouvait alors sur le Mein, avec Jourdan, que menaçait l'archiduc Charles. Mais l'aspect de son ami ajoutait à sa terreur, par quelque chose d'inconnu qui se mêlait à son parfait naturel. C'était Demarteau et c'était en même temps ce que personne n'eût pu voir sans épouvante. Aubelet ouvrit la bouche. Mais sa langue glacée ne put former aucun son. C'est l'autre qui parla :

» — Adieu! Je vais où je dois aller. Nous nous reverrons demain.

» Et il s'éloigna d'un pas muet.

» Le lendemain Aubelet fut envoyé en reconnaissance à San Giorgio. Avant de partir, il appela le plus ancien lieute-

nant et lui donna les instructions nécessaires pour remplacer le capitaine.

» — Je serai tué aujourd'hui, ajouta-t-il, aussi vrai que Demarteau a été tué hier.

» Et il conta à plusieurs officiers ce qu'il avait vu dans la nuit. Ils crurent qu'il avait un accès de cette fièvre qui commençait à travailler l'armée dans les marécages de Mantoue.

» La compagnie Aubelet reconnut, sans être inquiétée, le fort San Giorgio. Son objet ainsi atteint, elle se replia sur nos positions. Elle marchait sous le couvert d'un bois d'oliviers. Le plus ancien lieutenant, s'approchant du capitaine, lui dit :

» — Vous n'en doutez plus, capitaine Minerve : nous vous ramènerons vivant.

» Aubelet allait répondre, quand une balle, qui siffla dans le feuillage, le frappa au front.

» Quinze jours plus tard, une lettre du général Joubert, communiquée par le Directoire à l'armée d'Italie, annonçait la mort du brave capitaine Demarteau, tombé au champ d'honneur le 9 septembre.

Aussitôt qu'il eut fait ce récit, le général, perçant le cercle de ses auditeurs silencieux, se promena muet, à grands pas, sur le pont.

— Général, lui dit Gantheaume, nous avons franchi le pas dangereux.

Le lendemain il mit le cap au nord, se proposant de longer les côtes de Sardaigne jusqu'à la Corse et de gouverner ensuite vers les côtes de Provence, mais

Bonaparte voulait débarquer sur un point du Languedoc, craignant que Toulon ne fût occupé par l'ennemi.

La *Muiron* se dirigeait sur Port-Vendres, quand un coup de vent la repoussa sur la Corse et la força de relâcher à Ajaccio. Tous les habitants de l'île, accourus pour saluer leur compatriote, couronnaient les hauteurs qui dominent le golfe. Après quelques heures de repos, sur l'avis qu'on reçut que tout le littoral de la France était libre, on fit voile vers Toulon. Le vent était bon, mais faible.

Seul, dans la tranquillité qu'il avait communiquée à tous, Bonaparte commençait à s'agiter, impatient de toucher le sol, portant parfois à son épée sa petite main brusque. L'ardeur de régner qui couvait en lui depuis trois ans, l'étincelle de Lodi l'enflammait. Un soir, tandis que se perdaient à sa droite les côtes dentelées de l'île natale, il parla tout à coup avec une rapidité qui brouillait les syllabes dans sa bouche :

— Les bavards et les incapables, si l'on n'y mettait ordre, achèveraient la ruine de la France. L'Allemagne perdue à Stockach, l'Italie perdue à la Trebbia; nos armées battues, nos ministres assassinés, les fournisseurs gorgés d'or, les magasins sans vivres ni effets d'équipement, l'invasion prochaine, voilà ce que nous vaut un gouvernement sans force et sans probité.

» Les hommes probes, ajouta-t-il, fournissent seuls à l'autorité un appui solide. Les corrompus m'inspirent un insurmontable dégoût. On ne peut gouverner avec eux.

Monge, qui était patriote, dit avec fermeté :



— La probité est nécessaire à la liberté comme la corruption à la tyrannie.

— La probité, reprit le général, est une disposition naturelle et intéressée chez les hommes nés pour le gouvernement.

Le soleil trempait dans le cercle de brumes qui bordaient l'horizon son disque agrandi et rougi. Le ciel était semé, vers l'orient, de nuées légères comme les feuilles d'une rose effeuillée. La mer agitait mollement les plis de vermeil et d'azur de sa nappe luisante. La toile d'un navire parut à l'horizon et l'officier de service reconnut, dans sa lunette, le pavillon anglais.

— Faut-il, s'écria Lavallette, faut-il que nous ayons échappé à d'innombrables dangers pour périr si près du rivage!

Bonaparte haussa les épaules :

— Peut-on encore douter de mon bonheur et de ma destinée?

Et il rendit leur cours à ses pensées.

— Il faut balayer ces fripons et ces incapables et mettre à leur place un gouvernement compact, de mouvements rapides et sûrs, comme le lion. Il faut de l'ordre. Sans ordre, pas d'administration. Sans administration, pas de crédit ni d'argent, mais la ruine de l'État et celle des particuliers. Il faut arrêter le brigandage et l'agio, la dissolution sociale. Qu'est-ce que la France sans gouvernement? Trente millions de grains de poussière. Le pouvoir est tout. Le reste n'est rien. Dans les guerres de Vendée, quarante hommes maîtrisaient un département. La masse entière de la population veut à tout prix le repos, l'ordre et

la fin des disputes. De peur des Jacobins, des émigrés ou des chouans, elle se jettera dans les bras d'un maître.

— Et ce maître, dit Berthollet, sera sans doute un chef militaire?

— Non pas, répliqua vivement Bonaparte, non pas! Jamais un soldat ne sera le maître de cette nation éclairée par la philosophie et par la science. Si quelque général tentait de prendre le pouvoir, il serait bientôt puni de son audace. Hoche y songea. Je ne sais s'il fut arrêté par le goût du plaisir ou par une juste appréciation des choses, mais l'entreprise se renversera sur tous les soldats qui la tenteront. Pour ma part, j'approuve cette impatience des Français qui ne veulent pas subir le joug militaire et je n'hésite pas à penser que dans l'État la prééminence appartient au civil.

En entendant ces déclarations, Monge et Berthollet se regardèrent surpris. Ils savaient que Bonaparte allait, à travers les périls et l'inconnu, prendre le pouvoir, et ils ne comprenaient rien à un discours par lequel il semblait s'interdire ce pouvoir ardemment convoité. Monge, qui, dans le fond de son cœur, aimait la liberté, commençait à se réjouir. Mais le général, qui devinait leur pensée, y répondit aussitôt :

— Il est certain que, si la nation découvre dans un soldat les qualités civiles convenables à l'administration et au gouvernement du pays, elle le mettra à sa tête; mais ce sera comme chef civil et non comme chef militaire. Ainsi le veut l'état des esprits chez un peuple civilisé, raisonnable et savant.

Et Bonaparte, après un moment de silence, ajouta :

— Je suis membre de l'Institut.

Le navire anglais nagea quelques instants encore sur la bande de l'horizon empourpré, et disparut.

Le lendemain matin, la vigie signala les côtes de France. On était en vue de Port-Vendres. Bonaparte attacha son regard sur cette petite ligne pâle de terre. Un tumulte de pensées s'éleva dans son âme. Il eut la vision éclatante et confuse d'armes et de toges; une immense clameur remplit ses oreilles dans le silence de la mer. Et, parmi des images de grenadiers, de magistrats, de législateurs, de foules humaines, qui passaient devant ses yeux, il vit souriante et languissante, son mouchoir sur les lèvres et la gorge à demi découverte, Joséphine dont le souvenir lui brûlait le sang.

— Général, lui dit Gantheaume en lui montrant la côte qui blanchissait au soleil du matin, je vous ai conduit où vos destins vous appelaient. Vous abordez comme Énée aux rivages promis par les dieux.

Bonaparte débarqua à Fréjus le 17 vendémiaire an VIII.





# HISTOIRE COMIQUE





## I

C'ÉTAIT dans une loge d'actrice, à l'Odéon. Sous la lampe électrique, Félicie Nanteuil, la tête poudrée, du bleu aux paupières, du rouge aux joues et aux oreilles, du blanc au cou et aux épaules, donnait le pied à madame Michon, l'habilleuse, qui lui mettait de petits souliers noirs à talons rouges. Le docteur Trublet, médecin du théâtre et ami des actrices, appuyait sur un coussin du divan son crâne chauve, et, les mains jointes sur le ventre, croisait ses jambes courtes. Il interrogeait :

— Quoi encore, ma chère enfant?

— Est-ce que je sais!... Des étouffements... des vertiges... Tout d'un coup, une angoisse comme si j'allais mourir. C'est même ça le plus pénible.

— Êtes-vous prise quelquefois d'une soudaine envie de rire ou de pleurer, sans cause apparente, sans raison?

— Ça, je ne peux pas vous dire, parce que, dans la vie, on a tant de raisons de rire ou de pleurer!...

— Êtes-vous sujette à des éblouissements?

— Non... Mais imaginez-vous, docteur, que je crois voir, la nuit, sous les meubles, un chat qui me regarde avec des yeux de braise.

— Tâchez de ne plus rêver de chat, dit madame Michon; parce que c'est mauvais signe... Voir un chat, ça annonce trahison par des amis et perfidie de femme.

— Mais ce n'est pas en rêvant que je vois un chat! C'est tout éveillée.

Trublet, qui n'était de service à l'Odéon qu'une fois par mois, y venait en voisin presque tous les soirs. Il aimait les comédiennes, prenait plaisir à causer avec elles, leur donnait des conseils et jouissait de leur confiance avec délicatesse. Il promit à Félicie de lui faire tout de suite une ordonnance :

— Ma chère enfant, nous soignerons l'estomac et vous ne verrez plus de chats sous les meubles.

Madame Michon rectifiait le corset. Et le docteur, subitement assombri, la regardait qui tirait sur les lacets.

— Ne froncez pas le sourcil, docteur, dit Félicie, je ne me serre jamais. Avec la taille que j'ai, ce serait vraiment bête de ma part.

Elle ajouta, pensant à sa meilleure camarade du théâtre :







— C'est bon pour Fagette, qui n'a ni épaules ni hanches... Elle est toute droite... Michon, tu peux gagner encore un peu... Je sais que vous êtes l'ennemi des corsets, docteur. Je ne peux pourtant pas m'habiller comme les femmes esthètes, avec des langes... Venez passer votre main, vous verrez que je ne me serre pas trop.

Il se défendit d'être l'ennemi des corsets, ne condamnant que les corsets trop serrés. Il déplora que les femmes n'eussent aucun sens de l'harmonie des lignes et qu'elles attachassent à la finesse de la taille une idée de grâce et de beauté, sans comprendre que cette beauté consistait tout entière dans les molles inflexions par lesquelles le corps, après avoir fourni le superbe épanouissement de la poitrine, s'amincit lentement au-dessous du thorax pour se magnifier ensuite dans l'ample et tranquille évasement des flancs.

— La taille, dit-il, la taille, puisqu'il faut employer ce mot affreux, doit être un passage lent, insensible et doux entre les deux gloires de la femme, sa poitrine et son ventre. Et vous l'étranglez stupidement, vous vous défoncez le thorax, qui entraîne les seins dans sa ruine, vous vous aplatissez les fausses côtes, vous vous creusez un horrible sillon au-dessus du nombril. Les négresses, qui se taillent les dents en pointe et qui se fendent les lèvres pour y introduire un disque de bois, se défigurent avec moins de barbarie. Car, enfin, on conçoit qu'il reste encore de la splendeur féminine à une créature qui s'est passé un anneau dans les cartilages du nez et dont la lèvre est distendue par une rondelle d'acajou grande comme ce pot de pommade. Mais la dévas-



tation est entière quand la femme exerce ses ravages dans le centre sacré de son empire.

Insistant sur un sujet qui lui tenait à cœur, il reprit une à une les déformations du squelette et des muscles causées par le corset, et fit des descriptions imagées et précises, des peintures lugubres et bouffonnes. Nanteuil riait en l'écoutant. Elle riait parce que, étant femme, elle avait du penchant à rire des laideurs et des misères physiques, parce que, rapportant tout à son petit monde d'artistes, chaque difformité décrite par le docteur lui rappelait une camarade du théâtre et s'imprimait dans son esprit en caricature, et parce que, se sachant bien faite, elle se réjouissait de son jeune corps, en se représentant toutes ces disgrâces de la chair. Riant d'un rire clair, elle allait par la loge vers le docteur, entraînant madame Michon, qui tenait les lacets comme des rênes, avec un air de sorcière emportée au sabbat.

— Restez donc tranquille ! fit-elle.

Et elle objecta que les femmes de la campagne, qui ne mettaient pas de corset, étaient encore plus abîmées que les femmes de la ville.

Le docteur reprocha amèrement aux civilisations occidentales leur mépris et leur ignorance de la beauté vivante.

Trublet, né dans l'ombre des tours de Saint-Sulpice, était allé, jeune, exercer la médecine au Caire. Il en avait rapporté un peu d'argent, une maladie de foie et la connaissance des mœurs diverses des hommes. En son âge mûr, de retour au pays natal, il ne quittait plus guère sa vieille rue de Seine et prenait grand plaisir à vivre, un peu triste seulement de voir ses contemporains si



malhabiles à se reconnaître dans le déplorable malentendu qui, voilà dix-huit siècles, brouilla l'humanité avec la nature.

On frappa; une voix de femme cria du couloir :

— C'est moi !

Félicie, tandis qu'elle passait sa jupe rose, pria le docteur d'ouvrir la porte. Madame Douce entra, pesante, laissant à l'abandon son corps massif, qu'elle avait su longtemps rassembler sur la scène et tendre à la dignité des mères nobles.

— Bonjour, mignonne. Bonjour, docteur... Tu sais, Félicie, je ne suis pas complimenteuse. Eh bien ! je t'ai vue avant-hier et je t'assure que dans le « deux » de *la Mère confidente* tu fais des choses très bien et qui ne sont pas faciles.

Nanteuil sourit des yeux, et, comme il arrive toujours quand on reçoit un compliment, elle en attendit un autre.

Madame Douce, invitée par le silence de Nanteuil, murmura de nouvelles louanges :

— ... des choses excellentes, des choses personnelles.

— Vous trouvez, madame Douce ? Tant mieux ! parce que je ne sens pas bien ce rôle-là. Et puis la grande Perrin m'ôte tous mes moyens. C'est vrai ! quand je m'assois sur les genoux de cette femme-là, ça me fait un effet... Vous ne savez pas toutes les horreurs qu'elle me dit à l'oreille pendant que nous sommes en scène. Elle est enragée... Je comprends tout, mais il y a des choses qui me dégoûtent... Michon, est-ce que le corsage ne fronce pas dans le dos, à droite ?

— Ma chère enfant, s'écria Trublet avec enthousiasme, vous venez de prononcer une parole admirable.

— Laquelle? demanda simplement Nanteuil.

— Vous avez dit : « Je comprends tout, mais il y a des choses qui me dégoûtent. » Vous comprenez tout; les actions et les pensées des hommes vous apparaissent comme des cas particuliers de la mécanique universelle, vous n'en concevez ni colère ni haine. Mais il y a des choses qui vous dégoûtent; vous avez de la délicatesse, et il est bien vrai que la morale est affaire de goût. Mon enfant, je voudrais qu'on pensât aussi sainement que vous à l'Académie des Sciences morales. Oui, vous avez raison. Les instincts que vous attribuez à votre camarade, il est aussi vain de les lui reprocher que de reprocher à l'acide lactique d'être un acide à fonctions mixtes.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que nous ne pouvons plus louer ni blâmer aucune pensée, aucune action humaine, une fois que la nécessité de ces actions et de ces pensées nous est démontrée.

— Alors, vous approuvez les mœurs de la grande Perrin, vous, un homme décoré! C'est du propre!

Le docteur se souleva et dit :

— Mon enfant, prêtez-moi, je vous prie, un moment d'attention. Je vais vous faire un récit instructif :

» Autrefois, la nature humaine était différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Il y avait non seulement des hommes et des femmes, mais aussi des androgynes, c'est-à-dire des êtres qui réunissaient en eux les deux sexes. Ces trois sortes d'hommes avaient quatre bras,

quatre jambes et deux visages. Ils étaient robustes et tournaient rapidement sur eux-mêmes comme des roues. Leur force leur inspira l'audace de combattre les dieux à l'exemple des Géants. Jupiter, ne pouvant souffrir une telle insolence...

— Michon, est-ce que la jupe ne traîne pas trop à gauche? demanda Nanteuil.

— ... résolut, poursuivit le docteur, de les rendre moins forts et moins hardis. Il sépara chaque homme en deux, de manière qu'il n'eut plus que deux bras, deux jambes et une tête, et la race humaine fut dès lors ce qu'elle est aujourd'hui. Chacun de nous n'est donc qu'une moitié d'homme qui a été séparée de son tout comme on divise une sole en deux parts. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés. L'amour que nous avons les uns pour les autres n'est que la force qui nous pousse à réunir nos deux moitiés pour nous rétablir dans notre ancienne perfection. Les hommes qui proviennent de la séparation des androgynes aiment les femmes; les femmes qui ont cette même origine aiment les hommes. Mais les femmes qui proviennent de la séparation des femmes primitives n'accordent pas grande attention aux hommes et sont portées vers les femmes. Ne soyez donc plus surprise quand vous voyez...

— C'est vous, docteur, qui avez imaginé cette histoire-là? demanda Nanteuil, en piquant une rose à son corsage.

Le docteur se défendit avec force d'en avoir rien inventé. Au contraire, il en avait, disait-il, retranché une partie.

— Tant mieux ! s'écria Nanteuil. Parce que je vais vous dire : Celui qui a trouvé ça n'est pas malin.

— Il est mort, dit Trublet.

Nanteuil exprima de nouveau le dégoût que lui inspirait sa partenaire ; mais madame Douce, qui était prudente et déjeunait quelquefois chez Jeanne Perrin, détourna la conversation.

— Enfin, mignonne, tu le tiens, le rôle d'Angélique. Seulement, rappelle-toi ce que je t'ai dit : il faut garder le geste un peu étroit, la taille un peu raide. C'est le secret des ingénues. Défie-toi de ta jolie souplesse naturelle. Les jeunes filles du répertoire doivent être un rien poupée. C'est de style. Le costume le veut. Vois-tu, Félicie, ce que tu dois observer avant tout, quand tu joues dans *la Mère confidente*, qui est une délicieuse pièce...

Félicie l'interrompt :

— Moi, vous savez, pourvu que j'aie un bon rôle, la pièce, je m'en fiche. Et puis, je n'aime pas bien Marivaux... Vous riez, docteur ? Est-ce que j'ai fait une gaffe ? Ce n'est pas de Marivaux, *la Mère confidente* ?

— Mais si !

— Alors !... Vous cherchez toujours à m'embrouiller... Je disais que cette Angélique m'agace. Je voudrais quelque chose de plus étoffé, de plus en dehors... Ce soir, surtout, ce rôle m'horripile.

— C'est une raison de croire que tu le joueras très bien, ma mignonne, dit madame Douce.

Et elle professa :

— Nous n'entrons jamais mieux dans nos rôles que lorsque nous y entrons de force et malgré nous. Je



pourrais vous en citer de nombreux exemples. Et moi-même, dans la *Vivandière d'Austerlitz*, j'ai étonné la salle entière par l'accent de ma gaieté, au moment où l'on venait de m'annoncer que mon pauvre Douce, si grand artiste et si bon mari, avait été foudroyé d'apoplexie, à l'orchestre de l'Opéra, en saisissant son cornet à piston.

— Pourquoi veut-on absolument que je ne sois qu'une ingénue? demanda Nanteuil, qui voulait être aussi une amoureuse, une grande coquette et jouer tous les rôles.

— Et cela se comprend, poursuivit obstinément madame Douce. L'art de la comédie est un art d'imitation. Or, ce qu'on n'éprouve pas, on l'imite d'autant mieux.

— Ne vous faites pas d'illusions, mon enfant, dit le docteur à Félicie. Quand on est une ingénue, on le reste à jamais. On naît Angélique ou Dorine, Célimène ou madame Pernelle. Au théâtre, les unes ont toujours vingt ans, les autres toujours trente, les autres toujours soixante... Vous, mademoiselle Nanteuil, vous aurez toujours dix-huit ans et vous serez toujours une ingénue.

— Je suis très contente de mon emploi, répondit Nanteuil, mais vous ne pouvez pas exiger que j'interprète avec le même plaisir toutes les ingénues. Il y a un rôle, par exemple, que je voudrais bien jouer! C'est Agnès de *l'École des femmes*.

Au seul nom d'Agnès, le docteur, ravi, murmura dans ses coussins :

Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?

— Agnès, voilà un beau rôle! s'écria Nanteuil. Je l'ai demandé à Pradel.

Pradel, directeur du théâtre, était un ancien comédien, avisé et bonhomme, dépouillé d'illusions et ne nourrissant point de trop hautes espérances. Il aimait la paix, les livres et les femmes. Nanteuil n'avait qu'à se louer de Pradel et elle parlait de lui sans malveillance, avec une honnête liberté.

— Il a été ignoble, il a été dégoûtant, infect, dit-elle; il m'a refusé le rôle d'Agnès pour le donner à Falempin. Il faut dire aussi que je ne le lui avais pas demandé comme il fallait. Tandis que Falempin, elle sait la manière, elle! je vous en réponds. Mais ça m'est égal : si Pradel ne me laisse pas jouer Agnès, je l'envoie promener, lui et son sale guignol!

Madame Douce continua de prodiguer ses enseignements inécoutés. Comédienne de mérite, mais vieillie, usée, jamais plus engagée, elle donnait des conseils aux débutantes, leur écrivait leurs lettres, et gagnait ainsi l'unique repas qu'elle faisait presque chaque jour, le matin ou le soir.

Félicie, tandis que madame Michon lui nouait un velours noir autour du cou, interrogea Trublet :

— Docteur, vous dites que mes vertiges viennent de l'estomac : vous êtes sûr?

Avant que Trublet eût pu répondre, madame Douce s'écria que les vertiges venaient toujours de l'estomac, et qu'elle avait au sien, deux ou trois heures après les repas, des gonflements douloureux. Puis, elle demanda un remède au docteur.

Cependant Félicie réfléchissait, car elle était capable de réflexion. Tout à coup :

— Docteur, je voudrais vous faire une question que

vous trouverez peut-être drôle... mais je voudrais bien savoir si, de connaître tout ce qu'il y a dans le corps, d'avoir vu toutes les affaires que nous avons au dedans de nous, ça ne vous gêne pas, des moments, avec les femmes. Il me semble que, d'avoir l'idée de tout ça, ça devrait vous dégoûter.

Trublet, du fond de ses coussins, envoya un baiser à Félicie :

— Ma chère enfant, il n'y a pas de plus fin, de plus riche, de plus beau tissu que la peau d'une jolie femme. C'est ce que je me disais à l'instant en contemplant votre nuque, et vous concevez aisément que, sous cette impression...

Elle lui fit une grimace de guenon dédaigneuse.

— Croyez-vous que c'est spirituel, de répondre par des imbécillités à une question sérieuse?

— Eh bien, mademoiselle, puisque vous le voulez, je vais vous faire une réponse instructive. Il y a vingt ans, nous avions à l'hôpital Saint-Joseph, dans la salle d'autopsie, un vieux surveillant ivrogne, le père Rousseau, qui, tous les jours, à onze heures du matin, déjeunait au bord de la table sur laquelle le cadavre était étendu. Il déjeunait parce qu'il avait faim. Ceux qui ont faim, rien ne les empêche de manger, dès qu'ils ont de quoi. Seulement, le père Rousseau disait : « Je ne sais pas si c'est l'air de la salle qui le veut, mais je ne peux rien manger que de frais et d'appétissant. »

— Je comprends, dit Félicie. Il vous faut des petites bouquetières... C'est défendu, vous savez... Mais vous êtes là assis comme un Turc, et vous ne m'avez pas écrit mon ordonnance.

Elle l'interrogea du regard.

— L'estomac, où est-ce au juste ?

La porte était restée entr'ouverte. Un jeune homme très joli, très élégant, la poussa, et, après avoir fait deux pas dans la loge, demanda gentiment s'il pouvait entrer.

— Vous, dit Nanteuil.

Et elle lui tendit la main, qu'il baisa avec plaisir, correction et fatuité.

Il traita madame Doulice sans égards particuliers, et demanda :

— Comment vous portez-vous, docteur Socrate ?

C'est ainsi qu'on appelait parfois Trublet, à cause de sa face camuse et de sa parole subtile.

Trublet, lui désignant Nanteuil :

— Monsieur de Ligny, voici une jeune personne qui ne sait pas précisément si elle a un estomac. La question est grave. Nous lui conseillons de s'en rapporter, pour la réponse, à la petite fille qui mangeait trop de confitures. Sa maman lui disait : « Tu te feras mal à l'estomac. » Et elle répondit : « C'est les dames qui ont des estomacs ; les petites filles n'en n'ont pas. »

— Mon Dieu ! que vous êtes bête, docteur ! s'écria Nanteuil.

— Puissiez-vous dire vrai, mademoiselle ! La bêtise, c'est l'aptitude au bonheur. C'est le souverain contentement. C'est le premier des biens dans une société policée.

— Vous êtes paradoxal, mon cher docteur, observa M. de Ligny. Mais je vous accorde qu'il vaut mieux être bête comme tout le monde que d'avoir de l'esprit comme personne.



— C'est vrai, ce qu'il dit là, Robert! s'écria Nanteuil, sincère et pénétrée.

Et elle ajouta, d'un ton méditatif :

— Il y a au moins une chose certaine, docteur. C'est que la bêtise empêche souvent de faire des bêtises. Je l'ai remarqué bien des fois. Hommes ou femmes, ce ne sont pas les plus bêtes qui agissent le plus bêtement. Ainsi, il y a des femmes intelligentes qui sont stupides avec les hommes.

— Vous voulez dire celles qui ne peuvent pas s'en passer.

— On ne peut rien te cacher, mon petit Socrate.

— Ah! soupira la grande Douce, quelle terrible servitude! Toute femme qui ne domine pas ses sens est perdue pour l'art.

Nanteuil haussa ses jolies épaules, encore un peu pointues de jeunesse :

— Oh! oh! la grande aïeule, n'essayez donc pas d'abrutir la petite classe. En voilà, des idées! De votre temps, est-ce que les comédiennes dominaient leurs... comment avez-vous dit ça? Allons donc! elles les dominaient pas du tout.

S'apercevant que Nanteuil devenait orageuse, la grande Douce se retira avec prudence et dignité. Et, dans le couloir, elle fit encore une recommandation :

— Ma mignonne, souviens-toi de jouer Angélique en bouton de rose. Le rôle l'exige.

Mais Nanteuil, agacée, ne l'écoutait pas.

— C'est vrai, dit-elle en s'asseyant devant sa toilette, elle me fait bouillir, la vieille Douce, avec sa morale! Elle croit qu'on a oublié ses histoires? Elle se trompe. Madame Ravaud les raconte six fois par semaine. Tout

le monde sait qu'elle avait réduit son musicien de mari à un tel état d'épuisement qu'un soir il tomba dans son cornet à piston. Et ses amants, des hommes superbes, demandez à Michon, en moins de deux ans elle en faisait des souffles, des ombres. Voilà comment elle les dominait, ses... Et si on était venu lui dire qu'elle était perdue pour l'art!...

Le docteur Trublet tendit vers Nanteuil, comme pour l'arrêter, ses deux mains ouvertes :

— Ne vous indignez pas, mon enfant. Madame Doulce est sincère. Elle aimait les hommes, maintenant elle aime Dieu. On aime ce qu'on peut, comme on peut et avec ce qu'on a. Elle est devenue chaste et pieuse à l'âge congruent. Elle observe toutes les pratiques de la religion : elle va à la messe les dimanches et fêtes, elle...

— Eh bien! elle a raison d'aller à la messe, déclara Nanteuil. Michon, allume-moi une bougie pour chauffer mon rouge. Il faut que je me refasse les lèvres... Certainement, elle a raison d'aller à la messe. Mais la religion ne défend pas d'avoir un amant.

— Vous croyez? demanda le docteur.

— Ah! je connais ma religion mieux que vous, bien sûr!

Une cloche lugubre sonna, et la voix lamentable de l'avertisseur monta dans les couloirs :

— La petite pièce est terminée!...

Nanteuil se leva et passa à son poignet un ruban de velours avec un médaillon d'acier.

Agenouillée, madame Michon arrangeait les trois plis Watteau de la robe rose et, la bouche pleine d'épingles, d'un coin de lèvres exprimait cette maxime :

— Ce qu'il y a de bon quand on est vieille, c'est que les hommes ne peuvent plus vous faire souffrir.

Robert de Ligny tira de son étui une cigarette :

— Vous permettez?...

Et il s'approcha de la bougie allumée sur la toilette.

Nanteuil, qui ne le quittait pas des yeux, vit, sous les moustaches ardentes et légères comme des flammes, les lèvres empourprées par la lumière aspirer et puis souffler la fumée. Elle en sentit une petite chaleur aux oreilles. Feignant de chercher ses bijoux, elle effleura de sa bouche le cou de Ligny et lui murmura :

— Attends-moi après le spectacle, dans un fiacre, au coin de la rue de Tournon.

A ce moment un bruit de voix et de pas monta du corridor. Les acteurs de la petite pièce regagnaient leurs loges.

— Docteur, passez-moi votre journal.

— Il est bien ennuyeux, mademoiselle.

— Passez-le-moi tout de même.

Elle le prit et le tint en abat-jour au-dessus de sa tête.

— La lumière me fait mal aux yeux.

Il était vrai que, parfois, une clarté trop vive lui donnait la migraine. Mais elle venait de se regarder dans la glace. Les paupières bleues, les cils enduits d'une pâte noire, les joues peintes, les lèvres dessinées au rouge en petit cœur, elle se trouvait un air de morte fardée avec des yeux de verre, et ne voulait pas que Ligny la vît ainsi.

Tandis qu'elle tenait son visage dans l'ombre, un grand maigre garçon entra dans la loge en se dandinant. Ses yeux sombres se creusaient au-dessus d'un nez en bec de

corbeau; sa bouche riait d'un rire immobile; à son long cou, la pomme d'Adam faisait une grande ombre sur son rabat. Il était costumé en huissier du répertoire.

— C'est vous, Chevalier? Bonjour, mon ami, dit gaiement le docteur Trublet, qui aimait les cabots, préférait les mauvais et avait un goût spécial pour Chevalier.

— Tout le monde, alors! s'écria Nanteuil. Ce n'est plus une loge, c'est un moulin.

. — Mes compliments tout de même à la meunière, dit Chevalier. Figurez-vous qu'il y a dans la salle un tas d'idiots. Vous ne le croiriez pas? ils m'ont emboîté.

— Ce n'est pas une raison pour entrer sans frapper, répondit Nanteuil, hargneuse.

Le docteur fit remarquer que M. de Ligny avait laissé la porte ouverte. Alors Nanteuil à Ligny, avec un accent de tendre reproche :

— Vraiment, vous avez fait cela?... Mais, quand on est entré, on ferme la porte aux autres : c'est élémentaire.

Elle s'enveloppa d'un manteau de flanelle blanche.

L'avertisseur appela les artistes en scène.

Elle prit la main que lui tendit Ligny et, cherchant des doigts le poignet, elle enfonça l'ongle à l'endroit où la peau, près des veines, est tendre. Puis elle disparut dans le corridor sombre.



## II

CHEVALIER, après avoir remis son costume de ville, s'assit dans une baignoire, à côté de madame Douce. Il contemplait Félicie, menue et lointaine sur la scène. Et, se rappelant qu'il l'avait tenue entre ses bras dans sa mansarde de la rue des Martyrs, il pleura de douleur et de rage.

Ils s'étaient rencontrés, l'année précédente, dans une fête donnée sous le patronage du député Lecureuil, au bénéfice des artistes pauvres du neuvième arrondissement. Il avait rôdé autour d'elle, muet, affamé, les dents longues et les yeux flamboyants. Et, durant quinze jours, il l'avait poursuivie sans repos. Elle, froide et tranquille, avait semblé l'ignorer ; puis elle avait cédé tout d'un coup et si

brusquement que, ce jour-là, en la quittant, radieux et surpris encore, il lui avait dit une bêtise. Il lui avait dit : « Moi, qui te croyais en porcelaine!... » Durant trois mois entiers, il avait goûté des joies aiguës comme la douleur. Puis Félicie était devenue fuyante, lointaine, étrangère. Maintenant, elle ne l'aimait plus. Il en cherchait la raison sans pouvoir la trouver. Il souffrait de n'être plus aimé; il souffrait plus encore d'être jaloux. Sans doute, aux premières et belles heures de son amour, il n'avait pas ignoré que Félicie eût un amant, Girmandel, huissier rue de Provence; et il en avait été malheureux. Mais, ne le voyant jamais, il s'en faisait une idée si confuse et si mal déterminée que sa jalousie se perdait dans le vague. Félicie lui disait qu'avec Girmandel elle n'avait jamais pris aucune part à ce qui se passait, ni même essayé de feindre; il la croyait. Et c'était pour lui une vive satisfaction. Elle lui disait encore que, depuis longtemps, depuis des mois, Girmandel n'était pour elle qu'un ami, et il la croyait. Enfin, il trompait l'huissier et sentait agréablement cet avantage. Il avait appris aussi que Félicie, qui achevait sa seconde année de Conservatoire, ne s'était pas refusée à son professeur. Mais la peine qu'il en avait ressentie était adoucie par la considération d'un usage auguste et séculaire. Maintenant, Robert de Ligny lui causait d'intolérables souffrances. Depuis quelque temps, il le trouvait sans cesse près d'elle. Qu'elle aimât Robert, il n'en pouvait douter. Et, si parfois il pensait qu'elle ne s'était pas encore donnée à cet homme, c'était sans raison et seulement pour soulager de temps en temps sa souffrance.

Des applaudissements réguliers éclatèrent au fond du théâtre et quelques messieurs de l'orchestre, avec un léger murmure des lèvres, battirent des mains lentement et sans bruit. Nanteuil venait de donner sa dernière réplique à Jeanne Perrin.

— *Brava! brava!* Elle est délicieuse, cette petite, soupira madame Douce.

Dans sa jalouse rage, Chevalier fut mauvais camarade. Il posa un doigt sur son front :

— Elle joue avec ça.

Puis, étendant la main sur son cœur :

— C'est avec ça qu'il faut jouer.

— Merci, mon ami, merci! murmura madame Douce, reconnaissant dans ces maximes sa louange manifeste.

Elle disait, en effet, qu'on ne joue bien qu'en jouant avec son cœur; elle professait que, pour exprimer fortement une passion, il faut l'éprouver, et qu'il est nécessaire de sentir les impressions qu'on doit rendre. Elle se donnait volontiers en exemple. Reine tragique, après avoir vidé sur la scène une coupe de poison, elle avait eu toute la nuit les entrailles en feu. Elle disait néanmoins : « L'art dramatique est un art d'imitation, et l'on imite d'autant mieux un sentiment qu'on ne l'éprouve pas. » Et, pour illustrer cette maxime, elle trouvait encore des exemples dans sa carrière triomphale.

Elle poussa un long soupir :

— Cette petite est admirablement douée. Mais il faut la plaindre : elle vient dans de mauvais jours. Il n'y a plus de public, plus de critique, plus de pièces, plus de théâtres, plus d'artistes. C'est la décadence de l'art.

Chevalier secoua la tête :

— Ne la plaignez pas : elle aura tout ce qu'on peut désirer, le succès, la fortune. Elle est rosse. La rosserie mène à tout. Tandis que les gens de cœur n'ont qu'à se mettre une pierre au cou et à se jeter dans la rivière. Mais moi aussi, j'irai loin, moi aussi, je monterai haut. Moi aussi, je serai rosse.

Il se leva et sortit sans attendre la fin du spectacle. Il ne remonta pas à la loge de Félicie, de peur d'y rencontrer Ligny dont la vue lui était insupportable, et parce que, de la sorte, il pouvait s'imaginer que Ligny n'y était pas revenu.

Éprouvant un malaise physique à s'éloigner d'elle, il fit cinq ou six tours sous les galeries éteintes et désertes de l'Odéon, descendit les degrés dans la nuit et prit la rue de Médicis. Les cochers sommeillaient sur leurs sièges, en attendant la fin du spectacle, et, sur la cime des platanes, la lune courait dans les nuées. Gardant un reste d'espoir absurde et doux, cette nuit-là comme les autres nuits, il allait attendre Félicie chez sa mère.





### III

**M**ADAME NANTEUIL habitait avec sa fille, au cinquième étage d'une maison du boulevard Saint-Michel, un petit appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin du Luxembourg. Elle reçut Chevalier avec bienveillance, lui sachant gré d'aimer Félicie et de n'être pas aimé d'elle, et ignorant, par principe, qu'il eût été l'amant de sa fille. Elle le fit asseoir près d'elle, dans la salle à manger où brûlait dans le poêle un feu de coke. A la clarté de la lampe, des revolvers d'ordonnance, des sabres avec la dragonne à glands d'or, luisaient sur le mur,

autour d'une cuirasse de femme, armée de rondelles de fer-blanc à l'endroit des seins, pièce d'armure que, l'hiver précédent, Félicie, encore élève du Conservatoire, avait portée pour représenter Jeanne d'Arc chez une duchesse spirite. Veuve d'officier et mère d'actrice, madame Nanteuil, de son vrai nom madame Nanteau, conservait ces trophées.

— Félicie n'est pas encore rentrée, monsieur Chevalier. Je ne l'attends pas avant minuit. Elle est en scène jusqu'à la fin du spectacle.

— Je le sais : j'étais de la première pièce. J'ai quitté le théâtre après le « un » de la *Mère confidente*.

— Oh ! monsieur Chevalier, pourquoi n'êtes-vous pas resté jusqu'à la fin ? Ma fille aurait été bien contente si vous étiez resté. Quand on joue, on aime à avoir des amis dans la salle.

Chevalier répondit d'une façon ambiguë :

— Oh ! les amis, ce n'est pas ce qui manque.

— Vous vous trompez, monsieur Chevalier : les bons amis sont rares. Madame Douce était là, sans doute ? A-t-elle été contente de Félicie ?

Et elle ajouta très humblement :

— Je serais vraiment heureuse qu'elle eût du succès. Il est si difficile de percer dans son état, quand on est seule, sans appui, sans protections ! Et elle a bien besoin de réussir, la pauvre petite !

Chevalier n'avait pas le cœur à s'apitoyer sur Félicie. Il dit brusquement, en haussant les épaules :

— Ah ! ne vous inquiétez donc pas. Elle réussira. Elle est comédienne dans l'âme. Elle a le théâtre dans le corps. Elle l'a dans les jambes.

Madame Nanteuil sourit paisiblement :

— La pauvre enfant ! Elles ne sont pas bien grosses, ses jambes. Félicie n'a pas une mauvaise santé. Mais il ne faut pas qu'elle se fatigue. Elle a souvent des vertiges, des migraines.

La bonne vint mettre sur la table un plat de charcuterie, une bouteille et des assiettes.

Cependant Chevalier cherchait dans son esprit le moyen d'amener à propos une question qu'il avait sur les lèvres depuis le bas de l'escalier. Il voulait savoir si Félicie fréquentait encore Girmandel, dont il n'entendait plus parler. Nous formons des souhaits proportionnés à notre état. Maintenant, dans la misère de son existence, dans la détresse de son cœur, il désirait ardemment que Félicie, qui ne l'aimait plus, aimât Girmandel qu'elle aimait peu, et toute son espérance était que Girmandel la gardât pour lui, la prît toute et ne laissât rien d'elle à Robert de Ligny. L'idée que la jeune fille était avec Girmandel soulageait sa jalousie, et il tremblait d'apprendre qu'elle avait quitté l'huissier.

Certes, il ne se serait jamais permis d'interroger une mère sur les amants de sa fille. Mais on pouvait parler de Girmandel à madame Nanteuil, qui ne voyait rien que d'honorable dans ses relations de famille avec l'officier ministériel, homme riche, marié et père de deux filles charmantes. Il fallait seulement, pour amener le nom de l'huissier dans la conversation, user d'un artifice. Chevalier en trouva un qui lui parut ingénieux.

— A propos, dit-il, j'ai rencontré Girmandel en voiture.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Il passait en fiacre sur le boulevard Saint-Michel. J'ai bien cru le reconnaître. Je serais surpris si ce n'était pas lui.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Sa barbe blonde, son visage rouge... Il est très reconnaissable, Girmandel.

Madame Nanteuil ne fit point de réponse.

— Vous étiez très liées avec lui, dans le temps, vous et Félicie. Est-ce que vous le voyez toujours?

Madame Nanteuil répondit mollement :

— Monsieur Girmandel? mais oui, nous le voyons toujours...

A cette parole, Chevalier ressentit presque de la joie. Mais elle l'avait trompé; elle n'avait pas dit la vérité. Elle avait menti par amour-propre et pour ne pas révéler un secret domestique, qu'elle ne jugeait point à l'honneur de sa maison. Ce qui était vrai, c'est que, dans l'empportement de son amour pour Ligny, Félicie avait plaqué Girmandel, et l'huissier, qui pourtant était homme du monde, avait cessé net d'éclairer. Madame Nanteuil, à son âge, avait repris un amant par amour maternel et pour que sa fille ne fût pas dans le besoin. Elle avait renoué sa vieille liaison avec Tony Meyer, le marchand de tableaux de la rue de Clichy. Tony Meyer ne remplaçait pas avantageusement Girmandel : il donnait peu d'argent. Madame Nanteuil, qui était sage et savait le prix des choses, n'en murmurait pas, et elle était récompensée de son dévouement, car, depuis six semaines qu'elle était aimée à nouveau, elle rajeunissait.

Chevalier, qui suivait son idée, demanda :



— Girmandel, il n'est plus jeune?

— Il n'est pas vieux, dit madame Nanteuil. Un homme n'est pas vieux à quarante ans.

— Est-ce qu'il n'est pas ramolli?

— Mais non, répondit madame Nanteuil avec tranquillité.

Chevalier, songeur, se tut. Madame Nanteuil s'assoupit. Puis, tirée de sa somnolence par la bonne qui apportait la salière et la carafe, elle demanda :

— Et vous, monsieur Chevalier, êtes-vous content?

Non, il n'était pas content. Les critiques s'entendaient pour lui casser les reins. Et la preuve qu'ils étaient coalisés contre lui, c'est qu'ils disaient tous la même chose : ils disaient qu'il avait le masque ingrat.

— Un masque ingrat! s'écriait-il indigné, ils devraient dire : un masque prédestiné... Je vais vous expliquer, madame Nanteuil. Je vois grand : c'est ce qui me fait du tort. Ainsi, dans la *Nuit du 23 Octobre*, qu'on répète en ce moment, je fais Florentin : six répliques, une panne... Mais j'ai grandi le personnage démesurément. Durville est furieux. Il me coupe tous mes effets.

Madame Nanteuil, placide et bienveillante, trouva de bonnes paroles. Il y avait des obstacles, mais on finissait par les surmonter. Sa fille aussi s'était heurtée au mauvais vouloir de certains critiques.

— Minuit et demi! dit Chevalier assombri. Félicie est en retard.

Madame Nanteuil supposait qu'elle avait été retenue par madame Doulice.

— Madame Doulice se charge ordinairement de la

ramener, et vous savez qu'elle n'est jamais pressée.

Chevalier se leva et fit mine de s'en aller, pour montrer qu'il avait de l'usage. Madame Nanteuil le retint.

— Restez donc : Félicie ne va pas tarder à rentrer. Elle sera bien contente de vous trouver ici. Vous souperez avec elle.

Madame Nanteuil s'assoupit de nouveau sur sa chaise. Chevalier, silencieux, attachait son regard au cartel pendu contre la muraille et, à mesure que l'aiguille s'avavançait sur le cadran, il sentait une plaie brûlante s'agrandir dans sa poitrine, et chaque menu coup du balancier le touchait au vif, aiguillonnait sa jalousie, en marquant les moments que Nanteuil passait avec Ligny. Car il était sûr, maintenant, qu'ils étaient ensemble. Le silence de la nuit, interrompu seulement par le bruit sourd des fiacres qui roulaient sur le boulevard, favorisait les images et les réflexions qui le torturaient. Il les voyait.

Réveillée en sursaut par des chants montés du trottoir, madame Nanteuil confirma la pensée sur laquelle elle s'était endormie.

— C'est ce que je dis toujours à Félicie : on ne doit pas se décourager. Il y a dans la vie de mauvais jours...

Chevalier fit signe qu'il y en avait.

— Mais ceux qui souffrent, dit-il, n'ont que ce qu'ils méritent. Il ne faut qu'un moment pour s'ôter tous les ennuis, pas vrai ?

Elle approuva : certainement il y avait des chances subites, surtout au théâtre.

Il reprit d'une voix profonde, intérieure :

— Si l'on croit que c'est pour le théâtre que je me fais

du mauvais sang... Le théâtre, je suis bien sûr de m'y faire une place, un jour, et belle!... Mais à quoi sert d'être un grand artiste, si l'on n'est pas heureux? Il y a des ennuis bêtes qui sont terribles. Des douleurs qui vous battent les tempes par petits coups égaux et réguliers comme le tic-tac de cette pendule et qui rendent fou.

Il s'arrêta; le regard sombre de ses yeux creux contemplant la panoplie suspendue au mur. Puis il reprit :

— Ces ennuis bêtes, ces douleurs ridicules, si on les supporte trop longtemps, c'est qu'on est un lâche.

Et il tâta l'étui du revolver qu'il portait constamment dans sa poche.

Madame Nanteuil l'écoutait, sereine, avec cette douce volonté de ne rien savoir, qui était tout son génie dans la vie.

— Une chose terrible aussi, dit-elle, c'est la cuisine. Félicie est dégoûtée de tout. On ne sait que lui faire.

A partir de ce moment, la conversation languissante se traîna en paroles détachées, qui n'avaient que peu de sens. Madame Nanteuil, la bonne, le feu de coke, la lampe, l'assiette de charcuterie, dans une tristesse morne, attendaient Félicie. Une heure sonna. La souffrance de Chevalier était maintenant abondante et tranquille. Il possédait la certitude. Les voitures, plus rares, roulaient plus sonores sur la chaussée. Le bruit d'une de ces voitures s'arrêta devant la maison. Quelques instants après, il entendit le petit grillois de la clé dans la serrure, le choc d'une porte, des pas légers dans l'anti-chambre.

La pendule marquait une heure vingt-trois minutes. Il

fut tout à coup agité de trouble et d'espérance. C'était elle! Qui sait ce qu'elle dirait? Peut-être qu'elle expliquerait ce retard de la façon la plus naturelle.

Félicie entra dans la salle à manger, les cheveux en désordre, l'œil brillant, les joues blanches, les lèvres avivées et froissées, lasse, indifférente, muette, heureuse, jolie, ayant l'air de garder sous son manteau, qu'elle tenait des deux mains fermé sur elle, un reste de chaleur et de volupté.

Sa mère lui dit :

— Je commençais à être inquiète... Tu ne te défais pas? Elle répondit :

— J'ai faim.

Elle se laissa tomber sur une chaise, devant la petite table ronde. Rejetant son manteau sur le dossier, elle découvrit son buste fin dans sa petite robe noire de pensionnaire, et, le coude gauche sur la toile cirée de la table, elle se mit à piquer de sa fourchette les tranches de saucisson.

— Est-ce que ça a bien marché ce soir? demanda madame Nanteuil.

— Très bien.

— Tu vois : Chevalier est venu te tenir compagnie. C'est gentil à lui, n'est-ce pas?

— Ah! Chevalier... Eh bien! qu'il se mette à table.

Et, sans plus répondre aux questions de sa mère, elle mangeait, avide et charmante, comme Cérès chez la vieille femme. Puis elle repoussa son assiette et, renversée sur sa chaise, les paupières mi-closes, la bouche entr'ouverte, elle sourit d'un sourire qui ressemblait à un baiser.



Madame Nanteuil, ayant pris son vin chaud, se leva.

— Vous m'excuserez, monsieur Chevalier : j'ai mes comptes à mettre à jour.

Tels étaient les termes par lesquels elle annonçait ordinairement qu'elle allait se coucher.

Resté seul avec Félicie, Chevalier lui dit violemment :

— C'est bête ! c'est lâche ! mais je t'aime à en devenir fou... Tu entends, Félicie ?

— Pour sûr, que j'entends ! Tu n'as pas besoin de parler si haut.

— C'est ridicule, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas ridicule, c'est...

Elle n'acheva pas.

Il s'approcha d'elle, tirant sa chaise sous lui.

— Tu es rentrée à une heure vingt-cinq. C'est Ligny qui t'a reconduite, j'en suis sûr. Il t'a reconduite en fiacre. J'ai entendu la voiture s'arrêter devant ta maison.

Comme elle ne répondait pas, il reprit :

— Dis le contraire !

Elle se tut. Et il répéta d'une voix pressante et comme suppliante :

— Dis que non !...

Si elle avait voulu, d'une parole, d'un seul mot, d'un petit mouvement de la tête et des épaules, elle l'aurait rendu très doux et presque heureux. Mais elle garda un silence méchant. Les lèvres serrées, le regard lointain, elle semblait perdue dans un rêve.

Il poussa un soupir rauque :

— Imbécile que j'étais, je ne pensais pas à cela ! Je me disais que tu reviendrais chez toi, comme les autres jours,

avec madame Douce, ou toute seule... Ah! si j'avais su que tu te ferais reconduire par cet individu!...

— Eh bien! qu'est-ce que tu aurais fait si tu avais su?

— Je vous aurais suivis, pardi!

Elle arrêta durement sur lui ses prunelles trop claires :

— Ça, je te le défends, tu m'entends! Si j'apprends que tu m'as suivie une seule fois, je ne te revois plus. D'abord, tu n'as pas le droit de me suivre. Je suis libre de faire ce que je veux, peut-être!

Suffoqué de surprise et de colère, il balbutia :

— Pas le droit? Pas le droit?... Tu dis que je n'ai pas le droit?...

— Non, tu n'as pas le droit... Et puis, je ne veux pas.

Son visage prit une expression de dégoût :

— C'est ignoble d'espionner une femme. Si tu essayes seulement une fois de savoir où je vais, je te fiche à la porte, et ce ne sera pas long.

— Alors, murmura-t-il, plein de stupeur, nous ne sommes rien l'un pour l'autre, je ne suis rien pour toi... Nous n'avons pas été ensemble... Voyons, Félicie, rappelle-toi...

Mais elle, impatientée :

— Ah! qu'est-ce que tu veux que je me rappelle?...

— Félicie, pense que tu t'es donnée à moi!

— Tu ne veux pas pourtant, mon cher, que j'y pense toute la journée. Ce serait abusif.

Il la regarda quelque temps avec plus de curiosité que de colère et lui dit, moitié amer et moitié doux :

— On peut dire que tu es rosse!... Sois-le, Félicie! Sois-le, tant que tu voudras! Qu'est-ce que ça fait, puisque je

t'aime? Tu es à moi, je te reprends; je te reprends et je te garde. Voyons! je ne peux pas souffrir toujours comme une pauvre bête. Écoute : Je passerai l'éponge. Nous recommencerons notre amour. Et, cette fois, ce sera très bien. Et tu seras à moi pour toujours, à moi seul. Je suis un honnête homme, tu sais. Tu peux compter sur moi. Je t'épouserai quand j'aurai une position.

Elle le regarda avec une surprise dédaigneuse. Il crut qu'elle avait des doutes sur son avenir dramatique, et, pour les dissiper, il dit, dressé sur ses longues jambes :

— Tu ne crois pas à mon étoile, Félicie? tu as tort. Je me sens capable de grandes créations. Qu'on me donne un rôle, et on verra. Et je n'ai pas seulement la comédie en moi, j'ai le drame, j'ai la tragédie... Oui, la tragédie. Je sais dire les vers. Et c'est un talent qui se fait rare aujourd'hui... Aussi ne crois pas, Félicie, que je te fasse un affront en t'offrant de t'épouser. Loin de là!... Nous nous marierons plus tard, quand ce sera possible et convenable. Rien ne presse, bien sûr. En attendant, nous reprendrons nos bonnes habitudes de la rue des Martyrs... Tu te souviens, Félicie : nous y avons été si heureux! Le lit n'était pas large, mais nous disions : « Ça ne fait rien... » J'ai maintenant deux belles chambres dans la rue de la Montagne-Sainte-Genève, derrière Saint-Étienne-du-Mont. Il y a ton portrait sur tous les murs... Tu y retrouveras le petit lit de la rue des Martyrs... Mais écoute-moi bien, j'ai trop souffert; je ne veux plus souffrir. J'exige que tu sois à moi, à moi seul.

Tandis qu'il parlait, Félicie était allée prendre sur la

cheminée les cartes avec lesquelles sa mère jouait tous les soirs et elle les étalait sur la table.

— A moi seul... Tu m'entends, Félicie?

— Laisse-moi tranquille, je fais une réussite.

— Écoute-moi, Félicie. J'exige que tu ne reçoives plus dans ta loge cet imbécile...

Examinant ses cartes, elle murmura :

— Toutes les noires sont en bas.

— Cet imbécile, parfaitement. C'est un diplomate, et le ministère des Affaires étrangères, aujourd'hui, c'est le refuge des incapables.

Il haussa la voix :

— Félicie, dans ton intérêt comme dans le mien, écoute-moi.

— Ne crie donc pas : maman dort.

Il reprit d'une voix sourde :

— Sache bien que je ne veux pas que Ligny devienne ton amant.

Elle releva sa petite tête méchante :

— Et s'il l'est?

Il fit un pas vers elle, sa chaise levée, la regarda d'un œil fou en riant d'un rire fêlé :

— S'il l'est, il ne le sera pas longtemps.

Et il laissa retomber sa chaise.

Maintenant elle avait peur. Elle s'efforça de sourire.

— Tu vois bien que je plaisante.

Elle réussit, sans trop de peine, à lui faire croire qu'elle lui avait parlé de cette manière seulement pour le punir, parce qu'il devenait insupportable. Il se calma. Elle lui dit alors qu'elle était lasse, qu'elle tombait de sommeil. Il se



décida enfin à s'en aller. Sur le palier, il se retourna et dit :

— Félicie, je te conseille, pour éviter un malheur, de ne plus revoir Ligny.

Elle lui cria par la porte entre-bâillée :

— Tape au carreau de la loge pour qu'on t'ouvre!



#### IV

DANS la salle obscure, de grands pans de toile couvraient le balcon et les loges. L'orchestre était revêtu d'une housse immense, qui, retroussée sur les bords, laissait place à quelques figures humaines pâlisant en cette ombre, comédiens, machinistes, costumiers, amis du directeur, mères et amants d'actrices. Des yeux s'allumaient çà et là dans le creux noir des baignoires.

On répétait pour la cinquante-sixième fois la *Nuit du 23 Octobre 1812*, drame célèbre, vieux de vingt ans, et qui n'avait pas encore été représenté à ce théâtre. La pièce était sue et l'on avait fixé au lendemain cette dernière répétition particulière que, sur les scènes moins austères que l'Odéon, on nomme la « répétition des couturières ».

Nanteuil n'était pas de la pièce. Mais elle avait eu affaire ce jour-là au théâtre, et, comme on lui avait dit que Marie-Claire était exécration dans le rôle de la générale Malet, elle était venue voir un peu, cachée au fond d'une baignoire.

La grande scène du « deux » commençait. Le décor représentait une mansarde de la maison de santé où le conspirateur était détenu en 1812. Durville, qui tenait le rôle du général Malet, venait de faire son entrée. Il répétait en costume : longue redingote bleue, avec le collet par-dessus les oreilles, culotte chamois à pont. Et déjà même il s'était fait une tête, la tête glabre et martiale des généraux de l'Empire, avec la patte de lièvre qui passa des vainqueurs d'Austerlitz à leurs fils les bourgeois de Juillet. Debout, le coude droit dans la main gauche et le front dans la main droite, il exhalait l'orgueil de sa voix profonde et de sa culotte collante.

» — Seul, sans argent, du fond d'une prison, s'attaquer à ce colosse qui commande un million de soldats et qui fait trembler tous les peuples et tous les rois de l'Europe... Eh bien ! ce colosse s'écroulera.

Du fond de la scène, le vieux Maury, qui faisait le conspirateur Jacquemont, donna la réplique :

» — Il peut, en tombant, nous écraser dans sa chute.

Soudain, des cris à la fois plaintifs et furieux s'élevèrent de l'orchestre.

L'auteur éclatait. C'était un homme de soixante-dix ans, qui bouillait de jeunesse.

— Qu'est-ce que je vois là, au fond ? Ce n'est pas un acteur, c'est une cheminée. Il faudra faire venir les fumistes,



les marbriers pour l'ôter de là... Maury, remuez-vous donc, sacrebleu !

Maury passa.

» — Il peut, en tombant, nous écraser dans sa chute... Je reconnais que ce ne sera pas de votre faute, général. Votre proclamation est excellente. Vous leur promettez une constitution, la liberté, l'égalité... C'est du machiavélisme !

Durville répliqua :

» — Et du meilleur. Race incorrigible, ils s'apprêtent à violer les serments qu'ils n'ont pas faits encore, et, parce qu'ils mentent, ils se croient des Machiavels... Le pouvoir absolu, qu'en ferez-vous donc, imbéciles?...

La voix stridente de l'auteur grinça :

— Vous n'y êtes pas, Dauville.

— Moi? demanda Durville étonné.

— Oui, vous, Dauville, vous ne comprenez pas un mot de ce que vous dites.

Pour humilier les cabots, pour abattre leur superbe, cet homme qui, de sa vie, n'avait oublié le nom d'une crémillère ou d'un portier, dédaignait de retenir les noms des plus illustres comédiens.

— Dauville, mon ami, reprenez-moi ça.

Il jouait tous les rôles. Joyeux, funèbre, violent, tendre, impétueux, caressant, il prenait une voix tour à tour grave et flûtée; il soupirait, il rugissait, il riait, il pleurait. Il se transformait, ainsi que l'homme du conte populaire, en flamme, en fleuve, en femme, en tigre.

Dans les coulisses, les comédiens n'échangeaient entre eux que des propos insignifiants et brefs. Leur liberté de

parole, leur facilité de mœurs, la familiarité de leurs habitudes ne les empêchaient pas de garder ce que, dans toute réunion d'hommes, il faut d'hypocrisie pour que les gens puissent se regarder les uns les autres sans horreur et sans dégoût. Même il régnait dans cet atelier d'art en pleine activité une belle apparence d'accord et d'union, un sentiment unanime créé par la pensée, haute ou médiocre, de l'auteur, un esprit d'ordre qui obligeait toutes les rivalités et tous les mauvais vouloirs à se changer en bonne volonté et en harmonieux concours.

Nanteuil, dans sa loge, se sentait mal à l'aise en pensant que Chevalier était là tout près. Depuis l'avant-veille, depuis la nuit où il avait proféré d'obscures menaces, elle ne l'avait pas revu et la peur qu'il lui avait faite restait en elle. « Félicie, pour éviter un malheur, je te conseille de ne plus revoir Ligny » : qu'est-ce que cela voulait dire? Elle réfléchissait sur lui sérieusement. Ce garçon qui, l'avant-veille encore, lui semblait insignifiant et banal, qu'elle avait bien trop vu, qu'elle savait par cœur, comme il lui apparaissait maintenant mystérieux et plein de secrets! Comme elle s'apercevait tout à coup qu'elle ne le connaissait pas! De quoi était-il capable? Elle s'efforçait de le deviner. Qu'allait-il faire? Rien, sans doute. Tous les hommes qu'on quitte menacent et ne font rien. Mais Chevalier était-il un homme tout à fait comme les autres? On le disait fou. C'était une manière de parler. Mais elle ignorait elle-même s'il n'y avait pas en lui un peu de folie. A présent, elle l'étudiait avec un sincère intérêt. Très intelligente, elle ne lui avait jamais trouvé beaucoup d'intelligence; mais il l'avait surprise plusieurs fois par

l'obstination de sa volonté. Elle se rappelait de lui des actes d'énergie sauvage. Naturellement jaloux, il y avait des choses qu'il comprenait. Il savait à quoi une femme est obligée, pour se faire une place au théâtre, ou pour avoir des toilettes; mais il ne voulait pas qu'on le trompât par amour. Était-ce un homme à commettre un crime, à faire un malheur? Voilà ce qu'elle ne pouvait découvrir. Elle se rappelait la manie que ce garçon avait de manier des armes. Quand elle allait le voir, rue des Martyrs, elle le trouvait toujours dans sa chambre démontant et nettoyant un vieux fusil. Pourtant il ne chassait jamais. Il se vantait d'être un excellent tireur et portait un revolver sur lui. Mais qu'est-ce que cela prouvait? Jamais encore elle n'avait tant pensé à lui.

Nanteuil s'inquiétait ainsi, dans sa baignoire, quand Jenny Fagette vint l'y rejoindre, Jenny Fagette, fine et frêle, la Muse d'Alfred de Musset, qui, la nuit, brûlait ses yeux de pervenche à rédiger des courriers mondains et des articles de modes. Comédienne médiocre, mais femme adroite, merveilleusement active, c'était la meilleure amie de Nanteuil. Elles se reconnaissaient l'une à l'autre de grandes qualités, et des qualités différentes de celles qu'elles se trouvaient à elles-mêmes, et elles agissaient de concert comme les deux grandes puissances de l'Odéon. Cependant Fagette faisait tout son possible pour prendre Ligny à son amie, non par goût, car elle était sèche comme un cotret et méprisait les hommes, mais dans l'idée qu'une liaison avec un diplomate lui procurerait certains avantages et surtout pour ne pas perdre l'occasion d'être rosse. Nanteuil le savait. Elle savait que toutes ses camarades,

Ellen Midi, Duvernet, Herschell, Falempin, Stella, Marie-Claire, voulaient lui prendre Ligny. Elle avait vu Louise Dalle, habillée comme une maîtresse de piano, ayant toujours l'air d'escalader l'omnibus et gardant jusque dans ses provocations et ses frôlements les apparences d'une irrémédiable honnêteté, poursuivre Ligny de ses jambes trop longues et l'obséder de ses regards de Pasiphaé pauvre. Et elle avait surpris, dans un couloir, la doyenne, cette bonne mère Ravaud, découvrant à l'approche de Ligny ce qui lui restait encore, ses magnifiques bras, depuis quarante ans illustres.

Fagette montra à Nanteuil avec dégoût, d'un bout de doigt ganté, la scène sur laquelle s'agitaient Durville, le vieux Maury et Marie-Claire.

— Regarde-moi ces gens-là. Ils ont l'air de jouer à soixante mètres sous l'eau.

— C'est parce que les herses ne sont pas allumées, observa Nanteuil.

— Non, non. Ce théâtre a toujours l'air d'être au fond de l'eau. Et dire que moi aussi, tout à l'heure, je vais entrer dans l'aquarium... Nanteuil, il ne faut pas que tu restes plus d'une saison dans ce théâtre. On s'y noie. Mais regarde-les, regarde-les donc !

Durville devenait presque ventriloque, pour paraître plus grave et plus mâle :

» — La paix, l'abolition des droits réunis et de la conscription, une haute solde pour la troupe ; à défaut d'argent, quelques mandats sur la banque, quelques grades distribués à propos, ce sont là des moyens infailibles.

Madame Douce entra dans la loge. Ayant entr'ouvert



son manteau tragiquement doublé d'antiques peaux de lapin, elle découvrit un petit livre écorné.

— Ce sont les lettres de madame de Sévigné, dit-elle. Vous savez que je fais, dimanche prochain, une lecture des plus belles lettres de madame de Sévigné.

— Où ça? demanda Fagette.

— Salle Renard.

Ce devait être une salle ignorée et lointaine. Nanteuil et Fagette ne la connaissaient pas.

— Je donne cette lecture au bénéfice des trois pauvres orphelins qu'a laissés l'artiste Lacour, mort si tristement de phtisie, cet hiver. Mes mignonnes, je compte sur vous pour placer des billets.

— C'est vrai, tout de même, qu'elle est ridicule, Marie-Claire! dit Nanteuil.

On gratta à la porte de la baignoire. C'était Constantin Marc, le jeune auteur d'une pièce que l'Odéon allait mettre tout de suite en répétition, *la Grille*, et Constantin Marc, bien que campagnard et vivant dans les bois, ne pouvait plus désormais respirer que dans le théâtre. Nanteuil devait jouer le grand rôle de la pièce : il la regardait avec émotion, comme l'amphore précieuse destinée à contenir sa pensée.

Cependant Durville s'enrouait :

» — Et si la France ne peut être sauvée qu'au prix de notre vie et de notre honneur, je dirai avec l'homme de 93 : « Périsse notre mémoire! »

Fagette désigna du doigt un jeune homme bouffi qui se tenait, la canne sous le menton, à l'orchestre.

— Est-ce que ce n'est pas le baron Deutz?

## HISTOIRE COMIQUE

— Tu le demandes ! répondit Nanteuil. Ellen Midi est de la pièce. Elle joue dans le quatre. Le baron Deutz est venu se montrer.

— Attendez un peu, mes enfants, je vais dire un mot à ce malotru, qui m'a rencontrée hier sur la place de la Concorde et qui ne m'a pas saluée.

— Le baron Deutz?... Il ne t'a pas vue!...

— Il m'a parfaitement vue. Mais il était en famille. Je vais le moucher ; vous allez voir, mes amis.

Elle l'appela tout doucement :

— Deutz ! Deutz !

Le baron s'approcha et vint s'accouder, souriant et satisfait, au rebord de la baignoire.

— Dites donc, monsieur Deutz, hier, quand vous m'avez rencontrée, vous étiez donc en bien mauvaise compagnie, que vous ne m'avez pas saluée ?

Il la regarda, surpris :

— Moi ? J'étais avec ma sœur.

— Ah!...

Et, sur la scène, Marie-Claire, suspendue au cou de Durville, s'écriait :

» — Va ! triomphe ou succombe ; dans la bonne ou la mauvaise fortune, ta gloire est égale. Et, quoi qu'il arrive, je saurai me montrer la femme d'un héros.

— Passez, madame Marie-Claire ! dit Pradel.

A ce moment, Chevalier fit son entrée, et tout aussitôt l'auteur, s'arrachant les cheveux, vomit des imprécations :

— Ce n'est pas une entrée, c'est un écroulement, c'est une catastrophe, c'est un cataclysme. Bonté divine ! un bolide, un aérolithe, un morceau de la lune tomberait sur

la scène que ce ne serait pas un si effroyable désastre... Je retire ma pièce!... Chevalier, recommencez votre entrée, mon garçon.

Le peintre qui avait dessiné les costumes, Michel, jeune homme blond à la barbe mystique, était assis à la première travée, sur un bras de fauteuil. Il se pencha à l'oreille de Roger, le décorateur :

— Et dire que c'est la cinquante-sixième fois qu'il attrape Chevalier avec cette impétuosité, l'auteur!

— Tu sais : il est bigrement mauvais, Chevalier, répondit Roger sans hésitation.

— Ce n'est pas qu'il est mauvais, reprit Michel avec indulgence. Mais il a toujours l'air de rire, et il n'y a rien de pis pour un comique. Je l'ai connu tout petit à Montmartre. A la pension, ses maîtres lui demandaient : « Pourquoi riez-vous? » Il ne riait pas, il n'avait pas envie de rire ; il recevait des gifles toute la journée. Ses parents voulaient le mettre dans les produits chimiques. Mais il rêvait le théâtre et passait ses journées sur la butte, dans l'atelier du peintre Montalent. Montalent travaillait alors, nuit et jour, à sa *Mort de saint Louis*, une grande machine qui lui était commandée pour la cathédrale de Carthage. Un jour, Montalent lui dit...

— Un peu de silence! cria Pradel.

— ... lui dit : « Chevalier, puisque tu n'as rien à faire, pose-moi donc Philippe le Hardi. — Je veux bien », dit Chevalier. Montalent lui fit prendre l'attitude d'un homme accablé de douleur. De plus, il lui plaqua sur les joues deux larmes grandes comme des verres de lunettes. Il termine son tableau, l'expédie à Carthage et fait monter

six bouteilles de champagne. Trois mois après, il recevait du Père Cornemuse, chef des missions françaises en Tunisie, une lettre lui annonçant que le tableau de la *Mort de saint Louis*, ayant été mis sous les yeux du cardinal-archevêque, avait été refusé par Son Éminence à cause de l'expression indécente de Philippe le Hardi, qui regardait en riant le saint roi, son père, expirant sur la paille. Montalent n'y comprenait rien; il était furieux et voulait faire un procès au cardinal-archevêque. Il reçoit son tableau, le déballe, le contemple dans un sombre silence, et s'écrie tout à coup : « C'est vrai que Philippe le Hardi a l'air de se gondoler. J'ai été stupide : je lui ai donné la tête de Chevalier, qui a toujours l'air de rire, l'animal ! »

— Taisez-vous donc ! hurla Pradel.

Et l'auteur s'écria :

— Pradel, mon bon ami, jetez-moi tout ce monde-là dehors.

Il mettait en scène infatigablement :

— Un peu plus en arrière, Trouville, là... Chevalier, vous vous approchez de la table, vous prenez les papiers les uns après les autres, et vous dites : « Sénatus-consulte... ordre du jour... dépêches pour les départements... proclamation... » Comprenez-vous ?

— Oui, maître... « Sénatus-consulte... ordre du jour... dépêches pour les départements... proclamation... »

— Allons, Marie-Claire, mon enfant, du mouvement, sacrebleu ! passez... C'est ça, très bien... Repassez ; très bien, très bien, hardi donc !... Ah ! la misérable ; elle f... tout par terre !...



Il appela le directeur de la scène :

— Romilly, donnez un peu de lumière. On n'y voit goutte. Dauville, mon bon ami, qu'est-ce que vous faites là devant le trou du souffleur? Vous n'en bougez pas! Mettez-vous donc une fois pour toutes dans la tête que vous n'êtes pas la statue du général Malet, que vous êtes le général Malet lui-même, et que ma pièce n'est pas un catalogue de figures de cire, mais une tragédie vivante, émouvante, qui vous arrache des larmes et...

Il ne put achever et sanglota longtemps dans son mouchoir. Puis il rugit :

— Sacré tonnerre! Pradel!... Romilly!... où est Romilly? Ah! le voilà, le gredin... Romilly, je vous avais dit de rapprocher le poêle de la lucarne. Vous ne l'avez pas fait. A quoi pensez-vous, mon ami?

On se trouvait arrêté tout à coup par une difficulté grave. Chevalier, porteur de papiers d'où dépendait le sort de l'Empire, devait s'échapper de la maison d'arrêt par la lucarne. Le jeu de scène n'avait pas été réglé encore : il n'avait pu l'être avant la plantation du décor. Et l'on s'apercevait que les mesures avaient été mal prises et que la lucarne n'était pas praticable.

L'auteur sauta sur la scène.

— Romilly, mon ami, le poêle n'est pas au repère. Comment voulez-vous que Chevalier passe par la lucarne? Poussez-moi tout de suite ce poêle à droite.

— Je veux bien, dit Romilly; mais nous boucherons la porte.

— Comment, nous boucherons la porte?

— Parfaitement.

Le directeur du théâtre, le directeur de la scène, les machinistes examinaient le décor avec une morne attention et l'auteur se taisait.

— Ne vous inquiétez pas, maître, dit Chevalier. Il n'y a besoin de rien changer : je sauterai bien.

Monté sur le poêle, il parvint en effet à saisir le bord de la lucarne et à s'élever sur les coudes, ce qui n'avait pas semblé possible.

Un murmure d'admiration s'éleva de la scène, des coulisses et de la salle : Chevalier avait donné une idée étonnante de sa force et de son adresse.

— Très bien ! s'écria l'auteur. Chevalier, c'est parfait, mon ami... Cet animal-là est agile comme un singe. Pas un de vous ne serait fichu d'en faire autant. Si tous les rôles étaient tenus comme celui de Florentin, la pièce irait aux nues.

Nanteuil, dans sa loge, l'admirait presque. Pendant une seconde, il lui était apparu plus qu'homme, homme et gorille, et la peur qu'elle avait de lui s'était démesurément agrandie. Elle ne l'aimait pas, elle ne l'avait jamais aimé ; elle ne le désirait pas ; le temps était loin où elle avait bien voulu de lui, et, depuis quelques jours, elle n'imaginait pas le plaisir avec un autre que Ligny ; mais, si elle s'était trouvée, en ce moment, seule avec Chevalier, elle se serait sentie sans force, et elle aurait tâché de l'apaiser par sa soumission comme on apaise une puissance surnaturelle.

Sur la scène, pendant qu'un salon empire descendait des frises, l'auteur, dans le bruit de la manœuvre, sous la chute des portants, tenait à la fois dans sa main toute la

troupe et tous les figurants et donnait en même temps à tous des conseils ou des exemples.

— Vous, la grosse, la marchande de gâteaux, madame Ravaud, vous n'avez donc jamais entendu crier dans les Champs-Élysées : « Régalez-vous ! V'là le plaisir, mesdames ! » Ça se chante. Apprenez-moi cet air-là pour demain... Et toi, le tapin, passe-moi ta caisse : je vais t'enseigner comment on fait un roulement, sacrebleu !... Fagette, mon enfant, qu'est-ce que tu viens fiche au bal du Ministre de la police, si tu n'as pas de bas à coins d'or ? Enfile-toi des bas de laine tricotée, tout de suite... C'est bien la dernière pièce que je donne à ce théâtre... Où est le colonel de la dixième cohorte ? C'est toi ?... Eh bien ! mon ami, tes soldats défilent comme des porcs... Madame Marie-Claire, approchez un peu, que je vous apprenne à faire la révérence.

Il avait cent yeux, cent bouches, et des bras, des mains partout.

Dans la salle, Romilly serrait la main à M. Gombaut, des Sciences morales, venu en voisin.

— Vous direz ce que vous voudrez, monsieur Gombaut, ce n'est peut-être pas exact au point de vue des faits, mais c'est théâtre.

— La conspiration de Malet, répondit M. Gombaut, reste, et restera sans doute longtemps encore, une énigme historique. L'auteur de ce drame a profité des points obscurs pour y introduire des éléments dramatiques. Mais ce qui, pour moi, est hors de doute, c'est que le général Malet, bien qu'associé à des royalistes, était lui-même républicain et travaillait à rétablir le gouvernement

populaire. Il prononça dans son interrogatoire une parole sublime et profonde. Quand le président du conseil de guerre lui demanda : « Quels étaient vos complices ? » Malet répondit : « Toute la France, et vous-même, si j'avais réussi. »

Appuyé à la loge de Nanteuil, un vieux sculpteur, vénérable et beau comme un satyre antique, contemplait, l'œil humide et la bouche riante, la scène en ce moment agitée et bouleversée.

— Êtes-vous content de la pièce, maître ? lui demanda Nanteuil.

Et le maître, qui ne connaissait au monde que des os, des tendons et des muscles, répondit :

— Oh ! oui, mademoiselle, oh ! oui. Il y a là une petite, la petite Midi, qui a une attache d'épaule, un joyau...

Il la dessina du pouce. Des larmes lui venaient aux yeux.

Chevalier demanda s'il pouvait entrer dans la baignoire. Il était content, moins encore de son prodigieux succès que de voir Félicie. Il s'imaginait, dans sa folie, qu'elle était venue pour lui, qu'elle l'aimait, qu'elle se redonnait.

Elle le craignait, et, comme elle était peureuse, elle le flatta :

— Mes compliments, Chevalier. Tu as été étourdissant. Ta sortie est étonnante. Tu peux me croire. Je ne suis pas seule à le dire. Fagette t'a trouvé prodigieux.

— Vrai ? demanda Chevalier.

Ce moment fut un des plus heureux de sa vie.

Une voix stridente, partie des hauteurs désertes des troisièmes galeries, traversa la salle comme un sifflet de locomotive.



— On ne vous entend pas du tout, mes enfants : parlez plus haut et prononcez distinctement.

Et l'auteur apparut, infiniment petit, dans les ténèbres de la coupole.

Alors la voix des acteurs, groupés sur le devant de la scène, autour d'un flambeau de bouillotte, s'éleva plus distincte :

» — L'Empereur laissera reposer trois semaines les troupes à Moscou ; puis il s'élancera avec la rapidité de l'aigle à Saint-Pétersbourg.

» — Pique, trèfle, atout, je marque deux points.

» — Là, nous passerons l'hiver, et, au printemps prochain, nous pénétrerons dans l'Inde, en traversant la Perse, et c'en sera fait de la puissance britannique.

» — Trente-six en carreau.

» — Et moi, impériale d'as.

» — A propos, messieurs, que dites-vous du décret impérial sur les comédiens de Paris, daté du Kremlin ? Voilà les querelles de mademoiselle Mars et de mademoiselle Leverd terminées !

— Regardez donc, dit Nanteuil, elle est très gentille, Fagette, dans sa robe bleue Marie-Louise, garnie de chinchilla.

Madame Douce tira de dessous ses fourrures une botte de billets fanés déjà pour s'être trop offerts.

— Maître, dit-elle à Constantin Marc, vous savez que je fais dimanche prochain une lecture des plus belles lettres de madame de Sévigné, avec commentaire, au bénéfice des trois pauvres orphelins qu'a laissés l'artiste Lacour, qui est mort cet hiver d'une manière si déplorable.

— Avait-il du talent? demanda Constantin Marc.

— Pas du tout, dit Nanteuil.

— Eh bien, alors, en quoi sa mort est-elle déplorable?

— Oh! maître, soupira madame Douce, n'affectez pas l'insensibilité.

— Je n'affecte pas l'insensibilité. Mais il y a une chose qui me surprend, c'est le prix que nous attachons à des existences qui ne nous intéressent en rien. Nous avons l'air de croire que la vie est en elle-même quelque chose de précieux. Pourtant la nature nous enseigne assez que rien n'est plus vil ni plus méprisable. Autrefois, on était moins barbouillé de sentimentalisme. Chacun tenait sa propre vie pour infiniment précieuse, mais ne professait aucun respect pour la vie d'autrui. On était alors plus près de la nature : nous sommes faits pour nous manger les uns les autres. Mais notre race faible, énervée, hypocrite, se plaît dans un cannibalisme sournois. Tout en nous entre-dévorant, nous proclamons que la vie est sacrée, et nous n'osons plus avouer que la vie c'est le meurtre.

— La vie, c'est le meurtre, répéta Chevalier songeur et sans comprendre.

Puis il jaillit en idées fumeuses :

— Le meurtre et le carnage, peut-être! Mais le carnage amusant et le meurtre drôle. La vie, c'est la catastrophe burlesque, c'est le comique terrible, c'est le masque de carnaval sur des joues sanglantes. Voilà ce que c'est que la vie pour l'artiste; l'artiste au théâtre et l'artiste en action!

Nanteuil inquiète cherchait un sens à ces paroles confuses.

L'acteur exalté poursuivit :

— La vie, c'est autre chose encore : c'est la fleur et le couteau, c'est de voir rouge un jour et bleu le lendemain, c'est la haine et l'amour, la haine délicieuse et ravissante, l'amour cruel.

— Monsieur Chevalier, demanda Constantin Marc, du ton le plus tranquille, ne trouvez-vous pas naturel d'être meurtrier et ne croyez-vous pas que c'est seulement la peur d'être tué qui nous empêche de tuer?

Chevalier répondit d'une voix pensive et profonde :

— Certes, non! ce n'est pas la peur d'être tué qui m'empêcherait de tuer. Je n'ai pas peur de la mort. Mais j'ai le respect de la vie d'autrui. Je suis humain, c'est plus fort que moi. J'ai sérieusement examiné depuis quelque temps la question que vous me posez, monsieur Constantin Marc. J'y ai réfléchi pendant des jours et des nuits, et je sais maintenant que je ne pourrais tuer personne.

Alors Nanteuil, joyeuse, versa sur lui un regard de mépris. Elle ne le craignait plus et elle ne lui pardonnait pas de lui avoir fait peur.

Elle se leva.

— Bonsoir, j'ai mal à la tête... A demain, monsieur Constantin Marc.

Et elle sortit lestement.

Chevalier la poursuivit dans le couloir, dévala derrière elle l'escalier de la scène, et la rejoignit devant la loge du concierge.

— Félicie, viens dîner ce soir avec moi au cabaret. Je serai si content! Veux-tu?

— Oh ! non, par exemple !

— Pourquoi ne veux-tu pas ?

— Laisse-moi tranquille, tu m'ennuies.

Elle voulut s'échapper. Il la retint.

— Je t'aime tant ! ne me fais pas trop souffrir.

Elle s'avança sur lui, et, les lèvres retroussées, serrant les dents, lui siffla aux oreilles :

— C'est fini ! fini ! fini ! tu entends. J'en ai soupé, de toi.

Alors, très doux, très grave :

— C'est la dernière fois que nous causons nous deux. Écoute, Félicie, avant qu'il y ait un malheur, je dois t'avertir. Je ne peux pas te forcer à m'aimer. Mais je ne veux pas que tu en aimes un autre. Pour la dernière fois, je te conseille de ne pas revoir monsieur de Ligny. Je t'empêcherai d'être à lui.

— Tu m'empêcheras, toi ? pauvre ami !

Plus doucement encore, il répondit :

— Je le veux, je le ferai. On obtient ce qu'on veut ; seulement, il faut y mettre le prix.





V

**R**ENTRÉE chez elle, Félicie eut une crise de larmes. Elle revoyait Chevalier l'implorant d'une voix lamentable, avec un air de pauvre. Elle avait entendu cette voix et vu cette mine aux chemineaux exténués sur la route, quand sa mère, craignant que sa poitrine ne se prît, l'avait emmenée passer l'hiver à Antibes, chez une tante riche. Elle méprisait Chevalier de sa douceur et de sa tranquillité. Mais le souvenir de ce visage et de cette voix lui faisait mal. Elle ne put rien manger. Elle avait des étouffements. Le soir, une angoisse si cruelle la prit aux

entrailles qu'elle eut peur de mourir. Elle pensa qu'elle éprouvait un tel énervement parce qu'elle était restée deux jours sans voir Robert. Il était neuf heures. Elle espéra le trouver encore chez lui et mit son chapeau.

— Maman, il faut que j'aille ce soir au théâtre. Je file.

Par égard pour sa mère, elle usait ainsi d'un langage voilé.

— Va, mon enfant, et ne rentre pas trop tard.

Ligny habitait chez ses parents. Il avait, sous les combles du joli hôtel de la rue Vernet, un petit appartement de garçon, éclairé par des fenêtres rondes, et qu'il appelait « son œil-de-bœuf ». Félicie le fit avertir par le portier qu'on l'attendait dans une voiture. Ligny n'aimait pas que les femmes vinssent trop souvent le relancer dans sa famille. Son père, diplomate de carrière, très occupé des intérêts extérieurs de la France, demeurait dans une ignorance incroyable de ce qui se passait chez lui. Mais madame de Ligny se montrait attentive à faire observer les convenances dans sa maison. Et son fils était soucieux de satisfaire des exigences qui portaient sur les formes, sans jamais s'étendre au fond des choses. Elle le laissait entièrement libre d'aimer qui il voulait et c'est à peine si parfois, en de graves épanchements, elle lui donnait à entendre que la fréquentation des femmes du monde est utile aux jeunes gens. Aussi Robert avait-il toujours détourné Félicie de venir rue Vernet. Il avait loué, boulevard de Villiers, une petite maison où ils pouvaient se voir tout à l'aise. Mais, cette fois, après deux jours passés sans elle, il fut très content de sa visite imprévue et descendit tout de suite.

Blottis dans le fiacre, ils allèrent à travers l'ombre et la neige, au pas tranquille du canasson, par les rues et les boulevards, et l'épaisse nuit enveloppa leurs amours.

L'ayant ramenée à sa porte :

— A demain, dit-il.

— Oui, à demain, boulevard de Villiers. Viens de bonne heure.

Elle s'appuyait sur lui pour descendre de voiture. Brusquement, elle se rejeta en arrière.

— Là! là! entre les arbres... Il nous a vus... il nous guettait.

— Qui donc?

— Un homme... que je ne connais pas.

Elle venait de reconnaître Chevalier.

Elle descendit, sonna et, tremblante, attendit, plongée dans la pelisse de Robert, que la porte s'ouvrît. Puis elle le retint.

— Robert, monte avec moi. J'ai peur.

Non sans un peu d'impatience, il la suivit dans l'escalier.

Chevalier avait attendu Félicie, dans la petite salle à manger, devant l'armure de Jeanne d'Arc, en compagnie de madame Nanteuil, jusqu'à une heure du matin. Puis il était descendu et l'avait guettée sur le trottoir, et, quand il avait vu le fiacre s'arrêter devant la porte, il s'était dissimulé derrière un arbre. Il savait bien qu'elle reviendrait avec Ligny; mais, en les voyant ensemble, il lui avait semblé que la terre s'entr'ouvrait, et, pour ne pas tomber, il s'était retenu au tronc de l'arbre. Il resta jusqu'à ce que Ligny fût sorti de la maison; il l'observa qui, serré dans



sa pelisse, gagnait sa voiture, fit deux pas pour s'élancer sur lui, s'arrêta, puis à grands pas descendit le boulevard.

Il allait, chassé par la pluie et le vent. Ayant trop chaud, il ôta son feutre et prit plaisir à sentir les gouttes d'eau froide sur son front. Il eut une vague conscience que des maisons, des arbres, des murs, des lumières passaient indéfiniment à ses côtés; il allait, songeant.

Il se trouva, sans savoir comment il y était venu, sur un pont qu'il connaissait à peine et au milieu duquel se dressait une statue colossale de femme. Maintenant il était tranquille, il avait pris une résolution. C'était une vieille idée qu'il avait cette fois enfoncée dans son cerveau comme un clou, et qui le traversait de part en part. Il ne l'examinait même plus. Il calculait froidement les moyens d'exécuter ce qu'il avait résolu. Il marcha devant lui, au hasard, absorbé, pensif, calme comme un géomètre.

Sur le pont des Arts, il s'aperçut qu'un chien le suivait. C'était un grand chien rustique à long poil, dont les yeux vairons, pleins de douceur, exprimaient une détresse infinie. Il lui parla :

— Tu n'as pas de collier. Tu n'es pas heureux. Mon pauvre ami, je ne peux rien pour toi.

A quatre heures du matin, il se trouva dans l'avenue de l'Observatoire. Découvrant les maisons du boulevard Saint-Michel, il en ressentit une impression douloureuse et, brusquement, rebroussa vers l'Observatoire. Le chien avait disparu. Près du Lion de Belfort, Chevalier s'arrêta devant une tranchée profonde qui coupait la chaussée.



Contre le remblai, sous une bâche soutenue par quatre pieux, un vieil homme veillait devant un brasier. Les oreilles de son bonnet de poil de lapin étaient rabattues ; son nez énorme flamboyait. Il leva la tête ; ses yeux, qui pleuraient, paraissaient tout blancs, sans prunelles dans un cercle de feu et de larmes. Il fourrait au fond de son brûle-gueule quelques brins de tabac de cantine, mêlés à des mies de pain, qui ne remplissaient pas même à demi le fourneau de la petite pipe.

— Voulez-vous du tabac, le vieux ? demanda Chevalier en lui tendant sa blague.

L'homme fut lent à répondre. Il ne comprenait pas vite, et les politesses l'étonnaient.

Enfin il ouvrit une bouche toute noire :

— C'est pas de refus, dit-il.

Et il se souleva à demi. Un de ses pieds était chaussé d'un vieux soulier, l'autre entouré de linges. Lentement, de ses mains engourdies, il bourrait sa pipe. De la neige fondue tombait.

— Vous permettez ? dit Chevalier.

Et il se coula, sous la bâche, à côté du vieil homme. De temps en temps, ils échangeaient une parole.

— Sale temps !

— C'est un temps de saison. L'hiver est dur. L'été est préférable.

— Alors vous gardez le chantier, la nuit, mon bonhomme ?

Le vieux répondait volontiers aux questions. Avant qu'il parlât, sa gorge faisait entendre un susurrement très long et très doux :

— Je fais un jour une chose, un jour l'autre. Je bricole, quoi !

— Vous n'êtes pas de Paris ?

— Je suis natif de la Creuse. J'ai travaillé comme terrassier dans les Vosges. Je m'en suis parti l'année qu'il est venu des Prussiens et d'autres peuples... Il y en avait des milliers. On ne peut pas comprendre d'où ils venaient... Tu as peut-être entendu parler de cette guerre des Prussiens, mon garçon ?

Il resta longtemps sans parler, puis :

— Comme ça tu es en bordée, mon garçon. Tu ne veux pas rentrer au chantier ?

— Je suis artiste dramatique, répondit Chevalier.

Le vieux, qui ne comprenait pas, demanda :

— Où qu'il est, ton chantier ?

Chevalier voulut être admiré du vieillard :

— Je joue la comédie dans un grand théâtre, dit-il ; je suis un des principaux acteurs de l'Odéon. Vous connaissez l'Odéon ?

Le gardien secoua la tête. Il ne connaissait pas l'Odéon. Après un très long silence, il rouvrit sa bouche noire :

— Comme ça, mon garçon, tu es en bordée. Tu veux pas rentrer au chantier, pas vrai ?

Chevalier lui répondit :

— Lisez le journal, après-demain. Vous y verrez mon nom.

Le vieil homme essaya de trouver un sens à ces paroles ; mais c'était trop difficile, il y renonça et revint à ses pensées familières.

## HISTOIRE COMIQUE

— Quand on est en bordée, c'est, des fois, pour des semaines et des mois...

Au petit jour, Chevalier reprit sa course. Le ciel était de lait. Les roues lourdes réveillaient les pavés. Des voix, çà et là, résonnaient dans l'air frais. La neige ne tombait plus. Il allait au hasard devant lui. A voir renaître la vie, il s'égayait presque. Sur le pont des Arts, il regarda longtemps couler la Seine, puis il reprit sa course. Sur la place du Havre, il vit un café ouvert. Une faible lueur d'aurore rougissait les glaces de la façade. Les garçons sablaient le carrelage et posaient les tables. Il se jeta sur une chaise :

— Garçon, une verte!





## VI

**D**ANS le fiacre, par delà les fortifications où s'allongeait le boulevard désert, Félicie et Robert se tenaient pressés l'un contre l'autre.

— Tu ne l'aimes pas ta Félicie, dis?... Est-ce que ça ne te flatte pas d'avoir une petite femme qu'on acclame, qu'on applaudit et dont on parle dans les journaux?... Maman colle dans un album les articles qu'on fait sur moi. L'album est déjà rempli.

Il lui répondit qu'il n'avait pas attendu qu'elle eût du succès pour la trouver charmante. Et, de fait, leur liaison avait commencé lorsqu'elle débutait obscurément à l'Odéon dans une reprise ignorée.

— Quand tu m'as dit que tu me voulais, je ne t'ai pas

fait attendre, hein? Ça a été fait tout de suite. N'est-ce pas que j'ai eu raison? Tu es trop intelligent pour me juger mal de ce que je n'ai pas traîné les choses. En te voyant pour la première fois, j'ai senti que je serais à toi. Alors, ce n'était pas la peine de tarder. Je ne regrette pas. Et toi?

Le fiacre s'arrêta, à peu de distance des fortifications, devant une grille de jardin.

La grille, qui n'avait pas été peinte depuis longtemps, posait sur un mur enduit de cailloutage, assez bas et assez large pour que les enfants vinssent s'y percher. Elle était aveuglée à mi-hauteur par une plaque de tôle dentelée, et ne haussait pas à plus de trois mètres du sol ses pointes rouillées. Au milieu, entre deux piliers de maçonnerie surmontés de vases de fonte, cette grille formait une porte à double battant, pleine à sa partie inférieure et garnie, au dedans, d'une jalousie vermoulue.

Ils descendirent de voiture. Les arbres du boulevard dressaient sur quatre lignes, dans la brume, leurs légers squelettes. On entendait, à travers un vaste silence, le bruit décroissant de leur fiacre, qui regagnait la barrière, et le trot d'un cheval venant de Paris.

Elle dit en frissonnant :

— Comme c'est triste, la campagne!

— Mais, ma chérie, le boulevard de Villiers, ce n'est pas la campagne!

Il ne réussissait pas à ouvrir la grille, et la serrure grinçait.

Agacée, elle lui dit :

— Ouvre, je t'en prie : ce bruit me fait mal aux nerfs.

## HISTOIRE COMIQUE

Elle s'aperçut que le fiacre venu de Paris était arrêté près de leur maison, à la distance d'une dizaine d'arbres; elle observa le cheval maigre et fumant, le cocher sordide, et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette voiture?

— C'est un fiacre, ma chérie.

— Pourquoi s'arrête-t-il ici?

— Il ne s'arrête pas ici. Il s'arrête devant la maison à côté.

— Il n'y a pas de maison à côté; il y a un terrain vague.

— Eh bien! il s'arrête devant un terrain vague; qu'est-ce que tu veux que je te dise?...

— Je ne vois personne en sortir.

— Le cocher attend peut-être un voyageur.

— Devant le terrain vague?

— Sans doute, ma chérie... Cette serrure est rouillée.

Elle alla, en se dissimulant derrière les arbres, jusqu'à l'endroit où le fiacre était arrêté, puis elle revint vers Ligny qui avait enfin réussi à ouvrir la grille.

— Robert, les stores sont baissés.

— C'est qu'il y a des amoureux dedans.

— Est-ce que tu ne trouves pas que ce fiacre est bizarre?

— Il n'est pas beau. Mais tous les fiacres sont vilains.

Entre.

— Est-ce que ce n'est pas quelqu'un qui nous suit?

— Qui veux-tu qui nous suive?

— Je ne sais pas... Une de tes femmes.

Mais elle ne disait pas ce qu'elle pensait.

— Entre donc, ma chérie.

Quand elle fut entrée :

— Referme bien la grille, Robert.

Devant eux s'étendait une petite pelouse ovale. Au fond s'élevait la maison, avec son perron de trois marches, sa marquise de zinc, ses six fenêtres et son toit d'ardoise.

Ligny l'avait prise en location, pour une année, à un vieil employé de commerce, dégoûté de ce que les rôdeurs lui volaient la nuit ses poules et ses lapins. Des deux côtés de la pelouse, une allée sablée conduisait au perron. Ils prirent l'allée qui était à leur droite. Le sable criait sous leurs pas.

— Aujourd'hui encore, dit Ligny, madame Simonneau a oublié de fermer les volets.

Madame Simonneau était une femme de Neuilly qui venait tous les matins faire le ménage.

Un grand arbre de Judée, tout penché et qui semblait mort, allongeait jusqu'à la marquise une de ses branches rondes et noires.

— Je n'aime pas bien cet arbre, dit Félicie; ses branches ont l'air de gros serpents. Il y en a une qui entre presque dans notre chambre.

Ils montèrent les trois marches du perron. Et, tandis qu'il cherchait dans le trousseau la clé de la porte, elle posa sa tête sur son épaule.

Félicie avait dans ses dévoilements une fierté tranquille qui la rendait adorable. Elle montrait un si paisible orgueil de sa nudité que sa chemise, à ses pieds, semblait un paon blanc.

Et quand Robert la vit nue et claire comme les ruisseaux et les étoiles :

— Au moins, lui dit-il, tu ne te fais pas prier, toi!...



C'est singulier : il y a des femmes qui, sans même qu'on leur demande rien, font tout ce qu'il est possible de faire et ne veulent pas qu'on leur voie pendant ce temps-là seulement un petit bout de peau.

— Pourquoi? demanda Félicie, en jouant avec les fils légers de sa chevelure.

Robert de Ligny avait la pratique des femmes. Pourtant il ne sentit pas combien cette question était insidieuse. Il avait reçu des enseignements moraux et il s'inspira, dans sa réponse, des professeurs dont il avait suivi les cours.

— Cela tient sans doute, dit-il, à l'éducation, à des principes religieux, à un sentiment inné qui subsiste alors même que...

Ce n'était point ainsi qu'il fallait répondre, car Félicie, haussant les épaules et mettant les poings sur ses hanches polies, l'interrompit vivement :

— Tu es naïf, toi... C'est qu'elles sont mal faites... L'éducation! la religion!... Ça me fait bouillir, d'entendre des choses pareilles... Est-ce que j'ai été plus mal élevée que les autres? Est-ce que j'ai moins de religion qu'elles?... Dis donc, Robert, combien en as-tu vu de femmes bien faites? Compte un peu sur tes doigts... Oui, il y en a des tas de femmes qui ne montrent ni leurs épaules, ni rien! Tiens, Fagette, elle ne se montre pas même aux femmes : pendant qu'elle passe une chemise blanche, elle tient la vieille entre ses dents. Bien sûr, que j'en ferais autant, si j'étais bâtie comme elle!

Elle se tut, s'apaisa et, tranquille dans son orgueil, elle coula lentement la paume de ses mains sur ses flancs, sur ses reins, et dit fièrement :

## HISTOIRE COMIQUE

— Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il n'y en a pas trop.

Elle savait ce que l'élégante minceur de ses formes donnait de grâce à sa beauté.

Maintenant, sa tête renversée baignait dans la chevelure blonde qui coulait de toutes parts ; son corps gracile, un peu soulevé par un oreiller glissé sous les reins, était étendu sans mouvement ; une jambe allongée au bord du lit brillait et le pied aigu la terminait en pointe d'épée. La clarté du grand feu allumé dans la cheminée dorait cette chair, faisait palpiter des lumières et des ombres sur ce corps inerte, le revêtait de splendeur et de mystère, tandis que les vêtements et le linge, couchés sur les meubles, sur le tapis, attendaient comme un troupeau docile.

Elle se souleva sur son coude, et, la joue dans la main :

— Ah ! tu es bien le premier. Je ne te mens pas : les autres, ça n'existe pas.

Il n'était pas jaloux du passé et ne craignait pas les comparaisons. Il la questionna.

— Alors, les autres?...

— D'abord, il n'y en a que deux : mon professeur, et, naturellement, celui-là ne compte pas, et puis celui que je t'ai dit, un homme sérieux, que ma mère m'avait donné.

— Pas d'autre?

— Je te jure.

— Et Chevalier?

— Lui? Ah ! non, par exemple!... Tu ne voudrais pas!

— Et l'homme sérieux, que ta mère t'avait donné, il ne compte pas non plus?

— Je t'assure qu'avec toi, je suis une autre femme. Ah!

## HISTOIRE COMIQUE

bien vrai! tu es le premier qui m'ait eue... C'est drôle, tout de même. Dès que je t'ai vu, je t'ai voulu. Tout de suite, j'ai eu envie de toi. J'avais deviné. A quoi? Je serais bien embarrassée de le dire... Oh! je n'ai pas réfléchi!... Avec tes manières correctes, sèches, froides, ton air de petit loup bichonné, tu m'as plu, voilà!... Maintenant, je ne pourrais pas me passer de toi. Oh! non, je ne le pourrais pas.

Il l'assura qu'en la possédant il avait eu de délicieuses surprises et il lui dit des choses caressantes et jolies, qui toutes avaient été dites avant lui.

Elle lui prit la tête dans ses mains :

— C'est vrai que tu as des dents de loup. Je crois que c'est tes dents, qui, le premier jour, m'avaient donné envie de toi. Mords-moi.

Il la pressa contre lui et sentit ce corps souple et ferme répondre à son étreinte. Tout à coup elle se dégagea :

— Est-ce que tu n'entends pas crier le sable?

— Non.

— Écoute : j'entends un bruit de pas dans l'allée.

Assise, repliée sur elle-même, elle tendait l'oreille.

Il était déçu, agacé, irrité, et peut-être un peu blessé dans son amour-propre.

— Qu'est-ce qui te prend? C'est stupide.

Elle lui cria très sec :

— Tais-toi donc!

Elle épiait un bruit léger et proche comme de branches cassées.

Tout à coup elle sauta du lit avec une telle vivacité d'instinct et un mouvement si rapide de jeune animal

que Ligny, bien qu'il fût peu littéraire, songea à la chatte métamorphosée en femme. .

— Tu es folle ! où vas-tu ?

Elle souleva un bord du rideau, essuya la buée sur un coin de vitre et regarda par la fenêtre. Elle ne vit rien que la nuit. Tout bruit avait cessé.

Pendant ce temps, Ligny, rencogné dans la ruelle, maussade, grognait :

— Comme tu voudras, mais, si tu attrapes un rhume, tant pis pour toi !

Elle se recoula dans le lit. D'abord il lui garda un peu rancune ; mais elle l'enveloppa d'une fraîcheur délicieuse.

Et, quand ils revinrent à eux, ils furent étonnés de voir à la montre qu'il était sept heures.

Il alluma la lampe, une lampe à pétrole en forme de colonne, avec une ampoule de cristal, dans laquelle la mèche s'enroulait comme un ténia. Elle se rhabilla très vite. Ils avaient un étage à descendre par un escalier de bois étroit et noir. Il passa le premier, la lampe à la main, et s'arrêta dans le couloir.

— Sors, ma chérie, avant que j'éteigne.

Elle ouvrit la porte, et, aussitôt, elle recula en poussant un grand cri. Elle venait de voir Chevalier sur le perron, les bras étendus, long, noir, dressé comme une croix. Il tenait un revolver à la main. L'arme ne brillait pas. Pourtant elle la vit très distinctement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Ligny qui baissait la mèche de la lampe.

— Écoutez, et n'approchez pas ! cria Chevalier d'une



voix forte. Je vous défends d'être l'un à l'autre. C'est ma dernière volonté. Adieu, Félicie.

Et il mit dans sa bouche le canon du revolver.

Blottie au mur du couloir, elle ferma les yeux... Quand elle les rouvrit, Chevalier était couché sur le côté en travers de la porte. Il avait les paupières grandes ouvertes, l'air de regarder et de rire. Un filet de sang coulait de sa bouche sur la dalle du perron. Un tremblement convulsif agitait son bras. Puis il ne bougea plus. Replié sur lui-même, il avait l'air plus petit qu'avant.

Au coup de revolver, Ligny était accouru. Il souleva le corps dans la nuit noire. Et, tout de suite, le reposant doucement sur la dalle, il frotta des allumettes que le vent soufflait aussitôt. Enfin, dans une lueur, il vit que la balle avait emporté un morceau du crâne et que les méninges étaient mises à découvert sur une surface grande comme le creux de la main, grise et sanguinolente, très irrégulière, et dont les contours lui rappelèrent l'Afrique telle qu'elle est figurée dans les atlas. Et il fut pris devant ce mort d'un respect subit. Il le tira par les aisselles avec des précautions minutieuses jusque dans l'antichambre. Là, il l'abandonna et courut par la maison, cherchant et appelant Félicie.

Il la trouva dans la chambre à coucher qui, la tête sous les draps du lit défait, criait : « Maman! maman! » et récitait des prières.

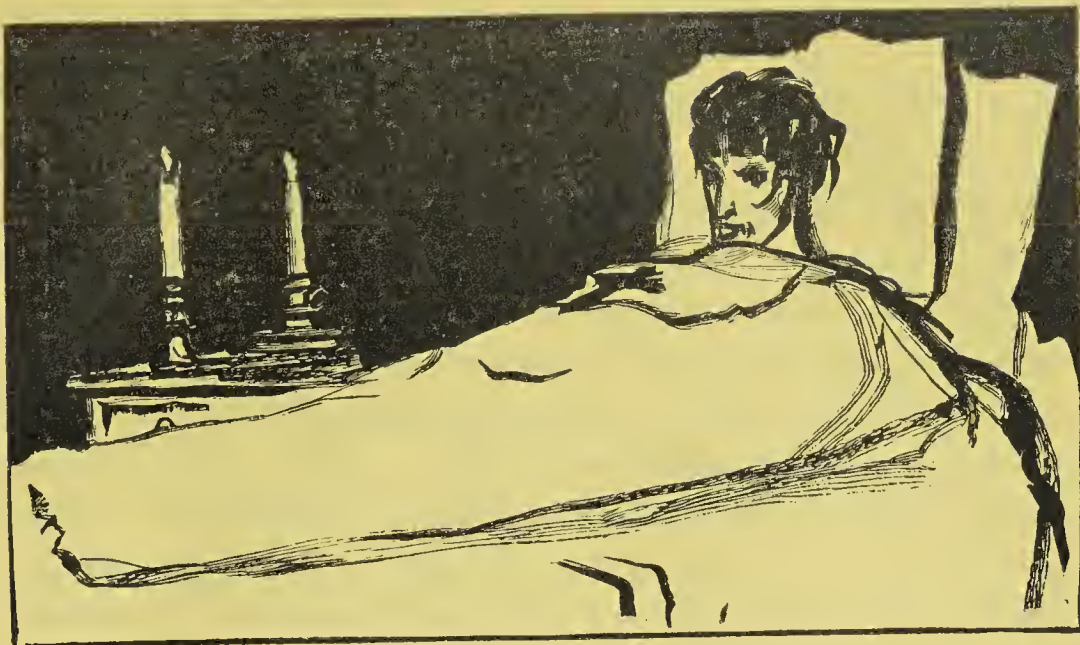
— Ne reste pas là, Félicie.

Elle descendit avec lui l'escalier. Mais, dans le corridor :

— Tu sais bien qu'on ne peut pas passer.

Il la fit sortir par la porte de la cuisine.





## VII

**D**EMEURÉ seul dans la maison silencieuse, Robert de Ligny ralluma la lampe. Il commençait à entendre des voix graves, et même un peu solennelles, qui parlaient au dedans de lui. Formé dès l'enfance aux règles de la responsabilité morale, il éprouvait un regret douloureux, qui ressemblait à un remords. Songeant qu'il avait causé la mort de cet homme, bien que c'eût été sans le vouloir et sans le savoir, il ne se sentait pas tout à fait innocent. Des lambeaux d'enseignement philosophique et religieux revenaient troubler sa conscience. Des phrases de mora-

listes et de sermonnaires, apprises au collège et tombées tout au fond de sa mémoire, lui remontaient subitement à la pensée. Ses voix intérieures les lui récitaient. Elles disaient, d'après quelque vieil orateur sacré : « En se livrant aux désordres les moins coupables dans l'opinion du monde, on s'expose à commettre les actes les plus condamnables... Nous voyons par d'effroyables exemples que la volupté conduit au crime. » Ces maximes, sur lesquelles il n'avait jamais réfléchi, prenaient pour lui, tout à coup, un sens précis et rigoureux. Il y songea sérieusement. Mais, parce qu'il n'avait pas l'esprit profondément religieux et qu'il n'était pas capable de nourrir des scrupules exagérés, il n'en conçut qu'une édification médiocre, et sans cesse décroissante. Bientôt, il les jugea importunes et sans application possible à sa situation. « En se livrant aux désordres les moins coupables dans l'opinion du monde... Nous voyons par d'effroyables exemples... » Ces phrases, qui tout à l'heure retentissaient dans son âme comme un grondement de tonnerre, il les percevait maintenant dans les nasillements et les grasseyements des professeurs et des prêtres qui les lui avaient apprises et il les trouvait un peu ridicules. Par une naturelle association d'idées il se rappela un passage d'une vieille histoire romaine, qu'il avait lu, en seconde, pendant une étude, et qui l'avait frappé, quelques lignes sur une dame convaincue d'adultère et accusée d'avoir mis le feu à Rome. « Tant il est vrai, disait l'historien, qu'une personne qui trahit la pudeur est capable de tous les crimes. » A ce souvenir, il sourit intérieurement et pensa que les moralistes avaient tout de même de drôles d'idées sur la vie.



La mèche, qui charbonnait, éclairait mal. Il ne parvenait pas à la moucher et elle répandait une infecte odeur de pétrole. Songeant à l'auteur de la phrase sur la dame romaine, il se disait :

« Vrai ! Celui-là, il en avait une couche !... »

Il était rassuré sur son innocence. Ses légers remords s'étaient entièrement dissipés, et il ne concevait pas qu'il eût pu se croire un moment responsable de la mort de Chevalier. Toutefois cette affaire l'ennuyait...

Subitement il pensa :

« S'il vivait encore ! »

Tout à l'heure, l'espace d'une seconde, à la lueur d'une allumette soufflée aussitôt qu'éprise, il avait vu le crâne troué du comédien. Mais s'il avait mal vu ? S'il avait pris pour un ravage de la cervelle et du crâne une déchirure de la peau ? Garde-t-on le jugement dans ces premiers moments de surprise et d'horreur ? Une blessure peut être hideuse sans être mortelle, ni même très grave. Il lui avait bien paru que cet homme était mort. Mais était-il médecin pour en juger sûrement ?

Il s'impatienta après la mèche qui charbonnait encore et murmura :

— Cette lampe empoisonne.

Puis, se rappelant une manière de dire habituelle au docteur Socrate et dont il ignorait l'origine, il la répéta mentalement :

— Cette lampe pue comme trente-six mille charretées de diables.

Les exemples lui revinrent à l'esprit de plusieurs suicides manqués. Il se rappela avoir lu dans un journal

qu'un mari, après avoir tué sa femme, s'était tiré, comme Chevalier, un coup de revolver dans la bouche et n'avait réussi qu'à se fracasser la mâchoire; il se rappela qu'à son cercle, après un scandale de jeu, un sportsman connu, ayant voulu se brûler la cervelle, s'était fait sauter l'oreille. Ces exemples s'appliquaient au cas de Chevalier avec une exactitude frappante.

« S'il n'était pas mort?... »

Il désirait, espérait contre toute évidence, que ce malheureux respirât encore et pût être sauvé. Il songeait à chercher des linges et à faire les premiers pansements. Pour examiner de nouveau l'homme étendu dans l'anti-chambre, il souleva trop brusquement la lampe encore mal allumée et l'éteignit.

Alors, surpris par les ténèbres subites, il perdit patience et s'écria :

— La rosse !

En la rallumant, il se flattait de l'idée que Chevalier, porté à l'hôpital, reprendrait connaissance, vivrait. Et, le voyant déjà debout, juché sur ses longues jambes, criant, toussant, ricanant, il désirait moins ardemment cette guérison, il commençait même à ne plus la souhaiter, à la trouver importune et désobligeante. Il se demandait avec inquiétude, dans un véritable malaise :

— Que reviendrait-il faire en ce monde, le sombre cabot? Rentrerait-il à l'Odéon? Promènerait-il dans les couloirs sa grande cicatrice? Faudrait-il le voir rôder encore autour de Félicie?

Il approcha du corps la lampe allumée et reconnut la plaie livide et sanguinolente dont les contours irrég-

gouliers lui rappelaient l'Afrique de ses cartes d'écolier.

Visiblement la mort avait été instantanée, et il ne comprenait pas comment il avait pu en douter un moment.

Il sortit de la maison et se mit à marcher à grands pas dans le jardin. L'image de la blessure flottait devant ses yeux comme l'impression d'une lumière trop vive. Elle allait et grandissait; elle formait dans la nuit sur le ciel noir un continent pâle d'où il voyait jaillir éperdus des négrillons armés de flèches.

Il jugea que la première chose à faire était d'appeler madame Simonneau, qui demeurait tout près, sur le boulevard Bineau, dans la maison du café. Il ferma soigneusement la porte de la grille et alla chercher la femme de ménage. Sur le boulevard il retrouva le calme de l'esprit et des sens. Il s'accommoda de l'événement. Il acceptait le fait accompli, mais il chicanait la destinée sur les circonstances. Puisqu'il fallait un mort, il consentait à ce qu'il y en eût un, mais il en aurait préféré un autre. Il éprouvait à l'égard de celui-ci un sentiment de dégoût et de répulsion. Il se disait vaguement :

« J'admets un suicide. Mais à quoi bon un suicide ridicule et déclamatoire? Cet homme ne pouvait-il se tuer chez lui? Ne pouvait-il, si sa résolution était inébranlable, l'exécuter avec une vraie fierté, d'une façon discrète? C'est ainsi qu'à sa place eût agi un galant homme. On aurait plaint et respecté sa mémoire. »

Il se rappela mot pour mot les paroles que, dans la chambre à coucher, une heure avant le drame, il avait échangées avec Félicie. Il lui avait demandé si elle n'avait pas été un peu avec Chevalier. Il le lui avait demandé,

non pour le savoir, car il n'en doutait guère, mais pour montrer qu'il le savait. Et elle lui avait répondu, indignée : « Lui ! Ah ! non, par exemple... Tu ne voudrais pas !... »

Il ne la blâmait pas d'avoir menti. Toutes les femmes mentent. Il goûtait plutôt la jolie désinvolture avec laquelle elle avait jeté ce garçon hors de son passé. Mais il lui en voulait de s'être donnée à un bas cabot. Sa délicatesse en était blessée. Chevalier lui gâtait Félicie. Pourquoi prenait-elle des amants de cette espèce ? Elle manquait donc de goût ? Elle ne choisissait donc pas ? Elle faisait donc comme les filles ? Elle n'avait donc pas le sens d'une certaine propreté qui avertit les femmes de ce qu'elles peuvent faire et de ce qu'elles ne peuvent pas faire ? Elle ne savait donc pas se tenir ? Eh bien ! voilà ce qui arrive quand on n'a pas de tenue ! Il la chargea du malheur advenu et fut soulagé d'un grand poids.

Madame Simonneau n'était pas chez elle. Il la demanda aux garçons du café, aux garçons de l'épicier, aux filles de la blanchisseuse, aux gardiens de la paix, au facteur. Enfin, sur l'indication d'une voisine, il la trouva qui mettait des cataplasmes à une vieille dame, car elle était garde-malade. Son visage était pourpre et elle puait l'eau-de-vie. Il l'envoya veiller le mort. Il lui recommanda de le recouvrir d'un drap et de se tenir à la disposition du commissaire et du médecin qui viendraient pour les constatations. Elle répondit, un peu blessée, qu'elle savait, Dieu merci, ce qu'elle avait à faire. Elle le savait, en effet. Madame Simonneau était née dans une société soumise aux autorités constituées et qui respecte les morts. Mais lorsque, ayant interrogé M. de Ligny, elle apprit qu'il



avait traîné le corps dans l'antichambre, elle ne put lui cacher que cette façon d'agir était imprudente et l'exposait à des désagréments.

— Vous ne deviez pas, lui dit-elle. Quand une personne s'est détruite, il ne faut jamais y toucher avant que la police arrive.

Ligny alla ensuite avertir le commissaire. La première émotion passée, il n'éprouvait aucune surprise, sans doute parce que les événements qui, de loin, eussent semblé étranges, quand ils sont accomplis près de nous paraissent naturels, comme ils le sont en effet, se développent d'une façon commune, se décomposent en une succession de petits faits et vont se perdre dans la banalité courante de la vie. Il était distrait de la mort violente d'un malheureux par les circonstances mêmes de cette mort, par la part qu'il y avait et l'occupation qu'elle lui donnait. En se rendant chez le commissaire, il se sentait aussi tranquille et libre d'esprit que lorsqu'il allait au ministère pour y déchiffrer des dépêches.

A neuf heures du soir, le commissaire de police pénétra dans le jardin avec son secrétaire et un agent de police. Le médecin de la ville, M. Hibry, arriva au même moment. Déjà, par l'industrie de madame Simonneau, toujours intéressée aux fournitures, la maison exhalait une violente odeur de phénol et brillait de bougies allumées. Et madame Simonneau s'agitait dans un pressant désir de procurer au mort un crucifix et un rameau de buis bénit. A la clarté d'une bougie, le médecin examina le cadavre.

C'était un gros homme, au teint rouge et à la respiration forte, qui venait de dîner.

— La balle, de gros calibre, dit-il, a pénétré par la voûte palatine, elle a traversé le cerveau, et elle est venue briser le pariétal gauche, emportant une partie de la substance cérébrale et faisant sauter un morceau du crâne. La mort a été instantanée.

Il remit la bougie à madame Simonneau, et poursuivit :

— Des éclats du crâne ont été projetés à une certaine distance. On pourra les retrouver dans le jardin. Je conjecture que la balle était ronde. Une balle conique aurait causé moins de ravages.

Cependant le commissaire, M. Josse-Arbrissel, grand et maigre, à longue moustache grise, ne semblait ni voir ni entendre. Un chien hurlait devant la grille.

— La direction de la blessure, dit le médecin, ainsi que les doigts de la main droite encore repliés, prouvent surabondamment le suicide.

Il alluma un cigare.

— Nous sommes suffisamment édifiés, dit le commissaire.

— Je regrette, messieurs, de vous avoir dérangés, dit Robert de Ligny, et je vous remercie de la bonne grâce avec laquelle vous avez rempli votre office.

Le secrétaire du commissariat et l'agent de police, conduits par madame Simonneau, montèrent le corps au premier étage.

M. Josse-Arbrissel se mordait les ongles et regardait dans le vague.

— Un drame de la jalousie, dit-il, rien de plus commun. Nous avons ici, à Neuilly, une moyenne constante de morts volontaires. Sur cent suicides, trente ont pour cause le

jeu. Le reste est dû à des désespoirs d'amour, à la misère ou à des maladies incurables.

— Chevalier? demanda le docteur Hibry, qui était amateur de spectacles, Chevalier? attendez donc. Je l'ai vu... Je l'ai vu dans un bénéfice, aux Variétés. Parfaitement. Il récitait un monologue.

Le chien hurlait devant la grille.

— On ne peut s'imaginer, reprit le commissaire, les ravages que le pari mutuel exerce dans cette commune. Je n'exagère pas, trente pour cent au bas mot des suicides que je constate sont causés par le jeu. Tout le monde joue, ici. Autant de boutiques de coiffeurs, autant d'agences clandestines. Pas plus tard que la semaine dernière, un concierge de l'avenue du Roule a été trouvé pendu dans le Bois. Encore, les ouvriers, les domestiques, les petits employés qui jouent, ne sont pas réduits à se tuer. Ils changent de quartier, ils disparaissent. Mais un homme établi, un fonctionnaire que le jeu a ruiné, qui est accablé de dettes criardes, menacé de saisie et sous le coup de plaintes au parquet, il ne peut pas disparaître. Que voulez-vous qu'il devienne?

— J'y suis! s'écria le docteur. Il récita *le Duel dans la Savane*. On est un peu fatigué des monologues; mais celui-là est très drôle. Vous vous rappelez : « Voulez-vous vous battre à l'épée? Non, monsieur. Au pistolet? Non, monsieur. Au sabre, au couteau? Non, monsieur. Alors je vois ce que vous voulez. Vous n'êtes pas dégoûté. Vous voulez le duel dans la savane. J'y consens. Nous remplacerons la savane par une maison à cinq étages. Vous êtes autorisé à vous dissimuler dans le feuillage. » Chevalier disait très drôle-

ment le *Duel dans la Savane*. Il m'a beaucoup amusé ce soir-là. Il est vrai que je suis bon public. J'adore le théâtre.

Le commissaire de police n'entendait pas. Il suivait sa pensée.

— On ne saura jamais ce que le pari mutuel dévore par année de fortunes et d'existences. Le jeu ne lâche jamais ses victimes; quand il leur a tout pris, il reste leur unique espérance. En effet, par quel autre moyen peut-on espérer?...

Il s'arrêta de parler, tendit l'oreille au cri lointain d'un camelot, se jeta sur l'avenue à la poursuite de l'ombre fuyante et glapissante, l'appela, lui arracha un journal de courses qu'il déploya sous un bec de gaz pour y chercher des noms de chevaux, *Fleur-des-pois*, la *Châtelaine*, *Lucrèce*. Puis, l'œil hagard, les mains tremblantes, stupide, assommé, il laissa tomber la feuille : son cheval ne gagnait pas.

Et le docteur Hibry, en l'observant de loin, songeait que, médecin des morts, il pourrait bien être appelé un jour à constater le suicide de son commissaire de police, et il se déterminait par avance à conclure autant que possible à la mort accidentelle.

Tout à coup, saisissant son parapluie :

— Je file. On m'a donné pour ce soir une place à l'Opéra-Comique. Ce serait dommage de la perdre.

Avant de quitter la maison, Ligny demanda à madame Simonneau :

— Où l'avez-vous mis?



— Dans le lit, répondit madame Simonneau. C'était plus convenable.

Il ne fit point d'objection, et, levant les yeux sur la façade de la maison, il vit aux fenêtres de la chambre à coucher, à travers les rideaux de mousseline, la lueur des deux bougies que la femme de ménage avait allumées sur la table de nuit.

— On pourrait peut-être, dit-il, faire venir une religieuse pour le veiller.

— C'est inutile, répondit madame Simonneau qui avait invité des voisines et commandé son vin et son fricot, c'est inutile : je le veillerai moi-même.

Ligny n'insista pas.

Le chien hurlait encore devant la grille.

En regagnant à pied la barrière, il vit sur Paris une lueur rouge qui remplissait tout le ciel. Aux faîtes des cheminées, les tuyaux se dressaient, grotesques et noirs, devant cette brume ardente et semblaient regarder avec une familiarité ridicule l'embrasement mystérieux d'un monde. Les rares passants qu'il rencontra sur le boulevard allaient tranquillement, sans lever la tête. Bien qu'il sût que, dans les nuits des villes, souvent l'air humide reflète les lumières et se colore de cette lueur égale qui ne palpite pas, il s'imaginait voir le reflet d'un immense incendie. Il acceptait sans réflexion que Paris s'abîmât dans une conflagration prodigieuse; il trouvait naturel que la catastrophe intime à laquelle il était mêlé se confondît avec un désastre public et que cette nuit, enfin, fût pour tout un peuple, comme pour lui-même, une nuit sinistre.

Ayant très faim, il prit une voiture à la barrière et se fit conduire à une taverne de la rue Royale. Dans la salle lumineuse et chaude, il ressentit une impression de bien-être. Après avoir fait son menu, il ouvrit un journal du soir et vit, dans le compte rendu des Chambres, que son ministre avait prononcé un discours. En parcourant ce discours, il étouffa un petit rire; il se rappelait certaines histoires, contées au quai d'Orsay. Le ministre des Affaires étrangères était amoureux de madame de Neuilles, cocotte vieillie, haussée par la rumeur publique à l'état d'aventurière et d'espionne. Il essayait, disait-on, sur elle les discours qu'il devait prononcer devant le Parlement. Ligny, qui avait été un peu l'amant, autrefois, de madame de Neuilles, se figurait l'homme d'État en chemise récitant à son amie cette déclaration : « Non certes, je ne méconnais pas les justes susceptibilités du sentiment national. Résolument pacifique, mais soucieux de l'honneur de la France, le gouvernement saura, etc. » Et cette vision le mettait en gaieté. Il tourna la page et lut : « Demain, à l'Odéon, première représentation (à ce théâtre) de : *La Nuit du 23 Octobre 1812*, avec messieurs Durville, Maury, Romilly, Destrée, Vicar, Léon Clim, Valroche, Aman, Chevalier...



## VIII

**L**E lendemain, à une heure, au foyer du théâtre, on répétait *la Grille* pour la première fois. Une lumière triste s'amortissait sur les pierres grises de la voûte, des tribunes et des colonnes. Dans la majesté maussade de cette pâle architecture, sous la statue de Racine, les acteurs principaux lisaient leurs rôles, qu'ils ne savaient pas encore, devant Pradel, directeur du théâtre, Romilly, directeur de la scène, et Constantin Marc, auteur de la pièce, assis tous trois sur un canapé de velours rouge, tandis que, d'une banquette reculée

dans un entre-colonnement, s'exhalaient les haines attentives et les jalousies chuchotantes des actrices sacrifiées. L'amoureux, Paul Delage, déchiffrait péniblement une réplique :

» — Je reconnais le château aux murs de brique, aux toits d'ardoise, le parc où j'ai si souvent enlacé, sur l'écorce des arbres, son chiffre et le mien, l'étang dont les eaux endormies...

Fagette reprenait :

» — Craignez, Aimeri, que le château ne vous reconnaisse pas, que le parc ait oublié votre nom, que l'étang murmure : « Quel est cet étranger? »

Mais elle était enrhumée et lisait sur une copie pleine de fautes.

— Ne restez pas là, Fagette : c'est le pavillon rustique, dit Romilly.

— Comment voulez-vous que je le sache?

— On a mis une chaise.

» — ... Que l'étang murmure : « Quel est cet étranger? »

— Mademoiselle Nanteuil, à vous... Où est donc Nanteuil?... Nanteuil!

Nanteuil parut, emmitouflée dans ses fourrures, son petit sac et son rôle à la main, blanche comme un linge, les yeux battus, les jambes molles. Elle avait passé une nuit pleine d'épouvantes. Tout éveillée, elle avait vu le mort entrer dans sa chambre.

Elle demanda :

— Par où est-ce que j'entre?

— Par la droite.

— C'est bon.







Et elle lut :

» — Mon cousin, je me suis éveillée toute joyeuse ce matin. Je n'en sais pas la cause. Pourriez-vous me la dire?

Delage lut sa réplique :

» — C'est peut-être, Cécile, par une permission spéciale de la Providence ou de la destinée. Le Dieu qui vous aime vous laisse le sourire à l'heure des larmes et des grincements de dents.

— Nanteuil, tu passes, ma mignonne, dit Romilly. Delage, efface-toi un peu pour la laisser passer.

Nanteuil passa :

» — Des jours terribles, dites-vous, Aimeri? Nos jours sont ce que nous les faisons. Ils ne sont terribles que pour les méchants.

Romilly interrompit :

— Delage, efface-toi un peu, fais attention de ne pas la cacher aux spectateurs... Reprends, Nanteuil.

Nanteuil reprit :

» — Des jours terribles, dites-vous, Aimeri? Nos jours sont ce que nous les faisons. Ils ne sont terribles que pour les méchants.

Constantin Marc ne reconnaissait plus son œuvre, n'entendait plus même le son de ses phrases bien-aimées, qu'il s'était répétées tant de fois à lui-même dans ses bois du Vivarais. Étonné, stupide, il se taisait.

Nanteuil passa gentiment et se remit à lire :

» — Vous me jugerez peut-être bien folle, Aimeri; dans le couvent où j'ai été élevée, j'ai souvent envié le sort des victimes.

Delage donna sa réplique; mais il sauta un feuillet de la copie :

» — Le temps est superbe. Déjà les invités vont et viennent dans le jardin.

Il fallut tout reprendre :

» — Des jours terribles, dites-vous, Aimeri...

Et ils allaient, sans s'inquiéter de comprendre, mais attentifs à régler leurs mouvements, comme s'ils étudiaient des figures de danse.

— Dans l'intérêt de la pièce, il faudra faire des coupures, dit Pradel à l'auteur consterné.

Et Delage poursuivait :

» — Ne m'accusez point, Cécile : j'eus pour vous une amitié d'enfance, une de ces amitiés fraternelles, qui donnent à l'amour qu'elles font naître l'apparence inquiétante de l'inceste.

— L'inceste! s'écria Pradel. Vous ne pouvez pas laisser l'inceste, monsieur Constantin Marc. Le public a des susceptibilités que vous ne soupçonnez pas. Et puis, il faut intervertir l'ordre des deux répliques qui viennent ensuite. L'optique de la scène l'exige.

La répétition fut interrompue. Romilly, avisant Durville qui, dans une embrasure, contait des histoires joyeuses :

— Durville, vous pouvez vous en aller. On ne répétera pas le « deux » aujourd'hui.

Avant de se retirer, le vieux comédien alla serrer la main à Nanteuil. Jugeant opportun de lui apporter l'expression de sa douloureuse sympathie, il se fit des yeux noyés, comme eût fait à sa place tout porteur de condoléances. Mais il se les fit bien. Ses prunelles



nageaient dans leurs orbites, pareilles à la lune dans les nuées. Les coins abattus de ses lèvres tombaient dans deux plis profonds qui les prolongeaient jusqu'au bas du menton. Il avait l'air vraiment affligé.

— Ma pauvre mignonne, soupira-t-il, je te plains, va!... De voir un être pour lequel on a éprouvé un... sentiment... avec lequel on a... vécu dans l'intimité... de le voir emporté par un coup... tragique, c'est rude... c'est terrible!...

Et il lui tendait ses mains compatissantes.

Nanteuil, énervée, serrant dans ses poings son petit mouchoir et son manuscrit, lui tourna le dos et siffla entre ses dents :

— Vieil idiot!

Fagette la prit par la taille, la mena doucement à l'écart au pied de la statue de Racine et lui souffla dans l'oreille :

— Ma chérie, écoute-moi! Il faut absolument étouffer cette affaire-là. On ne parle pas d'autre chose. Si tu laisses dire le monde, on fera de toi la veuve Chevalier pour la vie.

Et, comme elle avait du style, elle ajouta :

— Je te connais, je suis ta meilleure amie. Je sais ce que tu vaux. Mais prends garde, Félicie : les femmes ont le prix qu'elles se donnent.

Tous les traits de Fagette portèrent. Nanteuil, les joues en feu, retint ses larmes. Trop jeune pour posséder ou même souhaiter la prudence qui vient aux comédiennes célèbres quand elles sont en âge de passer femmes du monde, elle était pleine d'amour-propre, et, depuis qu'elle

aimait, elle avait envie d'effacer de son passé toute inélégance; elle sentait que Chevalier, en se suicidant pour elle, avait agi publiquement à son égard avec une familiarité qui la rendait ridicule. Ne sachant pas encore que tout s'oublie et se perd au cours rapide des heures, que toutes nos actions coulent comme l'eau des fleuves entre des rivages sans mémoire, elle songeait, irritée et triste, aux pieds de Jean Racine, qui entendait ses douleurs.

— Regarde-la donc, dit madame Marie-Laure au jeune Delage. Elle a envie de pleurer. Je la comprends. Un homme s'est tué pour moi. J'en ai été très ennuyée. C'était un comte.

— Reprenons, dit Pradel... Mademoiselle Nanteuil, allons! donnez votre réplique.

Et Nanteuil :

» — Mon cousin, je me suis éveillée toute joyeuse ce matin...

Soudain, madame Douce parut. Grande et douloureuse, elle laissa tomber ces mots :

— Une bien triste nouvelle. Le curé lui refuse l'entrée de son église.

Chevalier n'ayant plus de parents, hors une sœur ouvrière à Pantin, madame Douce s'était chargée de commander l'enterrement, aux frais des comédiens.

On l'entourait. Elle reprit :

— L'Église le repousse comme un maudit. C'est affreux.

— Pourquoi? demanda Romilly.

Madame Douce répondit très bas et comme à regret :

— Parce qu'il s'est suicidé.

— Il faut arranger ça, dit Pradel.

Romilly montra de l'empressement.

— Le curé me connaît, dit-il; c'est un brave homme. Je vais donner un coup de pied jusqu'à Saint-Étienne-du-Mont et je serais bien surpris si...

Madame Doulice secoua tristement la tête :

— Tout est inutile.

— Il faut pourtant que nous ayons un service religieux, dit Romilly, avec l'autorité d'un directeur de la scène.

— Certes, dit madame Doulice.

Madame Marie-Laure, agitée, pensait qu'on pouvait forcer les prêtres à dire une messe.

— Restons calmes, dit Pradel, en caressant sa barbe vénérable. Sous Louis XVIII, le peuple enfonça les portes de Saint-Roch, fermées au cercueil de mademoiselle Raucourt. Les temps et les circonstances sont autres. Usons de moyens plus doux.

Constantin Marc, voyant, plein de regrets, sa pièce abandonnée, s'était approché, lui aussi, de madame Doulice; il lui demanda :

— Pourquoi voulez-vous que Chevalier soit béni par l'Église? Pour ma part, je suis catholique. Chez moi, ce n'est pas une foi, c'est un système, et je considère comme un devoir de participer à toutes les pratiques extérieures du culte. Je suis pour toutes les autorités, pour le juge, pour le soldat, pour le prêtre. Je ne puis donc être suspect de favoriser les enterrements civils. Mais je ne comprends guère que vous vous obstiniez à offrir au curé de Saint-Étienne-du-Mont un mort qu'il repousse. Pourquoi voulez-vous donc que ce malheureux Chevalier aille à l'église?

— Pourquoi? répondit madame Doulee. Pour le salut de son âme et parce que c'est plus convenable.

— Ce qui serait convenable, répliqua Constantin Marc, ce serait d'obéir aux lois de l'Église, qui excommunie les suicidés.

— Monsieur Constantin Marc, avez-vous lu *les Soirées de Neuilly*? demanda Pradel qui était grand bouquineur et liseur. Vous n'avez pas lu *les Soirées de Neuilly*, par M. de Fongeray? Vous avez eu tort. C'est un livre curieux, qu'on trouve parfois encore sur les quais. Il est orné d'une lithographie d'Henry Monnier représentant, je ne sais pourquoi, Stendhal en caricature. Fongeray est le pseudonyme de deux libéraux de la Restauration, Dittmer et Cavé. Cet ouvrage se compose de comédies et de drames qui ne peuvent être joués, mais qui contiennent des scènes de mœurs fort intéressantes. Vous y verrez comment, sous le règne de Charles X, un vicaire d'une des églises de Paris, l'abbé Mouchaud, refusa d'enterrer une dame pieuse et voulut à toute force enterrer un athée. Madame d'Hautefeuille était pieuse, mais elle possédait des biens nationaux. Elle mourut administrée par un prêtre janséniste. C'est pourquoi après sa mort elle ne fut pas reçue par l'abbé Mouchaud dans l'église où elle avait passé sa vie. En même temps que madame d'Hautefeuille, sur la même paroisse, un gros banquier, monsieur Dubourg, se laissa mourir. Par son testament, il avait ordonné qu'on le portât directement au cimetière. « C'est un catholique, pensa l'abbé Mouchaud, il nous appartient. » Aussitôt il fit un paquet de son étole et de son surplis, courut chez le mort, lui donna l'extrême-onction et l'amena dans son église.



— Eh bien ! répondit Constantin Marc, ce vicaire était un excellent politique. Les athées ne sont pas pour l'Église des ennemis redoutables. Ce ne sont pas des adversaires. Ils ne peuvent élever une Église contre elle, et ils n'y songent pas. Il y a eu de tout temps des athées parmi les chefs et les princes de l'Église, et plusieurs d'entre eux ont rendu à la papauté d'éclatants services. Au contraire, quiconque ne se soumet pas strictement à la discipline ecclésiastique et rompt sur un point avec la tradition, quiconque oppose une foi à la foi, une opinion, une pratique à l'opinion reçue et à la pratique commune, est une cause de désordre, une menace de péril, et doit être extirpé. Le vicaire Mouchaud l'avait compris. Il fallait en faire un évêque et un cardinal.

Madame Doulice avait eu l'art de ne pas tout dire à la fois ; elle ajouta :

— Je ne me suis pas laissé abattre par la résistance de monsieur le curé. J'ai prié, j'ai supplié. Et il m'a répondu : « Nous sommes respectueusement soumis à l'ordinaire. Allez à l'archevêché. Je ferai ce que Monseigneur m'ordonnera. » Il ne me reste plus qu'à suivre ce conseil. Je cours à l'archevêché.

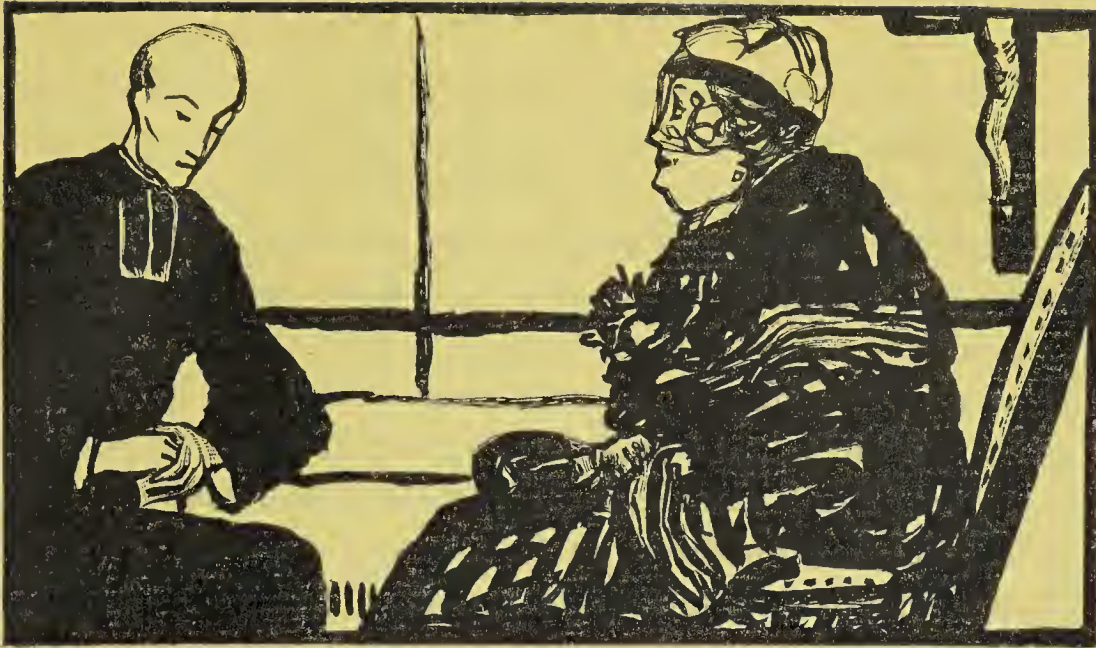
— Travaillons, dit Pradel.

Romilly appela Nanteuil :

— Nanteuil, allons, Nanteuil, reprends toute ta scène. Et Nanteuil reprit :

» — Mon cousin, je me suis éveillée toute joyeuse ce matin...





## IX

**C**E qui rendait difficiles les négociations du Théâtre avec l'Église, c'était l'éclat donné par les journaux au suicide du boulevard de Villiers. Les reporters en avaient publié toutes les circonstances, et, comme le disait M. l'abbé Mirabelle, second vicaire de l'archevêque, au point où en étaient les choses, ouvrir à Chevalier les portes de sa paroisse, c'était publier le droit des excommuniés aux prières de l'Église.

D'ailleurs M. Mirabelle, qui se montra, dans cette affaire, plein de sagesse et de prudence, indiqua la voie.

— Vous comprenez bien, dit-il à madame Douce, que ce n'est pas l'opinion des journaux qui peut nous toucher. Elle nous est absolument indifférente, et nous ne nous inquiétons en aucune manière de ce que cinquante feuilles publiques disent de ce malheureux jeune homme. Que les journalistes aient servi ou trahi la vérité, c'est leur affaire et non la mienne. J'ignore et veux ignorer ce qu'ils ont écrit. Mais le fait du suicide est notoire. Vous ne pouvez le contester. Il conviendrait maintenant d'examiner de près, avec les lumières de la science, les circonstances dans lesquelles ce fait a été accompli. Ne vous étonnez pas que j'invoque ainsi la science. Elle n'a pas de meilleure amie que la religion. Or la science médicale peut nous être ici d'un grand secours. Vous allez tout de suite le comprendre. L'Église ne retranche de son sein le suicidé qu'en tant que le suicide constitue un acte de désespoir. Les fous qui attentent à leur vie ne sont pas des désespérés, et l'Église ne leur refuse point ses prières : elle prie pour tous les malheureux. Ah ! s'il pouvait être établi que ce pauvre enfant a agi sous l'influence d'une fièvre chaude ou d'une maladie mentale, si un médecin était à même de certifier que cet infortuné ne jouissait pas de sa raison lorsqu'il se détruisit de ses propres mains, le service religieux serait célébré sans obstacle.

Ayant recueilli ces paroles de M. l'abbé Mirabelle, madame Douce courut au théâtre. La répétition de *la Grille* était terminée. Elle trouva Pradel dans son cabinet avec deux jeunes actrices, qui lui demandaient l'une un engagement, l'autre un congé. Il refusait, conformément à son principe de ne jamais accueillir une demande







qu'après l'avoir d'abord rejetée. Il donnait ainsi du prix aux moindres choses qu'il accordait. Ses yeux luisants et sa barbe de patriarche, ses façons à la fois amoureuses et paternelles le faisaient ressembler à Loth, tel qu'on le voit entre ses deux filles dans les estampes des vieux maîtres. Posée sur la table, une amphore de carton doré aidait à l'illusion.

— Ce n'est pas possible, disait-il à chacune; ce n'est vraiment pas possible, mon enfant... Enfin revenez demain.

Après les avoir congédiées, il demanda, tout en signant des lettres :

— Eh bien! madame Douce, quelles nouvelles?

Constantin Marc, survenu avec Nanteuil, s'écria précipitamment :

— Et mes décors? Monsieur Pradel!

Puis il décrivit pour la vingtième fois le paysage sur lequel devait se lever la toile.

— Au premier plan, un vieux parc. Les troncs des grands arbres, du côté du nord, sont verdis par la mousse. Il faut qu'on sente l'humidité de la terre.

Et le directeur répondit :

— Soyez sûr qu'on fera tout ce qu'il sera possible de faire et que ce sera très convenable... Eh bien! madame Douce, quelles nouvelles?

— Il y a une lueur d'espérance, répondit-elle.

— Au fond, dans une brume légère, dit l'auteur, les pierres grises et les toits d'ardoise fine de l'Abbaye-aux-Dames...

— Parfaitement. Asseyez-vous donc, madame Douce, je suis à vous.

— J'ai reçu, à l'archevêché, le meilleur accueil, dit madame Doulice.

— Monsieur Pradel, il est nécessaire que les murs de l'Abbaye paraissent sourds, profonds et pourtant subtilisés par la brume du soir. Un ciel d'or pâle...

— Monsieur l'abbé Mirabelle, reprit madame Doulice, est un prêtre de la plus haute distinction...

— Monsieur Marc, vous tenez beaucoup à votre ciel d'or pâle? demanda le directeur. Continuez, madame Doulice, continuez, je vous écoute...

— ... Et d'une politesse exquise. Il a fait une délicate allusion aux indiscretions des journaux...

A ce moment, M. Marchegeay, le régisseur, bondit dans le cabinet. Ses yeux verts étincelaient et ses moustaches rouges dansaient comme des flammes. Il parla avec volubilité :

— Ça recommence!... Lydie, la petite figurante, pousse des cris de putois dans les escaliers. Elle dit que Delage a voulu la violer. C'est bien la dixième fois depuis un mois qu'elle nous recommence cette histoire-là. En voilà une scie!

— Ce n'est pas tolérable dans une maison comme celle-ci, dit Pradel. Vous ficherez Delage à l'amende... Madame Doulice, continuez, je vous prie.

— Monsieur l'abbé Mirabelle m'a expliqué avec une parfaite clarté que le suicide est un acte de désespoir.

Mais Constantin Mare demanda avec intérêt à Pradel si Lydie, la petite figurante, était jolie.

— Vous l'avez vue, dans *la Nuit du 23 Octobre*, elle fait la femme du peuple qui, sur la plaine de Grenelle, achète des plaisirs à madame Ravaud.



— Il me semble que c'est une très belle fille, dit Constantin Marc.

— Certainement, répondit Pradel. Mais elle serait une plus belle fille encore si elle n'avait pas les chevilles comme des poteaux.

Constantin Marc, méditatif, reprit :

— Et Delage l'a violée... Cet homme a le sens de l'amour. L'amour est un acte simple et primitif. C'est la lutte, c'est la haine. La violence y est nécessaire. L'amour par le consentement mutuel n'est qu'une fastidieuse corvée.

Et il s'écria, très excité :

— Delage est prodigieux !

— Ne vous emballez pas, dit Pradel. Cette petite Lydie aguiche mes acteurs dans sa loge, puis, tout à coup, elle crie qu'on la viole pour qu'on lui donne de l'argent... C'est son amant qui lui a appris le truc, et qui touche la galette... Vous disiez donc, madame Douce...

— Après une longue et intéressante conversation, reprit madame Douce, monsieur l'abbé Mirabelle m'a fait entrevoir une solution favorable. Il m'a donné à entendre que, pour lever toutes les difficultés, il suffirait qu'un médecin attestât que Chevalier n'avait pas toute sa raison et n'était pas responsable de ses actes.

— Mais, observa Pradel, Chevalier n'était pas fou. Il avait toute sa raison.

— Ce n'est pas à nous de le dire, répliqua madame Douce. Et qu'en savons-nous ?

— Non, dit Nanteuil, il n'avait pas toute sa raison.

Pradel haussa les épaules :

— Après tout, c'est possible. La folie et la raison, c'est affaire d'appréciation... A qui pourrait-on bien demander un certificat?

Madame Doulice et Pradel se rappelèrent successivement trois médecins; mais ils ne purent trouver l'adresse du premier; le second avait un mauvais caractère et l'on reconnut que le troisième était mort.

Nanteuil dit qu'il fallait s'adresser au docteur Trublet.

— C'est une idée! s'écria Pradel. Allons demander un certificat au docteur Socrate... Quel jour sommes-nous?... Vendredi. C'est son jour de consultation. Nous le trouverons chez lui.

Le docteur Trublet logeait dans une vieille maison, au plus haut de la rue de Seine. Pradel emmena Nanteuil, dans l'idée que Socrate ne refuserait rien à une jolie femme. Constantin Marc, qui ne pouvait vivre, à Paris, loin des comédiens, les accompagna. L'affaire Chevalier commençait à l'amuser. Il la trouvait comique, c'est-à-dire appartenant aux comédiens. Bien que l'heure de la consultation fût passée, le salon du docteur était encore plein de gens qui voulaient être guéris. Trublet les renvoya et reçut, dans son cabinet, les gens de théâtre. Il se tenait devant une table encombrée de livres et de papiers. Contre la fenêtre, un fauteuil articulé s'étalait, infirme et cynique. Le directeur de l'Odéon exposa l'objet de sa visite, et il conclut :

— Le service de Chevalier ne sera célébré à l'église que si vous attestez que ce malheureux garçon ne jouissait pas de toute sa raison.

Le docteur Trublet déclara que Chevalier pouvait bien se passer du service religieux.

— Adrienne Lecouvreur, qui valait mieux que lui, s'en est passé. Mademoiselle Monime, après sa mort, n'eut point de messe et, comme vous savez, on lui refusa « l'honneur de pourrir dans un vilain cimetière, avec tous les gueux du quartier ». Elle ne s'en trouva pas plus mal.

— Vous n'ignorez pas, docteur Socrate, répondit Pradel, que les comédiens sont les plus religieux des hommes. Mes pensionnaires seraient désolés s'ils ne pouvaient assister à la messe de leur camarade. Ils se sont déjà assuré le concours de plusieurs artistes lyriques et la musique sera très belle.

— Ça, c'est une raison, dit Trublet. Je n'y contredis pas. Charles Monselet, qui était un homme d'esprit, songea, peu d'heures avant sa mort, à sa messe en musique. « Je connais beaucoup d'artistes de l'Opéra, dit-il, j'aurai un *Pie Jesu* aux truffes. » Mais, puisque l'archevêché n'autorise pas, cette fois, le concert spirituel, il conviendrait de le remettre à une autre occasion.

— Pour ce qui est de moi, répliqua le directeur, je n'ai aucune croyance religieuse. Mais je considère que l'Église et le Théâtre sont deux grandes puissances sociales et qu'il y a intérêt à ce qu'elles soient amies et alliées. Je ne manque jamais, pour ma part, une occasion de sceller l'alliance. Au prochain carême, je ferai lire par Durville un sermon de Bourdaloue. Je suis subventionné : je dois être concordataire.

» Et puis, quoi qu'on en dise, le catholicisme est

encore la forme la plus acceptable de l'indifférence religieuse.

— Eh bien ! objecta Constantin Marc, si vous voulez montrer de la déférence à l'Église, pourquoi lui poussez-vous, de force ou de ruse, un cercueil dont elle ne veut pas ?

Le docteur parla dans le même sentiment et finit par dire :

— Mon cher Pradel, ne vous occupez donc pas de cette affaire-là.

Mais alors Nanteuil, les yeux ardents, la voix sifflante :

— Il faut qu'il aille à l'église, docteur ; signez ce qu'on vous demande, écrivez qu'il n'avait pas sa raison. Je vous en prie.

Il n'y avait pas que de la religion dans ce désir. Il s'y mêlait un sentiment intime et un fonds obscur de vieilles croyances, ignorées d'elle-même. Elle espérait que, porté à l'église, aspergé d'eau bénite, Chevalier serait apaisé, deviendrait un bon mort et ne la tourmenterait plus. Elle craignait, au contraire, que, privé de bénédictions et de prières, il n'errât sans cesse autour d'elle, maudit et malfaisant. Et, plus simplement, dans sa peur de le revoir, elle voulait que les prêtres aussi prissent soin de l'enterrer, que tout le monde s'y mît, pour qu'il le fût davantage, autant qu'il était possible et tout à fait. Ses lèvres tremblaient ; elle tordait ses mains jointes.

Trublet, vieux connaisseur, la regardait avec intérêt. Il avait l'intelligence et le goût de la machine féminine. Celle-ci le ravissait. En l'observant, sa face camuse brillait de plaisir.



— Soyez tranquille, mon enfant. Il y a toujours moyen de s'entendre avec l'Église. Ce que vous me demandez n'est pas dans mes attributions; je suis un médecin laïque. Mais nous avons aujourd'hui, Dieu merci! des médecins religieux qui envoient leurs malades aux eaux ecclésiastiques et dont la fonction spéciale est de constater les guérisons miraculeuses. J'en connais un qui loge dans le quartier; je vais vous donner son adresse. Allez le voir, l'évêché n'a rien à lui refuser. Il arrangera votre affaire.

— Non pas, dit Pradel. Vous avez donné vos soins à ce malheureux Chevalier. C'est à vous de délivrer un certificat.

Romilly approuva :

— Évidemment, docteur. Vous êtes médecin du théâtre. Il faut laver son linge sale en famille.

Et Nanteuil tourna vers Socrate un regard de prière.

— Mais, demanda Trublet, qu'est-ce que vous voulez que je dise?

— C'est bien simple, répondit Pradel. Dites qu'il était, dans une certaine mesure, irresponsable.

— Vous me sollicitez bonnement à parler comme un médecin des tribunaux. C'est trop exiger de moi.

— Vous croyez donc, docteur, que Chevalier était en possession de sa pleine et entière responsabilité morale?

— Je crois, au contraire, qu'il n'était responsable de ses actes à aucun degré.

— Alors?...

— Mais je crois aussi qu'il ne différait nullement en cela de vous, de moi, de tous les autres hommes. Mes confrères légistes distinguent entre les responsabilités individuelles. Ils ont des procédés pour reconnaître les

responsabilités pleines et celles auxquelles il manque un ou plusieurs quartiers. Il est remarquable, d'ailleurs, que, pour faire condamner un malheureux, ils lui trouvent toujours une pleine responsabilité... Et la leur, elle est donc pleine... comme la lune?

Et le docteur Socrate développa devant les gens de théâtre étonnés une ample théorie du déterminisme universel. Il remonta jusqu'aux origines de la vie. Et, semblable au Silène de Virgile qui, barbouillé du suc des mûres, chantait à des bergers de Sicile et à la naïade Églé l'origine du monde, il se répandit en paroles abondantes :

— Appeler un malheureux à répondre de ses actes!... mais, quand le système solaire n'était encore qu'une pâle nébuleuse, formant dans l'éther une couronne légère d'une circonférence mille fois plus vaste que l'orbite de Neptune, il y avait belle lurette que nous étions tous conditionnés, déterminés, destinés irrévocablement et que votre responsabilité, ma chère enfant, la mienne, celle de Chevalier, celle de tous les hommes, était, non pas atténuée, mais abolie d'avance. Tous nos mouvements, causés par des mouvements antérieurs de la matière, sont soumis aux lois qui gouvernent les forces cosmiques, et la mécanique humaine n'est qu'un cas particulier de la mécanique universelle.

Il montra de la main une armoire fermée :

— J'ai là, en bouteilles, de quoi transformer, abolir ou exaspérer la volonté de cinquante mille hommes.

— Ce ne serait pas de jeu, objecta Pradel.

— J'en conviens, ce ne serait pas de jeu. Mais ces substances ne sont pas essentiellement des produits de

laboratoire. Le laboratoire combine, il ne crée rien. Ces substances sont éparses dans la nature. A l'état libre, elles nous enveloppent et nous pénètrent, elles déterminent notre volonté : elles conditionnent notre libre arbitre, qui n'est que l'illusion causée en nous par l'ignorance de nos déterminations.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda Pradel ahuri.

— Je dis que la volonté est une illusion causée par l'ignorance où nous sommes des causes qui nous obligent à vouloir. Ce qui veut en nous, ce n'est pas nous, ce sont des myriades de cellules d'une activité prodigieuse, que nous ne connaissons pas, qui ne nous connaissent pas, qui s'ignorent les unes les autres, et qui pourtant nous constituent. Elles produisent par leur agitation d'innombrables courants que nous appelons nos passions, nos pensées, nos joies, nos souffrances, nos désirs, nos craintes et notre volonté. Nous nous croyons maîtres de nous, et seulement une goutte d'alcool excite, pour les engourdir ensuite, ces éléments par lesquels nous sentons et voulons.

Constantin Marc interrompit le docteur :

— Pardon! Puisque vous parlez de l'action de l'alcool, je voudrais vous consulter à ce sujet. Je bois un petit verre d'armagnac après chaque repas. Ce n'est pas trop, dites-moi?

— C'est beaucoup trop. L'alcool est un poison. Si vous avez chez vous une bouteille d'eau-de-vie, jetez-la par la fenêtre.

Pradel était pensif. Il estimait qu'en supprimant la volonté et la responsabilité chez tous les hommes,

le docteur Socrate lui faisait un tort personnel.

— Vous direz ce que vous voudrez. La volonté et la responsabilité ne sont pas des illusions. Ce sont des réalités tangibles et fortes. Je sais à quoi m'engage mon cahier des charges, et j'impose ma volonté à mon personnel.

Et il ajouta avec amertume :

— Je crois à la volonté, à la responsabilité morale, à la distinction du bien et du mal. Sans doute, selon vous, ce sont des idées bêtes...

— Assurément, répondit le docteur, ce sont des idées bêtes. Mais elles nous sont très convenables, puisque nous sommes des bêtes. On l'oublie toujours. Ce sont des idées bêtes, augustes et salutaires. Les hommes ont senti que, sans ces idées, ils deviendraient tous fous. Ils n'avaient que le choix de la bêtise ou de la fureur. Ils ont raisonnablement choisi la bêtise. Tel est le fondement des idées morales.

— Quel paradoxe ! s'écria Romilly.

Le docteur poursuivit avec sérénité :

— La distinction du bien et du mal dans les sociétés humaines n'est jamais sortie de l'empirisme le plus grossier. Elle a été constituée dans un esprit tout pratique et par simple commodité. Nous ne nous en préoccupons pas pour un cristal ou pour un arbre. Nous pratiquons l'indifférence morale à l'endroit des animaux. Nous la pratiquons à l'endroit des sauvages. Cela nous permet de les exterminer sans remords. C'est ce qu'on appelle la politique coloniale. On ne voit pas non plus que les croyants exigent de leur dieu une haute moralité. Dans



l'état actuel de la société, ils n'admettraient pas volontiers qu'il fût libidineux et se compromît avec des femmes; mais ils trouvent bon qu'il soit vindicatif et cruel. La morale est le consentement mutuel à garder ce qu'on a, terre, maisons, meubles, femmes, et notre vie. Elle n'implique chez ceux qui s'y soumettent aucun effort particulier d'intelligence ou de caractère. Elle est instinctive et féroce. La loi écrite la suit de près et s'accorde assez bien avec elle. Aussi voit-on que les hommes d'un grand cœur ou d'un beau génie furent presque tous accusés d'impiété et, comme Socrate, fils de Phénarète, et Benoît Malon, frappés par la justice de leur pays. Et l'on peut dire qu'un homme qui n'a pas été condamné tout au moins à la prison honore médiocrement sa patrie.

— Il y a des exceptions, dit Pradel.

— Il y en a peu, répondit le docteur Trublet.

Mais Nanteuil suivait son idée :

— Mon petit Socrate, vous pouvez bien attester qu'il était fou. C'est la vérité. Il n'avait pas sa raison. Je le sais bien, moi.

— Sans doute, il était fou, ma chère enfant. Mais c'est une question de savoir s'il l'était plus que les autres hommes. L'histoire tout entière de l'humanité, remplie de supplices, d'extases et de massacres, est une histoire de déments et de furieux.

— Docteur, demanda Constantin Marc, est-ce que par hasard vous n'admireriez pas la guerre? C'est pourtant une chose splendide, quand on y pense. Les animaux se dévorent simplement entre eux. Les hommes ont imaginé de se massacrer en beauté. Ils ont appris à s'entre-tuer

avec des cuirasses étincelantes, sous des casques surmontés de panaches et desquels tombent des crinières peintes en rouge. Par l'usage de l'artillerie et l'art des fortifications, ils ont introduit la chimie et les mathématiques dans la destruction nécessaire. C'est une invention sublime. Et, puisque l'extermination des êtres nous apparaît comme le but unique de la vie, la sagesse de l'homme est d'avoir fait de cette extermination une jouissance et une splendeur... Car enfin vous ne pouvez nier, docteur, que le meurtre est une loi de la nature, et que, par conséquent, il est divin.

A quoi le docteur Socrate répondit :

— Nous ne sommes que de malheureux animaux et pourtant nous sommes à nous-mêmes notre providence et nos dieux. Les animaux inférieurs, dont les règnes immémoriaux ont précédé le nôtre sur cette planète, l'ont transformée par leur génie et leur courage. Les insectes ont tracé des chemins, fouillé la terre, creusé les troncs d'arbres et les rochers, bâti des maisons, fondé des cités, changé le sol, l'air et les eaux. Le travail des plus humbles, des madrépores, a créé des îles et des continents. Tout changement matériel produit un changement moral, puisque les mœurs dépendent du milieu. La transformation que l'homme à son tour fait subir à la terre est certes plus profonde et plus harmonieuse que les transformations opérées par les autres animaux. Pourquoi l'humanité ne parviendrait-elle pas à changer la nature jusqu'à la rendre pacifique? Pourquoi l'humanité tout infime qu'elle est et sera, ne réussirait-elle pas un jour à supprimer ou, du moins, à régler la concurrence

vitale? Pourquoi n'abolirait-elle pas enfin la loi du meurtre? On peut beaucoup attendre de la chimie. Pourtant je ne vous répons de rien. Il est possible que notre race persiste dans la mélancolie, le délire, la manie, la démence et la stupeur jusqu'à sa fin lamentable dans la glace et les ténèbres. Ce monde est peut-être irrémédiablement mauvais. En tous cas, je m'y serai bien amusé. On y jouit d'un spectacle divertissant et je commence à croire que Chevalier était plus fou que les autres hommes d'avoir volontairement quitté sa place.

Nanteuil prit une plume sur le bureau et la tendit, trempée d'encre, au docteur.

Il commença d'écrire :

« Ayant été plusieurs fois appelé à donner mes soins à...

Il s'interrompit et demanda le prénom de Chevalier :

— Aimé, répondit Nanteuil.

» ... à Aimé Chevalier, j'ai pu constater dans son économie certains troubles de la sensibilité, de la vue et de la motilité, indices ordinaires...

Il alla prendre un livre sur un rayon de sa bibliothèque.

— Ce serait un grand hasard si je ne découvrais pas de quoi confirmer mon diagnostic dans ces leçons du professeur Ball sur les maladies mentales.

Il feuilleta le livre.

— Et tenez, mon cher Romilly, voici ce que je trouve pour commencer; à la dix-huitième leçon, page 389 : « On rencontre beaucoup de fous parmi les acteurs. » Cette observation du professeur Ball me rappelle que l'illustre Cabanis demanda un jour au docteur Esprit Blanche si le théâtre n'était pas une cause de folie.

— Vraiment? demanda Romilly, inquiet.

— N'en doutez point, répondit Trublet. Mais écoutez ce que dit à cette même page le professeur Ball : « Il est incontestable que les médecins sont extrêmement prédisposés à l'aliénation mentale. » Et rien n'est plus vrai. Parmi les médecins, les prédestinés entre tous sont les aliénistes. Il est souvent difficile de décider lequel est le plus fou, du fou ou de son médecin. On dit aussi que les hommes de génie sont enclins à la folie. C'est certain. Toutefois il ne suffit pas d'être un imbécile pour être raisonnable.

Il feuilleta un moment encore les *Leçons* du professeur Ball, puis il se remit à écrire :

» ... indices ordinaires de l'excitation maniaque, et, si l'on considère que le sujet était d'un tempérament névropathique, on aura lieu de croire que sa constitution le conduisit à la folie, qui, selon les professeurs les plus autorisés, n'est que l'exagération du caractère habituel de l'individu, et il n'est pas possible de lui accorder une entière responsabilité morale. »

Il signa et tendit le papier à Pradel :

— Voilà qui est innocent et trop vide de sens pour contenir le moindre mensonge.

Pradel se leva :

— Croyez bien, cher docteur, que nous ne vous aurions pas demandé de mentir.

— Pourquoi? Je suis médecin. Je tiens boutique de mensonges. Je soulage, je console. Peut-on consoler et soulager sans mentir?

Puis, regardant Nanteuil avec sympathie :



— Les femmes et les médecins savent seuls combien le mensonge est nécessaire et bienfaisant aux hommes.

Et, comme Pradel, Constantin Marc et Romilly prenaient congé :

— Passez donc par la salle à manger. J'ai reçu un petit fût de vieil armagnac. Vous allez m'en dire des nouvelles.

Nanteuil était restée dans le cabinet du docteur.

— Mon petit Socrate, j'ai passé une nuit affreuse. Je l'ai vu...

— Pendant votre sommeil?

— Non, tout éveillée.

— Vous êtes sûre que vous ne dormiez pas?

— J'en suis sûre.

Il pensa lui demander si la vision avait parlé. Mais il retint la question sur ses lèvres, de peur de suggérer à un sujet si sensible des hallucinations de l'ouïe, qu'en raison de leur caractère impérieux, il redoutait bien plus que les hallucinations de la vue. Il savait la docilité des malades à obéir aux ordres que des voix leur donnent. Renonçant à interroger Félicie, il s'avisa, à tout hasard, de lever les scrupules de conscience qui pouvaient la troubler. Toutefois, ayant observé que, d'ordinaire, le sentiment de la responsabilité morale est faible chez les femmes, il n'y fit pas grand effort et se contenta de dire légèrement :

— Ma chère enfant, il ne faut pas vous croire responsable de la mort de ce malheureux. Le suicide passionnel est l'aboutissant fatal d'un état pathologique. Tout individu qui se suicide devait se suicider. Vous n'êtes que la cause

occasionnelle d'un accident déplorable assurément, mais dont il ne faut pas exagérer l'importance.

Il jugea que c'en était assez sur ce point et s'appliqua tout de suite à dissiper les terreurs dont elle était environnée. Il s'efforça de la persuader par des raisonnements simples qu'elle voyait des images sans réalité, purs reflets de sa propre pensée. Pour illustrer sa démonstration, il lui conta une histoire rassurante :

— Un médecin anglais, lui dit-il, soignait une dame, comme vous très intelligente, qui, comme vous, voyait des chats sous les meubles et était visitée par des fantômes. Il la persuada que ces apparences ne répondaient à rien. Elle le crut et ne se troubla point. Un jour qu'après une longue retraite elle reparaissait dans le monde, entrant dans un salon, elle vit la maîtresse de la maison qui lui montrait un fauteuil et l'invitait à s'asseoir. Elle vit aussi, dans ce fauteuil, un vieux gentleman narquois. Elle se dit que, de ces deux personnes, l'une était nécessairement imaginaire et, décidant que le gentleman n'existait pas, elle s'assit dans le fauteuil. En touchant le fond, elle respira. A compter de ce jour, elle ne vit plus aucun fantôme d'homme ni de bête. Avec le vieux gentleman narquois, elle les avait étouffés tous sous son séant.

Félicie secoua la tête :

— Ça n'a pas de rapport.

Elle voulait dire que son fantôme à elle n'était point un vieux monsieur falot, sur lequel on s'assied, que c'était un mort jaloux, qui ne la visitait pas sans dessein. Mais elle craignait de parler de ces choses, et, laissant tomber ses bras sur ses genoux, elle se tut.

La voyant ainsi accablée et morne, il lui représenta que ces troubles de la vision n'étaient ni rares ni bien graves, et qu'ils se dissipaient promptement sans laisser de traces.

— Moi aussi, ajouta-t-il, j'ai eu une vision.

— Vous?

— Oui, j'ai eu une vision, il y a une vingtaine d'années, en Égypte.

Il s'aperçut qu'elle le regardait avec curiosité et il commença le récit de son hallucination, après avoir allumé toutes les lampes électriques, pour dissiper les fantômes de l'ombre.

— Du temps que j'étais médecin au Caire, chaque année, au mois de février, je remontais le Nil jusqu'à Louksor, et de là, j'allais, avec des amis, visiter dans le désert les tombeaux et les temples. Ces promenades à travers les sables se font à dos d'âne. La dernière fois que je me rendis à Louksor, je louai un jeune ânier, dont l'âne blanc, Rhamsès, était plus vigoureux que les autres. Cet ânier, qui se nommait Sélim, était aussi plus robuste, plus svelte et plus beau que les autres âniers. Il avait quinze ans. Ses yeux doux et farouches brillaient sous un voile magnifique de longs cils noirs; son visage brun était d'un ovale ferme et pur. Il marchait pieds nus dans le désert, d'un pas qui faisait songer à ces danses de guerriers dont parle la Bible. Tous ses mouvements avaient de la grâce; sa gaieté de jeune animal était charmante. En piquant de la pointe de son bâton l'échine de Rhamsès, il causait avec moi dans un langage court, mêlé d'anglais, de français et d'arabe; il parlait volontiers des voyageurs qu'il avait conduits et qu'il croyait être tous des princes ou des

princesses; mais, si je le questionnais sur ses parents et ses compagnons, il se taisait, d'un air d'indifférence et d'ennui. Quand il mendiait la promesse d'un bon baschich, le nasillement de sa voix prenait des inflexions caressantes. Il méditait des ruses subtiles et dépensait des trésors de prières pour se faire donner une cigarette. S'apercevant qu'il m'était agréable que les âniers traitassent leurs animaux avec douceur, il baisait devant moi Rhamsès sur les naseaux, et, durant les haltes, valsait avec lui. Il se montrait parfois ingénieux à obtenir ce qu'il désirait. Mais il était trop imprévoyant pour jamais témoigner la moindre reconnaissance de ce qu'il avait obtenu. Avidé de piastres, il convoitait plus ardemment encore les menus objets qui brillent et qu'on peut cacher, les épingles d'or, les bagues, les boutons de manchettes, les briquets en nickel; quand il voyait une chaîne d'or, son visage s'éclairait d'une lueur de volupté.

» L'été qui suivit fut le temps le plus dur de ma vie. Une épidémie de choléra avait éclaté dans la Basse-Égypte. Je courais la ville du matin au soir dans un air embrasé. Les étés du Caire sont accablants pour les Européens. Nous traversions les semaines les plus chaudes que j'eusse encore connues. J'appris un jour que Sélim, amené devant le tribunal indigène du Caire, venait d'être condamné à mort. Il avait assassiné une enfant de fellahs, une petite fille de neuf ans, pour lui voler ses anneaux d'oreilles, et il l'avait jetée dans une citerne. Les anneaux, tachés de sang, avaient été retrouvés sous une grosse pierre, dans la vallée des Rois. C'était de ces bijoux sauvages que les Nubiens nomades façonnent au marteau avec des



shellings ou des pièces de quarante sous. On me dit que Sélim serait certainement pendu, parce que la mère de la fillette refusait le prix du sang. Le khédive en effet n'a pas le droit de grâce, et le meurtrier, selon la loi musulmane, ne peut racheter sa vie que si les parents de la victime acceptent de lui une somme d'argent en compensation. J'étais trop occupé pour penser à cette affaire. Je m'expliquai facilement que Sélim, rusé, mais irréfléchi, caressant, insensible, eût joué avec la fillette, lui eût arraché ses anneaux, l'eût tuée et cachée. Bientôt je n'y songeai plus. Du vieux Caire l'épidémie s'étendait sur les quartiers européens. Je visitais trente et quarante malades par jour et je faisais à chacun d'abondantes injections veineuses. Je souffrais de désordres au foie, j'étais ravagé d'anémie, je tombais de fatigue. Pour ménager mes forces, il me fallait prendre un peu de repos à midi. Je m'étendais, après le déjeuner, dans la cour intérieure de ma maison et, là, je me baignais pour une heure dans cette ombre africaine épaisse et fraîche comme de l'eau. Un jour que j'étais couché de la sorte dans ma cour sur mon divan, au moment où j'allumais une cigarette, je vis venir Sélim. Il souleva de son beau bras de bronze la tenture de la porte et s'approcha de moi, dans sa robe bleue. Il ne parlait pas, mais il souriait de son sourire innocent et sauvage et ses lèvres d'un rouge sombre découvrait des dents éclatantes. Ses yeux, sous l'ombre azurée des cils, brillaient de désir en regardant ma montre posée sur la table.

» Je pensai qu'il s'était échappé. Et j'en étais surpris, non que les captifs soient étroitement surveillés dans ces prisons orientales où les hommes, les femmes, les chevaux

et les chiens sont mêlés dans des cours mal closes, sous la garde d'un soldat armé d'un bâton. Mais les musulmans ne sont jamais tentés de fuir leur sort. Sélim s'agenouilla avec une grâce suppliante, et approcha ses lèvres de ma main, pour la baiser selon la coutume antique. Je ne dormais pas et j'en eus la preuve. J'eus aussi la preuve que l'apparition avait été courte. Quand Sélim disparut, je remarquai que ma cigarette qui brûlait n'avait pas encore de cendre.

— Est-ce qu'il était mort quand vous l'avez vu? demanda Nanteuil.

— Non pas, répondit le docteur. J'appris, quelques jours après, que Sélim, dans sa prison, tressait de petites corbeilles, ou qu'il jouait, pendant de longues heures, avec un chapelet de boules de verre, et qu'aux visiteurs européens, surpris de la douceur caressante de ses yeux, il demandait une piastre en souriant : la justice musulmane est lente. Il fut pendu six mois plus tard. Personne, ni lui-même, n'y fit grande attention. J'étais alors en Europe.

— Et depuis il n'est pas revenu?

— Jamais.

Nanteuil le regarda, déçue.

— J'avais cru qu'il était venu quand il était mort. Mais du moment qu'il était en prison, bien sûr que vous ne pouviez pas le voir chez vous, et que c'était une idée.

Le docteur, comprenant la pensée de Félicie, se hâta d'y répondre :

— Ma petite Nanteuil, croyez-moi. Les fantômes des morts n'ont pas plus de réalité que les fantômes des vivants.

Sans prendre garde à ce qu'il disait, elle lui demanda si vraiment c'était parce qu'il souffrait du foie qu'il avait eu une vision. Il répondit qu'il pensait que le mauvais état des organes digestifs, une fatigue diffuse, une tendance à la congestion, l'avaient prédisposé.

— Il y eut, je crois, ajouta-t-il, une cause plus immédiate. Étendu sur mon divan, j'avais la tête très basse. Je la soulevai pour allumer une cigarette et la laissai retomber aussitôt. Cette attitude favorise singulièrement les hallucinations. Il suffit parfois de se coucher la tête renversée, pour voir, pour entendre, des formes, des sons imaginaires. C'est pourquoi je vous conseille, mon enfant, de dormir avec un traversin et un gros oreiller.

Elle se mit à rire.

— Comme maman, alors!... majestueusement!

Puis, sautant sur une autre idée :

— Dites donc, Socrate, ce sale individu, pourquoi l'avez-vous vu plutôt qu'un autre? Vous lui aviez loué un âne, vous n'y pensiez plus. Et il est venu. C'est tout de même drôle.

— Vous me demandez pourquoi celui-là plutôt qu'un autre. Je serais bien embarrassé de vous le dire. Souvent nos visions, liées avec nos pensées intimes, nous en présentent l'image; parfois, elles ne s'y rattachent en rien et nous montrent une figure inattendue.

Il l'exhorta de nouveau à ne pas se laisser effrayer par des fantômes.

— Les morts ne reviennent pas. Quand l'un d'eux vous apparaît, soyez assurée que vous voyez une imagination de votre cerveau.

Elle demanda :

— Pouvez-vous me garantir qu'il n'y a rien après la mort?

— Mon enfant, il n'y a rien après la mort qui puisse vous effrayer.

Elle se leva, prit son petit sac et son manuscrit, tendit la main au docteur :

— Vous ne croyez à rien, vous, mon vieux Socrate.

Il la retint un moment dans l'antichambre, lui recommanda de se ménager, de mener une vie calme et rafraîchissante, de prendre du repos.

— Si vous croyez que c'est facile dans notre métier!... Demain, j'ai une répétition au foyer, une répétition sur la scène, une robe à essayer; ce soir, je joue. Et voilà plus d'un an que je mène cette vie-là.



## X

**S**ous le grand vide réservé par la hauteur des voûtes au vol des prières moutonnait le troupeau bigarré des êtres humains.

Ils étaient là, tous, au pied du catafalque entouré de lumières et couvert de fleurs : Durville, le vieux Maury, Delage, Vicar, Destrée, Léon Clim, Valroche, Aman, Regnard, Pradel et Romilly, et Marchegeay, le régisseur. Elles étaient là toutes, madame Ravaud, madame Doulce, Ellen Midi, Duvernet, Herschell, Falempin, Stella, Marie-Claire, Louise Dalle, Fagette, Nanteuil, agenouillées et vêtues de noir, comme des élégies. Quelques-unes lisaient dans des livres de messe. Il y en avait qui pleuraient. Toutes apportaient au moins au cercueil de leur camarade

leurs paupières battues et leur teint blêmi par le froid du matin. Des journalistes, des acteurs, des auteurs dramatiques, des familles entières de ces artisans qui vivent du théâtre et une foule de curieux emplissaient la nef.

Les chantres poussaient les cris lamentables du *Kyrie eleison*; le prêtre baisa l'autel, se tourna vers le peuple et dit :

— *Dominus vobiscum.*

Romilly, enveloppant du regard le public :

— Chevalier a une bonne salle.

— Regarde donc Louise Dalle, dit Fagette. Pour avoir l'air en deuil, elle a mis un waterproof en caoutchouc noir.

Demeuré un peu en arrière avec Pradel et Constantin Marc, le docteur Trublet faisait, à voix basse, selon sa coutume, ses essais moraux :

— Remarquez, dit-il, que, sur l'autel et autour du cercueil, on allume, en guise de cierges, de petites veilleuses sur des queues de billard et qu'ainsi l'on offre au Seigneur de l'huile à quinquet pour de la cire vierge. Les hommes pieux qui vivent dans le sanctuaire ont été de tout temps enclins à faire à leur dieu de ces petites tromperies. L'observation n'est pas de moi; elle est, je crois, de Renan.

Le célébrant, à droite de l'autel, récitait à voix basse :

— *Nolumus autem vos ignorare fratres de dormientibus ut non contristemini, sicut et ceteri qui spem non habent.*

— Qui est-ce qui prend le rôle de Florentin? demanda Durville à Romilly.

— C'est Regnard : il n'y sera pas plus mauvais que Chevalier.

Pradel tira Trublet par la manche :

— Docteur Socrate, je vous prie de me dire si, comme savant, comme physiologiste, vous voyez de graves difficultés à ce que l'âme soit immortelle.

Il demandait cela en homme affairé et pratique qui a besoin d'un renseignement personnel.

— Vous savez sans doute, mon cher ami, répondit Trublet, ce que disait à ce sujet l'oiseau de Cyrano. Un jour Cyrano de Bergerac entendit deux oiseaux converser dans un arbre. L'un disait : « L'âme des oiseaux est immortelle. — Ce n'est pas douteux, répliqua l'autre. Mais ce qui ne se conçoit pas, c'est que des êtres qui n'ont ni bec ni plumes, qui n'ont pas d'ailes et qui marchent sur deux pieds, croient avoir, comme les oiseaux, une âme immortelle. »

— C'est égal, dit Pradel, d'entendre l'orgue, ça me f... des idées pieuses.

— *Requiem æternam dona eis, Domine.*

L'auteur célèbre de *la Nuit du 23 Octobre 1812* apparut dans l'église, et, au même moment, il fut partout à la fois, dans la nef, sous le porche et dans le chœur. Comme le Diable boiteux, il fallait qu'enfourchant sa béquille il volât par-dessus les têtes pour passer comme il le fit en un clin d'œil du député Morlot, qui, libre penseur, restait sur le parvis, à Marie-Claire agenouillée sous le catafalque.

Dans la même seconde, il chuchota aux oreilles de tous et de toutes des paroles agiles :

— Pradel, concevez-vous ce garçon qui plante là son rôle, un rôle excellent, et va se suicider comme une gourde? Il se brûle la cervelle l'avant-veille de la première. Il nous oblige à faire un raccord et nous retarde de huit jours. Quel crétin! Il était diablement mauvais. Mais c'est une justice à lui rendre : il sautait bien, l'animal. Mon bon Romilly, nous faisons le raccord aujourd'hui à deux heures. Veillez à ce que Regnard ait la copie de son rôle et sache grimper sur les toits. Pourvu qu'il ne nous claque pas dans les mains, comme Chevalier! S'il allait aussi se suicider, celui-là! Ne riez pas. Il y a un sort sur certains rôles. Ainsi, dans mon *Marino Faliero*, le gondolier Sandro se casse le bras à la répétition générale. On me donne un autre Sandro. Il se foule le pied à la première représentation. On m'en donne un troisième, il attrape la fièvre typhoïde... Ma petite Nanteuil, je te confierai une magnifique création quand tu seras aux Français. Mais j'ai juré mes grands dieux de ne plus faire jouer une seule pièce dans ce théâtre-ci.

Et tout aussitôt, sous la petite porte qui ferme le chœur du côté de l'Épître, montrant à des confrères l'építaphe de Racine, scellée dans le mur, en Parisien curieux des antiquités de sa ville, il rappelait l'histoire de cette pierre; il disait que le poète avait été enseveli, selon son désir, à Port-Royal-des-Champs, au pied de la fosse de M. Hamon, et qu'après la destruction de l'abbaye et la violation des sépulcres, le corps de messire Jean Racine, secrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, avait été transporté sans honneurs à Saint-Étienne-du-Mont. Et il contait comment la pierre tombale, portant, sous le cimier







de chevalier et l'écu au cygne d'argent, l'inscription composée par Boileau et mise en latin par M. Dodart, avait servi de dalle dans le chœur de la petite église de Magny-Lessart, où elle avait été trouvée en 1808.

— La voici ! ajouta-t-il. Elle était brisée en six morceaux et le nom de Racine effacé par les souliers des paysans. On a rajusté les fragments et refait les lettres qui manquaient.

Sur ce sujet il s'étendait avec sa vivacité et son abondance coutumières, tirant de sa prodigieuse mémoire une multitude de faits curieux et d'amusantes historiettes, animant l'histoire et passionnant l'archéologie. Son admiration et sa colère jaillissaient coup sur coup, avec violence dans la solennité du lieu, à travers la pompe de la cérémonie.

— Je voudrais bien savoir, par exemple, quels sont les goujats stupides qui ont scellé cette pierre dans ce mur. *Hic jacet nobilis vir Johannes Racine*. Ce n'est pas vrai ! Ils font mentir l'épithaphe de l'honnête Boileau. Le corps de Racine n'est pas à cette place. Il a été déposé dans la troisième chapelle à gauche en entrant. Quels idiots !

Et, soudain tranquille, il montra la pierre tombale de Pascal.

— Elle provient du musée des Petits-Augustins. On n'aura jamais assez de louanges pour Lenoir, qui, sous la Révolution, recueillit, conserva...

Il improvisa un second cours familial d'archéologie lapidaire, plus brillant que le premier, fit de l'histoire de Pascal un drame amusant et terrible, et disparut. Il était resté en tout dix minutes dans l'église.

## HISTOIRE COMIQUE

Sur ces têtes pleines de soucis mondains et de désirs profanes le *Dies iræ* grondait comme un orage :

*Mors stupebit et natura,  
Quum resurget creatura  
Judicanti responsura.*

— Dites-donc, Dutil : comment cette petite Nanteuil, qui est jolie et intelligente, a-t-elle pu se mettre avec un sale cabot comme Chevalier?

— Votre ignorance du cœur des femmes m'étonne.

— Herschell était plus jolie quand elle était brune.

*Qui Mariam absolvisti  
Et latronem exaudisti  
Mihi quoque spem dedisti.*

— Il faut que j'aille déjeuner.

— Est-ce que vous connaissez quelqu'un qui connaisse le ministre?

— Durville est claqué. Il souffle comme un phoque.

— Faites-moi donc passer une petite note sur Marie Falempin. Elle a été délicieuse dans *les Trois Magots*, je vous assure.

*Inter oves locum præsta  
Et ab hædis me sequestra,  
Statuens in parte dextra.*



— Alors, c'est pour Nanteuil qu'il s'est fait sauter le caisson? Une petite grue qui ne vaut pas son derrière plein d'eau chaude!

Le célébrant mit le vin et l'eau dans le calice et dit :

— *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti...*

— Est-ce que, vraiment, docteur, il s'est tué parce que Nanteuil ne voulait plus de lui?

— Il s'est tué, répondit Trublet, parce qu'elle en aimait un autre. L'obsession des images génétiques détermine parfois la manie et la mélancolie.

— Vous ne connaissez pas les cabots, docteur Socrate, dit Pradel. Il s'est tué pour faire un effet, pas pour autre chose.

— Il n'y a pas que les cabots, dit Constantin Marc, qui éprouvent un besoin irrésistible d'attirer à tout prix l'attention sur eux. L'année dernière, chez moi, à Saint-Bartholomé, pendant qu'on battait à la machine, un enfant de treize ans mit dans l'engrenage son bras, qui fut broyé jusqu'à l'épaule. Le médecin qui l'avait amputé lui demanda, en faisant un pansement, pourquoi il s'était ainsi mutilé. L'enfant avoua que c'était pour qu'on fit attention à lui.

Cependant Nanteuil, les yeux secs et les lèvres serrées, regardait fixement le drap noir qui recouvrait le cercueil et attendait avec impatience qu'il y eût assez d'eau bénite, de cierges et de prières latines sur le mort pour qu'il s'en allât bon et résigné. Elle l'avait revu, cette nuit, et elle pensait qu'il était revenu parce que les prêtres n'avaient pas encore prononcé sur lui les paroles de paix. Puis,

songeant qu'un jour elle mourrait aussi et serait couchée comme cet homme dans un cercueil, sous un drap noir, elle frissonna d'épouvante et ferma les yeux. L'idée de la vie était si puissante en elle qu'elle se figurait la mort comme une vie affreuse. Elle eut peur de mourir, et elle pria pour vivre longuement. Agenouillée, la tête inclinée et la cendre voluptueuse de ses cheveux légers lui tombant sur le front, elle lisait, pénitente profane, dans son livre, des paroles qu'elle ne comprenait pas et qui la rassuraient :

« Seigneur Jésus-Christ, Roi de gloire, délivrez les âmes de tous les fidèles défunts des peines de l'enfer et des profondeurs de l'abîme. Délivrez-les de la gueule du lion. Que l'enfer ne les ensevelisse pas et qu'ils ne tombent pas dans les ténèbres; mais que saint Michel, le prince des Anges, les conduise à la lumière sainte, que vous avez promise à Abraham et à sa postérité... »

Au moment de l'Élévation, l'assistance, pénétrée d'un vague sentiment que le mystère devenait plus auguste, cessa les conversations particulières et affecta quelque apparence de recueillement. Et, dans le silence des orgues, au tintement de la clochette agitée par un enfant, les têtes se courbèrent. Puis, après le dernier évangile, quand, l'office terminé, le prêtre, suivi de ses acolytes, s'approcha du catafalque au chant du *Libera*, il y eut dans la foule un mouvement de délivrance et l'on se bouscula un peu pour défilier devant le cercueil. Les femmes, dont la piété, la tristesse et la contrition dépendaient de leur immobilité et de leur agenouillement, furent tout de suite ramenées à leurs idées coutumières par le mouvement et les

rencontres du défilé. Elles échangèrent entre elles et avec les hommes les propos de leur état :

— Tu sais, dit Ellen Midi à Falempin, que Nanteuil entre à la Comédie-Française.

— Pas possible!

— L'engagement est signé.

— Comment a-t-elle obtenu ça?...

— C'est pas en jouant la comédie, bien sûr, répondit Ellen qui commença une histoire très scandaleuse.

— Prends garde, dit Falempin, elle est derrière toi.

— Je la vois bien! Elle en a eu, un front, de venir ici, crois-tu?

Marie-Claire coula dans l'oreille de Durville une nouvelle extraordinaire :

— On dit qu'il s'est suicidé. Eh bien! ce n'est pas vrai. Il ne s'est pas suicidé du tout. Et la preuve, c'est qu'on l'enterre à l'église.

— Alors? demanda Durville.

— Monsieur de Ligny l'a surpris avec Nanteuil et l'a tué.

— Allons donc!

— Je t'assure que je suis bien informée.

Les conversations devenaient vives et familières.

— Vous voilà, vieux marcheur!

— La recette baisse déjà.

— Stella s'est fait recommander par dix-sept députés, dont neuf de la commission du budget.

— Je lui avais pourtant dit, à Herschell : « Le petit Bocquet, ce n'est pas votre affaire. Il vous faut un homme sérieux. »

Quand la bière, aux bras des croque-morts, passa sous

le portail, les rayons délicieux d'un soleil d'hiver descendirent sur les visages des femmes et sur les roses du cercueil. Rangés des deux côtés du parvis, quelques jeunes gens des Écoles cherchaient les figures célèbres; les petites ouvrières des ateliers voisins, se tenant deux à deux enlacées, méditaient les toilettes des actrices. Et, dressés contre le porche sur leurs pieds endoloris, deux vagabonds, accoutumés à vivre sous le grand ciel doux ou farouche, tournaient lentement des regards mornes, tandis qu'un collégien contemplait avec ivresse les cheveux ardents qui tordaient leurs flammes sur la nuque de Fagette.

Arrêtée devant les portes, au plus haut des degrés, elle causait avec Constantin Marc et quelques journalistes :

— ... Monsieur de Ligny? Il était assidu chez moi bien avant de connaître Nanteuil. Il me regardait des heures entières, avec des yeux passionnés, sans oser rien me dire. Je le recevais volontiers parce qu'il était très convenable. C'est une justice à lui rendre : il a d'excellentes manières. Il se montrait aussi réservé que possible. Enfin, un jour, il me déclara qu'il était amoureux fou de moi. Je lui répondis que, puisqu'il me parlait sérieusement, je ferais de même; que j'éprouvais un vrai chagrin de le voir dans cet état; que, chaque fois que pareille chose arrivait, j'en étais vivement contrariée; que j'étais une femme sérieuse, que j'avais arrangé ma vie et que je ne pouvais rien pour lui. Il était désespéré. Il m'annonça qu'il partait pour Constantinople, qu'il ne reviendrait plus. Il ne se décidait ni à rester ni à s'en aller. Il tomba malade. Nanteuil, qui croyait que je l'aimais et que je



voulais le garder, se donna tout le mal possible pour me le prendre. Elle lui fit des avances folles. Je la trouvais parfois un peu ridicule, mais, comme vous pensez bien, je ne faisais aucun obstacle à ses projets. De son côté, monsieur de Ligny, pour me donner du regret, du dépit, que sais-je? dans l'espoir de me rendre jalouse, répondait très clairement aux avances de Nanteuil. Voilà comment ils se mirent ensemble. J'en fus enchantée. Nanteuil et moi, nous sommes les meilleures amies du monde.

Madame Douce, entre la haie des curieux, descendait lentement les degrés et se donnait l'illusion d'entendre la foule murmurer : « C'est la Douce ! »

Elle saisit Nanteuil au passage, la pressa sur son cœur, et, dans un beau mouvement de charité chrétienne, l'enveloppa de son manteau, en disant avec des sanglots :

— Essaie de prier, mon enfant, et prends cette médaille. Elle a été bénie par le pape. C'est un père dominicain qui me l'a donnée.

Madame Nanteuil, un peu essoufflée, mais qui rajeunissait depuis qu'elle recommençait d'aimer, sortit la dernière. Durville lui serra la main.

— Ce pauvre Chevalier! murmura-t-il.

— Ce n'était pas une mauvaise nature, répondit madame Nanteuil. Mais il a manqué de tact. Un homme du monde ne se suicide pas de cette manière. Ce garçon n'avait pas d'éducation.

Le corbillard se mit en mouvement dans l'ombre colossale du Panthéon et descendit la rue Soufflot, bordée de librairies. Les camarades de Chevalier, les employés du théâtre, le directeur, le docteur Socrate, Constantin Marc,

quelques journalistes et quelques curieux suivirent. Le clergé et les actrices prirent place dans les voitures. Nanteuil, malgré l'avis contraire de madame Douce, suivit avec Fagette dans un coupé de place.

Le temps était beau. On causait familièrement derrière le corbillard.

— Mais c'est au diable bouilli, le cimetière!

— Montparnasse? trente minutes au plus.

— Tu sais que Nanteuil est engagée à la Comédie-Française?

— Est-ce que nous répétons aujourd'hui? demanda Constantin Marc à Romilly.

— Certainement, à trois heures, au foyer. Nous répétons jusqu'à cinq heures. Ce soir, je joue; demain, je joue; dimanche, je joue en matinée et le soir... Nous autres comédiens, nous n'avons jamais fini, il faut toujours recommencer, toujours donner de sa personne...

Le poète Adolphe Meunier lui mit la main sur l'épaule :

— Ça va bien, Romilly?

— Et vous, Meunier?... Toujours pousser le rocher de Sisyphe. Et ce ne serait rien. Mais le succès ne dépend point que de nous. Si la pièce est mauvaise et tombe, tout ce que nous y avons mis, notre travail, notre talent, un morceau de notre vie s'écroule avec... Et ce que j'en ai vu de ces éboulements! Que de fois la pièce s'est abattue sous moi, comme une rosse, et m'a fichu par terre! Ah! si l'on n'était puni que de ses fautes!...

— Mon cher Romilly, répliqua vivement Meunier, croyez-vous que notre fortune, à nous auteurs dramatiques, ne dépende pas des comédiens autant que de

nous-mêmes? Croyez-vous que jamais ils ne jettent bas, par leur imprudence ou leur maladresse, une œuvre qui s'élançait de haut vol? Est-ce que nous aussi, comme le légionnaire de César, nous ne sommes pas saisis de trouble et d'angoisse à cette pensée que notre sort n'est pas assuré par notre propre valeur, mais qu'il dépend de ceux qui combattent avec nous?

— C'est la vie, cela! dit Constantin Marc. En toute entreprise, partout et toujours, nous payons pour les fautes des autres.

— Il n'est que trop vrai, reprit Meunier, qui venait de voir tomber son drame lyrique de *Pandolphe et Clarimonde*. Mais cette iniquité nous révolte.

— Elle ne doit nullement nous révolter, répliqua Constantin Marc. Il y a une loi sacrée qui gouverne le monde, à laquelle nous devons obéir, que nous devons adorer, c'est l'injustice, l'auguste, la sainte injustice. Elle est bénie partout sous les noms de bonheur, fortune, génie et grâce. C'est une faiblesse de ne pas la reconnaître et la vénérer sous son vrai nom.

— C'est bizarre, ce que vous dites là! fit le doux Meunier.

— Réfléchissez, reprit Constantin Marc. Vous aussi, vous êtes du parti de l'injustice, puisque vous recherchez les honneurs, et que vous voulez raisonnablement étouffer vos concurrents, désir naturel, injuste et légitime. Connaissez-vous rien de plus stupide et de plus odieux que ces gens que nous avons vu réclamer la justice? L'opinion publique, qui n'est pourtant pas bien intelligente, le sens commun, qui n'est pourtant pas un sens

supérieur, a senti qu'ils étaient au rebours de la nature, de la société, de la vie.

— Certainement, dit Meunier, mais la justice...

— La justice n'est que le rêve de quelques imbéciles. L'injustice, c'est la pensée même de Dieu. La doctrine du péché originel suffirait seule à me rendre chrétien, et la doctrine de la grâce renferme en elle toutes les vérités humaines et divines.

— Vous avez la foi? demanda respectueusement Romilly.

— Je n'ai pas la foi, mais je voudrais l'avoir. Je la considère comme le bien le plus précieux dont on puisse jouir en ce monde. A Saint-Bartholomé, je vais à la messe tous les dimanches et fêtes, et je n'ai pas entendu une seule fois le curé faire son prône, sans me dire : « Je donnerais tout ce que j'ai, ma maison, mes champs, mes bois, pour être aussi bête que cet animal-là. »

Michel, le jeune peintre à la barbe mystique, disait à Roger, le décorateur :

— Ce pauvre Chevalier avait des idées. Mais toutes n'étaient pas bonnes. Un soir, il entra radieux et transfiguré dans la brasserie, s'assit près de nous, et, tordant son vieux feutre entre ses longs doigts rouges, s'écria : « J'ai découvert la vraie manière de jouer le drame. Personne jusqu'ici n'a su jouer le drame, personne, entendez-vous! » Et il nous conta sa découverte : « Je viens de la Chambre. On m'avait fait grimper à l'amphithéâtre. Je voyais les députés grouiller comme des insectes noirs au fond d'un puits. Tout à coup un petit homme, trapu, monte à la tribune. Il avait l'air de porter



sur son dos un sac de charbon. Il écartait les coudes et fermait les poings. Il était comique, quoi ! Il avait l'accent méridional et faisait des fautes de diction. Il parla des travailleurs, des prolétaires, de la justice sociale. C'était superbe ; sa voix, son geste, vous prenaient aux entrailles ; la salle faillit crouler sous les applaudissements. Je me suis dit : « Ce qu'il fait, je le ferai au théâtre, et mieux. Moi, un comique, je jouerai le drame. Les grands rôles de drame doivent, pour produire leur effet, être tenus par un comique, mais qui ait de l'âme. » Et le pauvre garçon croyait avoir conçu un art nouveau. « On verra », disait-il.

A l'angle du boulevard Saint-Michel, un journaliste s'approcha de Meunier :

— Est-ce vrai que Robert de Ligny a été amoureux fou de Fagette ?

— S'il l'aime, ce n'est pas depuis longtemps. Il y a quinze jours, au théâtre, il m'a demandé : « Qu'est-ce que c'est que cette petite blonde ? » Et il montrait Fagette.

— Je ne sais d'où vient, disait le courriériste d'un journal du soir au courriériste d'un journal du matin, cette manie que nous avons de calomnier l'humanité. Je suis étonné, au contraire, du nombre de braves gens que je découvre. C'est à croire que les hommes ont la pudeur du bien qu'ils font, et qu'ils se cachent pour accomplir des actes de dévouement et de générosité... N'est-ce pas votre avis ?

— Moi, répondit le courriériste d'un journal du matin, chaque fois que j'ai ouvert une porte par méprise, je le dis au propre et au figuré, j'ai découvert une ignominie insoupçonnée. Si tout à coup la société se retournait

comme un gant et qu'on en vît le dedans, nous tomberions tous évanouis de dégoût et d'effroi.

— Dans le temps, dit Roger au peintre Michel, j'ai connu sur la Butte l'oncle de Chevalier. Il était photographe et s'habillait comme un astrologue. C'était un vieux fou qui envoyait toujours à un client le portrait d'un autre. Les clients réclamaient... Mais pas tous. Il y en avait même qui se trouvaient ressemblants.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il a fait faillite et il s'est pendu.

Sur le boulevard Saint-Michel, Pradel, qui marchait au côté de Trublet, profitait encore de l'occasion pour se renseigner sur l'immortalité de l'âme et la destinée de l'homme après la mort. Il n'obtenait rien qui lui parût suffisamment positif et répétait :

— Je voudrais savoir.

A quoi le docteur Socrate répondait :

— Les hommes ne sont pas faits pour savoir; les hommes ne sont pas faits pour comprendre. Ils n'ont pas ce qu'il faut pour cela. Un cerveau d'homme est plus grand et plus riche en circonvolutions qu'un cerveau de gorille, mais il n'y a de l'un à l'autre aucune différence essentielle. Nos plus hautes pensées et nos plus vastes systèmes ne seront jamais que le prolongement magnifique des idées que contient la tête des singes. Ce que nous savons de plus que le chien sur l'univers nous amuse et nous flatte; c'est peu de chose en soi et nos illusions croissent avec nos connaissances.

Mais Pradel n'écoutait plus. Il récitait mentalement le discours qu'il devait prononcer sur la tombe de Chevalier.

Quand le convoi tourna vers les pelouses défleuries qui couvrent l'avenue de l'Observatoire, le tramway lui céda le passage, par respect pour la mort.

Trublet en fit la remarque.

— Les hommes, dit-il, respectent la mort, parce qu'ils estiment justement que, s'il est respectable de mourir, chacun est assuré d'être respectable du moins en cela.

Les comédiens émus s'entretenaient entre eux de la mort de Chevalier. Durville, mystérieusement, d'une voix profonde, révélait le drame :

— Ce n'est pas un suicide. C'est un crime passionnel. Monsieur de Ligny a surpris Chevalier avec Nanteuil. Il lui a tiré sept balles de revolver. Deux balles ont atteint notre malheureux camarade à la tête et à la poitrine, quatre se sont perdues et la cinquième a effleuré Nanteuil au-dessous du sein gauche.

— Nanteuil est blessée?

— Légèrement.

— Monsieur de Ligny sera poursuivi?

— On étouffera l'affaire, et l'on aura raison. Mais je suis exactement informé.

Dans les voitures aussi, les comédiennes semaient des bruits divers. Les unes croyaient à un meurtre, les autres à un suicide.

— Il s'est tiré un coup de revolver dans la poitrine, assurait Falempin. Il n'était que blessé. Le médecin l'a dit : si on lui avait donné des soins à temps, on l'aurait sauvé. Mais ils l'ont laissé sur le plancher, baignant dans son sang.

Et madame Douce dit à Ellen Midi :

— Moi, il m'est arrivé bien souvent de m'approcher d'un lit de mort. Alors je m'agenouille et je prie. Aussitôt, je me sens pénétrée d'une sérénité céleste.

— Vous avez de la chance ! lui répondit Ellen Midi.

Au bout de la rue Campagne-Première, sur les boulevards larges et gris, ils sentirent tous la longueur du chemin parcouru et la tristesse du passage. Ils sentirent que derrière ce cercueil ils avaient franchi les confins de la vie et qu'ils étaient chez les morts. A leur droite, s'étendaient les marbriers et les fleuristes funéraires, des étalages de pots de fleurs et le mobilier économique des tombes, jardinières en zinc, couronnes d'immortelles en ciment, anges gardiens en plâtre. A leur gauche, ils voyaient derrière le mur bas du cimetière se dresser les croix blanches entre les têtes nues des tilleuls et partout ils respiraient, dans la poussière pâle, la mort, la mort banale, régulière, administrée par la Ville et l'État et pauvrement enjolivée par la piété des familles.

Entre les deux lourds piliers de pierre, surmontés de sabliers ailés, ils passèrent. Le char s'avança lentement sur le sable qui criait dans le silence. Il semblait, au milieu des maisons des morts, avoir doublé de hauteur. Les gens du cortège lisaient sur les tombes des noms célèbres ou regardaient la statue d'une jeune fille assise, un livre à la main. Le vieux Maury déchiffrait sur les épitaphes l'âge des défunts. Les vies courtes et plus encore les vies moyennes l'affligeaient comme un mauvais présage. Mais, quand il rencontrait des morts exemplaires par leur grand âge, il en recevait avec joie l'espérance et la probabilité d'un long reste de vie.



Le char s'arrêta au milieu d'une allée latérale. Le clergé et les femmes descendirent de voiture. Delage reçut dans ses bras, du haut du marchepied, la bonne madame Ravaud, qui devenait un peu lourde, et tout à coup, moitié railleur, moitié sérieux, il lui fit des propositions. Elle n'était plus jeune; elle avait un demi-siècle de théâtre. Delage, en ses vingt-cinq ans, la trouvait prodigieusement vieille. Et, tout en lui parlant à l'oreille, il s'excitait, s'entêtait, devenait sincère, la désirait vraiment, par curiosité perverse, par envie de faire quelque chose d'extraordinaire et certitude d'être de force à le faire, peut-être par instinct professionnel de joli garçon, et parce qu'enfin, ayant d'abord demandé ce qu'il ne voulait pas, il commençait à vouloir ce qu'il avait demandé. Madame Ravaud s'échappa, indignée et flattée.

Et le cercueil allait à bras d'homme par un chemin étroit bordé de cyprès nains, sous un bourdonnement de prières.

*In paradisum deducant te Angeli, in tuo adventu suscipiant te Martyres et perducant te in civitatem sanctam Jerusalem, Chorus Angelorum te suscipiat et cum Lazaro, quondam paupere, æternam habeas requiem.*

Bientôt il n'y eut plus de voie tracée. Il fallut, à la suite du cercueil agile, du prêtre et des enfants de chœur, s'éparpiller, enjamber les pierres couchées et se couler entre les cippes et les stèles. On perdait, on retrouvait le mort. Nanteuil mettait de l'ardeur à le poursuivre, inquiète, brusque, son livre à la main, tirant sa jupe accrochée aux grilles, et frôlant les couronnes sèches qui laissaient sur sa robe des têtes d'immortelles. Enfin, les premiers

arrivés sentirent l'âcre odeur de la terre fraîche et, du haut des dalles voisines, virent la fosse dans laquelle descendait le cercueil.

Les comédiens avaient fait libéralement les frais de l'enterrement; ils s'étaient cotisés pour acheter à leur camarade ce qu'il lui fallait de terre, deux mètres concédés pour cinq ans. Romilly, au nom des acteurs de l'Odéon, avait versé à l'Administration 300 francs, exactement 301 fr. 80 centimes. Il avait même dessiné un projet de monument, une stèle brisée à laquelle des masques comiques étaient suspendus. Mais à ce sujet on n'avait pas pris de décision.

Le célébrant bénit la fosse. Et le prêtre et les enfants murmurèrent des paroles alternées :

— *Requiem æternam dona ei, Domine.*

— *Et lux perpetua luceat ei.*

— *Requiescat in pace.*

— *Amen.*

— *Anima ejus et animæ omnium fidelium defunctorum, per misericordiam Dei, requiescant in pace.*

— *Amen.*

— *De profundis...*

Chacun vint jeter de l'eau bénite sur le cercueil. Nanteuil surveilla tout, les prières, les pelletées de terre, les aspersions, puis, agenouillée sur un coin de tombe, à l'écart, elle récita avec ferveur : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

Pradel, au bord de la fosse, parla. Il se défendit de faire un discours. Mais le théâtre de l'Odéon ne pouvait pas laisser partir sans une parole d'adieu un jeune artiste aimé de tous.

— Je dirai donc, au nom de la grande et cordiale famille dramatique, les mots qui sont dans tous les cœurs...

Groupés autour de l'orateur dans des attitudes classées, les comédiens écoutaient avec une science profonde. Ils écoutaient en action, de l'oreille, de la bouche, de l'œil, des bras, des jambes. Ils écoutaient chacun dans sa manière, avec noblesse, ingénuité, douleur ou révolte, selon son emploi.

Non, le directeur du théâtre ne laisserait pas partir sans une parole d'adieu le vaillant comédien qui, dans sa trop courte carrière, avait donné plus que des espérances.

— Chevalier, fougueux, inégal, inquiet, communiquait à ses créations un caractère particulier, une physionomie distinctive. Nous l'avons vu, il y a bien peu de jours, je pourrais dire : il y a bien peu d'heures, imprimer à une figure épisodique un relief puissant. L'illustre auteur de la pièce en était frappé. Chevalier touchait au succès. Il avait le feu sacré. On s'est demandé la cause de sa fin si cruelle. Ne cherchez pas. Chevalier est mort de son art : il est mort de la fièvre dramatique. Il est mort dévoré par la flamme qui tous nous consume lentement. Hélas ! le théâtre, dont le public voit seulement les sourires et les larmes aussi douces que les sourires, est un maître jaloux qui exige de ses serviteurs un dévouement absolu, les plus douloureux sacrifices, et qui parfois demande des victimes. Adieu, Chevalier, au nom de tous vos camarades. Adieu !

Les mouchoirs essuyèrent des larmes. Les comédiens pleuraient sincèrement ; ils pleuraient sur eux.

Quand ils se furent tous écoulés, le docteur Trublet,

resté seul dans le cimetière avec Constantin Marc, embrassa du regard la multitude des tombes.

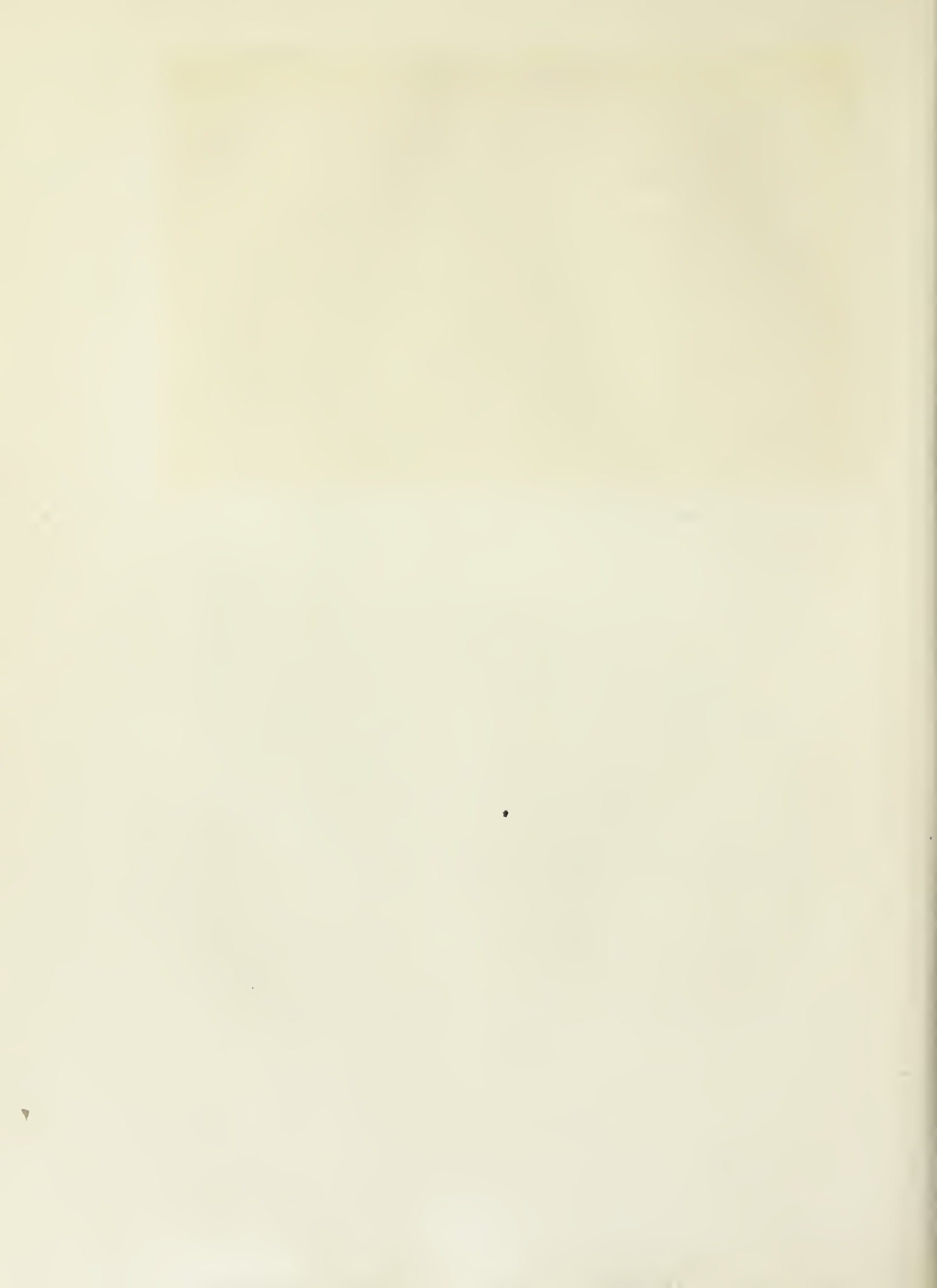
— Vous rappelez-vous, dit-il, une réflexion d'Auguste Comte : « L'humanité est composée de morts et de vivants. Les morts sont de beaucoup les plus nombreux » ? Certes, les morts sont de beaucoup les plus nombreux. Par leur multitude et la grandeur du travail accompli, ils sont les plus puissants. Ce sont eux qui gouvernent; nous leur obéissons. Nos maîtres sont sous ces pierres. Voici le législateur qui a fait la loi que je subis aujourd'hui, l'architecte qui a bâti ma maison, le poète qui a créé les illusions qui nous troublent encore, l'orateur qui nous a persuadés avant notre naissance. Voici tous les artisans de nos connaissances vraies ou fausses, de notre sagesse et de nos folies. Ils sont là, les chefs inflexibles, auxquels on ne désobéit pas. En eux est la force, la suite et la durée... Qu'est-ce qu'une génération de vivants, en comparaison des générations innombrables des morts ? Qu'est-ce que notre volonté d'un jour, devant leur volonté mille fois séculaire ?... Nous révolter contre eux, le pouvons-nous ? Nous n'avons pas seulement le temps de leur désobéir !

— Enfin, vous y venez, docteur Socrate ! s'écria Constantin Marc ; vous renoncez au progrès, à la justice nouvelle, à la paix du monde, à la pensée, vous vous soumettez à la tradition... Vous consentez à la vieille erreur, à la bonne ignorance, à la vénérable iniquité de nos pères. Vous rentrez dans la tradition française, vous vous soumettez à la coutume antique, à l'autorité des ancêtres.

— Où prenez-vous la coutume et la tradition ? demanda



Trublet; où prenez-vous l'autorité? Il y a des traditions inconciliables, des coutumes diverses, des autorités opposées. Les morts ne nous imposent pas une volonté. Ils nous soumettent à des volontés contradictoires. Les opinions du passé qui pèsent sur nous sont incertaines et confuses. En nous écrasant, elles se détruisent les unes les autres. Tous ces morts ont vécu, comme nous, dans le trouble et la contradiction. Chacun en son temps a fait à sa manière, dans la haine ou l'amour, le songe de la vie. Faisons ce rêve à notre tour, avec bienveillance et joie, s'il est possible, et allons déjeuner. Je vais vous mener dans un petit bouchon de la rue Vavin, chez Clémence, qui ne fait qu'un plat, mais un plat prodigieux : le cassoulet de Castelnaudary, qu'il ne faut pas confondre avec le cassoulet à la mode de Carcassonne, simple gigot de mouton aux haricots. Le cassoulet de Castelnaudary contient des cuisses d'oie confites, des haricots préalablement blanchis, du lard et un petit saucisson. Pour être bon, il faut qu'il ait cuit longuement sur un feu doux. Le cassoulet de Clémence cuit depuis vingt ans. Elle remet dans le poêlon tantôt de l'oie ou du lard, tantôt un saucisson ou des haricots, mais c'est toujours le même cassoulet. Le fond reste; et ce fond antique et précieux lui donne la saveur que, dans les tableaux des vieux maîtres vénitiens, on trouve aux chairs ambrées des femmes. Venez, je veux vous faire goûter le cassoulet de Clémence.





## XI

**A**PRÈS avoir fait sa prière, Nanteuil, sans écouter le discours de Pradel, sauta dans une voiture pour rejoindre Robert de Ligny, qui l'attendait devant la gare Montparnasse. Au milieu des passants, ils se donnèrent la main et se regardèrent sans se rien dire. Mieux que jamais ils se sentirent liés l'un à l'autre. Robert l'aimait.

Il l'aimait sans le savoir. Elle n'était pour lui, à ce qu'il croyait, qu'un plaisir dans la série infinie des plaisirs possibles. Mais le plaisir avait pris pour lui la forme de Félicie, et, s'il avait mieux réfléchi aux innombrables

femmes qu'il se promettait dans la vaste suite de sa vie nouvellement commencée, il aurait reconnu que, maintenant, c'était toutes des Félicies. Il aurait pu du moins s'apercevoir que, sans intention de lui être fidèle, il ne songeait pas à la tromper, et que, depuis qu'elle s'était donnée, il n'en avait pas désiré une autre. Il ne s'en apercevait pas.

Cette fois pourtant, sur cette place agitée et banale, en la voyant, non plus dans l'ombre voluptueuse de la nuit, ni sous ces lueurs caressantes de l'alcôve, qui donnaient à sa forme nue le vague délicieux d'une voie lactée, mais sous la dure lumière d'un jour diffus, aux clartés minutieuses d'un soleil sans gloire et sans ombres qui accusait sous la voilette les paupières brûlées de larmes, les joues nacrées et les lèvres froissées, il sentit qu'il éprouvait pour cette chair un goût mystérieux et profond.

Il ne l'interrogea pas. Ils se dirent des mots tendres. Et, comme elle avait très faim, il la mena déjeuner dans un cabaret connu, dont le nom brillait en lettres d'or sur une des vieilles maisons de la place. Ils se firent servir dans un jardin d'hiver, dont les rochers, le bassin et l'arbre étaient multipliés par des glaces encadrées de treillis vert. Devant la nappe, en consultant le menu, ils causèrent avec plus d'abandon qu'ils n'avaient fait jusqu'à là. Il lui disait que les émotions et les tracas de ces trois derniers jours l'avaient énervé, mais qu'il n'y pensait plus et que ce serait absurde de s'occuper encore de cette affaire. Elle lui parlait de sa santé, se plaignait de ne pouvoir dormir que d'un mauvais sommeil et d'avoir des rêves. Mais elle ne lui disait pas ce qu'elle voyait dans



ses rêves, et elle évitait de parler du mort. Il lui demanda si elle n'avait pas eu une matinée fatigante et pourquoi elle était allée jusqu'au cimetière, ce qui ne servait à rien.

Incapable de lui expliquer les profondeurs de son âme soumise aux rites, aux cérémonies propitiatoires et aux incantations, elle secoua la tête comme pour dire : « Fallait ».

Tandis qu'aux tables voisines des déjeuneurs achevaient leur repas, ils causèrent longtemps, tous deux à voix basse, en attendant d'être servis.

Robert s'était promis, il s'était juré de ne jamais reprocher à Félicie d'avoir eu Chevalier pour amant, ou même de lui faire une seule question à ce sujet. Et pourtant, par une sourde rancune, par une mauvaise humeur remontée, par une naturelle curiosité, et aussi parce qu'il l'aimait trop pour se contenir, il lui dit d'une voix amère :

— Tu as été avec lui, autrefois.

Elle se tut et ne nia pas. Non qu'elle sentît qu'il était désormais inutile de mentir. Au contraire, elle avait l'habitude de nier l'évidence, et, certes, elle avait trop le sens des hommes pour ignorer qu'en amour il n'y a pas de mensonge si grossier qu'ils ne puissent croire s'ils en ont envie. Mais cette fois, contre sa nature et son habitude, elle ne mentit pas. Elle avait peur d'offenser le mort. Elle pensait que le renier ce serait lui faire tort, lui retrancher sa part, l'irriter. Elle se tut, craignant de le voir venir s'accouder à la table avec son rire fixe et sa tête trouée, et de l'entendre dire de sa voix plaintive : « Félicie, tu n'as pas oublié, pourtant, notre petite chambre de la rue des Martyrs!... »

Ce que, depuis sa mort, il était devenu pour elle, elle n'aurait pu le dire, tant c'était hors de ses croyances et contraire à sa raison et tant les mots qui l'eussent exprimé lui semblaient vieux, ridicules et hors d'usage. Mais, d'une hérédité lointaine ou plutôt de quelques récits entendus dans son enfance, elle tirait le sentiment confus qu'il était au nombre de ces morts qui tourmentaient autrefois les vivants et qu'exorcisaient les prêtres : car, en pensant à lui, elle commençait instinctivement le signe de la croix et ne s'arrêtait que pour ne pas paraître ridicule.

Ligny, la voyant triste et troublée, se reprocha ses paroles dures et inutiles, et, dans le moment même où il se les reprochait, il en ajoutait d'aussi dures et d'aussi inutiles :

— Tu m'avais pourtant dit que ce n'était pas vrai !

Elle répondit avec ferveur :

— C'est que je voulais, vois-tu, que ce ne fût pas vrai.

Elle ajouta :

— Ah ! mon chéri, depuis que je suis à toi, je t'assure bien que je n'ai pas été à un autre. Je n'y ai pas de mérite : ça me serait impossible.

Comme les jeunes animaux, elle avait besoin de gaieté. Le vin, qui brillait dans son verre ainsi que de l'ambre liquide, fut une joie pour ses yeux et elle en mouilla sa langue avec volupté. Elle s'intéressa aux plats qu'on lui servait, et surtout aux pommes soufflées, semblables à des ampoules d'or. Puis elle observa les déjeuneurs attablés dans la salle et s'amusa d'eux, leur prêtant, sur leur mine, des sentiments ridicules ou des passions grotesques. Elle remarquait les regards malveillants que lui jetaient

les femmes, et les efforts que faisaient les hommes pour lui paraître beaux et considérables. Et elle fit une réflexion générale :

— Robert, as-tu remarqué que les gens ne sont jamais naturels? Ils ne disent pas une chose parce qu'ils la pensent. Ils la disent parce qu'ils croient que c'est celle-là qu'il fallait dire. Cette habitude les rend très ennuyeux. Et il est extrêmement rare de trouver quelqu'un de naturel. Toi, tu es naturel.

— En effet, je ne crois pas être poseur.

— Tu poses comme les autres. Mais tu poses dans ta nature. Je vois bien quand tu veux m'épater...

Elle lui parla de lui-même, et, ramenée par le cours involontaire de ses idées au drame de Neuilly, elle demanda :

— Ta mère ne t'a rien dit?

— Non.

— Elle a su, pourtant...

— C'est probable.

— Est-ce que tu t'entends bien avec elle?

— Mais oui!

— On dit qu'elle est encore très belle, ta mère. Est-ce vrai?

Il ne répondit pas et essaya de changer la conversation. Il n'aimait pas que Félicie lui parlât de sa mère ni s'occupât de sa famille. Monsieur et madame de Ligny jouissaient de la plus haute considération dans la société parisienne. M. de Ligny, diplomate d'origine et de carrière, était en soi très honorable. Il l'était même avant que de naître par les services diplomatiques que ses ancêtres avaient

rendus à la France. Son bisaïeul avait signé l'abandon de Pondichéry à l'Angleterre. Madame de Ligny vivait très correctement avec son mari. Mais, sans aucune fortune, elle menait grand train et ses toilettes étaient une des dernières gloires de la France. Elle recevait dans son intimité un ancien ambassadeur. Le vieillard, son âge, sa situation, ses opinions, ses titres, sa grande fortune rendaient cette liaison respectable. Madame de Ligny tenait à distance les dames de la République, et leur donnait, quand il lui plaisait, des leçons de convenances. Elle n'avait rien à redouter de l'opinion élégante. Robert savait qu'elle était respectable aux gens du monde. Mais il craignait toujours qu'en parlant d'elle Félicie ne le fit pas avec toute la réserve nécessaire. Il avait peur que, n'étant pas du monde, elle ne dît ce qu'il ne fallait pas dire. Il avait tort : Félicie ne connaissait pas la vie intime de madame de Ligny ; et, si elle l'avait connue, elle ne l'aurait pas blâmée. Cette dame lui inspirait une curiosité naïve et une admiration mêlée de crainte. Son amant ne voulant pas lui parler de sa mère, elle voyait dans cette réserve une morgue aristocratique et même une marque de mésestime qui révoltaient son orgueil de fille libre et de plébéienne. Elle lui disait avec aigreur : « Je peux bien te parler de ta mère. » La première fois, elle avait ajouté : « La mienne la vaut bien. » Mais elle s'était aperçue que c'était commun, et elle ne le disait plus.

Maintenant la salle était vide.

Elle regarda sa montre, et, voyant qu'il était trois heures :

— Il faut que je file. On répète *la Grille*, cet après-midi. Constantin Marc doit être déjà au théâtre... En voilà encore



un drôle de garçon ! Il raconte que, dans le Vivarais, il culbute toutes les femmes. Et il est si timide qu'il n'ose seulement pas causer avec Fagette et Falempin. Je lui fais peur. Ça m'amuse.

Elle était si lasse qu'elle n'avait pas le courage de se lever.

— C'est bizarre ! on dit partout que je suis engagée aux Français. Ce n'est pas vrai. Il n'en est même pas question... Bien sûr que je ne pourrai pas rester indéfiniment où je suis. A la longue, on s'abrutirait là dedans. Mais rien ne presse. J'ai un grand rôle à créer dans *la Grille*. On verra après. Ce que je demande, moi, c'est à jouer la comédie. Je n'ai pas envie d'entrer aux Français pour n'y rien faire.

Tout à coup, regardant devant elle avec des yeux pleins d'épouvante, elle se rejeta en arrière, pâlit et poussa un cri aigu. Puis ses paupières battirent, et elle murmura qu'elle étouffait.

Robert lui ouvrit son corsage et lui mouilla les tempes d'un peu d'eau.

Elle dit :

— Un prêtre ! j'ai vu un prêtre... Il était en surplis... Ses lèvres remuaient et ne faisaient pas de bruit... Il m'a regardée.

Il tâcha de la rassurer :

— Voyons, ma chérie, comment veux-tu qu'un prêtre, un prêtre en surplis, passe dans le restaurant ?

Elle écoutait, docile, et se laissait persuader :

— Tu as raison, tu as raison, je sais bien.

Très vite, dans sa petite tête, les illusions se dissipaient.

Elle était née deux cent trente ans après la mort de Descartes, dont elle n'avait jamais entendu parler, et qui lui avait pourtant enseigné l'usage de la raison, comme aurait dit le docteur Socrate.

A six heures, Robert la prit, au sortir de la répétition, sous les arcades et l'emmena en voiture.

Elle demanda :

— Où allons-nous?

Il hésita un peu.

— Tu ne veux pas retourner là-bas dans notre maison?

Elle se récria :

— Ah! non, par exemple! Jamais!

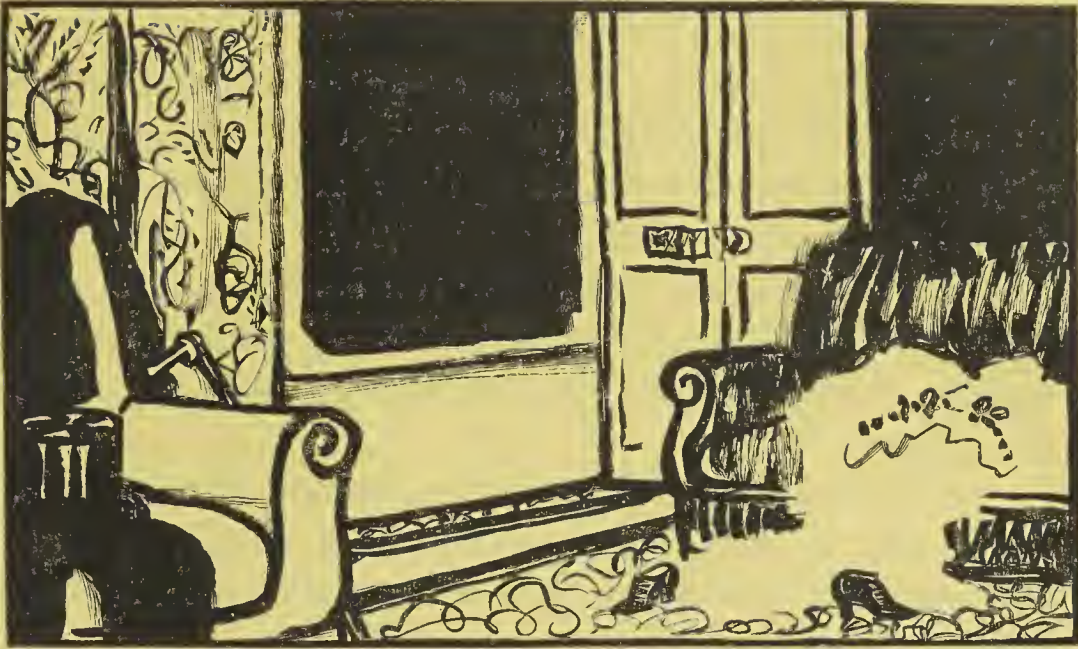
Il lui répondit qu'il l'avait pensé, qu'il chercherait autre chose : un petit rez-de-chaussée à Paris; qu'en attendant, pour aujourd'hui, ils se contenteraient d'un logis de hasard.

Elle le regarda, les yeux fixes et lourds, l'attira violemment à elle, et lui brûla l'oreille et le cou du souffle de son désir. Puis ses bras se détachèrent, elle retomba molle et triste à son côté.

Quand le fiacre s'arrêta :

— Tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas? mon Robert, de ce que je vais te dire : Pas aujourd'hui... demain...

Elle avait jugé nécessaire de faire ce sacrifice au mort jaloux.



## XII

**L**E lendemain, il la mena dans une chambre meublée, qu'il avait choisie banale, mais gaie, au premier étage d'un hôtel donnant sur un square, près de la Bibliothèque. Au milieu du square s'élevait, soutenue par des nymphes robustes, la vasque d'une fontaine. Les allées bordées de lauriers et de fusains étaient désertes et, de la place peu fréquentée, on entendait le murmure énorme et rassurant de la ville. La répétition avait fini très tard. Quand ils entrèrent dans la chambre, la nuit, déjà plus lente à venir en cette saison de neiges fondues, commençait d'assombrir

les tentures. Les grandes glaces de l'armoire et de la cheminée s'emplissaient de lueurs vagues et d'ombres.

Elle ôta sa veste de fourrure, alla regarder à la fenêtre, entre les rideaux, et dit :

— Robert, les marches du perron sont mouillées.

Il lui répondit qu'il n'y avait pas de perron, mais le trottoir et la chaussée, puis un autre trottoir et la grille du square.

— Tu es une Parisienne, tu connais bien cette place. Il y a au milieu, dans les arbres, une fontaine monumentale, avec des femmes énormes qui n'ont pas des seins aussi jolis que les tiens.

Dans son impatience, il l'aida à défaire sa robe de drap. Mais il ne trouvait pas les agrafes et s'égratignait aux épingles.

Il dit :

— Je suis maladroit.

Elle répondit en riant :

— Bien sûr que tu n'es pas aussi habile que madame Michon!... Ce n'est pas tant la maladresse; mais tu as peur de te piquer. Les hommes, c'est lâche. Tandis que les femmes, il faut bien qu'elles s'habituent à souffrir... C'est vrai! une femme, ça a mal presque tout le temps.

Il ne remarqua pas qu'elle était pâle, avec un cercle d'ombre autour des yeux. Il la désirait trop et ne la voyait plus.

Il lui dit :

— Elles sont très sensibles à la douleur, elles sont aussi très sensibles au plaisir... Connais-tu Claude Bernard?

— Non!



— C'était un grand savant. Il a dit qu'il n'hésitait pas à reconnaître à la femme la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale.

Nanteuil en dégrafant son corset :

— S'il a voulu dire par là que toutes les femmes sont sensibles, c'est un rude cornichon. Il aurait fallu lui envoyer Fagette, et il aurait vu s'il est facile d'en obtenir quoi que ce soit, dans le domaine... comment dit-il ça?... de la sensibilité physique et morale.

Et elle ajouta, avec un orgueil très doux :

— Ne t'y trompe pas, mon Robert, des femmes comme moi, il n'y en a pas des tas.

Comme il l'attirait dans ses bras, elle se dégagea :

— Tu me retardes.

Puis, assise et repliée sur elle-même pour défaire ses bottines :

— Tu ne sais pas? le docteur Socrate m'a raconté, l'autre jour, qu'il avait eu une apparition. Il a vu un ânier qui avait assassiné une petite fille. J'ai rêvé, cette nuit, de cette histoire-là; seulement, dans mon rêve, je ne savais jamais si l'ânier était un homme ou une femme. Ce qu'il était embrouillé, mon rêve!... A propos du docteur Socrate, devine de qui il est l'amant... De la dame qui tient le cabinet de lecture de la rue Mazarine. Elle n'est plus très jeune, mais elle est très intelligente. Est-ce que tu crois qu'il la trompe?... J'ôte mes bas, c'est plus convenable.

Et elle lui conta une histoire de théâtre :

— Je crois que, décidément, je ne resterai pas longtemps à l'Odéon.

— Pourquoi?

— Tu vas voir. Pradel m'a dit aujourd'hui, avant la répétition : « Ma petite Nanteuil, il n'y a jamais rien eu entre nous. C'est ridicule... » Il a été très convenable, mais il m'a fait comprendre que nous étions, l'un vis-à-vis de l'autre, dans une situation irrégulière qui ne pouvait se prolonger indéfiniment... Parce que tu sais que Pradel a établi une règle. Autrefois il choisissait parmi ses pensionnaires. Il avait des favorites, on criait. Maintenant, pour la bonne administration du théâtre, il les prend toutes, même celles qui ne lui plaisent pas, même celles qui lui déplaisent. Il n'y a plus de favorites. Tout va bien. Ah ! c'est un vrai directeur, cet homme-là.

Comme Robert, dans le lit, écoutait sans rien dire, elle alla le secourir :

— Alors, ça te serait égal que je me mette avec Pradel ?

— Non, ma chérie, non, ça ne me serait pas égal. Mais ce n'est pas ce que je dirais qui l'empêcherait.

Penchée sur lui, elle lui donnait des caresses ardentes, en forme de menaces et de châtiment, et elle lui criait :

— Tu ne m'aimes donc pas, que tu n'es pas jaloux ? Je veux que tu sois jaloux.

Puis, brusquement, elle s'éloigna de lui, et, retenant sur son épaule gauche la chemise qui avait glissé sous le sein droit, elle s'attarda devant la table de toilette et demanda avec inquiétude :

— Robert, tu n'as rien apporté ici de l'autre chambre ?

— Rien.

Alors, doucement, timidement, elle se coula dans le lit. Mais, à peine y était-elle étendue, qu'elle s'accouda à l'oreiller, et, le cou tendu, la bouche entr'ouverte, écouta.

Il lui semblait entendre ce bruit léger de pas dans le sable qu'elle avait entendu dans la maison du boulevard de Villiers. Elle courut à la fenêtre, vit l'arbre de Judée, la pelouse, la grille. Sachant ce qu'elle allait voir encore, elle voulut se cacher la tête dans les mains. Mais elle ne put soulever les bras, et le visage de Chevalier se dressa devant elle.





### XIII

ELLE était rentrée chez elle avec une fièvre ardente. Robert, ayant dîné en famille, regagna son grenier. Dans l'état où Nanteuil l'avait laissé, il était agacé et de très mauvaise humeur.

Sa chemise et son habit, préparés sur le lit par le valet de chambre, avaient l'air de l'attendre dans une attitude domestique et servile. Il commença de s'habiller avec une vivacité un peu rageuse. Il était impatient de sortir. Il ouvrit son œil-de-bœuf, écouta la rumeur de la ville et vit au-dessus des toits la lueur que faisait Paris dans le ciel. Il aspira toute la chair amoureuse amassée, par cette nuit d'hiver, dans les théâtres et les grands cabarets, les cafés-concerts et les bars.

Irrité de ce que Félicie avait déçu son désir, il était décidé à se contenter ailleurs, et, ne se sentant point de préférence, il se croyait seulement embarrassé de choisir; mais il s'aperçut bientôt qu'il n'avait envie d'aucune des femmes qu'il connaissait et qu'il n'avait même pas envie des inconnues. Il ferma sa fenêtre et s'assit devant le feu.

C'était un feu de coke : madame de Ligny, qui portait des manteaux de vingt-cinq mille francs, économisait sur la table et les feux. Elle ne souffrait pas qu'on brûlât du bois dans les chambres.

Il réfléchit à ses affaires dont, jusque-là, il s'était peu soucié, à la carrière où il était entré et qu'il voyait obscure devant lui. Le ministre était grand ami de sa famille. Montagnard cévenol, nourri de châtaignes, ses yeux éblouis clignaient aux tables fleuries. Trop fin pourtant et trop habile pour ne pas garder, sur la vieille aristocratie qui l'accueillait, l'avantage des dures volontés et des refus hautains, Ligny le connaissait et n'attendait de lui nulle faveur. En cela plus perspicace que sa mère, qui se croyait quelque pouvoir sur ce petit homme noir et velu, submergé par ses jupes impérieuses, chaque jeudi, du salon à la table. Il le jugeait désobligeant. Et puis il y avait quelque chose entre eux. Robert, par malchance, avait précédé son ministre dans l'intimité d'une personne que celui-ci aimait jusqu'à l'absurdité, madame de Neuilles, une femme galante. Et il croyait voir que le petit homme velu s'en doutait et l'en regardait de travers. Enfin il s'était fait au quai d'Orsay l'idée que les ministres ne peuvent et ne veulent jamais grand'chose. Mais il n'exagérait rien et croyait très possible de se faire

attacher au cabinet. Jusqu'ici ç'avait été son désir. Il tenait beaucoup à ne pas quitter Paris. Sa mère, au contraire, eût préféré qu'il allât à La Haye, où un poste de troisième secrétaire était vacant. Maintenant il se décidait tout à coup pour La Haye. « Je partirai, se dit-il. Le plus tôt sera le meilleur. » Sa résolution prise, il en examina les motifs. D'abord, c'était excellent pour son avenir. Ensuite, le poste de La Haye était agréable. Un camarade, qui l'avait occupé, vantait l'hypocrisie délicieuse de la petite capitale endormie, où tout était machiné, truqué pour l'agrément du corps diplomatique. Il considéra même que La Haye était l'auguste berceau d'un nouveau droit international, et il alla jusqu'à décrocher cette raison qu'il ferait plaisir à sa mère. Après quoi il s'aperçut qu'il voulait partir seulement à cause de Félicie.

Il eut sur elle des pensées qui n'étaient pas bienveillantes. Il la savait menteuse et peureuse, méchante pour ses amies. Il avait la preuve qu'elle aimait les plus sales cabots ou que, tout au moins, elle s'en arrangeait. Il n'était pas certain qu'elle ne le trompât pas, non qu'il eût rien découvert de suspect dans la vie qu'elle menait, mais parce qu'il doutait raisonnablement de toutes les femmes. Il se représenta tout le mal qu'il savait d'elle et se persuada que c'était une petite rosse; et, sentant qu'il l'aimait, il pensa qu'il l'aimait seulement parce qu'elle était très jolie. Cette raison lui parut bonne, mais, en y regardant, il s'aperçut qu'elle n'expliquait rien; qu'il aimait cette fille non parce qu'elle était très jolie, mais parce qu'elle était jolie d'une certaine manière, parce

qu'elle l'était à sa façon, étrangement, qu'il l'aimait pour ce qu'il y avait en elle de rare et d'incomparable, parce qu'enfin c'était une merveilleuse chose d'art et de volupté, un joyau vivant d'un prix inestimable. Alors, se sentant faible, il pleura, il pleura sa liberté perdue, sa pensée captive, son âme troublée, sa chair et son sang dévoués à un petit être faible et perfide.

A regarder le coke rouge dans la grille de la cheminée, il s'était brûlé les yeux. Il les ferma de douleur et vit, sous ses paupières closes, des nègres qui s'agitaient dans un tumulte obscène et sanglant. Tandis qu'il cherchait de quel livre de voyages, lu dans des années d'adolescence, sortaient ces noirs, il les vit diminuer, se résoudre en points imperceptibles et disparaître dans une Afrique rouge, qui peu à peu représenta la blessure aperçue à la lueur d'une allumette la nuit du suicide. Il songea :

— Cet imbécile de Chevalier. Je n'y pensais guère.

Tout à coup, sur ce fond de sang et de flamme parut la forme cambrée de Félicie, et il sentit en lui se tendre un désir cruel et chaud.



#### XIV

**I**L l'alla voir le lendemain, dans le petit appartement du boulevard Saint-Michel. Ce n'était pas son habitude. Il n'aimait guère à se rencontrer avec madame Nanteuil, qui était pourtant à son égard très polie et même obséquieuse, mais qui l'ennuyait et le gênait.

Ce fut elle qui le reçut dans le salon modique. Elle le remercia de l'intérêt qu'il portait à la santé de Félicie, l'instruisit que la pauvre enfant avait été, la veille au soir, agitée et souffrante, mais qu'elle allait mieux.

— Elle travaille son rôle, dans sa chambre. Je vais l'avertir que vous êtes ici. Elle sera bien contente de vous voir, monsieur de Ligny. Elle sait que vous l'aimez bien. Et les vrais amis sont rares, surtout dans le monde du théâtre.

Robert observait madame Nanteuil avec une attention qu'il ne lui avait pas encore prêtée. Il cherchait à voir en elle la figure que sa fille aurait plus tard. Volontiers il lisait en passant sur le visage des mères la bonne aventure des filles. Et cette fois il déchiffrait obstinément les traits et les formes de cette dame comme une intéressante prophétie. Il n'y lut rien qui fût de mauvais augure, ni de bon. Madame Nanteuil, grasse, le teint reposé, la peau fraîche, n'était pas désagréable, dans le mol empâtement de ses chairs. Mais sa fille ne lui ressemblait pas du tout.

La voyant toute calme et placide, il lui dit :

— Vous n'êtes pas nerveuse, vous ?

— Je ne l'ai jamais été. Ma fille ne tient pas de moi. C'est tout le portrait de son père. Il était délicat, sans avoir une mauvaise santé. Il est mort d'une chute de cheval... Vous prendrez bien une tasse de thé, monsieur de Ligny.

Félicie entra. Les cheveux répandus sur les épaules, elle était enveloppée d'un peignoir de laine blanche, retenu très lâche à la taille par une grosse cordelière de passementerie, et traînait ses mules rouges ; elle avait l'air d'un enfant. L'ami de la maison, Tony Meyer, marchand de tableaux, quand il la voyait dans ce vêtement, d'aspect un peu monacal, l'appelait frère Ange de Charolais, parce qu'il lui trouvait de la ressemblance avec un portrait de Nattier représentant mademoiselle de Charolais dans l'habit franciscain. Robert restait surpris et muet devant cette fillette.

— C'est gentil à vous, fit-elle, d'être venu prendre de mes nouvelles. Je vous remercie. Je vais mieux.

— Elle travaille beaucoup, elle travaille trop, dit madame Nanteuil. Son rôle de *la Grille* la fatigue.

— Mais non, maman.

On parla théâtre, et la conversation fut pauvre.

Dans un silence, madame Nanteuil demanda à M. de Ligny s'il recherchait toujours les vieilles gravures de modes.

Félicie et Robert la regardèrent sans comprendre. Ils lui avaient naguère parlé de gravures de modes pour expliquer des rendez-vous qu'ils n'avaient pu cacher. Mais ils n'y songeaient plus. Depuis lors, un morceau de la lune, comme disait le vieil auteur, était tombé dans leur amour; seule, madame Nanteuil, en son respect profond des fictions, se rappelait :

— Ma fille m'a dit que vous aviez beaucoup de ces gravures anciennes et qu'elle y trouvait des idées pour ses costumes.

— Parfaitement, madame, parfaitement.

— Venez, monsieur de Ligny, dit Félicie. Je voudrais vous montrer un projet de costume pour Cécile de Rochemaure.

Et elle l'entraîna dans sa chambre.

C'était une petite chambre tendue de papier fleuri, meublée d'une armoire à glace, de deux chaises de crin et d'un lit de fer à courtepointe de piqué blanc, surmonté d'un bénitier et d'un rameau de buis.

Elle lui donna un long baiser sur la bouche.

— Je t'aime, tu sais!

— C'est bien sûr?

— Oh! oui. Et toi?

— Moi aussi, je t'aime. Je n'aurais pas cru que je t'aimerais autant.

— Alors, c'est venu après.

— Ça vient toujours après.

— C'est vrai, ce que tu dis là, Robert. Avant, on ne sait pas.

Elle secoua la tête.

— J'ai été bien malade hier.

— Tu as vu Trublet? Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a dit que le repos, le calme m'était nécessaire... Mon chéri, il faudra que nous soyons raisonnables une quinzaine de jours encore. Ça t'ennuie?

— Mais oui.

— Moi aussi, ça m'ennuie. Mais qu'est-ce que tu veux?...

Il fit deux ou trois tours, furetant dans les coins. Elle le regardait avec un peu d'inquiétude, craignant qu'il ne l'interrogeât sur ses pauvres bijoux et ses pauvres bibelots, cadeaux modestes, mais dont on ne peut pas toujours expliquer l'origine. On dit ce qu'on veut, bien sûr, mais on peut se couper, avoir des ennuis, et vraiment ça n'en vaut pas la peine. Elle détourna son attention.

— Robert, ouvre ma boîte à gants.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ta boîte à gants?

— Les violettes que tu m'as données la première fois. Mon chéri, ne me quitte pas. Ne t'en va pas!... Quand je pense que tu peux t'en aller d'un jour à l'autre dans des pays étrangers, à Londres, à Constantinople, je deviens folle.

Il la rassura, lui dit qu'on avait pensé l'envoyer à



La Haye; mais qu'il n'irait pas, qu'il se ferait attacher au cabinet du ministre.

— Tu me promets?

Il promet sincèrement. Et elle devint très gaie.

Lui montrant la petite armoire à glace :

— Vois-tu, mon chéri, c'est là que j'étudie mon rôle. Quand tu es venu, je travaillais ma scène du quatre. Je profite de ce que je suis seule pour chercher le ton juste. Je tâche de dire large et fondu. Si j'écoutais Romilly, je détaillerais et ce serait mesquin. J'ai à dire : « Je ne vous crains pas. » C'est le grand effet du rôle. Sais-tu comment Romilly voudrait que je dise : « Je ne vous crains pas. » Je vais t'expliquer. Je mets la main sous le nez, j'écarte les doigts et je dis un mot à chaque doigt, séparément, sur un ton particulier, avec une physionomie spéciale : « Je, ne, vous, crains, pas », comme si je montrais les marionnettes! Un peu plus, je mettrais à tous mes doigts un petit chapeau en papier. C'est fin, c'est spirituel, crois-tu?

Puis, soulevant ses cheveux et découvrant son front courageux :

— Je vais te montrer comment je fais ça.

Subitement transfigurée et grandie, elle dit avec un air de fierté ingénue et de tranquille innocence :

» — Non, monsieur, je ne vous crains pas. Pourquoi vous craindrais-je! Vous avez pensé me prendre à votre piège et vous vous êtes mis à ma merci. Vous êtes un homme d'honneur. Maintenant que je suis sous votre toit, vous me direz ce que vous avez dit au chevalier d'Amberre, votre ennemi, quand il eut franchi cette grille.

Vous me direz : « Vous êtes chez vous : commandez. »

Elle avait le don mystérieux de changer d'âme et de visage. Ligny était sous le charme du beau mensonge.

— Tu es étonnante!

— Écoute-moi, mon chat. J'aurai un grand bonnet de linon, avec des barbes qui me descendront en étages sur les joues. Parce que, tu sais, dans la pièce, je suis une jeune fille de la Révolution. Et il faut que je le fasse sentir. Il faut que j'aie la Révolution en moi, tu comprends?

— Tu connais la Révolution?

— Mais oui!... Je ne sais pas les dates, bien sûr. Mais j'ai le sentiment de l'époque. Pour moi, la Révolution c'est d'avoir la poitrine fière sous un fichu croisé et les genoux bien libres dans une jupe rayée, et c'est d'avoir un petit feu aux pommettes. Voilà!

Il l'interrogea sur la pièce. Et il s'aperçut qu'elle ne la connaissait pas. Elle n'avait pas besoin de la connaître. Elle devinait, elle trouvait d'instinct tout ce qu'il lui fallait.

— Dans les répétitions, je n'indique pas un seul de mes effets. Je garde tout pour le public. Romilly en sera bleu... Ce qu'ils seront tous embêtés... Ah! mon chéri, Fagette en fera une maladie.

Elle s'assit sur une mauvaise petite chaise. Son front, tout à l'heure d'un blanc de marbre, était rose; elle avait repris son air de gamine.

Il s'approcha, il la regarda dans le gris charmant des yeux, et, comme la veille au soir, devant le feu de coke, il pensa qu'elle était menteuse et peureuse, méchante pour ses amies; mais il le pensa avec indulgence. Il

pensa qu'elle aimait les plus sales cabots ou tout au moins qu'elle s'en arrangeait; mais il le pensa avec une douce pitié; il se rappela tout le mal qu'il savait d'elle, mais sans amertume. Il sentit qu'il l'aimait, que c'était moins parce qu'elle était jolie que parce qu'elle l'était à sa manière, qu'il l'aimait enfin parce qu'elle était un joyau vivant et une incomparable chose d'art et de volupté. Il la regarda dans le gris charmant des yeux, dans les prunelles où nageaient sous une eau lumineuse comme de petits signes astrologiques. Il la regarda d'un regard si profond qu'elle en sentit le fil la traverser tout entière. Et, sûre qu'il avait vu en elle, elle lui dit, les yeux dans les yeux, en lui tenant la tête serrée entre ses deux mains :

— Eh bien! oui, je suis une sale cabotine; mais je t'aime et je me fiche de l'argent. Et il n'y en a pas beaucoup qui me valent. Et tu le sais bien.







## XV

**I**LS se voyaient tous les jours au théâtre et faisaient ensemble des promenades à pied.

Nanteuil jouait presque chaque soir et travaillait avec ardeur le rôle de Cécile. Elle retrouvait peu à peu la tranquillité, passait des nuits moins agitées, n'obligeait plus sa mère à lui tenir la main pendant qu'elle s'endormait, et n'étouffait plus dans des cauchemars. Une quinzaine de jours s'écoulèrent ainsi. Puis, un matin, tandis qu'assise devant sa toilette elle se peignait les cheveux, comme le temps était sombre, elle avança la tête

vers la glace, et elle y vit, non pas son visage mais celui du mort. Un filet de sang lui coulait d'un coin de la lèvre; il riait et la regardait.

Alors elle se décida à faire ce qu'elle croyait utile et bon. Elle prit une voiture et alla le voir. En passant sur le boulevard Saint-Michel, elle avait acheté chez sa fleuriste une botte de roses. Elle les lui apportait. Elle se mit à genoux devant la petite croix noire qui marquait l'endroit où on l'avait mis. Elle lui parla et le pria d'être raisonnable, de la laisser tranquille. Elle lui demanda pardon de l'avoir traité autrefois avec dureté. On ne s'entend pas toujours dans la vie. Mais il devait comprendre maintenant et pardonner. A quoi lui servait-il de la tourmenter? Elle ne demandait pas mieux que de garder de lui un bon souvenir. Elle irait le voir de temps en temps. Mais qu'il renonçât à la poursuivre et à l'effrayer.

Elle s'efforça de le flatter et de l'endormir par de douces paroles :

— Je comprends que tu aies voulu te venger. C'est naturel. Mais tu n'es pas méchant, au fond. Ne sois plus fâché. Ne me fais plus peur. Ne viens plus. Je viendrai, moi, je viendrai souvent. Je t'apporterai des fleurs.

Elle avait bien envie de le tromper, de l'endormir par de fausses promesses, de lui dire : « Reste, ne t'agite plus, reste, et je te jure de ne plus rien faire qui te déplaie, je te promets d'obéir à ta volonté. » Mais elle n'osait pas mentir sur une tombe, et elle était sûre que ce serait inutile, que les morts savent tout.

Un peu lasse, elle prolongea quelques moments encore, plus mollement, ses supplications et ses prières, et elle

## *HISTOIRE COMIQUE*

s'aperçut que l'horreur que lui causaient les tombes, elle ne l'éprouvait pas, cette fois, et qu'elle n'avait pas peur du mort. Elle en chercha la raison et découvrit qu'il ne l'effrayait pas parce qu'il n'était pas là.

Et elle songea :

— Il n'est pas là; il n'est jamais là; il est partout, excepté là où on l'a mis. Il est dans les rues, dans les maisons, dans les chambres.

Et elle se leva désespérée, sûre maintenant de le rencontrer partout, excepté dans le cimetière.





## XVI

**A**PRÈS quinze jours de patience, Ligny la pressa de reprendre la vie d'autrefois. Le terme était échu, qu'elle-même avait fixé. Il ne voulait pas attendre davantage. Elle souffrait autant que lui de ne plus se donner. Mais elle craignait de voir revenir le mort. Elle trouva des prétextes gauches pour différer les rendez-vous, et puis elle avoua qu'elle avait peur. Il la méprisait de montrer si peu de raison et de courage. Il ne sentait plus qu'elle l'aimait et il lui disait des paroles dures. Et il la poursuivait sans cesse de son désir.

Alors vinrent les jours âpres et les heures ingrates. Comme elle n'osait plus entrer avec lui sous un toit, ils montaient en fiacre et, après avoir roulé longuement dans

les banlieues, ils descendaient sur de mornes avenues, s'y enfonçaient sous l'âpre vent d'est, marchant à grands pas, comme flagellés par le souffle d'une invisible colère.

Une fois pourtant, le jour était si doux, qu'il les pénétra de sa douceur. Ils suivaient côte à côte les allées désertes du Bois. Les bourgeons, qui commençaient à se gonfler à la pointe des branches fines et noires, faisaient aux arbres, sous le ciel rose, des cimes violettes. A leur gauche, s'étendait la prairie semée de bouquets d'arbres nus, et l'on voyait les maisons d'Auteuil. Les lents coupés clos des vieillards passaient sur la route, et les nourrices poussaient des voitures d'enfants. Une auto traversa de son bourdonnement le silence du Bois.

— Tu aimes ces machines-là? demanda Félicie.

— Je trouve ça commode, voilà tout.

C'est vrai qu'il n'était pas chauffeur. Il n'avait de goût pour aucun sport et ne s'occupait que des femmes.

Montrant un fiacre qui venait de les dépasser :

— Robert, tu as vu?

— Non.

— Il y avait dedans Jeanne Perrin avec une femme.

Et, comme il montrait une paisible indifférence, elle lui dit sur un ton de reproche :

— Tu es comme le docteur Socrate : tu trouves ça naturel?

Le lac dormait clair et tranquille entre ses murailles sombres de sapins. Ils prirent à leur droite le sentier qui longe la berge où les oies blanches et les cygnes lissent leurs plumes.

A leur approche, une flottille de canards, comme des

nacelles vivantes, le col en forme de proue, cingla vers eux.

Félicie leur dit, d'un ton de regret, qu'elle n'avait rien à leur donner.

— Lorsque j'étais petite, ajouta-t-elle, papa me menait le dimanche donner du pain aux bêtes. C'était ma récompense, quand j'avais bien étudié toute la semaine. Papa se plaisait à la campagne. Il aimait les chiens, les chevaux, toutes les bêtes. Il était très doux, très intelligent. Il travaillait beaucoup. Mais l'existence est difficile pour un officier qui n'a pas de fortune. Il souffrait de ne pas pouvoir faire comme les officiers riches, et puis il ne s'entendait pas avec maman. Il n'a pas été heureux dans la vie, papa. Il était souvent triste. Il parlait peu; sans nous parler, nous nous comprenions, tous les deux. Il m'aimait bien... Mon Robert, plus tard, dans longtemps, dans bien longtemps, j'aurai une maisonnette à la campagne. Et quand tu y viendras, mon chéri, tu me trouveras en jupe courte donnant du grain à mes poules.

Il lui demanda comment l'idée lui était venue d'entrer au théâtre.

— Je savais bien que je ne me marierais pas, puisque je n'avais pas de dot. Et de voir mes grandes amies dans les modes ou dans les télégraphes, ça ne m'encourageait pas à faire comme elles. Déjà toute petite, je trouvais joli d'être actrice. J'avais joué à la pension dans une petite pièce, pour la saint Nicolas. Ça m'avait amusée. La maîtresse disait que je ne jouais pas bien; mais c'était parce que maman lui devait trois mois. Dès l'âge de quinze ans, j'ai pensé sérieusement au théâtre. Je suis entrée au

Conservatoire. J'ai travaillé, j'ai beaucoup travaillé. C'est éreintant notre métier. Mais de réussir, ça repose.

A la hauteur du chalet de l'île, ils trouvèrent le bac amarré à l'estacade. Il y sauta entraînant Félicie.

— Ces grands arbres sont beaux, même sans feuilles, dit-elle; mais je croyais que, dans cette saison, le chalet était fermé.

Le passeur lui répondit que, par les beaux jours d'hiver, les promeneurs aimaient à aller dans l'île, parce qu'on y était tranquille, et qu'à l'instant même, il venait encore d'y conduire deux dames.

Un garçon, qui habitait la solitude de l'île, leur servit du thé, dans un salon rustique, meublé de deux chaises, d'une table, d'un piano et d'un divan. Les lambris étaient moisis, les parquets disjoints. Elle regarda par la fenêtre la pelouse et les grands arbres.

— Qu'est-ce que c'est, demanda-t-elle, que cette grosse boule sombre dans le peuplier?

— C'est du gui, ma chérie.

— On dirait un animal pelotonné autour de la branche, et qui la ronge. C'est désagréable à voir.

Elle posa la tête sur l'épaule de son ami et lui dit languissamment :

— Je t'aime.

Il l'entraîna sur le divan. Elle le sentait qui, glissant à ses pieds, coulait sur elle des mains inhabiles d'impatience, et elle le laissait faire, inerte, découragée, prévoyant que c'était inutile. Les oreilles lui tintaient comme une clochette. Le tintement cessa et elle entendit à sa droite une voix étrange, claire, glaciale, dire : « Je vous



défends d'être l'un à l'autre. » Il lui sembla que la voix parlait de haut dans une lueur, mais elle n'osa tourner la tête. C'était une voix inconnue. Involontairement, et malgré elle, elle chercha à se rappeler sa voix à lui, et elle s'aperçut qu'elle en avait oublié le son, qu'elle ne pourrait jamais le retrouver. Elle pensa : « C'est peut-être la voix qu'il a maintenant. » Effrayée, elle ramena vivement sa jupe sur ses genoux. Mais elle se retint de crier et ne parla pas de ce qu'elle venait d'entendre, de peur qu'on ne la crût folle et parce qu'elle discernait tout de même que ce n'était pas réel.

Ligny s'éloigna :

— Si tu ne veux plus de moi, dis-le franchement. Je ne te prendrai pas de force.

Assise le buste droit et les genoux serrés, elle lui dit :

— Tant que nous sommes dans la foule, tant qu'il y a du monde autour de nous, je te désire, je te veux; et, dès que nous sommes seuls, j'ai peur.

Il lui répondit par une moquerie facile et méchante :

— Ah! si, pour t'exciter, il te faut un public!...

Elle se leva et se remit à la fenêtre. Une larme coulait sur sa joue. Elle pleura longtemps en silence. Puis vivement elle l'appela :

— Regarde donc!

Et elle lui montra Jeanne Perrin qui se promenait sur la pelouse avec une jeune femme. Elles se tenaient enlacées, se donnaient l'une à l'autre des violettes à respirer et souriaient.

— Vois! elle est heureuse, tranquille, cette femme.

Et Jeanne Perrin, goûtant la paix des longues habi-

tudes, allait satisfaite et tranquille, ne laissant pas même paraître l'orgueil de ses préférences étranges.

Félicie la regardait avec une curiosité qu'elle ne s'avouait pas à elle-même et l'enviait de son calme.

— Elle n'a pas peur, elle.

— Laisse-la donc. Quel mal nous fait-elle?

Et il la prit violemment par la taille.

Elle se dégagea en frissonnant. A la fin, déçu, frustré, humilié, il se mit en colère, la traita de sotte, jura qu'il ne supporterait pas plus longtemps ces façons ridicules.

Elle ne lui répondit rien et recommença de pleurer.

Irrité de ces larmes, il lui parla durement :

— Puisque tu ne peux plus me donner ce que je te demande, c'est inutile de nous revoir. Nous n'avons plus rien à nous dire. D'ailleurs, je vois bien que tu ne m'aimes plus. Et tu l'avouerais, si tu pouvais une fois dire la vérité : tu n'as jamais aimé que ce misérable cabotin.

Alors elle éclata de colère et gémit de désespoir :

— menteur! menteur! C'est abominable ce que tu dis là. Tu vois que je pleure et tu veux me faire souffrir davantage. Tu profites de ce que je t'aime pour me rendre malheureuse. C'est lâche! Eh bien, non, je ne t'aime plus. Va-t'en! Je ne veux plus te voir. Va-t'en... Mais c'est vrai, qu'est-ce que nous faisons là? Est-ce que nous allons passer notre vie à nous regarder comme ça avec fureur, avec désespoir, avec rage? Ce n'est pas de ma faute... Je ne peux pas, je ne peux pas. Pardonne-moi, mon chéri, mon amour. Je t'aime, je t'adore, je te veux. Mais chasse-le, toi. Tu es un homme, tu sais ce qu'il faut faire. Chasse-le.

## *HISTOIRE COMIQUE*

Tu l'as tué, ce n'est pas moi. C'est toi. Tue-le donc tout à fait... Je deviens folle, mon Dieu! je deviens folle.

Le lendemain, Ligny demanda à être envoyé comme troisième secrétaire à La Haye. Il fut nommé huit jours après et partit aussitôt, sans avoir revu Félicie.







## XVII

MADAME NANTEUIL ne pensait qu'à sa fille. Sa liaison avec Tony Meyer, le marchand de tableaux de la rue de Clichy, lui laissait des loisirs et la liberté du cœur. Elle rencontra au théâtre un fabricant d'appareils électriques, encore jeune, au-dessus de ses affaires et d'une extrême politesse, M. Bondoïs. Il était d'un tempérament amoureux et d'un caractère timide, et, comme les femmes belles et jeunes lui faisaient peur, il s'était accoutumé à ne désirer que les autres. Madame Nanteuil était encore très agréable. Mais, un soir qu'elle était mal habillée, et n'avait

pas bonne mine, il s'offrit. Elle l'accepta pour faire aller un peu la maison et pour que sa fille ne manquât de rien. Son dévouement lui procura le bonheur. M. Bondois l'aimait et la cultivait ardemment. Étonnée d'abord, elle en fut ensuite heureuse et tranquille ; il lui parut naturel et bon d'être aimée, et elle ne devait pas croire qu'elle en eût passé la saison, quand on lui prouvait le contraire.

Elle s'était toujours montrée bienveillante, d'un caractère facile et d'une humeur égale. Mais jamais encore elle n'avait fait paraître dans sa maison un si heureux génie et de si gracieuses pensées. Douce aux autres et à elle-même, gardant au cours des heures changeantes le sourire qui découvrait ses belles dents et creusait des fossettes dans ses joues grasses, reconnaissante à la vie de ce qu'elle lui donnait, fleurie, épanouie, abondante, elle était la joie et la jeunesse de la maison.

Tandis que madame Nanteuil ne concevait et n'exprimait que des idées riantes et claires, Félicie devenait sombre, maussade et chagrine. Des plis se creusaient dans son joli visage ; sa voix grinçait. Elle avait connu tout de suite la situation qu'occupait M. Bondois dans sa famille et, soit qu'elle eût préféré que sa mère ne vécût et ne respirât que pour elle, soit qu'elle souffrît en sa piété filiale d'être forcée de l'estimer moins, soit qu'elle lui enviât un plaisir, soit qu'elle éprouvât seulement ce malaise que nous causent les choses de l'amour quand elles se font trop près de nous, Félicie, tous les jours, de préférence durant les repas, reprochait amèrement à madame Nanteuil, par allusions très claires et en termes mal voilés, le nouvel ami de la maison, et témoignait à M. Bondois lui-même, chaque fois

qu'elle le rencontrait, un dégoût expansif et une abondante aversion. Madame Nanteuil n'en ressentait qu'une affliction légère et elle excusait sa fille en considérant que cette enfant n'avait encore aucune expérience de la vie. Et M. Bondois, à qui Félicie inspirait une terreur surhumaine, s'efforçait de l'apaiser par des signes respectueux et de menus présents.

Elle était violente parce qu'elle souffrait. Les lettres qu'elle recevait de La Haye irritaient son amour et le rendaient douloureux. Elle se desséchait, en proie aux images brûlantes. Quand elle voyait trop précisément son ami absent, ses tempes bourdonnaient, son cœur battait violemment, puis une ombre lourde s'épaississait dans sa tête; toute la sensibilité de ses nerfs, toute la chaleur de son sang, toutes les forces de son être coulaient en elle et descendaient pour s'amasser en désir dans les profondeurs de sa chair. Alors elle ne songeait plus qu'à retrouver Ligny. C'est lui seul qu'elle voulait, et elle s'étonnait elle-même du dégoût qu'elle ressentait pour tout autre que lui. Car elle n'avait pas toujours eu l'instinct si exclusif. Elle se promettait d'aller tout de suite demander de l'argent à Bondois et de prendre le train pour La Haye. Et elle ne le faisait pas. Ce qui l'arrêtait, c'était moins la pensée de déplaire à son amant, qui eût trouvé ce voyage incorrect, qu'une vague peur de réveiller l'ombre endormie.

Elle ne l'avait pas revue depuis le départ de Ligny. Mais il se passait encore en elle et autour d'elle des choses troublantes. Dans la rue, un barbet la suivait qui apparaissait et s'évanouissait tout à coup. Un matin qu'elle était couchée, sa mère lui dit : « Je vais chez la modiste », et

sortit. Deux ou trois minutes après, Félicie la vit, qui rentrait dans la chambre comme si elle y avait oublié quelque chose. Mais l'apparition s'avança sans regard, sans paroles, sans bruit et disparut en touchant le lit.

Elle eut des illusions plus inquiétantes. Un dimanche, elle jouait en matinée, dans *Athalie*, le rôle du jeune Zacharie. Comme elle avait de très jolies jambes, ce travesti lui plaisait, et elle était contente aussi de montrer qu'elle savait dire les vers. Mais elle remarqua qu'il y avait à l'orchestre un prêtre en soutane. Ce n'était pas la première fois qu'un ecclésiastique assistait à une représentation matinale de cette tragédie tirée de l'Écriture. Pourtant elle en éprouva une impression pénible. Quand elle entra en scène, elle vit distinctement Louise Dalle, coiffée du turban de Jozabeth, charger un revolver devant le trou du souffleur. Elle eut le jugement assez ferme et l'esprit assez présent pour écarter cette vision absurde, qui disparut. Mais elle dit ses premiers vers d'une voix éteinte.

Elle se sentait à l'estomac des brûlures. Elle souffrait d'étouffements; parfois, sans cause, une angoisse indicible la prenait aux entrailles, son cœur battait d'un mouvement fou, et elle craignait de mourir.

Le docteur Trublet la soignait avec une prudence attentive. Elle le voyait souvent au théâtre et parfois elle allait le consulter dans le vieux logis de la rue de Seine. Elle ne passait pas par le salon d'attente; le domestique la faisait entrer tout de suite dans la petite salle à manger où lui-saient dans l'ombre des faïences arabes, et elle passait toujours la première. Un jour Socrate parvint à lui faire comprendre la manière dont les images se forment dans



le cerveau et comment ces images ne correspondent pas toujours à des objets extérieurs, ou du moins n'y correspondent pas toujours avec exactitude.

— Les hallucinations, ajouta-t-il, ne sont le plus souvent que de fausses perceptions. On voit ce qui est, mais on le voit mal, et l'on fait d'un plumeau une tête hérissée, d'un œillet rouge la gueule d'un monstre, d'une chemise un fantôme dans son linceul. Insignifiantes erreurs.

Elle trouva dans ces raisons la force de mépriser et de dissiper ses visions de chiens, de chats ou de personnes vivantes et familières. Mais elle craignait de revoir le mort. Et les terreurs mystiques nichées dans des plis obscurs de son cerveau étaient plus fortes que les démonstrations du savant. On avait beau lui dire que les morts ne revenaient jamais, elle savait bien le contraire.

Socrate lui recommanda cette fois encore de prendre des distractions, de voir des amis, et de préférence des amis agréables, et de fuir, comme ses deux plus perfides ennemies, l'ombre et la solitude.

Et il ajouta cette prescription :

— Surtout évitez les personnes et les choses qui peuvent avoir quelque rapport avec l'objet de vos visions.

Il ne s'apercevait pas que c'était impossible. Et Nanteuil ne s'en aperçut pas non plus.

— Alors vous me guérirez, mon bon Socrate? dit-elle en tournant vers lui ses jolis yeux gris, pleins de prières.

— Vous vous guérirez vous-même, mon enfant. Vous vous guérirez, parce que vous êtes laborieuse, raisonnable et courageuse... Mais oui, vous êtes à la fois peureuse et

brave. Vous avez peur du danger, mais vous avez du cœur à vivre. Vous guérirez, parce que vous n'êtes pas en sympathie avec le mal et la souffrance. Vous guérirez, parce que vous voulez guérir.

— Vous croyez qu'on guérit quand on veut?

— Quand on veut d'une certaine façon intime et profonde, quand ce sont nos cellules qui veulent en nous, quand c'est notre inconscient qui veut; quand on veut avec la volonté sourde, abondante et pleine de l'arbre vigoureux qui veut reverdir au printemps.

## XVIII

CETTE nuit-là, ne pouvant s'endormir, elle se retournait dans son lit et rejetait les couvertures. Elle sentait que le sommeil était loin encore, qu'il viendrait sur les premiers rayons, pleins de poussières dansantes, que le matin darde aux fentes des rideaux. La veilleuse, dont le petit cœur ardent luisait à travers sa chair de porcelaine, lui faisait une compagne mystique et familière. Félicie souleva les paupières et but d'un regard cette lueur blanche et laiteuse qui la tranquillisait. Puis, refermant les yeux, elle retomba dans l'ennui tumultueux de l'insomnie. Par instants, il lui venait à la mémoire une phrase de son rôle, à laquelle elle n'attachait aucune signification et qui l'obsédait : « Nos jours sont ce que nous les faisons. »

Et son esprit se fatiguait à retourner sans cesse quatre ou cinq idées.

« Il faudra, demain, que j'aille essayer ma robe chez madame Royaumont. Hier, je suis entrée avec Fagette dans la loge de Jeanne Perrin, qui s'habillait, et qui a montré ses jambes velues, comme si elle en était fière. Elle n'est pas laide, Jeanne Perrin ; elle a même une belle tête ; mais c'est son expression qui me déplaît. Comment madame Colbert fait-elle pour me réclamer trente-deux francs ? Quatorze et trois, dix-sept, et neuf, vingt-six. Je ne lui dois que vingt-six francs. « Nos jours sont ce que nous les » faisons. » Que j'ai chaud ! »

D'un bond de ses reins souples, elle se retourna et ses bras nus s'ouvrirent pour étreindre l'air comme un corps subtil et frais.

« Il me semble qu'il y a un siècle que Robert est parti. C'est mal de sa part de m'avoir laissée seule. Je m'ennuie après lui. »

Et, pelotonnée dans son lit, elle se rappelait studieusement comme c'était quand ils se tenaient pressés l'un contre l'autre. Elle l'appelait :

— Mon chat ! mon petit loup !

Aussitôt les idées recommençaient dans sa tête leur manège fatigant.

— « Nos jours sont ce que nous les faisons. Nos jours » sont ce que nous les faisons. Nos jours... » Quatorze et trois, dix-sept, et neuf, vingt-six. J'ai bien vu que Jeanne Perrin faisait exprès de montrer ses longues jambes d'homme, toutes sombres de poils. Est-ce vrai, ce qu'on dit, que Jeanne Perrin donne de l'argent aux femmes ? Il



faudra que demain, à quatre heures, j'aille essayer ma robe. Il y a une chose terrible, c'est que madame Royaumont ne sait jamais bien monter les manches. Que j'ai chaud ! Socrate est un bon médecin. Mais, des moments, il s'amuse à abrutir les personnes.

Tout à coup elle pensa à Chevalier et elle sentit comme une influence de lui qui se coulait le long des murs de la chambre. Elle crut voir que la clarté de la veilleuse en était obscurcie. C'était moins qu'une ombre et c'était inquiétant. L'idée la traversa tout à coup que cette chose subtile venait des portraits du mort. Elle n'en avait gardé aucun dans sa chambre. Mais l'appartement en contenait encore, qu'elle n'avait pas détruits. Elle en fit le compte avec soin et trouva qu'il devait en rester trois : un premier, très jeune, sur un fond nuageux ; un autre, rieur et familier, à cheval sur une chaise ; un troisième, en don César de Bazan. Dans sa hâte de les anéantir, elle sauta du lit, alluma une bougie et, traînant ses mules, glissa, en chemise, dans le salon, jusqu'à la table de palissandre, surmontée d'un palmier phénix, souleva le tapis, fouilla le tiroir. Il contenait des jetons, des bobèches, quelques morceaux de bois décollés des meubles, deux ou trois pendeloques du lustre et quelques photographies, parmi lesquelles elle ne trouva qu'un seul Chevalier, le plus jeune, sur un fond nuageux.

Elle chercha les deux autres dans un petit meuble façon de Boulle qui ornait l'intervalle des fenêtres et portait les lampes de Chine. Là dormaient des globes de verre dépoli, des abat-jour, des coupes de cristal garnies de bronze doré, un porte-allumettes en porcelaine peinte,

orné d'un enfant endormi près d'un chien, contre un tambour, des livres débrochés, des partitions en lambeaux, deux éventails brisés, une flûte et un petit tas de portraits-cartes. Elle y découvrit un deuxième Chevalier, le don César de Bazan. Le dernier n'y était pas. Elle se demanda inutilement où on avait bien pu le fourrer. En vain elle fouilla les boîtes, les coupes, les cache-pots, le casier à musique. Et, tandis qu'elle le recherchait ardemment, le portrait grandissait et se précisait dans son imagination, atteignait la taille humaine, prenait un air moqueur et la narguait. Elle avait la tête en feu, les pieds glacés et sentait la peur lui entrer dans le creux de l'estomac. Au moment de renoncer et d'aller cacher sa tête dans l'oreiller, elle se rappela que sa mère gardait des photographies dans son armoire à glace. Elle reprit courage. Doucement, elle entra dans la chambre de madame Nanteuil endormie, à pas muets gagna l'armoire, l'ouvrit avec lenteur, sans bruit, et, montée sur une chaise, explora la plus haute tablette, chargée de vieux cartons. Elle mit la main sur un album qui datait du second Empire et qu'on n'avait pas ouvert depuis vingt ans. Elle remua des tas de lettres, des liasses de papier timbré et de reconnaissances du Mont-de-Piété. Réveillée par la lumière de la bougie et par le bruit de souris que faisait la chercheuse, madame Nanteuil demanda :

— Qui est là ?

Aussitôt, voyant juché sur une chaise, en longue chemise de nuit, une grosse natte dans le dos, le petit fantôme familial :

— C'est toi, Félicie ? Tu n'es pas malade ? ... Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je cherche quelque chose.

— Dans mon armoire?

— Oui, maman.

— Veux-tu bien aller te coucher! tu vas t'enrhumer...

Dis-moi ce que tu cherches, au moins. Si c'est le chocolat, il est sur la planche du milieu, à côté du sucrier en argent.

Mais Félicie avait saisi un paquet de photographies qu'elle feuilletait rapidement. Sous ses doigts impatients passaient madame Doulee, couverte de dentelles; Fagette, éclatante et les cheveux dévorés de lumière; Tony Meyer, les yeux rapprochés l'un de l'autre et le nez tombant sur les lèvres; Pradel, à la barbe fleurie; Trublet, chauve et camus; M. Bondois, l'œil craintif et le nez roide sur une moustache épaisse. Bien qu'elle n'eût point la tête à s'occuper de M. Bondois, elle lui donna au passage un regard hostile et, d'aventure, lui fit tomber sur le nez une goutte de bougie.

Madame Nanteuil, tout à fait réveillée, s'étonnait :

— Félicie, qu'est-ce que tu as à fourgonner comme ça dans mon armoire?

Félicie, qui tenait enfin le portrait tant cherché, ne répondit que par un cri de joie sauvage et s'envola de la chaise emportant son mort et, par mégarde, M. Bondois avec.

Rentrée dans le salon, elle s'accroupit devant la cheminée et fit un feu de papier dans lequel elle jeta les trois photographies de Chevalier. Elle les regarda flamber, et, quand les trois cartes, tordues et noircies, se furent envolées sans forme ni matière, elle respira largement. Elle croyait bien, cette fois, avoir ôté au mort

jaloux la substance de ses apparitions et s'être délivrée de l'obsession.

En reprenant son bougeoir, elle vit M. Bondois dont le nez disparaissait sous un rond de cire blanche. Ne sachant qu'en faire, elle le jeta en riant dans la cheminée encore flambante.

Rentrée dans sa chambre, elle se mit devant sa glace et serra sa chemise sur elle, pour marquer ses formes. Une réflexion, qui lui traversait parfois la tête, s'y arrêta cette fois un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire. Elle se disait à elle-même :

— Pourquoi est-on faite comme ça, avec une tête, des bras, des jambes, des mains, des pieds, une poitrine, un ventre? Pourquoi comme ça et pas autrement? C'est drôle!

En cet instant, la forme humaine lui apparaissait arbitraire, bizarre, étrange. Mais son étonnement cessa vite. Et, se regardant, elle se plut. Elle avait d'elle un goût vif et profond. Elle découvrit ses seins, les tint délicatement sur le creux de ses mains, les contempla dans la glace avec tendresse, comme s'ils eussent été non pas d'elle, mais à elle, comme deux êtres animés, comme une couple de colombes.

Après leur avoir souri, elle se recoucha. Se réveillant à une heure tardive de la matinée, elle éprouva une seconde de surprise d'être couchée seule. Parfois, en songe, elle se dédoublait et, sentant sa propre chair, rêvait qu'elle recevait les caresses d'une femme.





## XIX

**L**A répétition générale de *la Grille* était annoncée pour deux heures. Dès une heure, le docteur Trublet avait pris sa place accoutumée dans la loge de Nanteuil.

Félicie, aux mains de madame Michon, reprochait à son docteur de ne rien lui dire. Mais c'est elle qui, préoccupée, l'esprit tendu sur le rôle qu'elle allait jouer, n'écoutait pas. Elle recommanda qu'on ne laissât entrer personne dans la loge. Pourtant elle reçut avec plaisir Constantin Marc, se trouvant en sympathie avec lui.

Il était très ému. Pour cacher son trouble, il affectait de

parler de ses bois du Vivarais, il commençait des histoires de chasse et des contes de paysans, qu'il n'achevait pas.

— J'ai le trac, dit Nanteuil. Et vous, monsieur Marc, est-ce que vous ne sentez pas des coups dans l'estomac?

Il se défendit d'éprouver aucune émotion. Elle insista :

— Avouez que vous voudriez bien que ce soit fini.

— Eh bien, puisque vous y tenez, peut-être que j'aimerais mieux que ce fût fini.

Sur quoi, le docteur Socrate, d'un air simple et d'une voix tranquille, lui adressa cette parole interrogative :

— Ne pensez-vous pas que ce qui doit s'accomplir ne soit déjà accompli et n'ait été de tout temps accompli?

Et, sans attendre de réponse, il ajouta :

— Si les phénomènes du monde parviennent successivement à notre connaissance, nous n'en devons pas conclure qu'ils sont en réalité successifs, et nous avons encore moins de raisons de croire qu'ils se produisent au moment où nous les percevons.

— C'est évident, dit Constantin Marc, qui n'avait pas écouté.

— L'univers, poursuivit le docteur, nous apparaît sans cesse imparfait, et nous avons l'illusion qu'il s'achève sans cesse. Comme nous percevons les phénomènes successivement, nous croyons qu'en effet ils succèdent les uns aux autres. Nous nous imaginons que ceux que nous ne voyons plus sont passés et que ceux que nous ne voyons pas encore sont futurs. Mais on peut concevoir des êtres construits de telle façon qu'ils découvrent simultanément ce qui pour nous est le passé et l'avenir. On en peut concevoir qui perçoivent les phénomènes dans un ordre

rétrograde et les voient se dérouler de notre futur à notre passé. Des animaux disposant de l'espace autrement que nous et capables, par exemple, de se mouvoir avec une vitesse plus grande que celle de la lumière, se feraient de la succession des phénomènes une idée très différente de celle que nous en avons.

— Pourvu qu'aujourd'hui Durville ne me fasse pas de blagues en scène! s'écria Félicie pendant que madame Michon lui passait ses bas sous sa jupe.

Constantin Marc l'assura que Durville n'y songeait même pas et il la supplia de ne pas s'inquiéter.

Et le docteur Socrate reprit sa démonstration :

— Nous-mêmes, par une nuit claire, le regard sur l'Épi de la Vierge, qui palpite à la cime d'un peuplier, nous voyons à la fois ce qui fut et ce qui est. Et l'on peut dire également que nous voyons ce qui est et ce qui sera. Car, si l'étoile, telle qu'elle nous apparaît, est le passé par rapport à l'arbre, l'arbre est l'avenir par rapport à l'étoile. Cependant l'astre qui, de loin, nous montre son petit visage de feu, non tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était lors de notre jeunesse, peut-être même avant notre naissance, et le peuplier, dont les jeunes feuilles tremblent dans l'air frais du soir, se rejoignent en nous dans un même moment du temps et nous sont présents l'un et l'autre à la fois. Nous disons d'une chose qu'elle est dans le présent quand nous la percevons précisément. Nous disons qu'elle est dans le passé lorsque nous n'en gardons qu'une image indistincte. Une chose fût-elle accomplie depuis des millions d'années, si nous en recevons une impression aussi forte que possible, ce ne



sera pas pour nous une chose passée : elle nous sera présente. L'ordre dans lequel roulent les choses dans les abîmes de l'univers nous est inconnu. Nous ne connaissons que l'ordre de nos perceptions. Croire que l'avenir n'est pas, parce que nous ne le connaissons pas, c'est croire qu'un livre est inachevé parce que nous n'avons pas fini de le lire.

Ici le docteur s'arrêta un moment. Et Nanteuil, dans le silence, entendit battre son cœur. Elle s'écria :

— Continuez, mon bon Socrate, continuez, je vous en prie. Si vous saviez comme vous me faites du bien en causant!... Vous pensez que je n'écoute pas un mot de ce que vous dites. Mais de vous entendre dire des choses lointaines, ça me distrait; ça me fait sentir qu'il n'y a pas que mon entrée; ça m'empêche de m'enfoncer dans le trou noir... Dites n'importe quoi, mais ne vous arrêtez pas...

Le sage Socrate, qui sans doute avait prévu la bonne influence que sa parole exerçait sur la comédienne, poursuivit son discours :

— L'univers se construit aussi fatalement qu'un triangle dont un côté et deux angles sont donnés. Les choses futures sont déterminées. Elles sont dès lors terminées. Elles sont comme si elles existaient. Elles existent déjà. Elles existent si bien que nous les connaissons en partie. Et, si cette partie est infime par rapport à leur immensité, elle est en proportion très appréciable avec la partie que nous pouvons connaître des choses accomplies. Il nous est permis de dire que, pour nous, l'avenir n'est pas beaucoup plus obscur que le passé. Nous savons que les générations succéderont aux générations dans le travail, la joie et la



souffrance. J'étends mes regards par delà la durée de la race humaine. Je vois les constellations changer lentement dans le ciel leurs formes, qui semblaient immuables; je regarde le Chariot dételer son antique attelage, le Bouclier d'Orion se rompre, Sirius s'éteindre. Nous savons que le soleil se lèvera demain et que longtemps encore, dans les nuées épaisses ou les vapeurs légères, il se lèvera tous les matins.

Adolphe Meunier entra discrètement sur la pointe des pieds.

Le docteur lui serra la main :

— Bonjour, monsieur Meunier. Nous voyons la nouvelle lune du mois prochain. Nous ne la voyons pas aussi distinctement que la nouvelle lune de cette nuit, parce que nous ne savons pas dans quel ciel gris ou roux elle montrera son derrière de vieille casserole sur mon toit, parmi les tuyaux coiffés de chapeaux pointus et de capotes romantiques, aux regards des chats amoureux. Mais ce lever de la lune prochaine, si nous étions assez savants pour le connaître d'avance dans ses moindres circonstances, toutes nécessaires, nous nous ferions une idée aussi nette de la nuit dont je parle que de celle où nous sommes : l'une et l'autre nous seraient également présentes.

» La connaissance que nous avons des faits est l'unique raison qui nous porte à croire à leur réalité. Nous connaissons certains faits à venir. Nous devons donc les tenir pour réels. Et, s'ils sont réels, ils sont réalisés. Ainsi donc il est croyable, mon cher Constantin Marc, que votre pièce est jouée, depuis mille ans, ou depuis une demi-heure, ce qui revient absolument au même. Il est croyable

que nous sommes tous morts depuis longtemps. Pensez-le, et vous serez tranquille.

Constantin Marc, qui avait très mal suivi ces raisons et qui n'en sentait ni l'à-propos, ni la convenance, répondit un peu agacé que tout cela était dans Bossuet.

— Dans Bossuet! s'écria le docteur outré, je vous défie bien d'y trouver rien de semblable. Bossuet n'avait aucune philosophie.

Nanteuil se tourna vers le docteur. Elle était coiffée d'un grand bonnet de linon, à haute coiffe arrondie, serré sur la tête par un large ruban bleu et dont les barbes descendant en étages lui ombrageaient le front et les joues. Elle s'était changée en une blonde ardente. Des cheveux roux lui tombaient en boucles sur les épaules. Sur son sein se croisait un fichu d'organdi pris dans une large ceinture violette. Sa jupe blanche rayée de rose, coulant comme mouillée de la taille un peu haute, la faisait paraître très longue. Et elle apparaissait en figure de rêve.

— Delage aussi, dit-elle, fait de sales blagues : savez-vous celle qu'il a faite à Marie-Claire? Ils jouaient tous les deux dans *les Femmes savantes*. En scène, il lui a mis un œuf dans la main. Elle n'a pas pu s'en débarrasser de tout l'acte.

A l'appel de l'avertisseur, elle descendit, suivie de Constantin Marc. Ils entendaient le bruit de la salle, la rumeur du monstre, et il leur semblait qu'ils entraient dans la gueule ardente de la bête apocalyptique.

*La Grille* fut bien accueillie. Venue en fin de saison, sans espoir d'une longue durée, elle trouva grâce devant

tous. Vers le milieu du premier acte, on y sentit du style, de la poésie et, çà et là, des obscurités. Dès lors on la respecta, on affecta de s'y plaire, on voulut l'avoir comprise. On lui passa de n'être guère dramatique. Elle était littéraire, et, cette fois, on admettait le genre.

Constantin Marc ne connaissait encore personne à Paris. Il avait fait venir au théâtre trois ou quatre propriétaires du Vivarais qui rougeoyaient à l'orchestre, dans leurs cravates blanches, roulaient des yeux ronds et n'osaient applaudir. Comme il n'avait pas d'amis, personne ne pensa à nuire à son succès. Et même, dans les couloirs, on le faisait homme de talent contre d'autres. Très ému cependant, il errait de loge en loge ou s'abattait au fond de l'avant-scène du directeur. Il s'inquiétait des critiques.

— Soyez tranquille, lui dit Romilly. Ils diront de votre pièce le bien ou le mal qu'ils pensent de Pradel. Et, dans ce moment-ci, ils en pensent plus de mal que de bien.

Adolphe Meunier l'avertit, avec un pâle sourire, que la salle était bonne et que les critiques trouvaient l'écriture de la pièce très soignée. Il attendit en retour quelques paroles obligeantes sur *Pandolphe et Clarimonde*. Mais Constantin Marc ne songea pas à les lui adresser.

Romilly secoua la tête :

— Il faut prévoir les éreintements. Monsieur Meunier le sait bien. La presse a été envers lui d'une injustice féroce.

— Hélas! soupira Meunier, on ne dira jamais autant de mal de nous qu'on en a dit de Shakespeare et de Molière.

Le succès de Nanteuil fut grand, et marqué moins encore par de bruyants rappels que par l'approbation plus

discrète et plus profonde des amateurs délicats. Elle avait montré des qualités qu'on ne lui connaissait pas encore, la pureté de la diction, la noblesse des attitudes, une grâce chaste et fière.

Sur la scène, pendant le dernier entr'acte, le ministre lui adressa ses félicitations. C'était signe que la salle était favorable : car les ministres n'expriment jamais des opinions singulières. Derrière le grand-maître de l'Université, se pressait une foule flatteuse de fonctionnaires, de gens du monde et d'auteurs dramatiques. Les bras allongés vers elle comme des pompes, ils lui exprimaient tous à la fois leur admiration. Et madame Douce, étouffée par leur nombre, abandonnait aux boutons des vêtements d'hommes des lambeaux de ses innombrables dentelles de coton.

Le dernier acte fut le triomphe de Nanteuil. Elle eut mieux du public que des pleurs et des cris. Elle obtint de tous les yeux ces regards humides et pourtant sans larmes, de toutes les poitrines ce murmure profond et presque muet, que seule arrache la beauté.

Elle sentit qu'elle avait démesurément grandi en un moment, et, la toile tombée, elle murmura :

— Cette fois, ça y est !

Elle se déshabillait dans sa loge pleine de corbeilles d'orchidées, de bouquets de roses et de gerbes de lilas, quand on lui apporta une dépêche. Elle l'ouvrit. C'était un télégramme de La Haye qui contenait ces mots :

*M'associe de cœur à succès certain.*

ROBERT.



## HISTOIRE COMIQUE

Au moment où elle achevait de lire, le docteur Trublet entra dans la loge.

Elle lui jeta au cou ses bras ardents de fatigue et de joie, l'attira contre sa poitrine moite et mit sur ce visage de Silène méditatif un plein baiser de sa bouche enivrée.

Socrate, qui était un sage, reçut ce baiser comme un présent du sort, sachant bien qu'il n'était pas pour lui, mais qu'il était dédié à la gloire et à l'amour.

Nanteuil s'aperçut elle-même que dans son ivresse elle avait peut-être chargé ses lèvres d'un souffle trop ardent, car elle dit en jetant les bras dans le vague :

— Tant pis ! je suis si heureuse !





## XX

**A** PAQUES, un événement considérable accrut sa joie. Elle fut engagée à la Comédie-Française. Depuis quelque temps, sans le dire, elle sollicitait pour cela. Sa mère l'avait aidée dans ses démarches. Madame Nanteuil était aimable, depuis qu'elle était aimée. Maintenant elle portait des corsets droits et avait des jupons qu'elle pouvait montrer partout. Elle fréquenta les bureaux du ministère, et l'on croit que, sollicitée par un sous-chef aux beaux-arts, elle céda de très bonne grâce. Du moins, Pradel l'affirmait.

Il s'écriait tout réjoui :

— On ne la reconnaît plus, la maman Nanteuil ! Elle est devenue très désirable, et je l'aime mieux que sa petite rosse de fille. Elle a meilleur caractère.

Comme les autres, Félicie Nanteuil avait dédaigné, méprisé, dénigré la Comédie-Française. Elle avait dit comme les autres : « Je n'ai guère envie d'entrer dans cette maison-là. » Et, quand elle fut de la maison, elle exulta de joie et d'orgueil. Ce qui doublait son plaisir, c'est qu'elle devait débiter dans *l'École des Femmes*. Déjà elle travaillait le rôle d'Agnès avec un vieux professeur obscur qu'elle estimait parce qu'il avait toutes les traditions, M. Maxime. Elle jouait, le soir, Cécile de *la Grille* et vivait dans une fièvre de travail, quand elle reçut une lettre par laquelle Robert de Ligny lui annonçait qu'il revenait à Paris.

Durant son séjour à La Haye, il avait fait quelques expériences qui lui avaient démontré la force de son amour pour Félicie. Il avait eu des femmes qui passaient pour agréables et jolies. Mais ni madame Boumdernoot, de Bruxelles, grande et fraîche, ni les sœurs van Cruysen, modistes sur le Vyver, ni Suzette Berger, des Folies-Maringny, alors en tournée par l'Europe septentrionale, ne lui avaient donné dans le plaisir un sentiment de plénitude. Près d'elles, il avait regretté Félicie et découvert que, de toutes les femmes, il ne désirait que celle-là. Sans madame Boumdernoot, les sœurs van Cruysen et Suzette Berger, il n'aurait jamais connu tout le prix qu'avait pour lui Félicie Nanteuil. Si l'on s'en tient aux mots, on dira qu'il l'avait trompée. C'est le terme propre. Il y en a d'autres qui reviennent à celui-là et sont d'un moins bon usage.







Mais, si l'on y regarde de plus près, il ne l'avait pas trompée. Il l'avait cherchée, il l'avait cherchée hors d'elle et avait appris qu'il ne la trouverait qu'en elle. Dans son inutile sagesse, il en éprouvait presque de la colère et de l'effroi, inquiet de mettre désormais la multitude de ses désirs sur si peu de substance et dans un endroit unique et fragile. Et il aimait d'autant plus Félicie qu'il l'aimait avec quelque rage et quelque haine.

Le jour même de son arrivée, il lui donna rendez-vous dans une garçonnière qu'un collègue riche du ministère des Affaires étrangères lui avait prêtée. C'était, sur l'avenue de l'Alma, au rez-de-chaussée d'une maison avenante, deux petites pièces tendues de soleils aux cœurs bruns, aux pétales d'or, qui montaient égaux, tranquilles et sans ombre, sur le mur réjoui. Modernes de style, les meubles d'un vert pâle, décorés de tiges fleuries, suivaient dans leurs contours les courbes molles des liliacées et prenaient la douceur des végétations humides. La psyché s'inclinait légèrement dans son cadre de plantes bulbeuses aux formes souples, terminées par des corolles closes, et, dans ce cadre, la glace avait la fraîcheur de l'eau. Une peau d'ours blanc s'allongeait au pied du lit.

— Toi! toi!... C'est toi!...

Elle ne pouvait dire autre chose.

Elle lui voyait des prunelles luisantes et lourdes de désir, et, tandis qu'elle le regardait, un nuage s'épaississait sur ses yeux. Le feu subtil de son sang, la brûlure de ses reins, le souffle chaud de sa poitrine, l'ardeur fumeuse de son front lui vinrent ensemble à la bouche, et elle appuya longuement sur les lèvres de son amant un baiser

rempli de toutes ces flammes et frais comme une fleur dans la rosée.

Ils se demandaient l'un à l'autre vingt choses à la fois et entremêlaient leurs questions.

— Est-ce que tu t'ennuyais loin de moi, Robert?

— Alors, tu débutes à la Comédie?

— Est-ce que c'est joli, La Haye?

— Oui, une petite ville paisible. Des maisons rouges, grises, jaunes, avec des pignons en escalier, des volets verts, des géraniums aux fenêtres.

— Qu'est-ce que tu faisais là dedans?

— Pas grand'chose... Je faisais le tour du Vyver.

— Tu n'allais pas avec les femmes, au moins?

— Ah! ma foi, non... Comme tu es jolie, ma chérie! Tu es guérie maintenant?

— Oui, oui, je suis guérie.

Et, tout à coup suppliante :

— Robert, je t'aime. Ne me quitte pas. Si tu me quittais, bien sûr que je n'en prendrais pas un autre. Et qu'est-ce que je deviendrais? Tu sais que je ne peux pas me passer d'amour.

Il lui répondit brusquement, d'un ton rude, qu'il ne l'aimait que trop, qu'il ne pensait qu'à elle.

— J'en deviens stupide!

Cette rudesse la ravit et la rassura mieux que n'eût fait la molle douceur des serments et des promesses. Elle sourit et commença à se déshabiller généreusement.

— Quand débutes-tu à la Comédie?

— Ce mois-ci.

Elle ouvrit son petit sac et en tira, avec sa poudre de riz,



son bulletin de répétition, qu'elle tendit à Robert. Ce qu'elle ne se lassait pas d'admirer dans ce papier, c'était qu'il portait l'en-tête de la Comédie, avec la date lointaine, auguste, de la fondation.

— Tu vois. Je débute dans Agnès de *l'École des Femmes*.

— C'est un joli rôle.

— Je te crois!

Et, en se déshabillant, des vers lui venaient aux lèvres, et elle les murmurait :

« Moi! j'ai blessé quelqu'un? fis-je tout étonnée.  
Oui, dit-elle, blessé; mais blessé tout de bon;  
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.  
Las! qui pourrait, lui dis-je, en avoir été cause?  
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?... »

» Tu vois, je n'ai pas maigri...

« Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,  
Et c'est de leur regard qu'est venu tout son mal... »

» J'ai plutôt engraisé, mais pas trop.

« Hé, mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde;  
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde? »

Il écoutait ces vers avec plaisir. S'il n'avait pas beaucoup plus de lettres antiques ni de tradition française que ses jeunes contemporains, il avait plus de goût et des curiosités plus vives. Et, comme tous les Français, il aimait Molière, le comprenait, le sentait profondément.

— C'est délicieux, dit-il. Maintenant, viens.

Elle laissa couler sa chemise avec une grâce tranquille

et bienfaisante. Mais, parce qu'elle voulait se faire désirer, et pour l'amour de la comédie, elle commença le récit d'Agnès :

« J'étais sur le balcon à travailler au frais,  
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès  
Un jeune homme bien fait qui, rencontrant ma vue... »

Il l'appela, l'attira à lui. Elle lui glissa des bras, et, s'approchant de la psyché, elle continua de réciter et de jouer devant la glace :

« D'une humble révérence aussitôt me salue. »

Elle fléchit le genou, une première fois légèrement, ensuite un peu plus bas, puis, la jambe gauche en avant, et rejetant la jambe droite en arrière, elle salua profondément :

« Moi, pour ne point manquer à la civilité,  
Je fis la révérence aussi de mon côté... »

Il l'appela, plus pressant. Mais elle fit une seconde révérence, dont elle marqua les temps avec une amusante précision. Et elle ne s'arrêta plus de réciter ni de faire des révérences aux endroits où le texte et la tradition les indiquent.

« Soudain il me refait une autre révérence ;  
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;  
Et lui, d'une troisième aussitôt repartant,  
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant... »

Elle exécutait tous les jeux de scène sérieusement, avec conscience et le soin de bien faire. Ses attitudes, dont

quelques-unes déconcertaient parce qu'il eût fallu une jupe pour les expliquer, étaient presque toutes jolies et toutes intéressantes, en ce qu'elles accusaient dans un corps jeune des muscles fermes sous leur molle enveloppe, et révélaient, à chaque mouvement, des correspondances et des harmonies qu'on n'observe pas d'ordinaire.

En revêtant sa nudité de la bienséance des attitudes et de l'ingénuité des expressions, elle réalisait par fortune et caprice un joyau d'art, une allégorie de l'Innocence dans le goût d'Allegrein ou de Clodion. Et, dans cette figurine animée, résonnait avec une pureté délicieuse le grand vers comique. Robert, charmé malgré lui, la laissa aller jusqu'au bout. Ce qui l'amusait surtout, c'était que la chose la plus publique de toutes, une scène de théâtre, lui fût offerte ainsi d'une façon privée et secrète. Et, en observant les façons cérémonieuses de cette fille toute nue, il se donnait aussi le plaisir philosophique de découvrir avec quoi l'on fait de la dignité dans les meilleures compagnies.

« Il passe, vient, repasse et toujours de plus belle  
Me fait à chaque fois révérence nouvelle;  
Et moi, qui tous ses tours fixement regardais,  
Nouvelle révérence aussi je lui rendais... »

Cependant elle admirait dans la glace ses seins fraîchement éclos, sa taille agile, ses bras un peu minces, ronds et fuselés, ses jambes fines, ses beaux genoux polis, et, voyant tout cela servir au bel art de la comédie, elle s'animait, s'exaltait; une légère rougeur, comme un fard, colorait ses joues.

« Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,  
Toujours comme cela je me serais tenue,  
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui  
Qu'il me pût estimer moins civile que lui... »

Il lui cria, du lit, où il était accoudé :

— Maintenant, viens !

Alors, tout animée et empourprée :

— Et moi, tu crois donc que je ne t'aime pas !...

Elle se jeta au côté de son ami. Abandonnée et souple, elle renversa la tête, offrant aux baisers ses yeux voilés de cils ombreux et sa bouche entr'ouverte où luisait un humide éclair.

Tout à coup elle se dressa sur ses genoux. Ses prunelles fixes étaient pleines d'une horreur indicible. De sa gorge sortit un cri rauque, suivi d'une plainte douce et longue comme un son d'orgue. Elle montra du doigt, en détournant la tête, la fourrure blanche étendue au pied du lit.

— Là ! là !... Il est couché en chien de fusil, la tête trouée... Il me regarde en riant avec du sang au coin de la bouche...

Ses yeux, grands ouverts, roulèrent tout blancs. Son corps se tendit en arc, et, quand il eut repris sa souplesse, elle tomba comme morte.

Il lui mouilla les tempes d'eau froide et la ranima. D'une voix enfantine, elle se plaignit d'être brisée à toutes les jointures. Sentant une brûlure au creux de ses mains, elle regarda et vit que la paume était coupée et saignait.

Elle dit :

— C'est mes ongles qui sont entrés dans ma main. Ils sont pleins de sang, mes ongles, vois !



Elle le remercia tendrement des soins qu'il lui avait donnés, et s'excusa avec douceur de lui causer tous ces ennuis.

— C'est pas pour ça que tu étais venu, hein?

Elle essaya de sourire et regarda autour d'elle.

— C'est joli, ici.

Son regard rencontra le bulletin de répétition ouvert sur la table de nuit, et elle soupira :

— Qu'est-ce que ça fait que je sois une grande artiste, si je ne suis pas heureuse?

Sans le savoir, elle répétait mot pour mot ce que Chevalier avait dit quand elle l'avait repoussé.

Puis, soulevant sa tête encore lourde au-dessus de l'oreiller qu'elle avait creusé, elle tourna vers son amant ses yeux tristes et lui dit avec résignation :

— Nous nous aimions bien, nous deux. C'est fini. Nous ne serons plus jamais l'un à l'autre, plus jamais... Il ne veut pas!





## NOTES





## NOTES

---

Ces notes ont été rédigées par M. Adolphe Goubin, docteur ès lettres.

On sait que M. Goubin est un de nos jeunes savants les plus distingués.

Il serait superflu de louer l'exactitude de son esprit.

(Sur M. Goubin, cf. *Le Mannequin d'osier*, passim.)



## NOTES

---

Page 117, titre. — *Histoire comique*.

Le mot *comique* ayant deux sens distincts, il importe de les faire connaître ici.

Comique, adj. Qui appartient à la comédie. (*Le Dictionnaire de l'Académie française*, 1694.)

Comique, adj. des 2 g. Qui appartient à la Comédie...

Comique signifie aussi : Plaisant, propre à faire rire.

(*Dictionnaire de l'Académie française*, 5<sup>e</sup> édition. L'an VII de la République.)

Comique, adj. || 1<sup>o</sup> Qui appartient à la comédie. || 2<sup>o</sup> Par extension, plaisant, qui fait rire (Littré).

Voici des exemples de la première acception :

La vie *comique* n'est pas si heureuse qu'elle paraît (Scarron).

Les jaloux chez le peuple *comique* passent pour ridicules (Le Sage).

Auquel de ces deux sens l'auteur de la présente histoire a-t-il pris le mot comique, la question semblera peut-être douteuse? Pour la résoudre,

on consultera l'avis du plus grand nombre. C'est l'avis contraire qu'il faudra préférer.

Au reste il n'est peut-être pas inutile de se reporter à la page 222 de l'*Histoire comique*, ligne 18, où le mot *comique* est employé.

\*  
\* \*

Page 119, ligne 1. — *C'était dans une loge d'actrice...*

Il y a peut-être intérêt à rapprocher de l'histoire comique, contée dans ce livre, l'aventure de mademoiselle Clairon. Le lecteur discernera aisément laquelle des deux est la plus *vraie*.

Voici ce qu'on lit dans une lettre adressée par mademoiselle Clairon à un ami de sa vieillesse, Henri Mester :

« En 1743, ma jeunesse et mes succès sur les théâtres de l'Opéra et de la Comédie-Française me procurèrent une suite considérable de jeunes fats, de vieux voluptueux, parmi lesquels se trouvèrent quelques êtres honnêtes et sensibles. M. de S..., fils d'un négociant de Bretagne, âgé d'environ trente ans, d'une belle figure, très bien fait, faisant des vers avec esprit et faeilité, fut un de ceux que je touchai le plus profondément...

» Je lui permis de venir chez moi, et ne lui laissai point de doute sur l'amitié qu'il m'inspirait. Me voyant libre et sensible, il prit patience, espérant que le temps amènerait un sentiment plus tendre...

» Son projet était de ne plus voir que moi, de m'amener à ne plus voir que lui... Je pouvais eonsentir qu'on m'arrêtât avec des fleurs, et non qu'on me retînt avec des chaînes. Je vis dès ce moment la nécessité de détruire de fond en comble l'espoir consolant dont il se nourrissait, et de réduire la soeiété de tous les jours à des visites de loin en loin. Cela lui causa une grande maladie... Il mourut...

» J'avais ma mère, et plusieurs amis venaient souper avec moi. Les convives journaliers étaient un intendant des Menus-Plaisirs, dont j'avais eontinûment besoin auprès des gentilshommes de la Chambre et des comédiens; le bon Pipelet..., Rosely, l'un de mes camarades... Je venais de chanter de fort jolies moutonades, dont mes amis étaient dans le ravissement, lorsque au coup de onze heures succéda le cri le plus aigu. Sa sombre modulation et sa longueur étonnèrent tout le monde; je me sentis défaillir, et je fus près d'un quart d'heure sans connaissance.



» L'intendant était amoureux et jaloux : il me dit avec beaucoup d'humeur, lorsque je revins à moi, que les signaux de mes rendez-vous étaient trop bruyants... Ma pâleur, le tremblement qui me restait, quelques larmes qui coulaient malgré moi, et mes prières pour qu'on restât une partie de la nuit, prouvèrent que j'ignorais ce que ce pouvait être...

» Tous mes gens, mes amis, mes voisins, la police même, ont entendu le même cri, toujours à la même heure, toujours partant sous mes fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air...

» Une autre fois, je priai mon camarade Rosely de m'accompagner rue Saint-Honoré pour choisir des étoffes... L'unique sujet de notre entretien, dans ces deux courses, fut mon revenant (c'est ainsi qu'on l'appelait). Ce jeune homme, plein d'esprit, ne croyant à rien, était cependant frappé de mon aventure; il me pressait d'évoquer le fantôme, en me promettant d'y croire, s'il me répondait. Soit par faiblesse ou par audace, je fis ce qu'il me demandait : le cri partit à trois reprises, terribles par leur éclat et leur rapidité...

» Après cette scène, je restai quelques mois sans rien entendre. Je me croyais à jamais quitte; je me trompais.

» Tous les spectacles avaient été mandés à Versailles pour le mariage du Dauphin. Nous y devions passer trois jours : on avait oublié quelques logements. Madame Grandval n'en avait point... A trois heures du matin, je lui offris de partager la chambre à deux lits qu'on m'avait arrangée dans l'avenue de Saint-Cloud : elle accepta. Je lui donnai le petit lit; dès qu'elle y fut, je me mis dans le mien. Tandis que ma femme de chambre se déshabillait, pour se coucher à côté de moi, je lui dis : « Nous sommes au bout du monde; il fait un temps affreux, le cri serait bien embarrassé d'avoir à nous chercher ici... »

» Il partit! Madame Grandval crut que l'enfer était dans la chambre : elle courut en chemise, du haut en bas de la maison, où personne ne put fermer l'œil du reste de la nuit; mais ce fut au moins la dernière fois qu'il se fit entendre.

» Sept ou huit jours après, causant avec ma société ordinaire, la cloche de onze heures fut suivie d'un coup de fusil, tiré dans une de mes fenêtres. Tous nous entendîmes le coup, tous nous vîmes le feu; la fenêtre n'avait nulle espèce de dommage...

» Ce coup, pendant trois mois entiers, fut entendu, vu, frappant toujours à la même heure dans le même carreau de vitre...

» Accoutumée à mon revenant... ayant fort chaud, j'ouvris la fenêtre consacrée, et l'intendant et moi nous nous appuyâmes sur le balcon. Onze heures sonnent; le coup part, et nous jette tous les deux au milieu de la chambre, où nous tombons comme morts. Revenus à nous-mêmes... nous avouant que nous avions reçu, lui sur la joue gauche, moi sur la joue droite, le plus terrible soufflet qui se soit jamais appliqué, nous nous mîmes à rire comme deux fous. »

(*Mémoires de mademoiselle Clairon*. Édition Barrière. Didot, éditeur, 1888, in-18, pages 53 à 62.)

Mademoiselle Clairon apprit un peu plus tard que M. S..., désespérant qu'elle vînt le voir sur son lit de mort, avait dit au moment d'expirer : « La barbare!... elle n'y gagnera rien; je la poursuivrai autant après ma mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie!... »

M. Barrière rappelle, en publiant ce récit, un endroit des *Mémoires* de mademoiselle Clairon, où la comédienne dit que, dans son enfance, on ne l'entretenait que « d'aventures de revenants et de sorciers, qu'on lui disait être des histoires véritables ».

\*  
\* \*

Page 120, ligne 12. — *Tâchez de ne plus rêver de chat, dit madame Michon; parce que c'est mauvais signe...*

Chat blanc. — Trahison par des amis.

— noir. — Perfidie de femme.

— roux. — Tristesse, chagrin.

— égratignant. — Attaque nocturne.

— miaulant. — Funérailles, mort d'un parent.

(*La double clef des songes ou l'ancienne et la nouvelle interprétation d'onéiromancie réunies, par Halbert (d'Angers)*. Paris, Bernardin Béchct et fils, s. d., in-18.)

« Mes visions commencèrent il y a deux ou trois ans. Je me trouvais alors obsédé par la présence d'un gros chat, qui se montrait et disparaissait sans que je susse trop comment. »

(Wigan, dans Brierre de Boismont. *Des hallucinations*, Paris, Baillière, 1862, in-8°, p. 31.)

Voyez aussi *Histoire comique*, page 234 et la note relative à cette page.

## NOTES

\*  
\* \*

Page 120, ligne 23. — *Ma chère enfant, nous soignerons l'estomac et vous ne verrez plus de chats sous les meubles...*

« Une mauvaise disposition des organes digestifs, en réagissant sur le cerveau et ses membranes, a souvent donné lieu à des hallucinations. Il en est de même des congestions, des inflammations des organes. »

(Brierre de Boismont, *loc. cit.*, p. 238.)

\*  
\* \*

Page 126, ligne 26. — *Autrefois la nature humaine était différente de ce qu'elle est aujourd'hui.*

Ἡ γὰρ πάλαι ἡμῶν φύσις οὐχ αὕτη ἦν ἣ περ νῦν, ἀλλ' ἄλλοία κτλ.

ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ. (*Plat. quæ sup. op. text. recogn.*, Godofredus Stallbaum, Lipsiæ, 1824, in-12, t. VII, p. 190.)

Le docteur Trublet aurait pu tout aussi bien citer la fable de Phèdre intitulée *Prométhée* (L. IV, fable XV). On y voit que les inversions sexuelles viennent de ce que Prométhée, par qui furent modelés les premiers hommes, alla souper chez Bacchus avant d'avoir achevé son ouvrage, qu'il termina le soir même dans un trouble fâcheux, donnant à telle de ses figurines animées ce qui convenait à telle autre et réciproquement.

\*  
\* \*

Page 147, ligne 9. — *Ces ennuis bêtes, ces douleurs ridicules, si on les supporte trop longtemps, c'est qu'on est un lâche.*

Comparez :

Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,  
Il est, vous le savez, une plus noble voie.  
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin  
Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain :  
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,  
Ils ont tous expliqué cette persévérance  
Dont le sort s'attachait à les persécuter,  
Comme un ordre secret de n'y plus résister.

(*Bérénice*, acte V, sc. vi.)

\*  
\* \*

Page 148, ligne 27. — ... comme Cérès chez la vieille femme.

La vieille femme qui donna de la bouillie à Cérès se nommait Baubo. La déesse changea l'enfant, qui l'avait raillée de son avidité, en un lézard d'un aspect hideux, le *gecko*.

L'auteur a sans doute songé à la belle composition de Prud'hon, gravée par Copia. (*Catalogue de l'œuvre de P.-P. Prud'hon*, par Edmond de Goncourt, n° 37.)

\*  
\* \*

Page 169, lignes 8 et 19. — *L'empereur laissera reposer trois semaines les troupes à Moscou...*

*Voilà les querelles de mademoiselle Mars et de mademoiselle Leverd terminées!*

Ce fragment de dialogue est littéralement emprunté à la tragédie de Mallet. (*Soirées de Neuilly*, t. II, pp. 63-64. — Voir la note de la page 212.)

Jeanne-Émilie Leverd (1788-1843) débuta à la Comédie-Française en 1808. Elle y joua jusqu'en 1832, et soutint contre mademoiselle Mars (1779-1847) une illustre querelle.

\*  
\* \*

Page 211, ligne 13. — *Sous Louis XVIII, le peuple enfonça les portes de Saint-Roch...*

Mademoiselle Raucourt mourut à Paris, le 15 janvier 1815. Ses funérailles furent l'occasion de scènes violentes. Le clergé de Saint-Roch, sa paroisse, ayant refusé de recevoir le corps, le peuple enfonça les portes de l'église. Louis XVIII envoya aussitôt au curé, par un de ses aumôniers, l'ordre de procéder à la cérémonie religieuse.

\*  
\* \*

Page 212, ligne 9. — *C'est un livre curieux, qu'on trouve parfois encore sur les quais.*

Les *Soirées de Neuilly, esquisses dramatiques et historiques*, publiées par M. de Fongerey (Paris, Moutardier, 1827, 2 vol. in-8°).



## NOTES

Ce livre intéressant est de Dittmer et Cavé, comme le dit M. Pradel. Il est orné, comme le dit encore M. Pradel, d'une lithographie d'Henry Monnier, représentant un gros homme chauve, en large habit carré, bas de soie et culotte. Voici ce qu'on lit au n° 257 de la *Bibliographie romantique*, par Charles Asselineau, 1873, in-8° (Appendice) :

« Nous tenons de M. Henry Monnier que le prétendu portrait de M. de Fongerey n'est rien moins que celui de Stendhal (Henri Beyle) légèrement changé. »

\*  
\* \*

Page 219, ligne 4. — ... *Loth, tel qu'on le voit entre ses deux filles dans les estampes des vieux maîtres.*

Voyez notamment la petite gravure somptueuse et fine d'Aldegrevier, et une très belle pièce de Lucas de Leyde.

\*  
\* \*

Page 223, ligne 3. — *Adrienne Lecouvreur, qui valait mieux que lui, s'en est passée.*

Le docteur Trublet cite Voltaire.

« J'étais à Paris quand mademoiselle Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent les honneurs de la sépulture, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière : elle fut enterrée, toute seule de sa bande, au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très noblement. »

*Candide*, XXII.

Ce passage ne se trouve pas dans l'édition de 1759.

Cf. aussi :

.....

Ils privent de la sépulture  
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.  
Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle;  
Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés :  
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle!  
Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez.

(La Mort de mademoiselle Lecouvreur, célèbre actrice, 1730. *Œuvres de Voltaire*, Lequien, 1825, tome XII, p. 25.)

\*  
\* \*

Page 234, ligne 9. — *Un médecin anglais, lui dit-il, soignait une dame, comme vous très intelligente...*

Ce médecin anglais est Thomas-Henri Huxley, né à Ealing (Middlesex) en 1825, professeur de physiologie et d'anatomie comparée à l'Université de Londres. L'observation que rapporte le docteur Trublet se trouve dans l'appendice des *Leçons de physiologie élémentaire*, que Huxley publia à Londres en 1866.

\*  
\* \*

Page 235, ligne 1. — *... il lui représenta que ces troubles de la vision n'étaient ni rares ni bien graves...*

« Les hallucinations isolées, qui apparaissent tout à coup chez des individus qui n'avaient aucun signe de folie, guérissent promptement. » (Brierre de Boismont, *loc. cit.*, p. 616.)

« La fréquence des hallucinations de la vue chez les personnes saines d'esprit est un fait d'observation. » (*Ibid.*, p. 588.)

\*  
\* \*

Page 237, ligne 13. — *... et je faisais à chacun d'abondantes injections veineuses.*

Le docteur Trublet employait la solution d'Hayem :

Eau . . . . .	1.000
Chlorure de sodium. . . . .	5
Sulfate de soude . . . . .	10

La solution doit être faite à hautes doses, deux litres à deux litres et demi.

Pour sa belle conduite pendant l'épidémie, le docteur Trublet fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il soigna avec le même zèle les riches Européens et les Arabes du Vieux Caire.

\*  
\* \*

Page 239, ligne 7. — *... j'avais la tête très basse.*

Le docteur Brierre de Boismont admet que chez certaines personnes le

## NOTES

fait d'avoir la tête basse détermine des hallucinations. Et il cite l'observation suivante :

« Un homme d'une haute intelligence était constamment hanté par un spectre, qui lui apparaissait quand il était couché, et semblait en vouloir à ses jours. Lorsqu'il s'asseyait sur son lit, le spectre disparaissait; il se montrait immédiatement dès qu'il reprenait la position horizontale. »

(Brierre de Boismont, *loc. cit.*, p. 38.)

\*  
\* \*

Page 255, ligne 3. — *Est-ce que nous aussi, comme le légionnaire de César...*

L'élégant auteur de *Pandolphe et Clarimonde*, M. Adolphe Meunier, fait sans doute allusion à cet endroit des *Commentaires* :

Romanorum manus tantis munitionibus distinetur, nec facile pluribus locis occurrit. Multum ad terrendos nostros valuit elamor, qui post tergum pugnantibus exstitit, quod suum periculum in aliena vident virtute consistere : omnia enim plerumque, quæ absunt, vehementius hominum mentes perturbant.

(Cæs., *De Bell. gall.*, VII, 84.)

On s'explique facilement une telle allusion à un classique latin, quand on sait que l'auteur de *Pandolphe et Clarimonde* fut répétiteur dans une institution libre, avant de se faire connaître comme poète lyrique et dramatique.

\*  
\* \*

Page 264, ligne 3. — *Vous rappelez-vous, dit-il, une réflexion d'Auguste Comte : « L'humanité est composée de morts et de vivants. Les morts sont de beaucoup les plus nombreux » ?*

Auguste Comte ne s'en est pas tenu à cette réflexion. Il a dit :

« Les vivants sont toujours, et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts : telle est la loi fondamentale de l'ordre humain. »

« La population objective (les vivants) malgré sa subordination croissante envers la population subjective (les morts, qui subsistent dans le cœur et l'esprit des vivants) reste nécessairement indispensable à toute influence de celle-ci. » (*Catéchisme positiviste*, 3<sup>e</sup> édition, 1890, in-8<sup>o</sup> pp. 70 et 72.)

\*  
\* \*

Page 265, ligne 13. — ... le cassoulet de Castelnaudary, qu'il ne faut pas confondre avec le cassoulet à la mode de Carcassonne...

M. le docteur Trublet emploie la forme populaire : *cassoulet*. Urbain Dubois, classique de la cuisine, donne la forme *cassolet*. (*Cuisine de tous les pays, études cosmopolites*, 7<sup>e</sup> édition, Paris, Dentu, 1895, grand in-8°, pp. 343-344.)

\*  
\* \*

Page 277, ligne 1. — Il a dit qu'il n'hésitait pas à reconnaître à la femme la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale.

M. de Ligny ne cite pas exactement la phrase de Claude Bernard, qu'il avait lue probablement dans quelque article de vulgarisation. Je ne suppose pas qu'il ait eu entre les mains le petit recueil, pourtant fort répandu et d'une lecture facile, intitulé la *Science expérimentale*, qui contient l'admirable étude sur la *physiologie du cœur*. C'est là que Claude Bernard dit : « La puissance nerveuse capable d'arrêter les actions réflexes est en général moindre chez la femme que chez l'homme : c'est ce qui lui donne la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale, c'est ce qui a fait dire qu'elle a le cœur plus tendre que l'homme. » (Troisième édition, *Baillière*, 1890, in-18, p. 365.)

\*  
\* \*

Page 301, ligne 26. — Elles se tenaient enlacées, se donnaient l'une à l'autre des violettes à respirer et souriaient.

Sappho à Atthis :

« Pars en joie, et qu'il te souviennne de moi, car tu sais combien je t'ai chérie. Je veux du moins te rappeler les déesses que tu vas quitter et combien de belles choses nous en avons reçues. Combien de couronnes de violettes, de guirlandes de roses tu as suspendues dans ma demeure, de combien de colliers de fleurs tu as enlacé ma gorge délicatc. »

Fragment nouvellement découvert d'une ode à Atthis. (*Revue des études grecques*, tome XV, p. 63.)



Τριβλας, *id est frictrix, fœmina fœmineo amore ardens.*

*Inter se geminos audes committere cunnos,  
Mentiturque virum prodigiosa venus.*

*Martial, I, xci.*

« ... Je suis très certain qu'un grand nombre d'entre elles (les femmes) présentent ce penchant...

» Dans bien des cas, il ne faudra pas faire dépendre d'un penchant morbide les pratiques quelque peu étranges employées par les femmes...

» Ces pratiques peuvent se constater dans plusieurs mondes, par exemple dans celui des actrices... Je pense que, parmi les femmes du monde, on trouverait également des cas de perversion sexuelle. »

(*Les Perversions de l'instinct génital, par le docteur A. Moll, trad. de l'allemand par le docteur Pactet, chef de clinique des maladies mentales à la Faculté de Médecine de Paris, et le docteur Romme. Paris, Carré, 1893, in-8°, p. 303-309.*)

\*  
\* \*

Page 318, ligne 11. — *Ne pensez-vous pas que ce qui doit s'accomplir ne soit déjà accompli?*

M. Félix Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne, a réfuté avec autant d'ardeur que de clarté cette théorie de l'avenir présent, que le docteur Trublet n'avait pas craint de construire devant M. Constantin Marc, dans la loge de mademoiselle Nanteuil. M. le docteur Trublet, je suis autorisé à le dire, se tient pour honoré d'avoir attiré et retenu l'attention d'un savant tel que M. Le Dantec, et il s'honore aussi d'être associé, dans l'argumentation du physiologiste, au poète Maurice Maeterlinck.

(Cf. *l'Existence actuelle de l'avenir*, par Félix Le Dantec, dans la *Revue Blanche* du 1<sup>er</sup> février 1903, pp. 197 et suiv.)

Maurice Maeterlinck avait passé de beaucoup en audace intellectuelle le docteur Trublet quand il avait dit, dans le *Temple enseveli* : « Il est à certains égards tout à fait incompréhensible que nous ne connaissions pas l'avenir. »



# **SUR LA PIERRE BLANCHE**





*Tu sembles avoir  
dormi sur la pierre blanche, au  
milieu du peuple des songes.*

*PHILOPATRIS, XXI.*





# I

**Q**UELQUES Français, liés d'amitié, qui passaient le printemps à Rome, se rencontraient souvent dans le Forum désenseveli. C'étaient Joséphin Leclerc, attaché d'ambassade en congé; M. Goubin, licencié ès lettres, annotateur; Nicole Langelier, de la vieille famille parisienne des Langelier, imprimeurs et humanistes; Jean Boilly, ingénieur; Hippolyte Dufresne, qui avait des loisirs et aimait les arts.

Le 1<sup>er</sup> mai, vers cinq heures du soir, ils franchirent, comme de coutume, la petite porte septentrionale,

inconnue du public, où le commandeur Giacomo Boni, directeur des fouilles, les accueillit avec son aménité silencieuse et les conduisit jusqu'au seuil de sa maison de bois, ombragée de lauriers, de troènes et de cytises, qui domine cette vaste fosse creusée, au siècle dernier, dans le marché aux bœufs de la Rome pontificale, jusqu'au sol du Forum antique.

Là, ils s'arrêtent et regardent.

En face d'eux se dressent les fûts tronqués des stèles honoraires et l'on voit comme un grand damier avec ses dames à la place où fut la basilique Julia. Plus au sud, les trois colonnes du temple des Dioscures trempent dans l'azur du ciel leurs volutes bleuissantes. A leur droite, surmontant l'arc ruineux de Septime Sévère et les hautes colonnes des demeures de Saturne, les maisons de la Rome chrétienne et l'hôpital des femmes étagent sur le Capitole leurs façades plus jaunes et plus fangeuses que les eaux du Tibre. Vers leur gauche s'élève le Palatin flanqué de grandes arches rouges et couronné d'yeuses. Et sous leurs pieds, d'un mont à l'autre, entre les dalles de la voie Sacrée aussi étroite qu'une rue de village, sortent de terre des murs de brique et des bases de marbre, restes des édifices qui couvraient le Forum au temps de la force latine. Le trèfle, l'avoine et l'herbe des champs, que le vent a semés sur leur faite abaissé, leur font un toit rustique où flamboie le coquelicot. Débris d'entablements écroulés, multitude de piliers et d'autels, enchevêtrement de degrés et d'enceintes : tout cela, non point petit, assurément, mais d'une grandeur contenue et pressée.







Sans doute Nicole Langelier relevait dans son esprit la foule des monuments autrefois resserrée dans cet espace illustre :

— Ces édifices, dit-il, de proportions sages et de dimensions modérées, étaient séparés les uns des autres par des ruelles ombreuses. Il y avait là de ces vicoli qu'on aime dans les pays du soleil, et les magnanimes neveux de Rémus, après avoir entendu les orateurs, trouvaient le long des temples, pour manger et dormir, des coins frais, mal odorants, où les écorces de pastèques et les débris de coquillages n'étaient jamais balayés. Certes les boutiques qui bordaient la place exhalaient des senteurs puissantes d'oignon, de vin, de friture et de fromage. Les étals des bouchers étaient chargés de viandes, spectacle agréable aux robustes citoyens, et c'est à l'un de ces bouchers que Virginius prit le couteau dont il tua sa fille. Sans doute il y avait là aussi des bijoutiers et des marchands de petits dieux domestiques, protecteurs du foyer, de l'étable et du jardin. Tout ce qu'il faut à des citoyens pour vivre se trouvait réuni sur cette place. Le marché et les magasins, les basiliques, c'est-à-dire les bourses de commerce et les tribunaux civils ; la curie, ce conseil municipal qui devint l'administrateur de l'univers ; les prisons dont les souterrains exhalaient une puanteur redoutée ; les temples, les autels, premières nécessités pour les Italiens qui ont toujours quelque chose à demander aux puissances célestes.

» C'est là enfin que s'accomplirent durant tant de siècles les actes vulgaires ou singuliers, presque toujours insipides, souvent odieux ou ridicules, quelquefois généreux, dont l'ensemble constitue la vie auguste d'un peuple.



— Qu'est-ce qu'on voit, au milieu de la place, devant les bases honoraires? demanda M. Goubin qui, armé de son lorgnon, remarquait une nouveauté dans l'antique Forum et voulait être renseigné.

Joséphin Leclerc lui répondit obligeamment que c'étaient les fondations du colosse de Domitien nouvellement mises au jour.

Puis il désigna du doigt, l'un après l'autre, les monuments découverts par Giacomo Boni durant cinq années de fouilles fructueuses : la fontaine et le puits de Juturna, sous le mont Palatin; l'autel élevé sur le bûcher de César et dont le soubassement s'étendait à leurs pieds, en face des Rostres; la stèle archaïque et le tombeau légendaire de Romulus, que recouvre la pierre noire du Comice; et le « lac » de Curtius.

Le soleil, descendu derrière le Capitole, frappait de ses dernières flèches l'arc triomphal de Titus sur la haute Vélie. Le ciel, où nageait à l'occident la lune blanche, restait bleu comme au milieu du jour. Une ombre égale, tranquille et claire emplissait le Forum silencieux. Les terrassiers bronzés piochaient ce champ de pierres, tandis que, poursuivant le travail des vieux rois, leurs camarades tournaient la roue d'un puits pour tirer l'eau qui mouille encore le lit où dormait, aux jours du pieux Numa, le Vélabre ceint de roseaux.

Ils accomplissaient leur tâche avec ordre et vigilance. Hippolyte Dufresne, qui depuis plusieurs mois les voyait assidus à l'ouvrage, intelligents et prompts à accomplir les ordres reçus, demanda au directeur des fouilles comment il obtenait de ses ouvriers un si bon service.



— En vivant comme eux, répondit Giacomo Boni. Je remue avec eux la terre, je les avertis de ce que nous cherchons ensemble, je leur fais sentir la beauté de notre œuvre commune. Ils s'intéressent à des travaux dont ils sentent confusément la grandeur. Je les ai vus pâles d'enthousiasme quand ils découvrirent le tombeau de Romulus. Je suis leur compagnon de chaque jour et, si l'un d'eux tombe malade, je vais m'asseoir auprès de son lit. Je compte sur eux comme ils comptent sur moi. Voilà comment j'ai des ouvriers fidèles.

— Boni, mon cher Boni, s'écria Joséphin Leclerc, vous savez si j'admire vos travaux et si je suis ému de vos belles découvertes, et pourtant je regrette, permettez-moi de vous le dire, le temps où les troupeaux paissaient sur le Forum enseveli. Un bœuf blanc au large front planté de cornes évasées ruminait dans le champ désert; un pâtre sommeillait au pied d'une haute colonne qui sortait des herbes. Et l'on songeait : c'est ici que fut agité le sort du monde. Depuis qu'il a cessé d'être le Campo Vaccino, le Forum est perdu pour les poètes et pour les amoureux.

Jean Boilly représenta combien ces fouilles, pratiquées avec méthode, contribuaient à la connaissance du passé. Et, la conversation s'étant engagée sur la philosophie de l'histoire romaine :

— Les Latins, dit-il, étaient raisonnables jusque dans leur religion. Ils connurent des dieux bornés, vulgaires, mais pleins de bon sens et parfois magnanimes. Que l'on compare ce Panthéon romain, composé de militaires, de magistrats, de vierges et de matrones, aux diableries peintes sur les parois des tombeaux étrusques, et l'on

verra face à face la raison et la folie. Les scènes infernales tracées dans les chambres funéraires de Corneto représentent les monstres de l'ignorance et de la peur. Elles nous apparaissent aussi grotesques que le Jugement dernier d'Orcagna, à Sainte-Marie-Nouvelle de Florence, et que l'enfer dantesque du Campo Santo de Pise, tandis que le Panthéon latin présente constamment l'image d'une société bien organisée. Les dieux des Romains étaient comme eux laborieux et bons citoyens. C'étaient des dieux utiles ; chacun avait sa fonction. Les nymphes elles-mêmes occupaient des emplois civils et politiques.

» Rappelez-vous Juturna, dont nous avons vu tant de fois l'autel au pied du Palatin. Elle ne semblait pas destinée par sa naissance, ses aventures et ses malheurs à tenir un emploi régulier dans la ville de Romulus. C'était une Rutule indignée. Aimée de Jupiter, elle avait reçu du dieu l'immortalité. Quand le roi Turnus fut tué par Énée, sur l'ordre des Destins, ne pouvant mourir avec son frère, elle se jeta dans le Tibre pour fuir du moins la lumière. Longtemps, les pâtres du Latium contèrent l'aventure de la nymphe vivante et plaintive au fond du fleuve. Et plus tard, les villageois de la Rome rustique, qui se penchaient, la nuit, sur la berge, crurent la voir, à la clarté de la lune, dans ses voiles glauques, sous les roseaux. Eh bien ! les Romains ne la laissèrent point oisive, à ses douleurs. La pensée leur vint tout de suite de lui donner une occupation sérieuse. Ils lui confièrent la garde de leurs fontaines. Ils en firent une déesse municipale. Ainsi de toutes leurs divinités. Les Dioscures, dont le temple a laissé des ruines si belles, les Dioscures, les deux frères d'Hélène, astres

clairs, les Romains les employèrent comme estafettes au service de l'État. Ce sont les Dioscures qui vinrent sur un cheval blanc annoncer à Rome la victoire du lac Régille.

» Les Italiens ne demandaient à leurs dieux que des biens terrestres et des avantages solides. A cet égard, en dépit des terreurs asiatiques qui ont envahi l'Europe, leur sentiment religieux n'a pas changé. Ce qu'ils exigeaient autrefois de leurs Dieux et de leurs Génies, ils l'attendent aujourd'hui de la Madone et des saints. Chaque paroisse a son bienheureux, qu'on charge de commissions, comme un député. Il y a des saints pour la vigne, pour les céréales, pour les bestiaux, pour la colique et pour le mal de dents. L'imagination latine a repeuplé le ciel d'une multitude de figures animées, et fait du monothéisme juif un nouveau polythéisme. Elle a égayé l'évangile d'une riche mythologie; elle a rétabli un commerce familier entre le monde divin et le monde terrestre. Les paysans exigent des miracles de leurs saints protecteurs et les couvrent d'invectives si le miracle tarde à venir. Le paysan, qui avait sollicité inutilement une faveur du Bambino, retourne à la chapelle et, s'adressant cette fois à l'Incoronata :

» — Ce n'est pas à toi, fils de putain, que je parle, c'est à ta sainte mère.

» Les femmes intéressent la Madre di Dio à leurs amours. Elles pensent avec raison qu'elle est femme, qu'elle sait ce que c'est et qu'on n'a pas à se gêner avec elle. Elles n'ont jamais peur d'être indiscrètes, ce qui prouve leur piété. C'est pourquoi il faut admirer la prière que faisait à la Madone une belle fille de la Riviera de Gênes : « Sainte mère de Dieu, vous qui avez conçu



» sans pécher, accordez-moi la grâce de pécher sans » concevoir. »

Nicole Langelier fit ensuite observer que la religion des Romains se prêtait aux entreprises de leur politique.

— Empreinte d'un caractère fortement national, dit-il, elle était pourtant capable de pénétrer les peuples étrangers et de les gagner par son esprit sociable et tolérant. C'était une religion administrative, qui se propageait sans peine avec le reste de l'administration.

— Les Romains aimaient la guerre, dit M. Goubin, qui évitait soigneusement les paradoxes.

— Ils n'aimaient pas la guerre pour elle-même, répliqua Jean Boilly. Ils étaient bien trop raisonnables pour cela. On reconnaît à certains indices que le métier militaire leur paraissait dur. Monsieur Michel Bréal vous dira que le mot qui d'abord signifiait proprement le fourniment du soldat, *aerumna*, prit ensuite le sens général de fatigue, d'accablement, de misère, de douleur, d'épreuve et de désastre. Ces paysans étaient comme les autres. Ils ne marchaient que forcés et contraints. Et leurs chefs eux-mêmes, les gros propriétaires, ne guerroyaient ni pour le plaisir ni pour la gloire. Avant de se mettre en campagne, ils consultaient vingt fois leur intérêt et pesaient attentivement leurs chances.

— Sans doute, dit M. Goubin, mais leur condition et l'état du monde les força d'être toujours en armes. C'est ainsi qu'ils portèrent la civilisation jusqu'aux extrémités du monde connu. La guerre est un incomparable instrument de progrès.

— Les Latins, reprit Jean Boilly, étaient des cultiva-



teurs qui faisaient des guerres de cultivateurs. Leurs ambitions furent toujours agricoles. Ils exigeaient du vaincu, non de l'argent, mais de la terre, tout ou partie du territoire de la confédération soumise, le plus souvent un tiers, par amitié, comme ils disaient, et parce qu'ils étaient modérés. Où le légionnaire avait planté sa pique, le colon venait le lendemain pousser sa charrue. C'est par le laboureur qu'ils assuraient leurs conquêtes. Soldats admirables, sans doute, disciplinés, patients, courageux, qui se battaient et se faisaient battre tout comme les autres! Paysans bien plus admirables encore! Si l'on s'étonne qu'ils aient gagné tant de terres, il faut s'étonner bien davantage qu'ils les aient gardées. Le prodige, c'est qu'ayant perdu beaucoup de batailles, ils n'aient jamais cédé autant dire un arpent de sol, ces obstinés paysans.

Tandis qu'ils disputaient ainsi, Giacomo Boni regardait d'un œil hostile la haute maison de briques qui se dresse au nord du Forum sur plusieurs assises de substructions antiques.

— Nous devons maintenant, dit-il, explorer la curia Julia. Nous pourrons bientôt, j'espère, renverser la bâtisse sordide qui en recouvre les restes. Il n'en coûtera pas cher à l'État de l'acheter pour la pioche. Sous neuf mètres de terre, que surmonte le couvent de Sant Adriano, s'étendent les dalles de Dioclétien qui a restauré la Curie pour la dernière fois. Nous trouverons sûrement dans les décombres beaucoup de ces tables de marbre sur lesquelles les lois étaient gravées. Il importe à Rome et à l'Italie, il importe au monde entier que les vestiges du Sénat romain soient rendus à la lumière.

Puis il pria ses amis d'entrer dans sa cabane hospitalière et rustique comme la maison d'Évandre.

Elle se composait d'une salle unique où se dressait une table de bois blanc, chargée de poteries noires et de débris informes qui exhalaient une odeur de terre.

— Du préhistorique! soupira Joséphin Leclerc. Ainsi, mon cher Giacomo Boni, non content de chercher dans le Forum les monuments des Empereurs, ceux de la République et ceux des Rois, vous vous enfoncez maintenant dans les terrains qui portèrent une flore et une faune disparues, vous creusez dans le quaternaire, dans le tertiaire, vous pénétrez dans le pliocène, dans le miocène, dans l'éocène; de l'archéologie latine, vous passez à l'archéologie préhistorique et à la paléontologie. On s'inquiète, dans les salons, des profondeurs où vous descendez. La comtesse Pasolini ne sait plus où vous vous arrêterez; et l'on vous représente, dans un petit journal satirique, sortant par les antipodes et soupirant : *Adesso va bene!*

Boni semblait n'avoir pas entendu.

Il examinait avec une attention profonde un vaisseau d'argile encore humide et limoneux. Ses yeux clairs et changeants s'assombrissaient quand il scrutait sur ce pauvre ouvrage humain quelque indice encore inaperçu d'un passé mystérieux. Et ils redevenaient d'un bleu pâle dans le vague de la rêverie.

— Ces restes que vous voyez là, dit-il enfin, ces petits cercueils de bois non équarri et ces urnes de terre noire, en forme de cabane, contenant des os calcinés, furent recueillis sous le temple de Faustine, au nord-ouest du Forum.

» On trouve côte à côte des urnes noires pleines de cendres et des squelettes couchés dans leur cercueil comme dans un lit. Les Grecs et les Romains pratiquaient à la fois l'ensevelissement et la crémation. Sur l'Europe entière, aux époques antérieures à toute histoire, les deux coutumes étaient suivies en même temps, dans la même cité, dans la même tribu. Ces deux modes de sépulture correspondent-ils à deux races, à deux génies? Je le crois.

Il prit dans ses mains, d'un geste respectueux et presque rituel, un vase en forme de cabane qui contenait un peu de cendre :

— Ceux, dit-il, qui, dans des temps immémoriaux, façonnaient ainsi l'argile, pensaient que l'âme, attachée aux os et aux cendres, avait besoin d'une demeure, mais qu'il ne lui fallait pas une maison bien grande pour y vivre la vie diminuée des morts. C'étaient des hommes d'une noble race, venue d'Asie. Celui dont je soulève la cendre légère vécut avant les temps d'Évandre et du berger Faustulus.

Et il ajouta, se plaisant à parler comme les anciens :

— Alors le roi Italus, ou Vitulus, le roi Veau, exerçait sa domination paisible sur cette contrée promise à tant de gloire. Alors s'étendaient sur la terre ausonienne les règnes monotones des troupeaux. Ces hommes n'étaient point ignorants et grossiers. Ils avaient reçu de leurs ancêtres beaucoup d'enseignements précieux. Ils connaissaient le navire et la rame. Ils pratiquaient l'art de soumettre les bœufs au joug et de les lier au timon. Ils allumaient à leur volonté le feu divin. Ils recueillaient le sel, travaillaient l'or, pétrissaient et cuisaient des vases d'argile. Sans doute ils commen-

çaient à travailler la terre. On conte que les pâtres latins devinrent laboureurs sous le règne fabuleux du Veau. Ils cultivaient le millet, l'orge et l'épeautre. Ils cousaient des peaux avec des aiguilles d'os. Ils tissaient et, peut-être, faisaient mentir la laine en couleurs variées. Ils mesuraient le temps sur les phases de la lune. Ils contemplaient le ciel et ils y retrouvaient la terre. Ils y voyaient le lévrier qui garde pour le maître Diospiter le troupeau des étoiles. Ils reconnaissaient dans les nuées fécondes le bétail du Soleil, les vaches nourricières des campagnes bleues. Ils adoraient leur père le Ciel et leur mère la Terre. Et, le soir, ils entendaient les chariots des dieux, migrants comme eux, fouler, de leurs roues pleines, les sentiers de la montagne. Ils aimaient la lumière du jour et songeaient avec tristesse à la vie des âmes dans le royaume des ombres.

» Ces Aryens à tête large, nous savons qu'ils étaient blonds, puisque leurs dieux, faits à leur image, étaient blonds. Indra avait les cheveux comme les épis d'orge et la barbe comme les poils du tigre. Les Grecs se représentaient les dieux immortels avec des yeux bleus ou glauques et des chevelures d'or. La déesse Rome était *flava et candida*. Dans la tradition latine, Romulus et Rémus ont le crin jaune.

» Si l'on pouvait reconstruire ces ossements calcinés, vous verriez apparaître les pures formes aryennes. En ces crânes larges et vigoureux, en ces têtes carrées comme la première Rome que devaient fonder leurs fils, vous reconnaîtrez les aïeux des patriciens de la république, la souche longtemps vigoureuse qui produisit les tribuns, les pontifes et les consuls, vous toucheriez le superbe moule de ces



robustes cerveaux qui construisirent la religion, la famille, l'armée, le droit public de la cité la plus fortement organisée qui fut jamais.

Ayant posé lentement sur la table rustique l'urne d'argile Giacomo Boni se penche sur un cercueil grand comme un berceau, un cercueil creusé dans un tronc de chêne et semblable pour la forme aux premières barques des hommes. Il soulève la mince paroi d'écorce et d'aubier qui recouvre cette nacelle funéraire et fait apparaître des ossements frêles comme un squelette d'oiseau. Du corps, il ne subsiste guère que l'épine dorsale et l'on croirait voir un vertébré des plus humbles, un grand lézard, si l'ampleur du front ne révélait pas l'homme. Des perles colorées, détachées d'un collier, recouvrent ces os bruns, lavés par les eaux souterraines et pris dans la terre grasse.

— Voyez maintenant, dit Boni, ce petit enfant qui fut non pas incinéré avec honneur, mais enseveli et rendu tout entier à la terre d'où il était sorti. Ce n'est point un fils des chefs, un noble héritier des hommes blonds. Il appartient à la race indigène de la Méditerranée, qui devint la plèbe romaine et fournit encore aujourd'hui à l'Italie des avocats subtils et des calculateurs. Il naquit dans la cité palatine des Sept Monts à une époque effacée pour nous sous des fables héroïques. C'est un enfant romuléen. Alors la vallée des Sept Monts formait un marécage et le Palatin n'était couvert que de cabanes de roseaux. Une petite lance fut posée sur le cercueil pour indiquer que l'enfant était un mâle. Il n'avait pas plus de quatre ans quand il s'endormit dans la mort. Alors sa mère agrafa sur lui une belle tunique et lui ceignit le cou d'un collier de perles. Ceux de

sa tribu ne le laissèrent pas sans offrandes. Ils déposèrent sur sa tombe, dans des vases de terre noire, du lait, des fèves, une grappe de raisin. J'ai recueilli ces vases et j'en ai fait de semblables avec la même terre sur un feu de bois allumé la nuit dans le Forum. Avant de lui dire adieu ils mangèrent et burent ensemble une part de ce qu'ils avaient apporté, et ce repas funèbre leur fit oublier leur chagrin. Petit enfant qui dors depuis les jours du dieu Quirinus, un empire a passé sur ton cercueil agreste, et les mêmes astres qui brillaient sur ta naissance vont s'allumer tout à l'heure sur nos têtes. L'insondable espace qui sépare tes heures des nôtres n'est qu'un moment imperceptible dans la vie de l'univers.

Après un moment de silence :

— Le plus souvent, dit Nicole Langelier, il est aussi difficile de distinguer dans un peuple les races qui le composent que de suivre au cours d'un fleuve les rivières qui s'y sont jetées. Et qu'est-ce qu'une race? Y a-t-il vraiment des races humaines? Je vois qu'il y a des hommes blancs, des hommes rouges et des hommes noirs. Mais ce ne sont pas là des races, ce sont des variétés d'une même race, d'une même espèce, qui forment entre elles des unions fécondes et se mêlent sans cesse. A plus forte raison le savant ne connaît pas plusieurs races jaunes, plusieurs races blanches. Mais les hommes imaginent des races au gré de leur orgueil, de leur haine ou de leur avidité. En 1871, la France fut démembrée en vertu des droits de la race germanique, et il n'y a pas de race germanique. Les antisémites allument contre la race juive la colère des peuples chrétiens, et il n'y a pas de race juive.

» Ce que j'en dis, Boni, est par spéculation pure, et non point pour vous contredire. Comment ne vous croirait-on pas ? La persuasion habite sur vos lèvres. Et vous associez, dans votre esprit, aux vérités étendues de la science, les vérités profondes de la poésie. Comme vous le dites, des pasteurs venus de la Bactriane ont peuplé la Grèce et l'Italie. Comme vous le dites, ils y ont trouvé les aborigènes. C'était, dans l'antiquité, une croyance commune aux Italiens et aux Hellènes que les premiers hommes qui peuplèrent leur pays étaient nés de la terre, comme Érechthée. Et que vous puissiez suivre à travers les siècles, mon cher Boni, les autochtones de votre Ausonie et les migrants venus de Pamir, ceux-ci, patriciens pleins de courage et de foi, les autres, plébéiens ingénieux et diserts, je n'y contredis point. Car enfin, s'il n'y a pas, à proprement parler, plusieurs races humaines et s'il y a encore moins plusieurs races blanches, on observe assurément dans notre espèce des variétés distinctes et parfois très caractérisées. Dès lors, rien d'impossible à ce que deux ou plusieurs de ces variétés vivent longtemps côte à côte sans se fondre et gardent chacune ses caractères particuliers. Et, parfois même, ces différences, au lieu de s'effacer avec le temps sous l'action des forces plastiques de la nature, peuvent, au contraire, sous l'empire de coutumes immuables et par la contrainte des institutions sociales, s'accuser de siècle en siècle plus fortement.

— *E proprio vero*, murmura Boni, en posant le couvercle de chêne sur l'enfant romuléen.

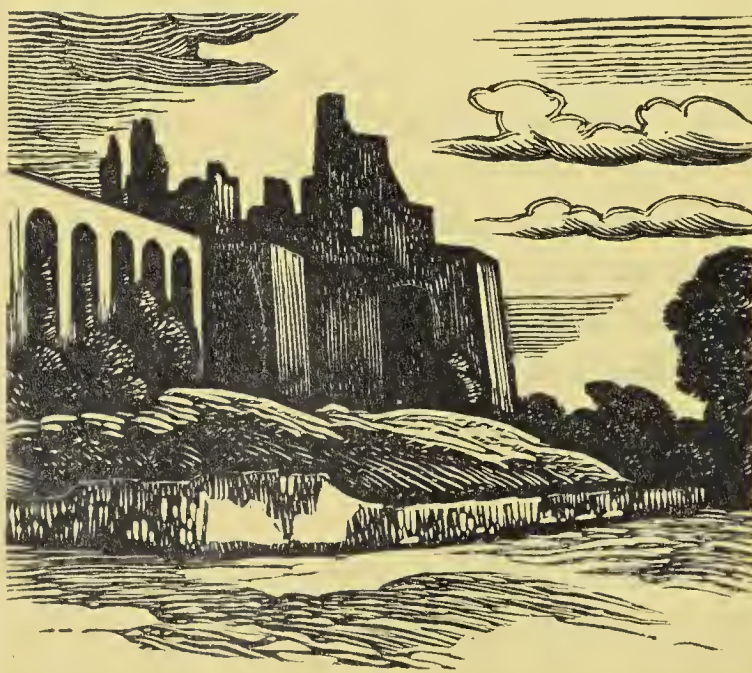
Puis il offrit des sièges à ses hôtes et dit à Nicole Langelier :



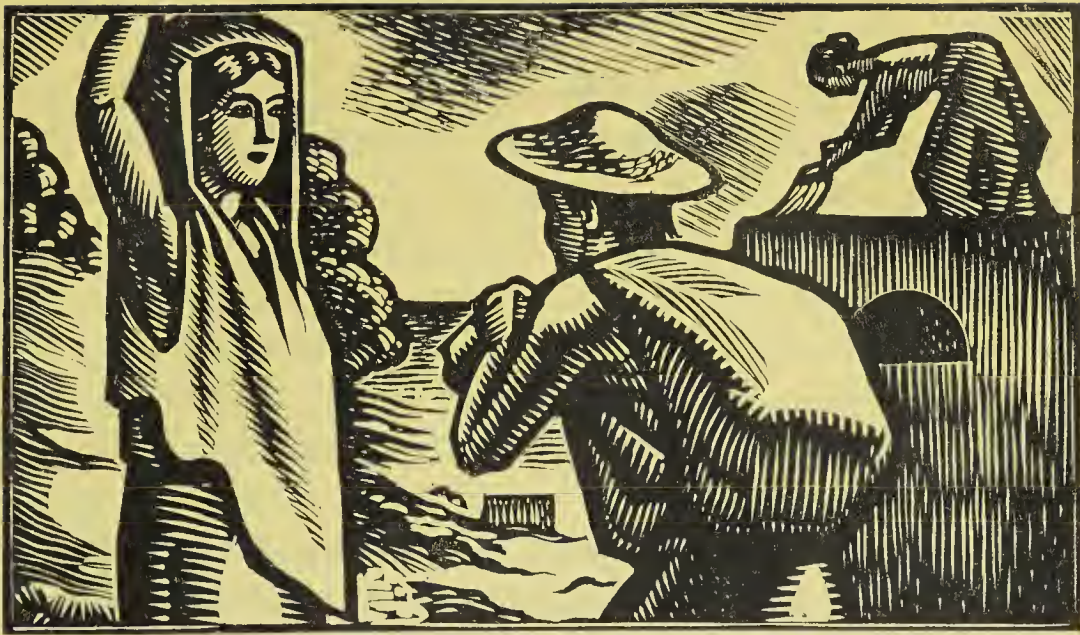
## SUR LA PIERRE BLANCHE

— Il faut maintenant tenir votre promesse et nous lire cette histoire de Gallion que je vous ai vu écrire dans votre petite chambre du *Foro Traiano*. Vous y faites parler des Romains. C'est ici qu'il convient de l'entendre, dans un coin du Forum, près de la voie Sacrée, entre le Capitole et le Palatin. Hâtez-vous, pour n'être pas surpris par le crépuscule et de peur que votre voix ne soit bientôt couverte par les cris des oiseaux qui s'avertissent entre eux de l'approche de la nuit.

Les hôtes de Giacomo Boni accueillirent ces paroles d'un murmure favorable et Nicole Langelier, sans attendre des prières plus pressantes, déroula un manuscrit et lut ce qui suit.







## II

### Gallion

**E**N la 804<sup>e</sup> année depuis la fondation de Rome et la 13<sup>e</sup> du principat de Claudius César, Junius Annaeus Novatus était proconsul d'Achaïe. Issu d'une famille équestre originaire d'Espagne, fils de Sénèque le Rhéteur et de la vertueuse Helvia, frère d'Annaeus Méla et de ce célèbre Lucius Annaeus, il portait le nom de son père adoptif, le rhéteur Gallion, exilé par Tibère. Sa mère était du sang de Cicéron et il avait hérité de son père, avec d'immenses richesses, l'amour des lettres et de la philosophie. Il lisait les ouvrages des Grecs plus soigneusement encore que

ceux des Latins. Une noble inquiétude agitait son esprit. Il était curieux de la physique et de ce qu'on ajoute à la physique. L'activité de son intelligence était si vive, qu'il écoutait des lectures en prenant son bain et qu'il portait sans cesse sur lui, même à la chasse, ses tablettes de cire et son stylet. Dans les loisirs qu'il savait se ménager au milieu des soins les plus graves et des plus vastes travaux, il écrivait des livres sur les questions naturelles et composait des tragédies.

Ses clients et ses affranchis vantaient sa douceur. Il était en effet d'un caractère bienveillant. On n'avait jamais vu qu'il s'abandonnât à la colère. Il considérait la violence comme la pire des faiblesses et la moins pardonnable.

Il avait en exécration toutes les cruautés, quand leur véritable caractère ne lui échappait pas à la faveur d'un long usage et de l'opinion publique. Et souvent même, dans les sévérités consacrées par la coutume des aïeux et sanctifiées par les lois, il découvrait des excès détestables contre lesquels il s'élevait et qu'il aurait tenté de détruire si on ne lui eût opposé de toutes parts l'intérêt de l'État et le salut commun. A cette époque les bons magistrats et les fonctionnaires honnêtes n'étaient pas rares dans l'Empire. Il s'en trouvait certes d'aussi probes et d'aussi équitables que Gallion, mais peut-être n'aurait-on pas rencontré dans un autre autant d'humanité.

Chargé d'administrer cette Grèce dépouillée de ses richesses, déchue de sa gloire, tombée de sa liberté agitée dans une tranquillité oisive, il se rappelait qu'elle avait jadis enseigné au monde la sagesse et les arts et il unissait, dans sa conduite envers elle, à la vigilance d'un tuteur la

piété d'un fils. Il respectait l'indépendance des villes et les droits des personnes. Il honorait les hommes vraiment grecs de naissance et d'éducation, malheureux seulement de n'en découvrir qu'un petit nombre et d'exercer le plus souvent son autorité sur une multitude infâme de Juifs et de Syriens, équitable toutefois envers ces asiatiques, et s'en félicitant comme d'un vertueux effort.

Il résidait à Corinthe, la cité la plus riche et la plus peuplée de la Grèce romaine. Sa villa, construite au temps d'Auguste, agrandie et embellie depuis lors par les proconsuls qui s'étaient succédé dans le gouvernement de la province, s'élevait sur les dernières pentes occidentales de l'Acrocorinthe, dont le sommet chevelu portait le temple de Vénus et les bosquets des hiérodules. C'était une maison assez vaste qu'entouraient des jardins plantés d'arbres touffus, arrosés d'eaux vives, ornés de statues, d'exèdres, de gymnases, de bains, de bibliothèques, et d'autels consacrés aux dieux.

Il s'y promenait un matin, selon sa coutume, avec son frère Annaeus Méla, conversant sur l'ordre de la nature et les vicissitudes de la fortune. Dans le ciel rose le soleil se levait humide et candide. Les ondulations douces des collines de l'Isthme cachaient le rivage saronique, le Stade, le sanctuaire des jeux, le port oriental de Kenkhrées. Mais on voyait, entre les flancs fauves des monts Géraniens et le rose Hélicon à la double cime, dormir la mer bleue des Alcyons. Au loin, vers le septentrion, brillaient les trois sommets neigeux du Parnasse. Gallion et Méla s'avancèrent jusqu'au bord de la haute terrasse. A leurs pieds s'étendait Corinthe sur un vaste plateau de sable pâle, incliné dou-

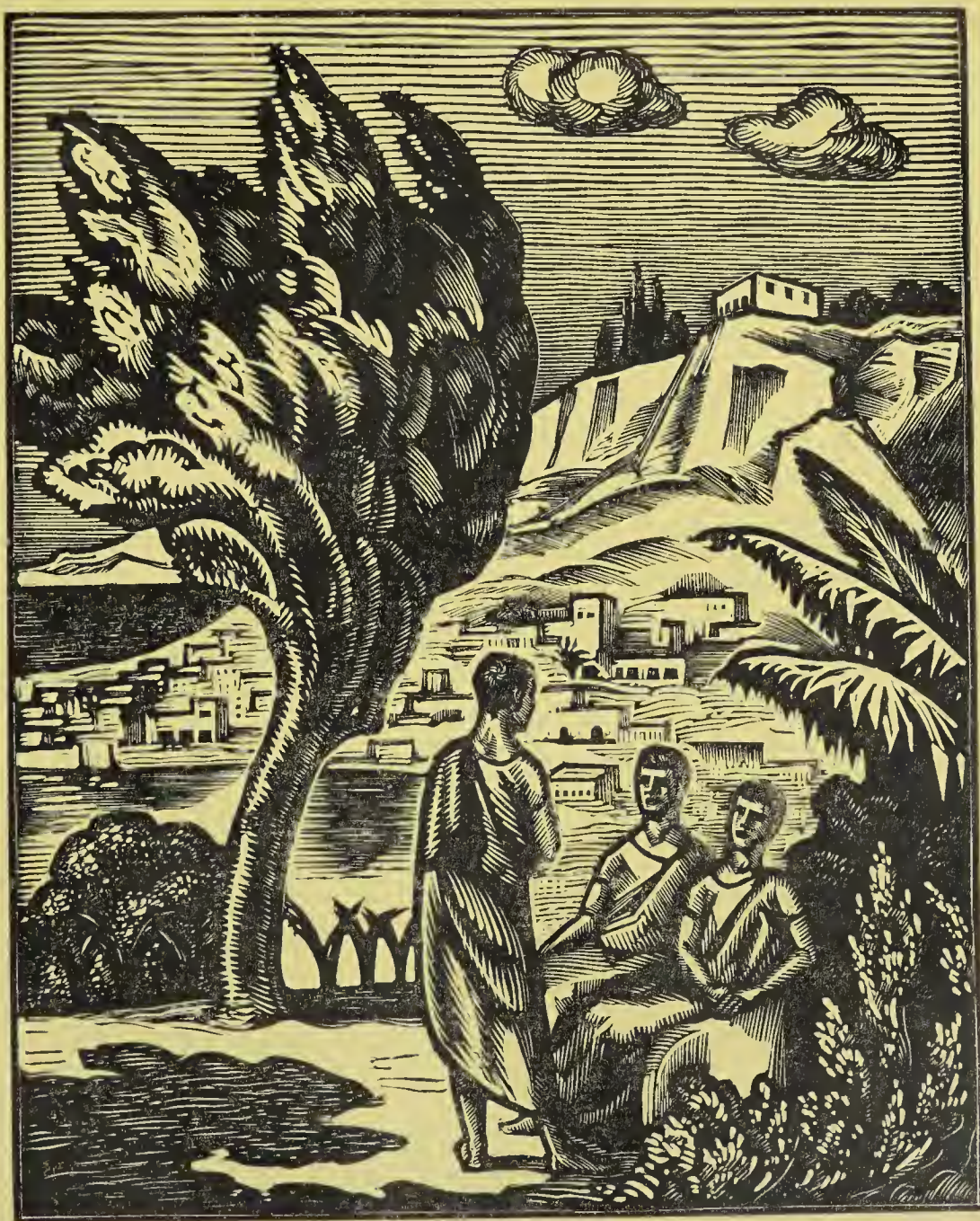


cement vers les bords écumeux du golfe. Les dalles du forum, les colonnes de la basilique, les gradins du cirque, les blancs degrés des propylées étincelaient, et les faîtes dorés des temples jetaient des éclairs. Vaste et neuve, la ville était coupée de rues droites. Une voie large descendait jusqu'au port de Leckhée, bordé de magasins et couvert de navires. A l'occident, la terre était offensée par la fumée des forges et par les ruisseaux noirs des teintureries, et, de ce côté, des forêts de pins, s'étendant jusqu'à l'horizon, s'y confondaient avec le ciel.

Peu à peu la ville s'éveilla. Le hennissement aigre d'un cheval déchira l'air matinal, et l'on commença d'entendre les bruits sourds des roues, les cris des charretiers et le chant des vendeuses d'herbes. Sorties de leurs mesures à travers les décombres du palais de Sisyphe, de vieilles femmes aveugles, portant sur la tête des urnes de cuivre, allaient, conduites par des enfants, puiser de l'eau, à la fontaine Pirène. Sur les toits plats des maisons qui longeaient les jardins du proconsul, des Corinthiennes étendaient du linge pour le faire sécher, et l'une d'elles fouettait son enfant avec des tiges de poireaux. Dans le chemin creux qui montait à l'Acropole, un vieillard demi-nu, couleur de bronze, aiguillonnait la croupe d'un âne chargé de salades et chantait entre ses dents ébréchées, dans sa barbe rude, une chanson d'esclave :

Travaille, petit âne,  
Comme j'ai travaillé.  
Et cela te profitera :  
Tu peux en être sûr.







Cependant, au spectacle de la ville recommençant son labeur de chaque jour, Gallion se prit à songer à cette première Corinthe, la belle Ionienne, opulente et joyeuse, jusqu'au jour où elle vit ses citoyens massacrés par les soldats de Mummius, ses femmes, les nobles filles de Sisyphe, vendues à l'encan, ses palais, ses temples incendiés, ses murs renversés et ses richesses entassées dans les liburnes du Consul.

— Il n'y a pas encore un siècle, dit-il, l'œuvre de Mummius subsistait tout entière. Ce rivage que tu vois, ô mon frère, était plus désert que les sables de Libye. Le divin Julius releva la ville détruite par nos armes et la peupla d'affranchis. Sur cette plage, où les illustres Bacchiades avaient étalé leur fière indolence, des Latins pauvres et grossiers s'établirent et Corinthe commença de renaître. Elle s'accrut rapidement et sut tirer avantage de sa position. Elle percevait un tribut sur tous les navires qui, venus de l'orient ou de l'occident, mouillaient dans ses deux ports de Leckhée et de Kenkhrées. Son peuple et ses richesses ne cessent de s'accroître à la faveur de la paix romaine.

» Que de bienfaits l'Empire n'a-t-il pas répandus sur le monde ! Par lui les villes, les campagnes goûtent un calme profond. Les mers sont purgées de pirates et les routes de brigands. De l'océan brumeux au golfe Permulique, de Gadès à l'Euphrate, le commerce des marchandises se fait avec une sécurité que rien ne trouble. La loi protège la vie et les biens de tous. Les droits de chacun sont mis hors d'atteinte. La liberté n'a désormais pour limites que ses lignes de défense et n'est bornée que pour



sa sûreté. La justice et la raison gouvernent l'univers.

Annaeus Méla n'avait pas, comme ses deux frères, brigué les honneurs. Ceux qui l'aimaient, et ils étaient nombreux, car il se montrait, dans ses manières, toujours affable et d'une extrême aménité, attribuaient cet éloignement des affaires à la modération d'un esprit qu'attirait une obscurité tranquille et qui n'eût voulu se donner d'autres soins que l'étude de la philosophie. Mais des observateurs plus froids croyaient s'apercevoir qu'il était ambitieux à sa manière et jaloux, à l'exemple de Mécène, d'égalier, simple chevalier romain, le crédit des consulaires. Enfin certains esprits malveillants croyaient discerner en lui l'avidité des Sénèques pour ces richesses qu'ils affectaient de mépriser, et ils s'expliquaient de cette manière que Méla eût longtemps vécu obscur en Bétique, tout occupé de l'administration de ses vastes domaines, et qu'appelé ensuite à Rome par son frère le philosophe, il s'y fût attaché à la gestion des finances impériales plutôt que de rechercher de grands emplois judiciaires ou militaires. On ne pouvait pas aisément décider de son caractère sur ses discours parce qu'il tenait le langage des stoïciens, aussi propre à cacher les faiblesses de l'âme qu'à révéler la grandeur des sentiments. C'était alors une élégance que de tenir des discours vertueux. Du moins est-il certain que Méla pensait hautement.

Il répondit à son frère que, sans être versé comme lui dans les affaires publiques, il avait eu sujet d'admirer la puissance et la sagesse des Romains.

— Elles se montrent, dit-il, jusqu'au fond de notre Espagne. Mais c'est dans une gorge sauvage des monts



thessaliens que j'ai le mieux senti la majesté bienfaisante de l'Empire. Je venais d'Hypathe, ville célèbre par ses fromages et ses magiciennes, et j'avais chevauché pendant quatre heures dans la montagne sans rencontrer un visage humain. Vaincu par la fatigue et la chaleur, j'attachai mon cheval à un arbre peu éloigné de la route et m'étendis sous un buisson d'arbrouses. Je m'y reposais depuis quelques instants quand je vis passer un maigre vieillard chargé de ramée et fléchissant sous le faix. A bout de forces, il chancela et, près de tomber, s'écria : « César ! » En entendant cette invocation monter de la bouche d'un pauvre bûcheron dans un désert de rochers, mon cœur s'emplit de vénération pour la Ville tutélaire, qui inspire jusque dans les pays les plus écartés, aux âmes les plus agrestes, une telle idée de sa providence souveraine. Mais à mon admiration se mêlèrent, ô mon frère, la tristesse et l'inquiétude, quand je songeai à quels dommages, à quelles offenses, par la folie des hommes et les vices du siècle, étaient exposés l'héritage d'Auguste et la fortune de Rome.

— J'ai vu de près, mon frère, lui répondit Gallion, ces crimes et ces folies dont tu t'affliges. Assis au Sénat, j'ai pâli sous le regard des victimes de Caius. Je me suis tu, ne désespérant pas de voir des jours meilleurs. Je crois que les bons citoyens doivent servir la république sous les mauvais princes plutôt que d'échapper à leurs devoirs par une mort inutile.

Comme Gallion prononçait ces paroles, deux hommes encore jeunes, portant la toge, s'approchèrent de lui. L'un était Lucius Cassius, d'une maison plébéienne, mais

ancienne et décorée, originaire de Rome. L'autre, Marcus Lollius, fils et petit-fils de consulaires et toutefois d'une famille équestre, sortie du municipe de Terracine. Ils avaient tous deux fréquenté les écoles d'Athènes et acquis une connaissance des lois de la nature à laquelle les Romains qui n'étaient pas allés en Grèce demeuraient tout à fait étrangers.

A cette heure ils se formaient à Corinthe au maniement des affaires publiques, et le proconsul les tenait à ses côtés comme un ornement à sa magistrature. Un peu en arrière, vêtu du manteau court des philosophes, le front chauve et le menton garni d'une barbe socratique, le grec Apollodore marchait avec lenteur, un bras levé et remuant les doigts en disputant avec lui-même.

Gallion fit à tous trois un accueil bienveillant.

— Déjà les roses du matin ont pâli, dit-il, et le soleil commence à darder ses flèches acérées. Venez, amis ! Ces ombrages nous verseront la fraîcheur.

Et il les mena, le long d'un ruisseau dont le murmure conseillait les tranquilles pensées, jusque dans une enceinte d'arbustes verts au milieu de laquelle un bassin d'albâtre se creusait, plein d'une eau limpide où flottait une plume de la colombe qui venait de s'y baigner et qui maintenant modulait sa plainte dans le feuillage. Ils s'assirent sur un banc de marbre qui s'étendait en demi-cercle, soutenu par des griffons. Les lauriers et les myrtes y mariaient leurs ombres. Tout autour de l'enceinte arrondie s'élevaient des statues. Une Amazone blessée entourait mollement sa tête de son bras replié. Sur son beau visage la douleur paraissait belle. Un Satyre velu jouait avec une chèvre.

Une Vénus, au sortir du bain, essuyait ses membres humides sur lesquels on croyait voir courir un frisson de plaisir. Près d'elle un jeune Faune approchait en souriant une flûte de ses lèvres. Son front était à demi caché par les branches, mais son ventre poli brillait entre les feuilles.

— Ce Faune semble respirer, dit Marcus Lollius. On dirait qu'un souffle léger soulève sa poitrine.

— Il est vrai, Marcus. On attend qu'il tire de sa flûte des sons agrestes, dit Gallion. Un esclave grec l'a sculpté dans le marbre d'après un modèle ancien. Les Grecs excellaient autrefois à faire ces bagatelles. Plusieurs de leurs ouvrages en ce genre sont justement célèbres. On ne peut le nier : ils ont su donner aux dieux un visage auguste et exprimer sur le marbre ou l'airain la majesté des maîtres du monde. Qui n'admire le Jupiter Olympien de Phidias ? Et pourtant qui voudrait être Phidias ?

— Certes, aucun Romain ne voudrait être Phidias, s'écria Lollius, qui dépensait l'immense héritage de ses pères à faire venir de Grèce et d'Asie les ouvrages de Phidias et de Myrrhon, dont il ornait sa villa du Pausilippe.

Lucius Cassius partageait cet avis. Il soutint avec force que les mains d'un homme libre n'étaient pas faites pour manier le ciseau du sculpteur ou le cestre du peintre et que nul citoyen romain ne saurait s'abaisser à fondre l'airain, à sculpter le marbre, à tracer des figures sur une muraille.

Il professait l'admiration des mœurs antiques et vantait à toute occasion les vertus des aïeux :

— Les Curius et les Fabricius, dit-il, cultivaient leurs laitues et dormaient sous le chaume. Ils ne connaissaient de statue que le Priape taillé dans un cœur de buis qui, dressant au milieu de leur jardin son pal vigoureux, menaçait les voleurs d'un supplice ridicule et terrible.

Méla, qui avait beaucoup lu les annales de Rome, objecta l'exemple d'un vieux patricien.

— Au temps de la république, dit-il, cet illustre Caius Fabius, d'une famille issue d'Hercule et d'Évandre, traça de ses mains sur les murs du temple de Salus des peintures si estimées, que leur perte récente, dans l'incendie du temple, a été considérée comme un malheur public. Et l'on rapporte qu'il ne quittait pas la toge pour peindre ses figures, faisant connaître par là que cette tâche n'était pas indigne d'un citoyen romain. Il reçut le surnom de Pictor que ses descendants s'honorèrent de porter.

Lucius Cassius répliqua vivement :

— En peignant des victoires dans un temple, Caius Fabius considérait ces victoires et non la peinture. Il n'y avait pas alors de peintres à Rome. Voulant que les grandes actions des aïeux fussent sans cesse présentes aux yeux des Romains, il donna l'exemple aux artisans. Mais, de même qu'un pontife ou un édile pose la première pierre d'un édifice et ne fait pas pour cela métier de maçon ou d'architecte, Caius Fabius fit la première peinture de Rome sans qu'on puisse le compter au nombre des ouvriers qui gagnent leur vie à peindre sur des murs.

Apollodore, d'un signe de tête, approuva ce discours et dit en caressant sa barbe philosophique :



— Les fils d'Iule sont nés pour gouverner le monde. Tout autre soin serait indigne d'eux.

Et longtemps, d'une bouche arrondie, il vanta les Romains. Il les flattait parce qu'il les craignait. Mais, au dedans de lui-même, il ne sentait que mépris pour ces intelligences bornées et sans finesse. Il donna des louanges à Gallion :

— Tu as orné cette ville de monuments magnifiques. Tu as assuré la liberté de son Sénat et de son peuple. Tu as établi de bonnes règles pour le commerce et la navigation, tu rends la justice avec une équité bienveillante. Ta statue s'élèvera sur le Forum. Le titre te sera décerné de second fondateur de Corinthe, ou plutôt Corinthe prendra de toi le nom d'Annaea. Toutes ces choses sont dignes d'un Romain et dignes de Gallion. Mais ne crois pas que les Grecs estiment plus que de raison les arts manuels. Si beaucoup parmi eux s'occupent à peindre des vases, à teindre des étoffes, à modeler des figures, c'est par nécessité. Ulysse construisit de ses mains son lit et son navire. Toutefois les Grecs professent qu'il est indigne d'un sage de s'appliquer à des arts futiles et grossiers. Socrate, en sa jeunesse, exerça le métier de sculpteur et il fit une image des Kharites qu'on voit encore sur l'acropole d'Athènes. Son habileté certes n'était pas médiocre et, s'il avait voulu, il aurait su, comme les artistes les plus renommés, représenter un athlète lançant un disque ou nouant un bandeau sur son front. Mais il laissa ces ouvrages pour se consacrer à la recherche de la sagesse, ainsi que l'oracle le lui avait ordonné. Dès lors, il s'attacha aux jeunes hommes, non pour mesurer les proportions

de leur corps, mais uniquement pour leur enseigner ce qui est honnête. A ceux dont la forme était parfaite il préférait ceux dont l'âme était belle, contrairement à ce que font les sculpteurs, les peintres et les débauchés. Ceux-là estiment la beauté extérieure et méprisent la beauté intérieure. Et vous savez que Phidias grava sur l'orteil de son Jupiter le nom d'un athlète parce qu'il était beau et sans considérer s'il était chaste.

— C'est pourquoi, conclut Gallion, nous ne donnons pas de louanges aux sculpteurs alors même que nous en donnons à leurs ouvrages.

— Par Hercule ! s'écria Lollius, je ne sais lequel admirer le plus de ce Faune ou de cette Vénus. La déesse a la fraîcheur de l'eau dont elle est encore mouillée. Elle est vraiment la volupté des hommes et des dieux, et ne crains-tu pas, ô Gallion, qu'une nuit un rustre, caché dans tes jardins, ne lui fasse subir le même outrage qu'un jeune impie infligea, dit-on, à la Vénus des Cnidiens ? Les prêtresses du temple trouvèrent un matin sur la déesse les vestiges de l'offense, et les voyageurs rapportent que, depuis lors, elle garde sur elle une tache ineffaçable. Il faut admirer et l'audace de cet homme et la patience de l'Immortelle.

— Le crime ne fut pas impuni, déclara Gallion. Le sacrilège se jeta dans la mer ou se brisa contre les rochers. On ne l'a jamais revu.

— Sans doute, reprit Lollius, la Vénus de Cnide passe en beauté toutes les autres. Mais l'ouvrier qui sculpta celle de tes jardins, ô Gallion, savait amollir le marbre. Vois ce Faune ; il rit, la salive mouille ses dents et ses lèvres ; ses

joues ont la fraîcheur des pommes; tout son corps brille de jeunesse. Pourtant, à ce Faune je préfère cette Vénus.

Apollodore leva la main droite et dit :

— Très doux Lollius, réfléchis un moment et tu reconnaîtras qu'une telle préférence est pardonnable à un ignorant qui suit ses instincts et ne raisonne pas, mais qu'elle n'est pas permise à un sage comme toi. Cette Vénus ne peut être aussi belle que ce Faune, car le corps de la femme a moins de perfection que celui de l'homme et la copie d'une chose moins parfaite ne saurait égaler en beauté la copie d'une chose plus parfaite. Et l'on ne peut douter, ô Lollius, que le corps de la femme ne soit moins beau que celui de l'homme, puisqu'il contient une âme moins belle. Les femmes sont vaines, querelleuses, occupées de niaiseries, incapables de hautes pensées et de grandes actions, et souvent la maladie trouble leur intelligence.

— Pourtant, fit observer Gallion, dans Rome comme dans Athènes, des vierges, des mères ont été jugées dignes de présider aux choses sacrées et de porter les offrandes sur les autels. Bien plus ! les dieux ont choisi parfois des vierges pour rendre leurs oracles ou révéler l'avenir aux hommes. Cassandre a ceint son front des bandelettes d'Apollon et prophétisé la ruine des Troyens. Juturna, que l'amour d'un dieu rendit immortelle, fut commise à la garde des fontaines de Rome.

— Il est vrai, répliqua Apollodore. Mais les dieux vendent cher aux vierges le privilège d'expliquer leurs volontés et d'annoncer l'avenir. En même temps qu'ils leur donnent de voir ce qui est caché, ils leur ôtent la raison

et les rendent furieuses. Au reste, je t'accorde, ô Gallion, que certaines femmes sont meilleures que certains hommes et que certains hommes sont moins bons que certaines femmes. Cela tient à ce que les deux sexes ne sont pas aussi distincts l'un de l'autre et séparés que l'on croit et que, tout au contraire, il y a de l'homme dans beaucoup de femmes et de la femme dans beaucoup d'hommes. Voici comment on explique ce mélange :

» Les ancêtres des hommes qui habitent aujourd'hui la terre sortirent des mains de Prométhée qui, pour les former, pétrit l'argile, comme font les potiers. Il ne se borna pas à façonner de ses mains un couple unique. Trop prévoyant et trop industriel pour se résoudre à faire sortir d'une seule semence et d'un seul vase toute la race humaine, il entreprit au contraire de fabriquer lui-même une multitude de femmes et d'hommes, afin d'assurer tout de suite à l'humanité l'avantage du nombre. Pour mieux conduire un travail si difficile, il modela d'abord séparément toutes les parties qui devaient composer les corps aussi bien mâles que féminins. Il fit autant de poumons, de foies, de cœurs, de cerveaux, de vessies, de rates, d'intestins, de matrices, de vulves et de pénis qu'il était nécessaire et fabriqua enfin avec un art subtil et en quantité suffisante tous les organes au moyen desquels les humains pussent parfaitement respirer, se nourrir et se reproduire. Il n'oublia ni les muscles, ni les tendons, ni les os, ni le sang, ni les humeurs. Enfin il tailla des peaux, se réservant de mettre dans chacune, comme dans un sac, les choses nécessaires. Toutes ces pièces d'hommes et de femmes étaient achevées et il ne restait plus qu'à les



assembler quand Prométhée fut invité à souper chez Bacchus. Il s'y rendit et, le front ceint de roses, vida trop souvent la coupe du dieu. C'est en chancelant qu'il regagna son atelier. Le cerveau tout obscurci des fumées du vin, l'œil trouble, les mains mal assurées, il se remit à l'œuvre, pour notre malheur. Distribuer les organes aux humains lui semblait un jeu. Il ne savait ce qu'il faisait et goûtait, quoi qu'il fît, un parfait contentement. A tout instant il donnait à une femme, par mégarde, ce qui convenait à un homme, et à un homme ce qui convenait à une femme.

» De la sorte, nos premiers parents furent composés de morceaux disparates, qui ne s'accordaient pas bien les uns avec les autres. S'étant accouplés à leur gré ou par hasard, ils produisirent des êtres incohérents comme eux. C'est ainsi que, par la faute du Titan, nous voyons tant de femmes viriles et d'hommes efféminés. C'est ce qui explique également les contradictions qu'on rencontre dans le plus ferme caractère et comment l'esprit le plus résolu se dément à toute heure. Et c'est pourquoi enfin nous sommes tous en guerre avec nous-mêmes.

Lucius Cassius condamna ce mythe parce qu'il n'enseignait pas à l'homme à se vaincre lui-même et qu'il l'induisait au contraire à céder à la nature.

Gallion fit observer que les poètes et les philosophes retraçaient diversement l'origine du monde et la création des hommes.

— Il ne faut pas croire trop aveuglément aux fables que content les Grecs, dit-il, ni tenir pour véritable, ô Apollodore, ce qu'ils rapportent notamment des pierres jetées par Pyrrha. Les philosophes ne s'accordent point

entre eux sur le principe du monde et nous laissent incertains si la terre fut produite par l'eau, par l'air, ou, comme il est plus croyable, par le feu subtil. Mais les Grecs veulent tout savoir et forgent d'ingénieux mensonges. Qu'il est meilleur d'avouer notre ignorance ! Le passé nous est caché comme l'avenir ; nous vivons entre deux nuées épaisses, dans l'oubli de ce qui fut et l'incertitude de ce qui sera. Et pourtant la curiosité nous tourmente de connaître les causes des choses et une ardente inquiétude nous excite à méditer les destinées de l'homme et du monde.

— Il est vrai, soupira Cassius, que nous nous appliquons sans cesse à pénétrer l'impénétrable avenir. Nous y travaillons de toutes nos forces et par toutes sortes de moyens. Nous croyons y parvenir tantôt par la méditation, tantôt par la prière et l'extase. Les uns consultent les oracles des dieux, les autres, ne craignant pas de faire ce qui n'est pas permis, interrogent les divinateurs de Chaldée ou tentent les sorts babyloniens. Curiosité impie et vaine ! Car de quoi nous servirait la connaissance des choses futures, puisqu'elles sont inévitables ? Pourtant les sages, plus encore que le vulgaire, éprouvent le désir de percer l'avenir et de s'y jeter pour ainsi dire. C'est sans doute parce qu'ils espèrent de la sorte échapper au présent, qui leur apporte tant de tristesses et de dégoûts. Comment les hommes d'aujourd'hui ne seraient-ils pas aiguillonnés du désir de fuir leur temps misérable ? Nous vivons dans un âge fréquent en lâchetés, abondant en ignominies, fertile en crimes.

Cassius déprécia longtemps encore l'époque où il vivait.

Il se plaignit que les Romains, déchus de leurs antiques vertus, ne prissent plus plaisir qu'à manger des huîtres du Lucrin et des oiseaux du Phase, et n'eussent plus de goût que pour des mimes, des cochers et des gladiateurs. Il sentait douloureusement le mal dont souffrait l'Empire, le luxe insolent des grands, la basse avidité des clients, la dépravation féroce de la multitude.

Gallion et son frère l'approuvèrent. Ils aimaient la vertu. Pourtant, ils n'avaient rien de commun avec les vieux patriciens qui, sans autre souci que d'engraisser leurs porcs et d'accomplir les rites sacrés, conquièrent le monde pour la bonne gestion de leurs métairies. Cette noblesse d'étable, instituée par Romulus et par Brutus, était depuis longtemps éteinte. Les familles patriciennes, créées par le divin Julius et par l'empereur Auguste, n'avaient point duré. Des hommes intelligents, venus de toutes les provinces de l'Empire, occupaient leur place. Romains à Rome, ils n'étaient nulle part étrangers. Ils l'emportaient de beaucoup sur les vieux Céthégus par les élégances de l'esprit et les sentiments humains. Ils ne regrettaient pas la république; ils ne regrettaient pas la liberté, dont le souvenir était mêlé pour eux à celui des proscriptions et des guerres civiles. Ils honoraient Caton comme le héros d'un autre âge, sans désirer de revoir une si haute vertu se dresser sur de nouvelles ruines. Ils considéraient l'époque d'Auguste et les premières années de Tibère comme le temps le plus heureux que le monde eût jamais connu, puisque l'âge d'or n'avait existé que dans l'imagination des poètes. Et ils s'étonnaient douloureusement que ce nouvel ordre de choses, qui promettait au genre

humain une longue félicité, eût si vite apporté à Rome des hontes inouïes et des tristesses inconnues même aux contemporains de Marius et de Sylla. Ils avaient vu, durant la folie de Caius, les meilleurs citoyens marqués au fer rouge, condamnés aux mines, aux travaux des chemins, aux bêtes, les pères forcés d'assister au supplice de leurs enfants, et des hommes d'une vertu éclatante, comme Crémutius Cordus, pour priver le tyran de leur mort, se laisser mourir de faim. A la honte de Rome, Caligula ne respectait ni ses sœurs, ni aucune des femmes les plus illustres. Et, ce qui indignait ces rhéteurs et ces philosophes autant que le viol des matrones et le meurtre des meilleurs citoyens, c'étaient les crimes de Caius contre l'éloquence et les lettres. Ce furieux avait conçu le dessein d'anéantir les poèmes d'Homère et il faisait enlever de toutes les bibliothèques les écrits, les portraits, les noms de Virgile et de Tite-Live. Enfin Gallion ne lui pardonnait pas d'avoir comparé le style de Sénèque à un mortier sans ciment.

Ils craignaient un peu moins Claudius, mais ils le méprisaient peut-être davantage. Ils raillaient sa tête de citrouille et sa voix de veau marin. Ce vieux savant n'était pas un monstre de méchanceté. Ils n'avaient guère à lui reprocher que sa faiblesse. Mais, dans l'exercice du pouvoir souverain, cette faiblesse était parfois aussi cruelle que la cruauté de Caius. Ils avaient aussi contre lui des griefs domestiques. Si Caius s'était moqué de Sénèque, Claudius l'avait exilé dans l'île de Corse. Il est vrai qu'il l'avait ensuite rappelé à Rome et revêtu des ornements de la préture. Mais ils ne lui étaient point reconnaissants



d'avoir exécuté de la sorte un ordre d'Agrippine, ignorant lui-même ce qu'il ordonnait. Indignés, mais patients, ils s'en reposaient sur l'impératrice de la fin du vieillard et du choix du nouveau prince. Mille bruits couraient à la honte de la fille impudique et cruelle de Germanicus. Ils n'y prêtaient pas l'oreille, et célébraient les vertus de cette femme illustre à qui les Sénèques devaient le terme de leurs disgrâces et l'accroissement de leurs honneurs. Comme il arrive souvent, leurs convictions étaient d'accord avec leurs intérêts. Une douloureuse expérience de la vie publique n'avait pas ébranlé leur confiance dans le régime fondé par le divin Auguste, affermi par Tibère et dans lequel ils remplissaient de hautes fonctions. Pour réparer les maux causés par les maîtres de l'Empire, ils comptaient sur un nouveau maître.

Gallion tira d'un pli de sa toge un rouleau de papyrus.

— Chers amis, dit-il, j'ai appris ce matin par des lettres de Rome que notre jeune prince a reçu en mariage Octavie, fille de César.

Un murmure favorable accueillit cette nouvelle.

— Certes, poursuivit Gallion, nous devons nous féliciter d'une union grâce à laquelle le prince, joignant à ses premiers titres ceux d'époux et de gendre, marche désormais l'égal de Britannicus. Mon frère Sénèque ne cesse de me vanter dans ses lettres l'éloquence et la douceur de son élève, qui illustre sa jeunesse en plaidant au Sénat devant l'empereur. Il n'a pas encore accompli sa seizième année et il a déjà gagné la cause de trois villes coupables ou malheureuses, Ilion, Bologne, Apamée.

— Ainsi donc, demanda Lucius Cassius, il n'a pas hérité l'humeur noire des Domitius, ses aïeux?

— Non certes, répondit Gallion. C'est Germanicus qui revit en lui.

Annaeus Méla, qui ne passait pas pour flatteur, donna aussi des louanges au fils d'Agrippine. Elles paraissaient touchantes et sincères, parce qu'il les garantissait, pour ainsi dire, sur la tête de son fils encore enfant.

— Néron est chaste, modeste, bienveillant et pieux. Mon petit Lucain, qui m'est plus cher que mes yeux, fut son compagnon de jeux et d'études. Ils s'exercèrent ensemble à déclamer en langue grecque et en langue latine. Ils s'essayèrent ensemble à composer des poèmes. Jamais, dans ces luttes ingénieuses, Néron ne donna le moindre signe d'envie. Il se plaisait au contraire à vanter les vers de son rival, où, malgré la faiblesse de l'âge, paraissait, çà et là, une ardente énergie. Il semblait quelquefois heureux d'être vaincu par le neveu de son précepteur. Charmante modestie du prince de la jeunesse! Les poètes compareront un jour l'amitié de Néron et de Lucain à la sainte amitié d'Euryale et de Nisus.

— Néron, reprit le proconsul, montre, dans l'ardeur de la jeunesse, une âme douce et pleine de pitié. Ce sont là des vertus que les années ne pourront qu'affermir.

» Claudius, en l'adoptant, a sagement acquiescé au vœu du Sénat et au désir du peuple. Par cette adoption il a écarté de l'Empire un enfant accablé du déshonneur de sa mère, et il vient, en donnant Octavie à Néron, d'assurer l'avènement d'un jeune César qui fera les délices de Rome. Fils respectueux d'une mère honorée, disciple zélé d'un

philosophe, Néron, dont l'adolescence brille des plus aimables vertus, Néron, notre espoir et l'espoir du monde, se souviendra dans la pourpre des leçons du Portique et gouvernera l'univers avec justice et modération.

— Nous en acceptons l'augure, dit Lollius. Puisse une ère de bonheur s'ouvrir pour le genre humain !

— Il est difficile de prévoir l'avenir, dit Gallion. Pourtant nous ne doutons point de l'éternité de la Ville. Les oracles ont promis à Rome un empire sans fin et il serait impie de n'en pas croire les dieux. Vous dirai-je ma plus chère espérance ? Je m'attends avec joie à ce que la paix règne pour toujours sur la terre après le châtement des Parthes. Oui, nous pouvons, sans crainte de nous tromper, annoncer la fin des guerres détestées des mères. Qui pourrait désormais troubler la paix romaine ? Nos aigles ont touché les bornes de l'univers. Tous les peuples ont éprouvé notre force et notre clémence. L'Arabe, le Sabéen, l'habitant de l'Haemus, le Sarmate qui se désaltère dans le sang de son cheval, le Sicambre à la chevelure bouclée, l'Éthiopien crépu viennent en foule adorer Rome protectrice. D'où sortiraient de nouveaux barbares ? Est-il probable que les glaces du Nord ou les sables brûlants de la Libye tiennent en réserve des ennemis du peuple romain ? Tous les Barbares, gagnés à notre amitié, déposeront les armes, et Rome, aïeule aux cheveux blancs, calme dans sa vieillesse, verra les peuples assis avec respect autour d'elle, comme ses enfants adoptifs, méditer la concorde et l'amour.

Tous approuvèrent ces paroles, hors Cassius, qui secoua la tête.

Il s'enorgueillissait des honneurs militaires attachés à sa

naissance, et la gloire des armes, tant vantée par les poètes et les rhéteurs, excitait son enthousiasme.

— Je doute, ô Gallion, dit-il, que les peuples cessent jamais de se haïr et de se craindre. Et, à vrai dire, je ne le souhaite pas. Si la guerre cessait, que deviendraient la force des caractères, la grandeur d'âme, l'amour de la patrie ? Le courage et le dévouement ne seraient plus que des vertus sans emploi.

— Rassure-toi, Lucius, dit Gallion. Quand les hommes auront cessé de se vaincre entre eux, ils travailleront à se vaincre eux-mêmes. Et c'est là le plus vertueux effort qu'ils puissent faire, le plus noble emploi de leur courage et de leur magnanimité. Oui, la mère auguste dont nous adorons les rides et les cheveux blanchis par les siècles, Rome, établira la paix universelle. Alors il fera bon vivre. La vie dans certaines conditions mérite d'être vécue. C'est une petite flamme entre deux ombres infinies ; c'est notre part de divinité. Tant qu'il vit, un homme est semblable aux dieux.

Pendant que Gallion parlait de la sorte, une colombe vint se poser sur l'épaule de la Vénus dont les formes de marbre brillaient entre les myrtes.

— Cher Gallion, dit Lollius en souriant, l'oiseau d'Aphrodite se plaît à tes discours. Ils sont doux et pleins de vénusté.

Un esclave apporta du vin frais, et les amis du proconsul parlèrent des dieux. Apollodore pensait qu'il n'était pas facile d'en connaître la nature. Lollius doutait de leur existence.

— Quand, dit-il, la foudre tombe, il dépend du philo-



sophe que ce soit la nuée ou le dieu qui ait tonné.

Mais Cassius n'approuvait pas ces propos légers. Il croyait aux dieux de la République. Incertain seulement des limites de leur providence, il affirmait qu'ils existaient, ne consentant pas à se séparer du genre humain sur un point essentiel. Et, pour se confirmer dans la religion des aïeux, il employait un raisonnement qu'il avait appris des Grecs :

— Les dieux existent, dit-il. Les hommes s'en font une image. Et l'on ne peut concevoir une image sans réalité. Comment verrait-on Minerve, Neptune, Mercure, s'il n'y avait ni Mercure, ni Neptune, ni Minerve?

— Tu m'as persuadé, lui dit Lollius, en se moquant. La vieille femme qui vend des gâteaux de miel, sur le Forum, au pied de la basilique, a vu le dieu Typhon, ayant d'un âne la tête velue et le ventre formidable. Il la terrassa, la troussa par-dessus les oreilles, la frappa en cadence de coups retentissants et la laissa demi-morte, inondée d'une urine prodigieusement infecte. Elle rapporta elle-même comment, à l'exemple d'Antiope, elle avait été visitée par un immortel. Il est certain que le dieu Typhon existe puisqu'il a pissé sur une marchande de gâteaux.

— En dépit de tes moqueries, Marcus, je ne doute pas de l'existence des dieux, reprit Cassius. Et je pense qu'ils ont la forme humaine, puisque c'est sous cette forme qu'ils se montrent toujours à nous, soit que nous dormions, soit que nous nous tenions éveillés.

— Il est meilleur, fit observer Apollodore, de dire que les hommes ont la forme divine, puisque les dieux existaient avant eux.

— O cher Apollodore, s'écria Lollius, tu oublies que Diane fut honorée d'abord sous la forme d'un arbre et que de grands dieux ont l'apparence d'une pierre brute. Cybèle est représentée non pas avec deux seins comme une femme, mais avec plusieurs mamelles comme une chienne ou une truie. Le soleil est un dieu, mais trop chaud pour garder la forme humaine, il s'est mis en boule; c'est un dieu rond.

Annaeus Méla blâma avec indulgence ces railleries académiques.

— Il ne faut pas prendre à la lettre, dit-il, tout ce qu'on rapporte des dieux. Le vulgaire appelle le blé Cérès, le vin Bacchus. Mais où trouverait-on un homme assez fou pour croire qu'il boit et mange un dieu? Connaissons mieux la nature divine. Les dieux sont les diverses parties de la nature, ils se confondent tous en un dieu unique, qui est la nature entière.

Le proconsul approuva les paroles de son frère et, prenant un grave langage, définit les caractères de la divinité.

— Dieu est l'âme du monde, répandue dans toutes les parties de l'univers, auquel elle communique le mouvement et la vie. Cette âme, flamme artisanne, pénétrant la matière inerte, a formé le monde. Elle le dirige et le conserve. La divinité, cause active, est essentiellement bonne. La matière dont elle fit usage, inerte et passive, est mauvaise en certaines de ses parties. Dieu n'en a pu changer la nature. C'est ce qui explique l'origine du mal dans le monde. Nos âmes sont des parcelles de ce feu divin dans lequel elles doivent s'absorber un jour. Par

conséquent Dieu est en nous et il habite particulièrement dans l'homme vertueux dont l'âme n'est pas obstruée par l'épaisse matière. Ce sage en qui Dieu réside est l'égal de Dieu. Il doit, non l'implorer, mais le contenir. Et quelle folie de prier Dieu ! Quelle impiété que de lui adresser nos vœux ! C'est croire qu'il est possible d'éclairer son intelligence, de changer son cœur et de l'induire à se corriger. C'est méconnaître la nécessité qui gouverne son immuable sagesse. Il est soumis au Destin. Disons mieux : le Destin c'est lui. Ses volontés sont des lois qu'il subit comme nous. Il ordonne une fois, il obéit toujours. Libre et puissant dans sa soumission, c'est à lui-même qu'il obéit. Tous les événements du monde sont le déroulement de ses intentions premières et souveraines. Contre lui-même son impuissance est infinie.

Les auditeurs de Gallion l'applaudirent. Mais Apollodore demanda licence de faire quelques objections.

— Tu as raison de croire, ô Gallion, que Jupiter est soumis à la Nécessité, et j'estime comme toi que la Nécessité est la première des déesses immortelles. Mais il me semble que ton dieu, admirable surtout par son étendue et sa durée, eut plus de bon vouloir que de bonheur quand il fit le monde, puisqu'il ne trouva pour le pétrir qu'une substance ingrate et rebelle, et que la matière trahit l'ouvrier. Je ne puis m'empêcher de plaindre sa disgrâce. Les potiers d'Athènes sont plus heureux. Ils se procurent, pour faire des vases, une terre fine et plastique qui prend aisément et garde les contours qu'ils lui donnent. Aussi leurs amphores et leurs coupes sont-elles d'une forme plaisante. Elles s'arrondissent avec grâce, et

le peintre y trace aisément des figures agréables à voir, telles que le vieux Silène sur son âne, la toilette d'Aphrodite et les chastes Amazones. En y songeant, ô Gallion, je pense que, si ton dieu fut moins heureux que les potiers d'Athènes, c'est qu'il manqua de sagesse et ne fut point un bon artisan. La matière qu'il trouva n'était pas excellente. Elle n'était pas dénuée pourtant de toutes propriétés utiles, tu l'as reconnu toi-même. Il n'y a pas de choses absolument bonnes ni de choses absolument mauvaises. Une chose est mauvaise pour un usage; elle est bonne pour un autre. On perdrait son temps et sa peine à planter des oliviers dans l'argile qui sert à façonner les amphores. L'arbre de Pallas ne croîtrait pas dans cette terre fine et pure, dont on fait les beaux vases que nos athlètes vainqueurs reçoivent en rougissant de pudeur et d'orgueil. A ce qu'il me semble, lorsqu'il forma le monde d'une matière qui n'y était pas toute propre, ton dieu, ô Gallion, s'est rendu coupable d'une faute pareille à celle que commettrait un vigneron de Mégare en plantant un arbre dans de la terre à modeler, ou quelque artisan du Céramique, s'il prenait, pour en fabriquer des amphores, la glèbe pierreuse qui nourrit les grappes blondes. Ton dieu a fait l'univers. Sûrement c'est une autre chose qu'il devait faire, pour employer convenablement ses matériaux. Puisque la substance, comme tu le prétends, lui fut rebelle par son inertie ou par quelque autre qualité mauvaise, devait-il s'obstiner à lui donner un emploi qu'elle ne pouvait tenir, et tailler imprudemment, comme on dit, son arc dans un cyprès? L'industrie n'est pas de faire beaucoup, c'est de bien faire. Que ne s'est-il borné à construire peu de chose,



mais parfaitement bien, un petit poisson, par exemple, un moucheron, une goutte d'eau!

» J'aurais encore plusieurs observations à faire sur ton dieu, Gallion, et à te demander, par exemple, si tu ne crains pas que, par son frottement perpétuel avec la matière, il ne s'use comme une meule s'use à la longue à moudre le grain. Mais ces questions ne pourraient être résolues promptement et le temps est cher à un proconsul. Permets-moi du moins de te dire que tu n'as pas raison de croire que le dieu dirige et conserve le monde, puisque, de ton propre aveu, il s'est privé d'intelligence après avoir tout compris, de volonté après avoir tout voulu, de puissance après avoir pu tout faire. Et ce fut là encore, de sa part, une faute très grave. Car il s'ôta de la sorte les moyens de corriger son œuvre imparfaite. Pour ce qui est de moi, j'incline à croire que le dieu est en réalité, non celui que tu dis, mais bien la matière qu'il a trouvée un jour et que nos Grecs appellent le chaos. Tu te trompes en croyant qu'elle est inerte. Elle se meut sans cesse, et sa perpétuelle agitation entretient la vie dans l'univers.

Ainsi parla le philosophe Apollodore. Ayant écouté ce discours avec un peu d'impatience, Gallion se défendit d'être tombé dans les erreurs et les contradictions que le Grec lui reprochait. Mais il ne réfuta pas victorieusement les raisons de son adversaire, parce qu'il n'avait pas l'esprit très subtil et parce que, dans la philosophie, il recherchait surtout des raisons de rendre les hommes vertueux et ne s'intéressait qu'aux vérités utiles.

— Entends mieux, Apollodore, dit-il, que Dieu n'est autre chose que la nature. La nature et lui ne font qu'un.

Dieu et Nature sont les deux noms d'un seul être; comme Novatus et Gallion désignent un même homme. Dieu, si tu préfères, c'est la raison divine mêlée au monde. Et ne crains pas qu'il s'y use, car sa substance ténue participe du feu qui consume toute matière et demeure inaltérable.

» Mais, si toutefois, poursuit Gallion, ma doctrine embrasse des idées mal habituées à se rencontrer les unes avec les autres, ne me le reproche pas, ô cher Apollodore, et loue-moi plutôt de ce que j'admets quelques contradictions dans ma pensée. Si je n'étais pas conciliant avec mes propres idées, si j'accordais à un seul système une préférence exclusive, je ne saurais plus tolérer la liberté des opinions, et, l'ayant détruite en moi, je ne la supporterais pas volontiers chez les autres, et je perdrais le respect qu'on doit à toute doctrine établie ou professée par un homme sincère. Aux dieux ne plaise que je voie mon sentiment prévaloir à l'exclusion de tout autre et exercer un empire absolu sur les intelligences. Faites-vous un tableau, très chers amis, de l'état des mœurs, si des hommes en assez grand nombre croyaient fermement posséder la vérité et si, par impossible, ils s'entendaient sur cette vérité. Une piété trop étroite, chez les Athéniens, pourtant pleins de sagesse et d'incertitude, a causé l'exil d'Anaxagore et la mort de Socrate. Que serait-ce si des millions d'hommes étaient asservis à une idée unique sur la nature des dieux? Le génie des Grecs et la prudence de nos ancêtres ont fait une part au doute et permis d'adorer Jupiter sous divers noms. Que dans l'univers malade une secte puissante vienne à proclamer que Jupiter n'a qu'un seul nom, aussitôt le sang coulera par toute la terre et ce

ne sera pas un seul Caius alors dont la folie menacera de mort le genre humain. Tous les hommes de cette secte seront des Caius. Ils mourront pour un nom. Ils tueront pour un nom. Car il est plus naturel encore aux hommes de tuer que de mourir pour ce qui leur semble excellent et véritable. Aussi convient-il de fonder l'ordre public sur la diversité des opinions et non de chercher à l'établir sur le consentement de tous à une même croyance. On n'obtiendrait jamais ce consentement unanime et, en s'efforçant de l'obtenir, on rendrait les hommes aussi stupides que furieux. En effet, la vérité la plus éclatante n'est qu'un vain bruit de mots pour les hommes auxquels on l'impose. Tu m'obliges à penser une chose que tu comprends et que je ne comprends pas. Tu mets en moi de cette manière non pas quelque chose d'intelligible, mais quelque chose d'incompréhensible. Et je suis plus près de toi en croyant une chose différente, que je comprends. Car alors tous deux nous faisons usage de notre raison et avons tous deux l'intelligence de notre propre croyance.

— Laissons cela, fit Lollius. Les hommes instruits ne s'uniront jamais pour étouffer toutes les doctrines au profit d'une seule. Et quant au vulgaire, qui se soucie de lui enseigner que Jupiter a six cents noms ou qu'il n'en a qu'un ?

Cassius, plus lent et plus grave, prit la parole :

— Prends garde, ô Gallion, que l'existence de Dieu, telle que tu l'exposes, ne soit contraire aux croyances des aïeux. Il n'importe guère, en somme, que tes raisons soient meilleures ou pires que celles d'Apollodore. Mais

il faut songer à la patrie. Rome doit à sa religion ses vertus et sa puissance. Détruire nos dieux, c'est nous détruire nous-mêmes.

— Ne crains pas, ami, répliqua vivement Gallion, ne crains pas que je nie d'une âme insolente les célestes protecteurs de l'Empire. La divinité unique, ô Lucius, que connaissent les philosophes, contient en elle tous les dieux comme l'humanité contient tous les hommes. Les dieux dont le culte a été institué par la sagesse de nos aïeux, Jupiter, Junon, Mars, Minerve, Quirinus, Hercule, sont les parties les plus augustes de la providence universelle, et les parties n'existent pas moins que le tout. Non certes, je ne suis pas un homme impie, ennemi des lois. Et nul plus que Gallion ne respecte les choses sacrées.

Personne ne fit mine de combattre ces idées. Et Lollius, ramenant la conversation à son premier sujet :

— Nous cherchions à percer l'avenir. Quels sont, selon vous, amis, les destinées de l'homme après la mort?

En réponse à cette question, Annaeus Méla promit l'immortalité aux héros et aux sages. Mais il la refusa au commun des hommes.

— Il n'est pas croyable, dit-il, que les avarés, les gourmands, les envieux aient une âme immortelle. Un semblable privilège pourrait-il appartenir à des êtres incptes et grossiers? Nous ne le pensons pas. Ce serait offenser la majesté des dieux que de croire qu'ils ont destiné à l'immortalité le rustre qui ne connaît que ses chèvres et ses fromages, et l'affranchi, plus riche que Crésus, qui n'eût d'autres soins au monde que de vérifier les comptes



de ses intendants. Pourquoi, dieux bons! seraient-ils pourvus d'une âme? Quelle figure feraient-ils parmi les héros et les sages, dans les prairies élyséennes? Ces malheureux, semblables à tant d'autres sur la terre, ne sont pas capables de remplir la vie humaine, qui est courte. Comment en rempliraient-ils une plus longue? Les âmes vulgaires s'éteignent à la mort, ou tourbillonnent quelque temps autour de notre globe et se dissipent dans les couches épaisses de l'air. La vertu seule, en égalant l'homme aux dieux, le fait participer à leur immortalité. Ainsi que l'a dit un poète :

Elle ne descend jamais aux ombres du Styx, l'illustre vertu. Vis en héros et les destins ne t'entraîneront point dans le fleuve cruel de l'oubli. Au dernier de tes jours, la gloire t'ouvrira le chemin du ciel.

» Connaissons notre condition. Nous devons tous périr et périr tout entiers. L'homme d'une vertu éclatante n'échappe au sort commun qu'en devenant dieu et en se faisant admettre dans l'Olympe parmi les Héros et les Dieux.

— Mais il n'a pas connaissance de sa propre apothéose, dit Marcus Lollius. Il n'existe pas sur la terre un esclave, il n'existe pas un barbare qui ne sache qu'Auguste est un dieu. Mais Auguste ne le sait pas. Aussi nos Césars s'acheminent-ils à regret vers les constellations et nous voyons aujourd'hui Claudius approcher en pâlissant de ces pâles honneurs.

Gallion secoua la tête :

— Le poète Euripide a dit :

Nous aimons cette vie qui se montre à nous sur la terre parce que nous n'en connaissons point d'autre.

» Tout ce qu'on rapporte des morts est incertain, mêlé de fables et de mensonges. Toutefois, je crois que les hommes vertueux parviennent à une immortalité dont ils ont pleine connaissance. Entendez bien qu'ils l'obtiennent par leur propre effort et non point comme une récompense décernée par les dieux. De quel droit les dieux immortels abaisseraient-ils un homme vertueux jusqu'à le récompenser ? Le véritable salaire du bien est de l'avoir fait et il n'y a hors de la vertu aucun prix digne d'elle. Laissons aux âmes vulgaires, pour soutenir leurs vils courages, la crainte du châtimement et l'espoir de la récompense. N'aimons dans la vertu que la vertu elle-même. Gallion, si ce que les poètes content des enfers est véritable, si après ta mort tu es conduit devant le tribunal de Minos, tu lui diras : « Minos ne me jugera pas. Mes actions m'ont jugé. »

— Comment, demanda le philosophe Apollodore, les dieux donneraient-ils aux hommes l'immortalité dont ils ne jouissent pas eux-mêmes ?

Apollodore, en effet, ne croyait pas que les dieux fussent immortels ou du moins que leur empire sur le monde dût s'exercer éternellement.

Il en donna ses raisons :

— Le règne de Jupiter a commencé, dit-il, après l'âge d'or. Nous savons, par des traditions que des poètes nous ont conservées, que le fils de Saturne a succédé à son père dans le gouvernement du monde. Or, tout ce qui eut commencement doit avoir fin. Il est inepte de supposer

qu'une chose limitée par un côté peut être d'un autre côté illimitée. Il faudrait alors la dire tout ensemble finie et infinie, ce qui serait absurde. Tout ce qui présente un point extrême est mesurable à partir de ce point et ne saurait cesser d'être mesurable sur aucun point de son étendue, à moins de changer de nature, et c'est le propre de ce qui est mesurable d'être compris entre deux points extrêmes. Nous devons donc tenir pour certain que le règne de Jupiter finira comme a fini le règne de Saturne. Ainsi que l'a dit Eschyle :

Jupiter est soumis à la Nécessité. Il ne peut échapper à ce qui est fatal.

Gallion pensait de même, pour des raisons tirées de l'observation de la nature.

— J'estime comme toi, ô mon Apollodore, que les règnes des dieux ne sont pas immortels ; et l'observation des phénomènes célestes m'incline à cet avis. Les cieux ainsi que la terre sont sujets à la corruption, et les palais divins, ruineux comme les demeures des hommes, s'écroulent sous le poids des siècles. J'ai vu des pierres tombées des régions de l'air. Elles étaient noires et toutes rongées par le feu. Elles nous apportaient le témoignage certain d'une conflagration céleste.

» Apollodore, les corps des dieux ne sont pas plus inaltérables que leurs maisons. S'il est vrai, comme l'enseigne Homère, que les dieux, habitants de l'Olympe, ensemencent les flancs des déesses et des mortelles, c'est donc qu'ils ne sont pas eux-mêmes immortels, bien que leur vie passe de beaucoup en longueur celle des hommes,

et il est manifeste, par là, que le destin les soumet à la nécessité de transmettre une existence qu'ils ne sauraient garder toujours.

— En effet, dit Lollius, on ne conçoit guère que des immortels produisent des enfants à la manière des hommes et des animaux, ni même qu'ils possèdent des organes pour cet usage. Mais les amours des dieux sont peut-être un mensonge des poètes.

Apollodore soutint de nouveau, par des raisons déliées, que le règne de Jupiter finirait un jour. Et il annonça qu'au fils de Saturne succéderait Prométhée.

— Prométhée, répliqua Gallion, fut délivré par Hercule avec le consentement de Jupiter, et il jouit dans l'Olympe de la félicité due à sa prévoyance et à son amour des hommes. Rien ne changera plus ses destins heureux.

Apollodore demanda :

— Qui donc, alors, selon toi, ô Gallion, héritera la foudre qui ébranle le monde ?

— Bien qu'il semble audacieux de répondre à cette question, je crois pouvoir le faire, répondit Gallion, et nommer le successeur de Jupiter.

Comme il prononçait ces mots, un officier de la basilique, chargé d'appeler les causes, se présenta devant lui et l'avertit que des plaideurs l'attendaient au tribunal.

Le proconsul demanda si l'affaire était de grande importance.

— C'est une affaire très petite, ô Gallion, répondit l'officier de la basilique. Un homme du port de Kenkhrées vient de traîner un étranger devant ton tribunal. Ils sont



tous deux Juifs et d'humble condition. Ils se querellent au sujet de quelque coutume barbare ou de quelque grossière superstition, comme c'est l'habitude des Syriens. Voici la minute de leur plainte. C'est du punique pour le greffier qui l'a écrite.

» Le plaignant te représente, ô Gallion, qu'il est chef de l'assemblée des Juifs ou, comme on dit en grec, de la synagogue, et il te demande justice contre un homme de Tarse, qui, établi nouvellement à Kenkhrées, vient, chaque samedi, parler dans la synagogue contre la loi juive. « C'est un scandale et une abomination, que tu feras cesser », dit le plaignant. Et il réclame l'intégrité des privilèges appartenant aux enfants d'Israël. Le défenseur revendique pour tous ceux qui croient à ce qu'il enseigne leur adoption et leur incorporation dans la famille d'un homme nommé Abrahamus et il menace le plaignant de la colère divine. Tu vois, ô Gallion, que cette cause est petite et obscure. Il t'appartient de décider si tu la retiens pour toi ou si tu la laisseras juger par un moindre magistrat.

Les amis du proconsul lui conseillèrent de ne point se déranger pour une si méchante affaire.

— Je me fais un devoir, leur répondit-il, de suivre à cet égard les règles tracées par le divin Auguste. Ce ne sont pas seulement les grandes causes qu'il importe que je juge moi-même, mais aussi les petites quand la jurisprudence n'en est pas fixée. Certaines affaires minimes reviennent tous les jours et sont importantes, du moins par leur fréquence. Il convient que j'en juge moi-même une de chaque sorte. Un jugement du proconsul est exemplaire et fait loi.

— Il faut te louer, ô Gallion, dit Lollius, du zèle que tu mets à remplir tes fonctions consulaires. Mais, connaissant ta sagesse, je doute qu'il te soit agréable de rendre la justice. Ce que les hommes décorent de ce nom n'est, en réalité, qu'un ministère de basse prudence et de vengeance cruelle. Les lois humaines sont filles de la colère et de la peur.

Gallion rejeta mollement cette maxime. Il ne reconnaissait pas aux lois humaines les caractères de la véritable justice :

— Le châtement du crime est de l'avoir commis. La peine que les lois y ajoutent est inégale et superflue. Mais enfin, puisque, par la faute des hommes, il est des lois, nous devons les appliquer équitablement.

Il avertit l'officier de la basilique qu'il se rendrait dans quelques instants au tribunal, puis, se tournant vers ses amis :

— A vrai dire, j'ai une raison particulière d'examiner cette affaire par mes yeux. Je ne dois négliger aucune occasion de surveiller ces Juifs de Kenkhrées, race turbulente, haineuse, contemptrice des lois, qu'il n'est pas facile de contenir. Si jamais la paix de Corinthe est troublée, ce sera par eux. Ce port, où viennent mouiller tous les navires de l'Orient, cache dans un amas confus de magasins et d'auberges une foule innombrable de voleurs, d'eunuques, de devins, de sorciers, de lépreux, de violateurs de sépulcres et d'homicides. C'est le repaire de toutes les infamies et de toutes les superstitions. On y vénère Isis, Eschmoun, la Vénus Phénicienne et le dieu des Juifs. Je suis effrayé de voir ces Juifs immondes se multiplier, plutôt

à la manière des poissons qu'à celle des hommes. Ils pullulent dans les rues fangeuses du port comme des crabes dans les rochers.

— Ils pullulent de même à Rome, chose plus effrayante, s'écria Lucius Cassius. C'est le crime du grand Pompée d'avoir introduit cette lèpre dans la Ville. Les prisonniers, amenés de Judée pour son triomphe et qu'il eut le tort de ne pas traiter selon la coutume des aïeux, ont peuplé de leur engeance servile la rive droite du fleuve. Au pied du Janicule, parmi les tanneries, les boyauderies et les pourrissoirs, dans ces faubourgs où afflue tout ce qu'il y a d'infamies et d'horreurs dans le monde, ils vivent des métiers les plus vils, déchargent les chalands venus d'Ostie, vendent des loques et des rogatons, échangent des allumettes contre des verres cassés. Leurs femmes vont dire l'avenir dans les maisons des riches ; leurs enfants tendent la main aux passants dans les bosquets d'Egérie. Comme tu l'as dit, Gallion, ennemis du genre humain et d'eux-mêmes, ils fomentent sans cesse la sédition. Il y a quelques années, les partisans d'un certain Chrestus, ou Cherestus, soulevèrent parmi les Juifs de sanglantes émeutes. La porta Portese fut mise à feu et à sang, et César, en dépit de sa longanimité, dut sévir. Il chassa de Rome les plus séditeux.

— Je le sais, dit Gallion. Plusieurs de ces bannis vinrent habiter Kenkhrées, entre autres un Juif et une Juive du Pont qui y vivent encore et y exercent quelque humble métier. Ils tissent, je crois, les grossières étoffes de Cilicie. Je n'ai rien appris de remarquable sur les partisans de Chrestus. Quant à Chrestus lui-

même, j'ignore ce qu'il est devenu et s'il vit encore.

— Je l'ignore comme toi, Gallion, reprit Lucius Cassius, et nul ne le saura jamais. Ces êtres vils ne parviennent pas même à la célébrité du crime. D'ailleurs, il y a tant d'esclaves du nom de Chrestus qu'il serait malaisé d'en discerner un dans cette multitude.

» Mais c'est peu que les Juifs soulèvent des tumultes dans ces bouges où leur nombre et leur infinité les dérobent à toute surveillance. Ils se répandent par la Ville, ils s'insinuent dans les familles et partout ils jettent le trouble. Ils vont crier dans le Forum pour le compte des agitateurs qui les payent, et ces méprisables étrangers excitent les citoyens à se haïr entre eux. Nous avons trop longtemps souffert leur présence dans les assemblées populaires, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les orateurs évitent de parler contre le sentiment de ces misérables, de peur des outrages. Entêtés à se soumettre à leur loi barbare, ils veulent y soumettre les autres, et ils trouvent des adeptes parmi les Asiatiques et même parmi les Grecs. Et, chose à peine croyable, pourtant certaine, ils imposent leurs usages aux Latins eux-mêmes. Il y a, dans la Ville, des quartiers entiers où toutes les boutiques sont fermées le jour de leur Sabbat. O honte de Rome ! Et, tandis qu'ils corrompent les gens de peu, parmi lesquels ils vivent, leurs rois, admis dans le palais de César, pratiquent leurs superstitions avec insolence et donnent à tous les citoyens un exemple illustre et détestable. Ainsi, de toutes parts, les Juifs imbibent l'Italie du venin oriental.

Annaeus Méla, qui avait voyagé par tout le monde



romain, fit sentir à ses amis l'étendue du mal dont ils se plaignaient.

— Les Juifs corrompent toute la terre, dit-il. Il n'y a point de ville grecque, il n'y a presque point de villes barbares où l'on ne cesse de travailler le septième jour, où l'on n'allume des lampes, où l'on ne célèbre des jeûnes à leur exemple, où l'on ne s'abstienne comme eux de manger la chair de certains animaux.

» J'ai rencontré à Alexandrie un vieillard juif qui ne manquait pas d'intelligence et qui même était versé dans les lettres grecques. Il se réjouissait du progrès de sa religion dans l'Empire. « A mesure que les étrangers connaissent nos lois, m'a-t-il dit, ils les trouvent aimables et s'y soumettent volontiers, tant les Romains que les Grecs, et ceux qui demeurent sur le continent et les habitants des îles, les nations occidentales et orientales, l'Europe et l'Asie. » Ce vieillard parlait peut-être avec quelque exagération. Pourtant on voit beaucoup de Grecs incliner aux croyances des Juifs.

Apollodore nia avec vivacité qu'il en fût ainsi.

— Des Grecs qui judaïsent, dit-il, vous n'en trouverez que dans la lie du peuple et parmi les Barbares errant dans la Grèce comme des brigands et des vagabonds. Il se peut toutefois que les sectateurs du Bègue aient séduit quelques Grecs ignorants, en leur faisant croire qu'on trouve dans des livres hébreux les idées de Platon sur la providence divine. Tel est, en effet, le mensonge qu'ils s'efforcent de répandre.

— C'est un fait, répondit Gallion, que les Juifs reconnaissent un dieu unique, invisible, tout-puissant, créateur

du monde. Mais il s'en faut qu'ils l'adorent avec sagesse. Ils publient que ce dieu est l'ennemi de tout ce qui n'est pas juif et qu'il ne peut souffrir dans son temple ni les simulacres des autres dieux, ni la statue de César, ni ses propres images. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent un dieu à la ressemblance de l'homme. Que ce dieu ne puisse être exprimé par le marbre ni l'airain, on en donne diverses raisons dont quelques-unes, je l'avoue, sont bonnes et conformes à l'idée que nous nous faisons de la divine providence. Mais que penser, ô cher Apollodore, d'un dieu assez ennemi de la république pour ne point admettre dans son sanctuaire les statues du Prince? Que penser d'un dieu qui s'offense des honneurs rendus à d'autres dieux? Et que penser d'un peuple qui prête à ses dieux de pareils sentiments? Les Juifs regardent les dieux des Latins, des Grecs et des Barbares comme des dieux ennemis, et ils poussent la superstition jusqu'à croire qu'ils possèdent de Dieu une pleine et entière connaissance, à laquelle on ne doit rien ajouter, dont on ne saurait rien retrancher.

» Vous le savez, chers amis, ce n'est pas assez de souffrir toutes les religions; il faut les honorer toutes, croire que toutes sont saintes, qu'elles sont égales entre elles par la bonne foi de ceux qui les professent, que, semblables à des traits lancés de points différents vers un même but, elles se rejoignent dans le sein de Dieu. Seule, cette religion qui ne souffre qu'elle ne saurait être tolérée. Si on la laissait croître, elle dévorerait toutes les autres. Que dis-je? une religion si farouche n'est pas une religion, mais plutôt une abligion et non plus

un lien qui unit les hommes pieux, mais le tranchant de ce lien sacré. C'est une impiété et la plus grande de toutes. Car, peut-on faire un plus cruel outrage à la divinité que de l'adorer sous une forme particulière et de la vouer en même temps à l'exécration sous toutes les autres formes qu'elle revêt au regard des hommes?

» Quoi! sacrifiant à Jupiter qui porte un boisseau sur la tête, j'interdirais à un homme étranger de sacrifier à Jupiter dont la chevelure, semblable à la fleur d'hyacinthe, descend nue sur ses épaules; et je me croirais encore adorateur de Jupiter, impie que je serais! Non! non! l'homme religieux, lié aux dieux immortels, est également lié à tous les hommes par la religion qui embrasse la terre avec le ciel. Exécrable erreur des Juifs qui se croient pieux en n'adorant que leur Dieu!

— Ils se font circoncire en son honneur, dit Annaeus Méla. Pour dissimuler cette mutilation, ils sont obligés, quand ils vont aux bains publics, de renfermer dans un étui ce qu'on ne doit raisonnablement ni étaler avec ostentation ni cacher comme une ignominie. Car il est également ridicule à un homme de se faire orgueil ou honte de ce qu'il a de commun avec tous les hommes. Ce n'est pas sans raison que nous redoutons, chers amis, le progrès des usages judéens dans l'Empire. Il n'est pas à craindre toutefois que les Romains et les Grecs adoptent la circoncision. Il n'est pas croyable que cet usage pénètre même chez les Barbares, qui pourtant en éprouveraient une moindre disgrâce, puisqu'ils sont, pour la plupart, assez absurdes

pour imputer à déshonneur à un homme de se montrer nu devant ses semblables.

— J'y songe ! s'écria Lollius. Quand notre douce Canidia, la fleur des matrones de l'Esquilin, envoie ses beaux esclaves aux thermes, elle les oblige à mettre un caleçon, enviant à tout le monde jusqu'à la vue de ce qui lui est le plus cher en eux. Par Pollux ! elle sera cause qu'on les croira Juifs, soupçon outrageant, même pour un esclave.

Lucius Cassius reprit d'une âme irritée :

— J'ignore si la démence juive gagnera le monde entier. Mais c'est trop que cette folie se propage parmi les ignorants, c'est trop qu'on la souffre dans l'Empire, c'est trop qu'on laisse subsister cette race fétide, descendue à toutes les hontes, absurde et sordide dans ses mœurs, impie et scélérate dans ses lois, en exécution aux dieux immortels. Le Syrien obscène corrompt la Ville de Rome. Cette humiliation est la peine de nos crimes. Nous avons méprisé les anciens usages et les bonnes disciplines des ancêtres. Ces maîtres de la terre, qui nous l'ont soumise, nous ne les servons plus. Qui pense encore aux aruspices ? Qui respecte les augures ? Qui révère Mavors et les Jumeaux divins ? O triste abandon des devoirs religieux ! L'Italie a répudié ses dieux indigètes et ses génies tutélaires. Elle est désormais ouverte de toutes parts aux superstitions étrangères et livrée sans défense à la foule impure des prêtres orientaux. Hélas ! Rome n'a-t-elle conquis le monde que pour être conquise par les Juifs ! Certes, les avertissements ne nous auront pas manqué. Les



débordements du Tibre et la disette des grains ne sont pas des signes douteux de la colère divine. Chaque jour nous apporte quelque présage funeste. La terre tremble, le soleil se voile, la foudre éclate dans un ciel pur. Les prodiges succèdent aux prodiges. On a vu des oiseaux sinistres perchés au faite du Capitole. Sur la rive étrusque, un bœuf a parlé. Des femmes ont enfanté des monstres; une voix lamentable s'est élevée au milieu des jeux du théâtre. La statue de la Victoire a lâché les rênes de son char.

— Les habitants des palais célestes, dit Marcus Lollius, ont d'étranges façons de se faire entendre. S'ils veulent un peu plus de graisse et d'encens, qu'ils le disent clairement au lieu de s'exprimer par le tonnerre, les nuages, les corneilles, les bœufs, les statues d'airain et les enfants à deux têtes. Reconnais aussi, Lucius, qu'ils ont trop beau jeu à nous présager des malheurs, puisque, selon le cours naturel des choses, il n'y a pas de jour qui n'amène une infortune privée ou publique.

Mais Gallion semblait touché des douleurs de Cassius.

— Claudius, dit-il, Claudius, bien qu'il dorme toujours, s'est ému d'un si grand péril. Il s'est plaint au Sénat du mépris où étaient tombés les anciens usages. Effrayé du progrès des superstitions étrangères, le Sénat, sur son avis, a rétabli les aruspices. Mais ce ne sont pas seulement les cérémonies du culte, ce sont les cœurs des hommes qu'il faudrait rétablir dans leur pureté première. Romains, vous redemandez vos dieux. Le vrai séjour des dieux en ce monde est l'âme des hommes vertueux. Rappelez en vous les vertus passées, la simplicité, la

bonne foi, l'amour du bien public, et les dieux y rentreront aussitôt. Vous serez vous-mêmes des temples et des autels.

Il dit, et, prenant congé de ses amis, gagna sa litière qui, depuis quelques instants, l'attendait près du bosquet de myrtes, pour le porter au tribunal.

Ils s'étaient levés et, derrière lui, quittant les jardins, ils marchaient à pas lents sous un double portique, disposé de manière à ce qu'on y trouvât de l'ombre à toute heure du jour, et qui conduisait des murs de la villa jusqu'à la basilique où le proconsul rendait la justice.

Lucius Cassius, chemin faisant, se plaignait à Méla de l'oubli où étaient tombées les antiques disciplines.

Marcus Lollius, posant la main sur l'épaule d'Apollodore :

— Il me semble que ni notre doux Gallion, ni Méla ni même Cassius n'ont dit pourquoi ils haïssaient si fort les Juifs. Je crois le savoir et veux te le confier, très cher Apollodore. Les Romains qui offrent aux dieux, comme un présent agréable, une truie blanche, ornée de bandes-lettes, ont en exécution ces Juifs qui refusent de manger du porc. Ce n'est pas en vain que les destins envoyèrent au pieux Énée une laie blanche en présage. Si les dieux n'avaient pas couvert de chênes les royaumes sauvages d'Évandre et de Turnus, Rome ne serait pas aujourd'hui la maîtresse du monde. Les glands du Latium engraisseront les cochons dont la chair a seule apaisé l'insatiable faim des magnanimes neveux de Rémus. Nos Italiens, dont les corps sont formés de sangliers et de porcs, se sentent offensés par l'orgueilleuse abstinence des Juifs, obstinés à rejeter, ainsi qu'un aliment immonde, ces gras

troupeaux, chers au vieux Caton, qui nourrissent les maîtres de l'Univers.

Ainsi, tous quatre, échangeant de faciles propos et goûtant l'ombre douce, ils parvinrent à l'extrémité du portique et virent tout à coup le Forum étincelant de lumière.

A cette heure matinale, il était tout agité du mouvement de la foule sonore. Au milieu de la place se dressait une Minerve d'airain sur un socle où étaient sculptées les Muses, et l'on voyait, à droite et à gauche, un Mercure et un Apollon de bronze, œuvre d'Hermogène de Cythère. Un Neptune à la barbe verte se tenait debout dans une vasque. Sous les pieds du dieu, un dauphin vomissait de l'eau.

Le Forum était de toutes parts environné de monuments dont les hautes colonnes et les voûtes révélaient l'architecture romaine. En face du portique par lequel Méla et ses amis étaient venus, les Propylées, que surmontaient deux chars dorés, bornaient la place publique et conduisaient par un escalier de marbre dans la voie large et droite du Leckhée. De l'un et l'autre côté de ces portes héroïques, régnaient les frontons peints des sanctuaires, le Panthéon et le temple de Diane Éphésienne. Le temple d'Octavie, sœur d'Auguste, dominait le Forum et regardait la mer.

La basilique n'en était séparée que par une ruelle obscure. Elle s'élevait sur deux étages d'arcades, soutenues par des piliers auxquels s'appliquaient des demi-colonnes doriques portant sur une base carrée. On

y reconnaissait le style romain qui imprimait son caractère à tous les autres édifices de la ville. Il ne subsistait de la première Corinthe que les débris calcinés d'un vieux temple.

Les arcades inférieures de la basilique étaient ouvertes et servaient de boutiques à des marchands de fruits, de légumes, d'huile, de vin et de friture, à des oiseleurs, des bijoutiers, des libraires et des barbiers. Des changeurs s'y tenaient assis derrière de petites tables couvertes de pièces d'or et d'argent. Et du creux sombre de ces échoppes sortaient des cris, des rires, des appels, des bruits de querelles et des odeurs fortes. Sur les degrés de marbre, partout où l'ombre bleuissait les dalles, des oisifs jouaient aux dés ou aux osselets, des plaideurs se promenaient de long en large avec un air anxieux, des matelots cherchaient gravement les plaisirs auxquels ils dussent consacrer leur argent et des curieux lisaient des nouvelles de Rome rédigées par des Grecs futiles. A cette foule de Corinthiens et d'étrangers se montraient avec obstination des mendiants aveugles, de jeunes garçons épilés et fardés, des marchands d'allumettes et des marins estropiés portant pendu à leur cou le tableau de leur naufrage. Du toit de la basilique les colombes descendaient en troupes sur les grands espaces vides, recouverts de soleil, et becquetaient des graines dans les fentes des dalles chaudes.

Une fille de douze ans, brune et veloutée comme une violette de Zante, posa par terre son petit frère qui ne savait pas encore marcher, mit près de lui une écuelle ébréchée, pleine de bouillie, avec une cuiller de bois, et lui dit :



— Mange, Cômatas, mange et tais-toi, de peur du cheval rouge.

Puis elle courut, une obole à la main, vers le marchand de poissons qui dressait derrière des corbeilles tapissées d'herbes marines sa face ridée et sa poitrine nue, couleur de safran.

Cependant une colombe, voletant au-dessus du petit Comatas, emmêla ses pattes dans les cheveux de l'enfant. Et, pleurant et appelant sa sœur à son aide, il criait d'une voix étouffée par les sanglots :

— Ioessa ! ioessa !

Mais Ioessa ne l'entendait pas. Elle cherchait dans les corbeilles du vieillard, parmi les poissons et les coquillages, de quoi charmer la sécheresse de son pain. Elle ne prit ni une grive de mer, ni une smaride, dont la chair est délicate, mais qui valent beaucoup d'argent. Elle emporta, dans le creux de sa robe retroussée, trois poignées d'oursins et d'épines de mer.

Et le petit Comatas, la bouche grande ouverte et buvant ses larmes, ne cessait d'appeler :

— Ioessa ! ioessa !

L'oiseau de Vénus n'enleva pas, à l'exemple de l'aigle de Jupiter, le petit Comatas dans le ciel radieux. Il le laissa à terre, emportant dans son vol, entre ses pattes roses, trois fils d'or d'une chevelure emmêlée.

Et l'enfant, les joues brillantes de larmes et barbouillées de poussière, pressant dans ses petits poings sa cuiller de bois, sanglotait auprès de son écuelle renversée.

Annaeus Méla, suivi de ses trois amis, avait monté les degrés de la basilique. Indifférent au bruit et au mouve-

ment de la multitude vague, il enseignait à Cassius la rénovation future de l'univers :

— Au jour fixé par les dieux, les choses présentes, dont l'ordre et l'arrangement frappent nos regards, seront détruites. Les astres heurteront les astres; toutes les matières qui composent le sol, l'air et les eaux, brûleront d'une seule flamme. Et les âmes humaines, ruines imperceptibles dans la ruine universelle, retourneront en leurs éléments primitifs. Un monde tout neuf...

En prononçant ces mots, Annaeus Méla heurta du pied un dormeur étendu à l'ombre. C'était un vieillard qui avait assemblé avec art sur son corps poudreux les trous de son manteau. Sa besace, ses sandales et son bâton gisaient à son côté.

Le frère du proconsul, toujours amène et bienveillant envers les hommes de la plus humble condition, se serait excusé, mais l'homme couché ne lui en laissa pas le temps.

— Regarde mieux où tu poses le pied, brute, lui cria-t-il, et donne l'aumône au philosophe Posocharès.

— Je vois une besace et un bâton, fit le Romain en souriant. Je ne vois pas encore un philosophe.

Et, comme il allait jeter à Posocharès une pièce d'argent, Apollodore lui arrêta la main.

— Abstiens-toi, Annaeus. Ce n'est pas un philosophe, ce n'est pas même un homme.

— J'en suis un, répondit Méla, si je lui donne de l'argent, et il est un homme s'il prend cet argent. Car, seul de tous les animaux, l'homme fait ces deux choses. Et ne vois-tu pas que, pour un denier, je m'assure que je vaux

mieux que lui? Ton maître enseigne que celui qui donne est meilleur que celui qui reçoit.

Posocharès prit la pièce. Puis il vomit sur Annaeus Méla et ses compagnons de grossières injures, les traitant d'orgueilleux et de débauchés et les renvoyant aux prostitués et aux jongleurs qui passaient autour d'eux en balançant les hanches. Après quoi, découvrant jusqu'au nombril son corps velu et ramenant sur son visage les lambeaux de son manteau, il se recoucha de son long sur le pavé.

— N'êtes-vous pas curieux, demanda Lollius à ses compagnons, d'entendre les Juifs exposer dans le prétoire le sujet de leur querelle?

Ils lui répondirent qu'ils n'en avaient nul désir et qu'ils préféreraient se promener sous le portique, en attendant le proconsul qui, sans doute, ne tarderait pas à sortir.

— Je ferai donc comme vous, amis, répliqua Lollius. Nous n'y perdrons rien d'intéressant.

» D'ailleurs, ajouta-t-il, les Juifs venus de Kenkhrées pour accompagner les plaideurs ne sont pas tous dans la basilique. En voici un, reconnaissable, mes amis, à son nez recourbé et à sa barbe fourchue. Il s'agite comme la Pythie.

Et Lollius, du regard et du doigt, montrait un étranger maigre, pauvrement vêtu, qui sous le portique vociférait au milieu d'une foule moqueuse :

— Hommes corinthiens, vous vous fiez à tort en votre sagesse, qui n'est que folie. Vous suivez aveuglément les préceptes de vos philosophes, qui vous enseignent la mort et non la vie. Vous n'observez pas la loi naturelle et,

pour vous punir, Dieu vous a livrés aux vices contre nature...

Un matelot, qui s'approcha du cercle des curieux, reconnut cet homme, car il murmura en haussant les épaules :

— C'est Stéphanas, le Juif de Kenkhrées, qui apporte encore quelque nouvelle extraordinaire du séjour des nuées où il est monté, si nous l'en croyons.

Et Stéphanas enseignait le peuple :

— Le chrétien est délivré de la loi et de la concupiscence. Il est exempt de la damnation par la miséricorde de Dieu, qui a envoyé son fils unique prendre une chair de péché pour détruire le péché. Mais vous ne serez délivrés que si, rompant avec la chair, vous vivez selon l'esprit.

» Les Juifs observent la loi et ils croient être sauvés par leurs œuvres. Mais c'est la foi qui sauve, et non les œuvres. Que leur sert d'être circoncis de fait, si leur cœur est incirconcis?

» Hommes corinthiens, ayez la foi et vous serez incorporés dans la famille d'Abraham.

La foule commençait à rire et à se moquer de ces paroles obscures. Mais le Juif, d'une voix creuse, prophétisait. Il annonçait une grande colère et le feu destructeur qui consumerait le monde.

— Et ces choses arriveront moi vivant, criait-il, et je les verrai de mes yeux. L'heure est venue de nous réveiller du sommeil. La nuit est passée, le jour approche. Les saints seront ravis au ciel et ceux qui n'auront pas cru en Jésus crucifié périront.

Puis, promettant la résurrection des corps, il invoqua



Anastasis, au milieu des moqueries de la foule hilare.

A ce moment un homme aux robustes poumons, le boulanger Milon, membre du Sénat de Corinthe, qui depuis quelques instants écoutait le Juif avec impatience, s'approcha de lui, le tira par le bras et, le secouant rudement :

— Cesse, misérable, lui dit-il, cesse de débiter ces paroles vaines. Tout cela n'est que contes d'enfants et niaiseries propres à séduire l'esprit des femmes. Comment peux-tu, sur la foi de tes songes, débiter tant de sottises, laissant tout ce qui est beau et ne te plaisant qu'à ce qui est mal, sans même tirer profit de ta haine? Renonce à tes fantômes étranges, à tes desseins pervers, à tes sombres prophéties, de peur qu'un dieu ne t'envoie aux corbeaux pour te punir de tes imprécations contre cette ville et contre l'Empire.

Les citoyens applaudirent aux paroles de Milon.

— Il dit vrai, s'écriaient-ils. Ces Syriens n'ont qu'un dessein : ils veulent affaiblir notre patrie. Ils sont les ennemis de César.

Plusieurs prirent à l'étal des fruitiers des courges et des caroubes, d'autres ramassèrent des coquilles d'huîtres, et ils les lancèrent à l'apôtre, qui vaticinait encore.

Jeté à bas du portique, il allait par le Forum, criant sous les huées, l'injure et les coups, souillé d'immondices, sanglant, et demi-nu :

— Mon maître l'a dit, nous sommes les balayures du monde.

Et il exultait de joie.

Les enfants le poursuivirent sur la route de Kenkhrées, en criant :

— Anastasis! Anastasis!

Posocharès ne dormait point. A peine les amis du proconsul s'étaient-ils éloignés, qu'il se souleva sur le coude. Assise à quelques pas de lui, sur une marche, la brune loessa broyait entre ses dents de jeune chienne la carapace d'une épine de mer. Le cynique l'appela et fit briller la pièce d'argent qu'il venait de recevoir. Puis, ayant rajusté ses haillons, il se leva, chaussa ses sandales, ramassa son bâton, sa besace, et descendit les degrés. loessa vint à lui, lui prit des mains la besace trouée qu'elle posa gravement sur son épaule, comme pour la porter en offrande à l'auguste Cypris, et suivit le vieillard.

Apollodore les vit qui prenaient la route de Kenkhrées pour gagner le cimetière des esclaves et le lieu des supplices, marqué de loin par les nuées de corbeaux qui volaient au-dessus des croix. Le philosophe et la jeune fille y savaient un buisson d'arouses, toujours désert, et propice aux jeux d'Éros.

A cette vue Apollodore, tirant Méla par un pan de la toge :

— Regarde, lui dit-il. Ce chien n'a pas plus tôt reçu ton aumône, qu'il emmène une enfant pour s'accoupler à elle.

— C'est donc, répondit Méla, que j'ai donné de l'argent à une sorte d'homme à qui l'argent était très convenable.

Et le petit Comatas, assis sur la dalle chaude et suçant ses pouces, riait de voir un caillou étinceler au soleil.

— Au reste, poursuivit Méla, tu dois reconnaître, ô

Apollodore, que la façon dont Posocharès fait l'amour n'est pas de toutes la moins philosophique. Ce chien est plus sage assurément que nos jeunes débauchés du Palatin, qui aiment dans les parfums, les rires et les larmes, avec des langueurs et des fureurs...

Comme il parlait, une rauque clameur s'éleva dans le prétoire et vint étourdir les oreilles du Grec et des trois Romains.

— Par Pollux ! s'écria Lollius, les plaideurs que juge notre Gallion crient comme des portefaix et il me semble qu'avec leurs grognements vient jusqu'à nous, à travers les portes, une odeur de sueur et d'oignon.

— Rien n'est plus vrai, dit Apollodore. Mais, si Posocharès était un philosophe et non un chien, loin de sacrifier à la Vénus des carrefours, il fuirait la race entière des femmes et s'attacherait uniquement à un jeune garçon dont il ne contemplerait la beauté extérieure que comme l'expression d'une beauté intérieure plus noble et plus précieuse.

— L'amour, reprit Méla, est une passion abjecte. Il trouble les conseils, brise les desseins généreux et tire les pensées les plus hautes aux soins les plus vils. Il ne saurait habiter un esprit sensé. Ainsi que le poète Euripide nous l'enseigne...

Méla n'acheva pas. Précédé des licteurs qui écartaient la foule, le proconsul sortit de la basilique et s'approcha de ses amis.

— Je n'ai pas été longtemps séparé de vous, dit-il. La cause que j'étais appelé à juger était aussi mince que possible et très ridicule. En entrant dans le prétoire, je

le trouvai envahi par une troupe bigarrée de ces Juifs qui vendent aux marins, sur le port de Kenkhrées, dans des boutiques sordides, des tapis, des étoffes et de menus bijoux d'or et d'argent. Ils remplissaient l'air de glapissements aigus et d'une farouche odeur de bouc. J'eus du mal à saisir le sens de leurs paroles et il me fallut faire effort pour comprendre que l'un de ces Juifs, nommé Sosthène, qui se disait le chef de la synagogue, accusait d'impiété un autre Juif, celui-là fort laid, bancroche et chassieux, nommé Paul ou Saul, originaire de Tarse, qui exerce depuis quelque temps à Corinthe son métier de tapissier et s'est associé à des Juifs expulsés de Rome pour fabriquer des toiles de tente et ces vêtements ciliciens de poil de chèvre. Ils parlaient tous à la fois, en bien mauvais grec. Je saisis pourtant que ce Sosthène faisait un crime à ce Paul d'être venu dans la maison où les Juifs de Corinthe ont coutume de s'assembler chaque samedi, et d'y avoir pris la parole pour séduire ses coreligionnaires et leur persuader de servir leur dieu d'une manière contraire à leur loi. Je n'ai pas voulu en entendre davantage. Et, les ayant fait taire, non sans peine, je leur dis que, s'ils étaient venus se plaindre à moi de quelque injustice ou de quelque violence dont ils eussent souffert, je les aurais écoutés patiemment, et avec toute l'attention nécessaire; mais que, puisqu'il s'agissait uniquement d'une querelle de mots et d'un différend sur les termes de leur loi, ce n'était pas mon affaire et que je ne pouvais pas être juge dans une cause de cette espèce. Puis je les congédiai sur ces mots : « Videz vos querelles entre vous comme vous l'entendrez. »



— Et qu'ont-ils dit? demanda Cassius. Se sont-ils soumis, Gallion, de bonne grâce à un arrêt si sage?

— Il n'est pas dans la nature des brutes, répondit le proconsul, de goûter la sagesse. Ces gens ont accueilli mon arrêt par d'aigres murmures dont je n'ai pris, comme vous pensez, nul souci. Je les ai laissés criant et se débattant au pied du tribunal. A ce que j'ai cru voir, c'est le plaignant qui reçut le plus de coups. Si mes licteurs n'y mettent ordre, il restera sur le carreau. Ces Juifs du port sont très ignares et, comme la plupart des ignorants, n'ayant pas la faculté de soutenir par des raisons la vérité de ce qu'ils croient, ils ne savent disputer qu'à coups de pied et à coups de poing.

» Les amis de ce petit Juif difforme et chassieux, nommé Paul, semblent particulièrement habiles à cette sorte de controverse. Dieux bons! comme ils prenaient avantage sur le chef de la synagogue en l'accablant d'une grêle de coups et en l'écrasant sous leurs talons! D'ailleurs, je ne doute pas que les amis de Sosthène, s'ils avaient été les plus forts, n'eussent traité Paul comme les amis de Paul ont traité Sosthène.

Méla félicita le proconsul.

— Tu fis bien, ô mon frère, de renvoyer dos à dos ces misérables plaideurs.

— Pouvais-je agir autrement? répliqua Gallion. Comment aurais-je jugé entre ce Sosthène et ce Paul qui sont aussi stupides et aussi extravagants l'un que l'autre?... Si je les traite avec mépris, ne croyez pas, mes amis, que ce soit parce qu'ils sont faibles et pauvres, parce que Sosthène sent le poisson salé et parce que Paul s'est

usé les doigts et l'esprit à tisser des tapis et des toiles de tente. Non ! Philémon et Baucis étaient pauvres et ils étaient dignes des plus grands honneurs. Les dieux ne refusèrent point de s'asseoir à leur table frugale. La sagesse élève un esclave au-dessus de son maître. Que dis-je ? un esclave vertueux est supérieur aux dieux. S'il les égale en sagesse, il les surpasse par la beauté de l'effort. Ces Juifs ne sont méprisables que parce qu'ils sont grossiers et que nulle image de la divinité ne brille en eux.

A ces mots, Marcus Lollius sourit :

— Les dieux, en effet, dit-il, ne visitent guère les Syriens qui vivent dans les ports parmi les marchands de fruits et les prostituées.

— Les Barbares eux-mêmes, reprit le proconsul, ont quelque connaissance des dieux. Sans parler des Égyptiens qui, dans les temps antiques, furent des hommes pleins de piété, il n'est pas de peuple, dans la riche Asie, qui n'ait su rendre un culte soit à Jupiter, soit à Diane, à Vulcain, à Junon ou à la mère des *Ænéades*. Ils donnent à ces divinités des noms étranges, des formes confuses et leur offrent parfois des victimes humaines ; mais ils reconnaissent leur puissance. Seuls les Juifs ignorent la providence des dieux. Je ne sais si ce Paul, que les Syriens nomment également Saul, est aussi superstitieux que les autres et aussi obstiné dans ses erreurs ; je ne sais quelle obscure idée il se fait des dieux immortels et, à vrai dire, je ne suis pas curieux de le savoir. Que peut-on apprendre de ceux qui ne savent rien ? C'est, à proprement parler, s'instruire dans l'ignorance. D'après

quelques propos confus qu'il a tenus devant moi, en réponse à son accusateur, j'ai cru comprendre qu'il se sépare des prêtres de sa nation, qu'il répudie la religion des Juifs et qu'il adore Orphée sous un nom étranger, que je n'ai pas retenu. Ce qui me le fait supposer, c'est qu'il parle avec respect d'un dieu, ou plutôt d'un héros qui serait descendu dans les enfers et remonté au jour après avoir erré parmi les pâles ombres des morts. Peut-être a-t-il voué un culte à Mercure souterrain. Mais je croirais plus volontiers qu'il adore Adonis, car il m'a semblé entendre qu'à l'exemple des femmes de Byblos, il plaignait les souffrances et la mort d'un dieu.

» Ces dieux adolescents, qui meurent et ressuscitent, abondent sur la terre d'Asie. Les courtisanes syriennes en ont apporté plusieurs à Rome et ces célestes adolescents plaisent plus qu'il ne conviendrait aux femmes honnêtes. Nos matrones ne rougissent pas de célébrer en secret leurs mystères. Ma Julie, si prudente et si réservée, m'a plusieurs fois demandé ce qu'il fallait en croire.

« Quel dieu, lui ai-je répondu avec indignation, quel dieu que celui qui se plaît aux hommages furtifs d'une femme mariée ! Une femme ne doit avoir d'autres amis que ceux de son mari. Et les dieux ne sont-ils pas nos premiers amis ? »

— Cet homme de Tarse, demanda le philosophe Apollodore, ne vénère-t-il pas plutôt Typhon, que les Égyptiens nomment Séthus ? On dit qu'un dieu à tête d'âne est en honneur dans une certaine secte juive. Ce dieu ne peut être que Typhon et je ne serais pas surpris que les tisserands de Kenkhrées entretiennent un commerce secret

avec l'Immortel qui, au rapport de notre doux Marcus, inonda la marchande de gâteaux d'une urine céleste.

— Je ne sais, reprit Gallion. On dit, à la vérité, que plusieurs Syriens s'assemblent pour célébrer en secret le culte d'un dieu à tête d'âne. Et il se peut que Paul soit de ceux-là. Mais qu'importe l'Adonis, le Mercure, l'Orphée ou le Typhon de ce Juif ! Il ne régnera jamais que sur ces diseuses de bonne aventure, ces usuriers et ces marchands sordides qui, dans les ports de mer, dépouillent les marins. Tout au plus pourra-t-il conquérir, dans les faubourgs des grandes villes, quelques poignées d'esclaves.

— Eh ! eh ! s'écria Marcus Lollius en éclatant de rire, voyez-vous ce hideux Paul fondant une religion d'esclaves ? Par Castor ! ce serait une merveilleuse nouveauté. Si d'aventure le dieu des esclaves (Jupiter détourne ce présage !) escaladait l'Olympe et en chassait les dieux de l'Empire, que ferait-il à son tour ? Comment exercerait-il sa puissance sur le monde étonné ? Je serais curieux de le voir à l'ouvrage. Sans doute il prolongerait les Saturnales tout le long de l'année. Il ouvrirait aux gladiateurs la carrière des honneurs, établirait les prostituées de Suburre dans le temple de Vesta et ferait, peut-être, de quelque misérable bourgade de Syrie la capitale du monde.

Lollius aurait poursuivi longtemps encore ce badinage, si Gallion ne l'eût arrêté.

— Marcus, n'espère pas voir ces merveilleuses nouveautés, dit-il. Bien que les hommes soient capables de grandes folies, ce n'est pas un petit tapissier juif qui saurait les séduire avec son mauvais grec et ses contes



d'un Orphée syrien. Le dieu des esclaves ne pourrait que fomenteur des révoltes et des guerres serviles, qui seraient vite étouffées dans le sang, et il périrait bientôt lui-même avec ses adorateurs, dans un amphithéâtre, sous la dent des bêtes féroces, aux applaudissements du peuple romain.

» Laissons Paul et Sosthène. Leur pensée ne nous serait d'aucun secours dans les recherches que nous poursuivions avant qu'ils nous eussent interrompus si malencontreusement. Nous nous efforcions de connaître l'avenir que les dieux nous réservent, non à vous, mes chers amis, et à moi en particulier (car nous sommes disposés à souffrir tout ce qui sera), mais à la patrie et au genre humain, dont nous avons l'amour et la charité. Ce n'est pas ce tapissier juif, aux paupières enflammées, qui pourrait nous dire, quoi qu'en pense Marcus, le nom du dieu qui détrônera Jupiter.

Gallion interrompit son discours pour congédier les licteurs qui se tenaient rangés immobiles devant lui, les faisceaux à l'épaule.

— Nous n'avons pas besoin de ces verges et de ces haches, fit-il en souriant. La parole est notre seule arme. Puisse, un jour, l'univers n'en plus connaître d'autres ! Si vous n'êtes point fatigués, allons, mes amis, vers la fontaine Pirène. Nous trouverons à mi-chemin un antique figuier sous lequel Médée trahie médita, dit-on, sa vengeance cruelle. Les Corinthiens vénèrent cet arbre en mémoire de cette reine jalouse et y suspendent des tablettes votives : car Médée ne leur a fait que du bien. Il a plongé dans la terre des branches qui y ont jeté des racines et se

couronne encore d'un épais feuillage. Assis à son ombre, nous y attendrons, en conversant, l'heure du bain.

Les enfants, lassés de poursuivre Stéphanas, jouaient aux osselets sur le bord du chemin. L'apôtre marchait à grands pas, quand il rencontra, près du lieu des supplices, une troupe de Juifs, qui venaient de Kenkhrées pour savoir le jugement du proconsul touchant la synagogue. C'étaient des amis de Sosthène. Ils étaient fort irrités contre le Juif de Tarse et ses compagnons qui voulaient changer la loi. Observant cet homme qui essuyait avec sa manche ses yeux aveuglés de sang, ils crurent le reconnaître, et l'un d'eux lui demanda, en lui tirant la barbe, s'il n'était pas Stéphanas, compagnon de Paul.

Il répondit avec orgueil :

— Vous voyez celui-là !

Mais il était déjà à terre, foulé aux pieds. Les Juifs ramassaient des pierres en criant :

— C'est un blasphémateur ! Lapidons-le !

Deux des plus zélés arrachaient la borne milliaire, plantée par les Romains, et s'efforçaient de la lancer. Les pierres tombaient avec un bruit sourd sur les os décharnés de l'apôtre, qui hurlait :

— O délices des plaies ! ô joie des supplices ! ô rafraîchissement des tortures ! Je vois Jésus.

A quelques pas de là, le vieillard Posocharès, sous un buisson d'arbouses, au murmure d'une source, pressait dans ses bras les flancs polis d'Ioessa. Importuné du bruit, il grogna d'une voix étouffée dans les cheveux de la jeune fille :

— Fuyez, viles brutes ; et ne troublez pas les jeux d'un philosophe.

Quelques instants après, un centurion qui passait sur la route déserte releva Stéphanas, lui fit boire une gorgée de vin, et lui donna du linge pour bander ses blessures.

Cependant, Gallion, assis avec ses amis sous l'arbre de Médée, disait :

— Si vous voulez connaître le successeur du maître des hommes et des dieux, méditez les paroles du poète :

L'épouse de Jupiter enfantera un fils plus puissant que son père.

» Ce vers désigne, non pas l'auguste Junon, mais la plus illustre des mortelles auxquelles s'unit l'Olympien qui changea tant de fois de formes et d'amours. Il me paraît certain que le gouvernement de l'univers doit passer à Hercule. Cette opinion est depuis longtemps établie dans mon esprit sur des raisons tirées non seulement des poètes, mais encore des philosophes et des savants. J'ai, pour ainsi dire, salué par avance l'avènement du fils d'Alcmène, au dénouement de ma tragédie d'*Hercule sur l'Œta*, qui se termine par ces vers :

O toi, grand vainqueur des monstres et pacificateur du monde, sois-nous propicè. Regarde la terre, et, si quelque monstre d'une forme nouvelle épouvante les hommes, détruis-le d'un coup de foudre. Tu sauras mieux que ton père lancer le tonnerre.

» J'augure favorablement du règne prochain d'Hercule. Il montra dans sa vie terrestre une âme patiente et tendue

*SUR LA PIERRE BLANCHE*

vers de hautes pensées. Il terrassa les monstres. Quand la foudre armera son bras, il ne laissera pas un nouveau Caius gouverner impunément l'Empire. La vertu, la simplicité antique, le courage, l'innocence et la paix régneront avec lui. Voilà mon oracle !

Et Gallion, s'étant levé, congédia ses amis en ces mots :  
— Portez-vous bien et aimez-moi.







### III

QUAND Nicole Langelier eut achevé sa lecture, les oiseaux annoncés par Giacomo Boni couvrirent de leurs cris amicaux le Forum désert.

Le ciel étendait sur les ruines romaines le voile cendré du soir; les jeunes lauriers plantés sur la voie Sacrée élevaient dans l'air léger leurs rameaux noirs comme des bronzes antiques, et les flancs du Palatin se revêtaient d'azur.

— Langelier, vous n'avez pas imaginé cette histoire, dit M. Goubin, qu'on ne trompait pas aisément. Le procès

intenté par Sosthène à saint Paul devant le tribunal de Gallion, proconsul d'Achaïe, est dans les *Actes des Apôtres*.

Nicole Langelier en convint sans difficulté.

— Il y est, dit-il, au chapitre XVIII, et remplit les versets 12 à 17, que je puis vous lire, car j'en ai pris copie sur un feuillet de mon manuscrit.

Et il lut :

12. *Or, Gallion étant proconsul d'Achaïe, les Juifs d'un commun accord s'élevèrent contre Paul, et le menèrent à son tribunal,*

13. *En disant : « Celui-ci veut persuader aux hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire à la loi. »*

14. *Et Paul étant près de parler pour sa défense, Gallion dit aux Juifs : « O Juifs, s'il s'agissait de quelque injustice, ou de quelque mauvaise action, je me croirais obligé de vous entendre avec patience.*

15. *» Mais, s'il ne s'agit que de contestations de doctrine, de mots, et de votre loi, démêlez vos différends comme vous l'entendrez; car je ne veux point m'en rendre juge. »*

16. *Il les fit retirer ainsi de son tribunal.*

17. *Et tous ayant saisi Sosthène, chef d'une synagogue, le battirent devant le tribunal sans que Gallion s'en mît en peine.*

» Je n'ai rien inventé, ajouta Langelier. D'Annaeus Méla et de Gallion son frère, on sait peu de chose. Mais il est certain qu'ils comptaient parmi les hommes les plus intelligents de leur temps. Quand l'Achaïe, province sénatoriale sous Auguste, province impériale sous Tibère, fut rendue au Sénat par Claude, Gallion y fut envoyé comme proconsul. Il devait sans doute cet emploi au crédit de

son frère Sénèque; mais peut-être fut-il choisi pour sa connaissance de la littérature grecque et comme un homme agréable à ces professeurs athéniens dont les Romains admiraient l'esprit. Il était très instruit. Il avait écrit un livre des questions naturelles et composé, croit-on, des tragédies. Ces ouvrages sont tous perdus, à moins qu'il ne se trouve quelque chose de lui dans ce recueil de déclamations tragiques attribué, sans raisons suffisantes, à son frère le philosophe. J'ai supposé qu'il était stoïcien et pensait, sur beaucoup de points, comme ce frère illustre. C'est extrêmement probable. Mais, tout en lui prêtant des propos vertueux et tendus, je me suis bien gardé de lui attribuer une doctrine arrêtée. Les Romains d'alors mêlaient les idées d'Épicure à celles de Zénon. En prêtant cet éclectisme à Gallion, je ne courais pas grand risque de me tromper. Je l'ai représenté comme un homme aimable. Il est certain qu'il l'était. Sénèque a dit de lui que personne ne l'aimait médiocrement. Sa douceur était universelle. Il recherchait les honneurs.

» Son frère Annaeus Méla, tout au contraire, les fuyait. Nous avons à cet égard le témoignage de Sénèque le philosophe et celui de Tacite. Quand la mère des trois Sénèques, Helvia, perdit son mari, le plus célèbre de ses fils composa pour elle un petit traité philosophique. En un endroit de cet ouvrage, il l'exhorte à penser qu'il lui reste, pour la rattacher à la vie, des enfants tels que Gallion et Méla, différents de caractère, mais également dignes de son affection.

» — Jette les yeux sur mes frères, lui dit-il à peu près. Peux-tu, tant qu'ils vivront, accuser la fortune? Tous deux,



par la diversité de leurs vertus, charmeront tes ennuis. Gallion est parvenu aux honneurs par ses talents. Méla les a dédaignés par sa sagesse. Jouis de la considération de l'un, de la tranquillité de l'autre, de l'amour de tous deux. Je connais les intimes sentiments de mes frères. Gallion recherche les dignités pour t'en faire un ornement. Méla embrasse une vie douce et paisible pour se consacrer à toi.

» Enfant sous le principat de Néron, Tacite n'avait point connu les Sénèques. Il n'a fait que recueillir les bruits qui, de son temps, couraient sur eux. Il dit que, si Méla s'éloignait des honneurs, c'était par raffinement d'ambition et pour égaler, simple chevalier romain, le crédit des consulaires. Après avoir administré lui-même les grands domaines qu'il possédait en Bétique, Méla vint à Rome et se fit nommer administrateur des biens de Néron. On en conclut qu'il était habile en affaires, et même on le soupçonna de n'être pas aussi désintéressé qu'il voulait le paraître. C'est possible. Les Sénèques, qui affichaient le mépris des richesses, en possédaient d'immenses, et l'on a grand'peine à croire le précepteur de Néron quand il se représente fidèle, au milieu du luxe des meubles et des jardins, à sa chère pauvreté. Pourtant les trois fils d'Helvia n'étaient pas des âmes communes. Méla eut d'Atilla, sa femme, un fils, Lucain le poète. Il paraît que le talent de Lucain jeta un grand éclat sur le nom de son père. Les lettres étaient alors en honneur, et l'on mettait l'éloquence et la poésie au-dessus de tout.

» Sénèque, Méla, Lucain, Gallion périrent avec les complices de Pison. Sénèque le philosophe était déjà vieux. Tacite, qui n'avait pas été témoin de sa mort, nous









en donne le spectacle. On sait par lui comment le précepteur de Néron se coupa les veines dans son bain, et comment sa jeune femme Pauline voulut mourir avec lui, d'une mort semblable. Sur l'ordre de Néron, on banda les poignets que Pauline s'était fait ouvrir. Elle vécut, gardant une pâleur mortelle. Tacite rapporte que le jeune Lucain, soumis à la torture, dénonça sa mère. Cette infamie serait certaine, qu'il en faudrait d'abord accuser l'atrocité des supplices. Mais il y a une raison de n'y pas croire. Lucain, si la souffrance lui arracha les noms de plusieurs conjurés, ne prononça pas celui d'Atilla, puisqu'Atilla ne fut point inquiétée, alors que toute délation était crue aveuglément.

» Après la mort de Lucain, Méla recueillit avec trop de hâte et d'attention la succession de son fils. Un ami du jeune poète, qui, sans doute, convoitait cet héritage, se fit l'accusateur de Méla. On supposa le père initié au secret de la conjuration et l'on produisit une fausse lettre de Lucain. Néron, après l'avoir lue, ordonna qu'elle fut apportée à Méla. A l'exemple de son frère et de tant de victimes de Néron, Méla se fit ouvrir les veines, après avoir légué aux affranchis de César une grande somme d'argent, pour conserver le reste à la malheureuse Atilla. Gallion ne survécut pas à ses deux frères; il se donna la mort.

» Ainsi périrent tragiquement ces hommes agréables et cultivés. J'ai fait parler deux d'entre eux à Corinthe, Gallion et Méla. Méla voyageait beaucoup. Son fils Lucain, encore enfant, visitait Athènes au moment où Gallion était proconsul d'Achaïe. J'ai donc pu supposer avec vraisemblance que Méla se trouvait alors à Corinthe avec son

frère. J'ai imaginé que deux jeunes Romains, d'une illustre naissance, et un philosophe de l'Aréopage accompagnait le proconsul. En cela je n'ai pas pris une excessive liberté, puisque les intendants, les procureurs, les propréteurs, les proconsuls, que l'empereur et le Sénat envoyaient gouverner les provinces, avaient toujours avec eux des fils de grandes familles, qui venaient s'instruire aux affaires par leur exemple, et des hommes d'un esprit subtil comme mon Apollodore, le plus souvent des affranchis, qui leur servaient de secrétaires. Enfin, je me suis persuadé que, au moment où saint Paul fut amené devant la justice romaine, le proconsul et ses amis s'entretenaient librement des sujets les plus divers, art, philosophie, religion, politique, et qu'ils laissaient percer, à travers des curiosités variées, une préoccupation constante de l'avenir. Il y a quelques chances, en effet, pour que, ce jour-là tout aussi bien qu'un autre jour, ils se soient efforcés de découvrir la destinée future de Rome et du monde. Gallion et Méla comptaient parmi les plus hautes et les plus libres intelligences de l'époque. C'est une disposition ordinaire aux esprits de cette valeur de rechercher dans le présent et dans le passé les conditions de l'avenir. J'ai remarqué chez les hommes les plus savants et les mieux avertis que j'aie connus, Renan, Berthelot, une tendance marquée à jeter, au hasard de la conversation, des utopies rationnelles et des prophéties scientifiques.

— Ainsi, dit Joséphin Leclerc, voilà un des hommes les plus instruits de son temps, un homme versé dans les spéculations philosophiques, rompu à la pratique des



affaires et dont l'esprit était aussi libre, aussi large que pouvait l'être l'esprit d'un Romain, Gallion, frère de Sénèque, l'ornement et la lumière de son siècle. Il s'inquiète de l'avenir, il s'efforce de reconnaître le mouvement qui emporte le monde, il recherche les destinées de l'Empire et des dieux. A ce moment, par une fortune unique, il rencontre saint Paul; l'avenir qu'il cherche passe devant lui et il ne le reconnaît pas. Quel exemple de l'aveuglement qui frappe, devant une révélation inattendue, les esprits les plus éclairés et les intelligences les plus pénétrantes!

— Je vous prie de remarquer, cher ami, répondit Nicole Langelier, qu'il n'était pas bien facile à Gallion de converser avec saint Paul. On ne voit pas comment ils auraient pu échanger des idées. Saint Paul avait du mal à s'exprimer, et c'est à grand'peine qu'il se faisait entendre des gens qui vivaient et pensaient à peu près comme lui. Il n'avait jamais adressé la parole à un homme cultivé. Il n'était nullement préparé à conduire sa pensée et à suivre celles d'un interlocuteur. Il ignorait la science grecque. Gallion, habitué à la conversation des gens instruits, avait fait un long usage de sa raison. Il ne connaissait pas les sentences des Rabbins. Qu'est-ce que ces deux hommes auraient bien pu se dire?

» Ce n'est pas qu'il fût impossible à un Juif de causer avec un Romain. Les Hérodes avaient un tour de langage qui plaisait à Tibère et à Caligula. Flavius Josèphe et la reine Bérénice tenaient des propos agréables à Titus, destructeur de Jérusalem. Nous savons bien qu'il se trouva toujours des Juifs en ornements chez les antisémites. C'étaient des meschoumets. Paul était un nabi. Ce Syrien

ardent et fier, dédaigneux des biens que recherchent tous les hommes, avide de pauvreté, ambitieux d'outrages et d'humiliations, mettant toute sa joie à souffrir, ne savait qu'annoncer ses visions enflammées et sombres, sa haine de la vie et de la beauté, ses colères absurdes, sa charité furieuse. Hors de là, il n'avait rien à dire. En vérité, je ne découvre qu'un sujet sur lequel il aurait pu s'accorder avec le proconsul d'Achaïe. C'est Néron.

» Saint Paul, à cette époque, n'avait guère entendu parler, sans doute, du jeune fils d'Agrippine, mais, en apprenant que Néron était destiné à l'Empire, il aurait été tout de suite néronien. Il le devint plus tard. Il l'était encore, après que Néron eut empoisonné Britannicus. Non qu'il fût capable d'approuver un fratricide, mais parce qu'il avait un respect infini du gouvernement. « Que chacun soit soumis aux puissances régnautes, écrivait-il à ses églises. Les gouvernants font peur au mal. Ils ne font pas peur au bien. Veux-tu ne pas craindre l'autorité? Fais le bien et tu obtiendras d'elle des louanges. » Gallion aurait peut-être trouvé ces maximes un peu simples, un peu plates; il n'aurait pu les désapprouver entièrement. Mais, s'il est un sujet qu'il n'aurait pas été tenté d'aborder en causant avec un tapissier juif, c'est bien le gouvernement des peuples et l'autorité de l'empereur. Encore une fois, qu'est-ce que ces deux hommes auraient bien pu se dire?

» De notre temps, lorsqu'en Afrique un fonctionnaire européen, si vous voulez, le gouverneur général du Soudan pour Sa Majesté Britannique, ou notre gouverneur de l'Algérie, rencontre un fakir ou un marabout, leur

conversation se réduit forcément à peu de chose. Saint Paul était, pour un proconsul, ce qu'est un marabout pour notre gouverneur civil de l'Algérie. Une conversation de Gallion et de saint Paul n'aurait eu que trop de ressemblance, j'imagine, avec la conversation du général Desaix et de son derviche. Après la bataille des Pyramides, le général Desaix, à la tête de douze cents cavaliers, poursuivit, dans la Haute-Égypte, les mamelouks de Mourad-bey. Se trouvant à Girgeh, il apprit qu'un vieux derviche, qui avait acquis parmi les Arabes une grande réputation de science et de sainteté, habitait près de cette ville. Desaix avait de la philosophie et de l'humanité. Curieux de connaître un homme estimé de ses semblables, il fit appeler le derviche au quartier général, le reçut honorablement et entra en conversation avec lui au moyen d'un interprète :

» — Vénérable vieillard, les Français sont venus porter en Égypte la justice et la liberté.

» — Je savais qu'ils viendraient, répondit le derviche.

» — Comment le savais-tu?

» — Par une éclipse de soleil.

» — Comment une éclipse de soleil put-elle t'instruire des mouvements de nos armées?

» — Les éclipses sont causées par l'ange Gabriel qui se met devant le soleil pour annoncer aux croyants les malheurs dont ils sont menacés.

» — Vénérable vieillard, tu ignores la vraie cause des éclipses; je vais te la faire connaître.

» Aussitôt, saisissant un bout de crayon et un chiffon de papier, il trace des figures :

» — Soit A le soleil, B la lune, C la terre, etc...

- » Et, quand il eut terminé sa démonstration :
- » — Voilà, dit-il, la théorie des éclipses de soleil.
- » Et, comme le derviche murmurait quelques paroles :
- » — Que dit-il? demanda le général à l'interprète.
- » — Mon général, il dit que c'est l'ange Gabriel qui cause les éclipses en se mettant devant le soleil.
- » — C'est donc un fanatique! s'écria Desaix.
- » Et il chassa le derviche à grands coups de pied au cul.
- » J'imagine que la conversation, si elle s'était engagée entre saint Paul et Gallion, aurait fini à peu près comme le dialogue du derviche et du général Desaix.

— Encore est-il vrai, objecta Joséphin Leclerc, qu'entre l'apôtre saint Paul et le derviche du général Desaix il y a tout au moins cette différence que le derviche n'a pas imposé sa foi à l'Europe. Et vous conviendrez que l'honorable gouverneur du Soudan pour Sa Majesté Britannique n'a pas rencontré sans doute le marabout qui donnera son nom à la plus vaste église de Londres; vous conviendrez que notre gouverneur civil de l'Algérie ne s'est pas trouvé en présence du fondateur d'une religion que croira et professera un jour la majorité des Français. Ces fonctionnaires n'ont pas vu l'avenir se dresser devant eux sous une forme humaine. Le proconsul d'Achaïe l'a vu.

— Il n'en était pas moins impossible à Gallion, répliqua Langelier, de mener avec saint Paul une conversation soutenue sur quelque grand sujet de morale ou de philosophie. Je sais bien, et vous n'ignorez pas sans doute que, vers le v<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, on croyait que Sénèque avait connu saint Paul à Rome et admiré la doctrine de l'apôtre. Cette fable put se répandre dans le



triste obscurcissement de l'esprit humain qui suivit de si près l'âge de Tacite et de Trajan. Pour l'accréditer, des faussaires, comme il en pullulait parmi les chrétiens, fabriquèrent une correspondance dont saint Jérôme et saint Augustin parlent avec considération. Si ces lettres sont celles qui nous sont parvenues sous les noms de Paul et de Sénèque, il faut que ces Pères ne les aient pas lues ou qu'ils eussent peu de discernement. C'est l'œuvre inepte d'un chrétien qui ignorait tout de l'époque de Néron et était bien incapable d'imiter le style de Sénèque. Est-il besoin de dire que les grands docteurs du moyen âge crurent fermement à la vérité des relations et à l'authenticité des lettres? Mais les humanistes de la Renaissance n'eurent pas de peine à démontrer l'invraisemblance et la fausseté de ces inventions. Il importe peu que Joseph de Maistre ait ramassé en passant cette vieillerie avec beaucoup d'autres. Personne n'y fait plus attention et désormais c'est seulement dans les jolis romans destinés aux gens du monde par des auteurs pleins de spiritualisme et d'adresse, que les apôtres de la primitive Église conversent abondamment avec les philosophes et les élégants de la Rome impériale et exposent à Pétrone ravi les beautés les plus fraîches du christianisme. Le dialogue du Gallion, que vous venez d'entendre, a moins d'agrément et plus de vérité.

— Je ne le nie pas, répliqua Joséphin Leclerc, et je crois que les personnages de ce dialogue pensent et parlent comme ils devaient réellement penser et parler et qu'ils n'ont que des idées de leur temps. C'est là, ce me semble, le mérite de cet ouvrage, et c'est aussi pourquoi j'en raisonne comme si je m'appuyais sur un texte historique.

— Vous le pouvez, dit Langelier. Je n'y ai rien mis que je ne puisse autoriser d'une référence.

— Fort bien, reprit Joséphin Leclerc; nous venons donc d'entendre un philosophe grec et plusieurs Romains lettrés rechercher ensemble les destinées futures de leur patrie, de l'humanité, de la terre, s'efforcer de découvrir le nom du successeur de Jupiter. Tandis qu'ils se livrent à cette recherche anxieuse, l'apôtre du dieu nouveau paraît devant eux et ils le méprisent. Je dis qu'en cela ils manquent singulièrement de clairvoyance et perdent par leur faute une occasion unique de s'instruire sur ce qu'ils avaient un si grand désir de connaître.

— Il vous paraît évident, cher ami, répondit Nicole Langelier, que Gallion, s'il avait su s'y prendre, aurait obtenu de saint Paul le secret de l'avenir. C'est peut-être, en effet, la première opinion qui vient à l'esprit et c'est aussi celle que beaucoup ont gardée. Renan, après avoir rapporté, d'après les *Actes*, cette singulière entrevue de Gallion et de saint Paul, n'est pas éloigné de voir la marque d'un esprit étroit et léger dans ce dédain que le proconsul éprouva pour le Juif de Tarse qui comparaisait à son tribunal. Il en prend occasion pour déplorer la mauvaise philosophie des Romains. « Que les gens d'esprit, s'écrie-t-il, ont parfois peu de prévoyance! Il s'est trouvé plus tard que la querelle de ces sectaires abjects était la grande affaire du siècle. » Renan semble croire que le proconsul d'Achaïe n'avait qu'à écouter ce tapissier pour être aussitôt averti de la révolution spirituelle qui se préparait dans l'univers et pénétrer le secret de l'huma-

nité future. Et c'est aussi sans doute ce que tout le monde pense à première vue. Pourtant, avant d'en décider, regardons-y d'un peu près; voyons à quoi l'un et l'autre s'attendaient et cherchons lequel des deux fut, après tout, le meilleur prophète.

» Premièrement, Gallion croyait que le jeune Néron serait un empereur philosophe, gouvernerait d'après les maximes du portique et ferait les délices du genre humain. Il se trompait et les raisons de son erreur ne sont que trop claires. Son frère Sénèque était le précepteur du fils d'Agrippine; son neveu, le petit Lucain, vivait familièrement avec le jeune prince. L'intérêt de sa famille et son propre intérêt attachaient le proconsul à la fortune de Néron. Il croyait que Néron serait un excellent empereur parce qu'il le désirait. L'erreur vient plutôt d'une faiblesse de caractère que d'un défaut d'esprit. Au reste Néron était alors un adolescent plein de douceur; et les premières années de son principat ne devaient pas démentir les espérances des philosophes. Deuxièmement, Gallion croyait que la paix régnerait sur le monde après le châtement des Parthes. Il se trompait, faute de connaître les vraies dimensions de la terre. Il croyait à tort que l'*orbis romanus* s'étendait sur tout le globe, que le monde habitable finissait aux rives brûlantes ou glacées, aux fleuves, aux montagnes, aux sables, aux déserts atteints par les aigles romaines et que les Germains et les Parthes habitaient les confins de l'univers. On sait ce que cette erreur, commune à tous les Romains, coûta de larmes et de sang à l'Empire. Troisièmement,

Gallion, sur la foi des oracles, croyait à l'éternité de Rome. Il se trompait si l'on prend sa prophétie au sens étroit et littéral. Il ne se trompait pas si l'on considère que Rome, la Rome de César et de Trajan, nous a donné ses coutumes et ses lois et que la civilisation moderne procède de la civilisation romaine. C'est à la place auguste où nous sommes, du haut de la tribune rostrale et dans la curie que fut délibéré le sort de l'univers et conçue la forme dans laquelle les peuples sont encore aujourd'hui contenus. Notre science est fondée sur la science grecque que Rome nous a transmise. Le réveil de la pensée antique au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle en Italie, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle en France et en Allemagne, fit renaître l'Europe à la science et à la raison. Le proconsul d'Achaïe ne se trompait pas. Rome n'est pas morte puisqu'elle vit en nous. Considérons en quatrième lieu les idées philosophiques de Gallion. Sans doute il n'avait pas une très bonne physique et il n'interprétait pas toujours avec une suffisante précision les phénomènes naturels. Il faisait de la métaphysique comme un Romain, c'est-à-dire sans finesse. Au fond il n'estimait la philosophie que pour son utilité et s'attachait surtout aux questions morales. En rapportant ses discours, je ne l'ai ni trahi ni flatté. Je l'ai montré sérieux et médiocre, assez bon disciple de Cicéron. Vous avez entendu qu'il conciliait, au moyen des plus pauvres raisonnements, la doctrine stoïcienne avec la religion nationale. On sent que, lorsqu'il spécule sur la nature des dieux, il a le souci de rester bon citoyen et honnête fonctionnaire. Mais



enfin il pense, il raisonne. L'idée qu'il se fait des forces qui régissent l'univers est, dans son principe, rationnelle et scientifique et, en cela, conforme à celle que nous nous en formons nous-mêmes. Il raisonne moins bien que son ami, le grec Apollodore. Il ne raisonne pas plus mal que les professeurs de notre Université, qui enseignent la philosophie indépendante et le spiritualisme chrétien. Par la liberté de l'esprit, par la fermeté de l'intelligence, il semble notre contemporain. Sa pensée se tourne naturellement dans la direction que l'esprit humain suit à cette heure. Ne disons donc pas qu'il méconnaissait l'avenir intellectuel de l'humanité.

» Quant à saint Paul, il annonçait l'avenir, personne n'en doute. Pourtant il s'attendait à voir de ses yeux le monde finir, et toutes les choses existantes abîmées dans les flammes. Cette conflagration de l'univers que Gallion et les stoïciens prévoyaient dans un avenir si lointain, qu'ils n'en annonçaient pas moins l'éternité de l'Empire, Paul la croyait toute proche et se préparait à ce grand jour. En cela il se trompait et cette erreur est plus grosse à elle seule, vous en conviendrez, que toutes les erreurs réunies de Gallion et de ses amis. Ce qui est plus grave encore, c'est que Paul n'appuyait cette extraordinaire croyance sur aucune observation, sur aucun raisonnement. Il ignorait et méprisait la science. Il se livrait aux plus basses pratiques de la thaumaturgie et de la glossolalie; il n'avait de culture d'aucune sorte.

» En réalité, sur l'avenir comme sur le présent et sur le passé, le proconsul n'avait rien à apprendre de l'apôtre, rien qu'un nom. Il aurait su que Paul était de la religion

du Christ qu'il n'en aurait pas été pour cela mieux instruit de l'avenir du christianisme qui devait en peu d'années se dégager à peu près entièrement des idées de Paul et des premiers hommes apostoliques. En sorte que, si l'on ne s'arrête pas à des textes liturgiques, dépouillés de leur sens primitif, et aux constructions purement verbales des théologiens, on s'apercevra que saint Paul prévoyait moins bien l'avenir que Gallion et l'on supposera que l'apôtre, s'il revenait aujourd'hui à Rome, y éprouverait plus de surprise que le proconsul.

» Saint Paul, dans la Rome moderne, ne se reconnaîtrait pas plus sur la colonne de Marc-Aurèle, qu'il ne reconnaîtrait sur la colonne Trajane son vieil ennemi Kephas. Le dôme de Saint-Pierre, les stances du Vatican, la splendeur des églises et la pompe papale, tout offusquerait ses yeux clignotants. A Londres, à Paris, à Genève, il chercherait en vain des disciples. Il ne comprendrait ni les catholiques ni les réformés qui citent à l'envi ses épîtres vraies ou supposées. Il ne comprendrait pas mieux les esprits affranchis de tout dogme, qui fondent leur opinion sur les deux forces qu'il méprisait et haïssait le plus : la science et la raison. En voyant que le fils de l'homme n'est pas venu, il déchirerait ses vêtements et se couvrirait de cendre.

Hippolyte Dufresne intervint :

— Sans doute, dit-il, saint Paul à Paris ou à Rome serait comme un hibou au soleil. Il ne s'y trouverait pas plus en état de communiquer avec les Européens cultivés qu'un Bédouin du désert. Il ne se reconnaîtrait pas chez un évêque et il n'y serait pas reconnu. Descendu chez un

pasteur suisse, nourri de ses écrits, il le surprendrait par la rudesse primitive de son christianisme. C'est vrai. Mais songez que c'était un sémite, étranger à la pensée latine, au génie des Germains et des Saxons, étranger aux races dont sortirent ces théologiens, qui, à force de faux sens, de contresens et de non-sens, ont trouvé un sens à ses épîtres falsifiées. Vous le concevez dans un monde qui n'était pas le sien, qui ne peut en aucun cas devenir le sien, et cette imagination absurde fait naître tout à coup une multitude d'images incongrues. On voit, par exemple, ce tapissier nomade dans le carrosse d'un cardinal et l'on s'amuse de la figure que feront deux êtres humains d'un caractère aussi opposé. Si vous ressuscitez saint Paul, ayez le bon goût de le replacer dans sa race et dans son pays, chez les Sémites d'Orient, qui n'ont pas beaucoup changé depuis vingt siècles et pour qui la Bible et le Talmud contiennent toute la science humaine. Plantez-le parmi les Juifs de Damas ou de Jérusalem. Conduisez-le à la synagogue. Il y entendra sans surprise les enseignements de son maître Gamaliel. Il discutera avec les rabbins, tissera des poils de chèvre, vivra de dattes et d'un peu de riz, observera fidèlement la loi et tout à coup entreprendra de la détruire. Il sera persécuteur et persécuté, bourreau et martyr avec une égale ardeur. Les Juifs de la synagogue procéderont à son excommunication en soufflant dans un cornet à bouquin et en versant goutte à goutte la cire des cierges noirs dans une cuve de sang. Il supportera avec fermeté cette horrible cérémonie et exercera, dans une vie pénible et sans cesse menacée, l'énergie d'une âme intraitable. Cette fois, il ne sera connu probablement que d'un

petit nombre de Juifs ignares et sordides. Mais ce sera Paul encore et Paul tout entier.

— C'est possible, dit Joséphin Leclerc. Mais vous m'accorderez bien que saint Paul fut un des principaux fondateurs du christianisme, et qu'il aurait pu fournir à Gallion quelques indications précieuses sur le grand mouvement religieux que le proconsul ignorait totalement.

— Qui fait une religion ne sait pas ce qu'il fait, répliqua Langelier. J'en dirai presque autant de ceux qui fondent les grandes institutions humaines, ordres monastiques, compagnies d'assurances, garde nationale, banques, trusts, syndicats, académies et conservatoires, sociétés de gymnastique, soupes et conférences. Ces établissements, d'ordinaire, ne correspondent pas longtemps aux intentions de leurs fondateurs, et il arrive parfois qu'ils y deviennent tout à fait opposés. Encore y peut-on reconnaître, après de longues années, quelques indices de leur destination première. Quant aux religions, tout au moins chez les peuples dont la vie est agitée et la pensée mobile, elles se transforment sans cesse et si complètement, au gré des sentiments et des intérêts de leurs fidèles et de leurs ministres, qu'au bout de peu d'années elles ne gardent rien de l'esprit qui les créa. Les dieux changent plus que les hommes, parce qu'ils ont une forme moins précise et qu'ils durent plus longtemps. Il y en a qui s'améliorent en vieillissant; d'autres se gâtent avec l'âge. En moins d'un siècle, un dieu devient méconnaissable. Celui des chrétiens s'est transformé plus complètement peut-être qu'aucun autre. Cela tient, sans doute, à ce qu'il a appartenu successivement à des civilisations et



à des races très diverses, aux Latins, aux Grecs, aux Barbares, à toutes les nations formées sur les débris de l'Empire romain. Certes, il y a loin du roide Apollon de Dédale à l'Apollon classique du Belvédère. Il y a plus loin encore du Christ éphèbe des Catacombes au Christ ascétique de nos cathédrales. Ce personnage de la mythologie chrétienne surprend par le nombre et la diversité de ses métamorphoses. Au Christ flamboyant de saint Paul succède, dès le <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle, le Christ des synoptiques, Juif pauvre, vaguement communiste, qui presque aussitôt devient, avec le quatrième évangile, une sorte de jeune alexandrin, disciple très faible des gnostiques. Et plus tard, à ne considérer que les Christs romains et pour ne s'arrêter qu'aux plus célèbres, on eut le Christ dominateur de Grégoire VII, le Christ sanguinaire de saint Dominique, le Christ chef de bandes de Jules II, le Christ athée et artiste de Léon X, le Christ fade et louche des Jésuites, le Christ protecteur de l'usine, défenseur du capital et adversaire du socialisme, qui fleurit sous le pontificat de Léon XIII et qui règne encore. Tous ces Christs, qui n'ont entre eux de commun que le nom, saint Paul ne les prévoyait pas. Au fond il n'en savait pas plus que Gallion sur le dieu futur.

— Vous exagérez, dit M. Goubin, qui n'aimait l'exagération en aucun sens.

Giacomo Boni, qui vénère les livres sacrés de tous les peuples, fit observer alors que le tort de Gallion, que le tort des philosophes et des historiens romains, fut d'ignorer les livres sacrés des Juifs.

— Mieux instruits, dit-il, les Romains n'auraient pas gardé d'injustes préventions contre la religion d'Israël;

et, comme dit votre Renan, dans ces questions qui intéressaient l'humanité entière, un peu de bon vouloir et une meilleure information auraient peut-être évité de terribles malentendus. Il ne manquait pas de Juifs instruits, comme Philon, pour expliquer la loi de Moïse aux Romains, si ceux-ci avaient eu l'esprit plus large et un plus juste pressentiment de l'avenir. Les Romains ressentait devant la pensée asiatique du dégoût et de l'effroi. S'ils avaient raison de la craindre, ils avaient tort de la mépriser. C'est une grande sottise que de mépriser un danger. En traitant d'imaginaires criminelles et d'impies populaires les religions syriennes, Gallion manqua de clairvoyance.

— Et comment les Juifs hellénisants eussent-ils instruit les Romains de ce qu'ils ignoraient eux-mêmes? demanda Langelier. Comment un Philon, si honnête, si savant, mais si borné, leur eût-il révélé la pensée obscure, confuse et féconde d'Israël qu'il ne connaissait pas lui-même? Qu'aurait-il appris à Gallion touchant la foi des Juifs, sinon des niaiseries littéraires? Il lui aurait exposé que la doctrine de Moïse est conforme à la philosophie de Platon. Alors comme toujours, les hommes cultivés n'avaient aucune idée de ce qui se passait dans l'esprit des multitudes. C'est toujours à l'insu des lettrés que les foules ignorantes créent des dieux.

» Un des faits les plus étranges et les plus considérables de l'histoire, c'est la conquête du monde par le dieu d'une peuplade syrienne, c'est la victoire d'Iaveh sur tous les dieux de Rome, de la Grèce, de l'Asie et de l'Égypte. Jésus ne fut en somme qu'un nabi et le dernier des

prophètes d'Israël. On ne sait rien de lui. Nous ne connaissons ni sa vie ni sa mort, car les évangélistes ne sont nullement des biographes. Et les idées morales qui ont été mises sous son nom proviennent en réalité de la foule des illuminés qui prophétisaient au temps des Hérodes.

» Ce qu'on appelle le triomphe du christianisme est plus exactement le triomphe du judaïsme, et c'est Israël à qui échet le singulier privilège de donner un dieu au monde. Il faut reconnaître que l'aveh méritait, à bien des égards, son élévation subite. C'était, quand il parvint à l'empire, le meilleur des dieux. Il avait bien mal commencé. On peut dire de lui ce que les historiens disent d'Auguste, qu'il s'adoucit avec l'âge. A l'époque où les Israélites s'établirent dans la terre promise, l'aveh était stupide, féroce, ignare, cruel, grossier, mal embouché, le plus bête et le plus méchant des dieux. Mais sous l'influence des prophètes il changea du tout au tout. Il cessa d'être conservateur et formaliste et se convertit aux idées pacifiques, aux rêves de justice. Son peuple était misérable. Il ressentit une pitié profonde pour tous les misérables. Et, bien qu'au fond il restât très Juif et très patriote, en devenant révolutionnaire il devint forcément international. Il se constitua le défenseur des humbles et des opprimés. Il eut une de ces pensées simples par lesquelles on se concilie le monde. Il annonça le bonheur universel, l'avènement d'un messie bienfaisant et pacificateur. Son prophète Isaïe lui souffla sur cet admirable thème des paroles d'une poésie délicieuse et d'une douceur invincible : « La maison d'aveh sera établie sur le sommet des

montagnes et s'élèvera par-dessus les collines. Alors toutes les nations s'y rendront, les peuples innombrables la visiteront, disant : « Montons à la montagne d'laveh, à » la maison du Dieu de Jacob, afin qu'il nous enseigne ses » voies et que nous marchions dans ses sentiers. Car de » Sion sortira la loi et de Jérusalem la parole d'laveh. » Il jugera entre les nations; il jugera entre les peuples » innombrables. De leurs épées ils forgeront des hoyaux » et de leurs lances des faucilles. Alors le loup habitera » avec l'agneau. Le lionceau et les brebis seront ensemble » et un petit enfant les conduira... » Dans l'Empire romain, le dieu des Juifs travaillait à la conquête des classes laborieuses et à la révolution sociale. Il s'adressait aux malheureux. Or, au temps de Tibère et de Claude, il y avait dans l'Empire infiniment plus de malheureux que d'heureux. Il y avait des multitudes d'esclaves. Un seul homme en possédait jusqu'à dix mille. Ces esclaves étaient pour la plupart tout à fait misérables. Ni Jupiter ni Junon ni les Dioscures ne s'occupaient d'eux. Les dieux latins ne les plaignaient pas. C'étaient les dieux de leurs maîtres. Quand un Dieu vint de Judée, qui écoutait les plaintes des humbles, les humbles l'adorèrent. Ainsi la religion d'Israël devint la religion du monde romain. Voilà ce que ni saint Paul ni Philon ne pouvaient expliquer au proconsul d'Achaïe, parce qu'ils ne le voyaient pas clairement. Et voilà ce que Gallion ne pouvait découvrir. Cependant il sentait que le règne de Jupiter était près de finir et il annonçait l'avènement d'un dieu meilleur. Par amour des antiquités nationales, il prenait ce dieu dans l'Olympe gréco-latin; et il le choisiss-



sait du sang de Jupiter, par sentiment aristocratique. C'est de la sorte qu'il désigna Hercule au lieu de Iaveh.

— Pour le coup, dit Joséphin Leclerc, vous avouerez que Gallion se trompait.

— Moins que vous ne croyez, répondit Langelier en souriant. Iaveh ou Hercule, il n'importait guère. Croyez-le bien : le fils d'Alcmène n'aurait pas gouverné le monde autrement que le père de Jésus. Tout olympien qu'il était, il lui aurait bien fallu devenir le dieu des esclaves et prendre l'esprit religieux des temps nouveaux. Les dieux se conforment exactement aux sentiments de leurs adorateurs : ils ont des raisons pour cela. Et faites-y attention. L'esprit qui favorisa l'avènement à Rome du dieu d'Israël n'était pas seulement l'esprit populaire, c'était aussi celui des philosophes. Ils étaient alors presque tous stoïciens et croyaient à un dieu unique, auquel avait travaillé Platon et qui ne se rattachait par aucun lien de famille ni d'amitié aux dieux à forme humaine de la Grèce et de Rome. Ce dieu, par son infinité, ressemblait au dieu des Juifs. Sénèque et Épictète qui le vénéraient eussent été les premiers surpris de la ressemblance si on les avait mis en état de faire la comparaison. Pourtant ils avaient beaucoup contribué eux-mêmes à rendre acceptable l'austère monothéisme des judéo-chrétiens. Il y avait loin sans doute de la fierté stoïque à l'humilité chrétienne, mais la morale de Sénèque, par sa tristesse et son mépris de la nature, préparait la morale évangélique. Les stoïciens étaient brouillés avec la vie et la beauté ; cette rupture, que l'on attribua au christianisme, fut commencée par les philosophes. Deux siècles plus

tard, à l'époque de Constantin, les païens et les chrétiens auront, autant dire, une même morale, une même philosophie. L'empereur Julien, qui rétablit la vieille religion de l'Empire abolie par Constantin l'Apostat, passe avec raison pour un adversaire du Galiléen. Et, quand on lit les petits traités de Julien, on est frappé de la quantité d'idées que cet ennemi des chrétiens possède en commun avec eux. Comme eux il est monothéiste; comme eux il croit aux mérites de l'abstinence, du jeûne et des mortifications; comme eux il méprise les plaisirs charnels et pense se rendre agréable aux dieux en ne s'approchant point des femmes; enfin il pousse le sentiment chrétien jusqu'à se féliciter d'avoir la barbe sale et les ongles noirs. L'empereur Julien avait, à bien peu de chose près, la même morale que saint Grégoire de Nazianze. Rien à cela que de naturel et d'ordinaire. Les transformations des mœurs et des idées ne sont jamais soudaines. Les plus grands changements de la vie sociale se produisent insensiblement et ne se voient qu'à distance. Ceux qui les traversent ne les soupçonnent pas. Le christianisme ne s'établit que lorsque l'état des mœurs s'accommoda de lui et que lui-même s'accommoda de l'état des mœurs. Il ne put se substituer au paganisme qu'au moment où le paganisme vint à lui ressembler et où il vint à ressembler au paganisme.

— Mettons, dit Joséphin Leclerc, que ni saint Paul ni Gallion ne lurent dans l'avenir. Personne n'y lit. N'est-ce pas un de vos amis qui a dit : « L'avenir est caché même à ceux qui le font. »

— Notre connaissance de ce qui sera, reprit Langelier,

est en raison de notre connaissance de ce qui est et de ce qui fut. La science est prophétique. Plus une science est exacte, plus on en peut tirer d'exactes prophéties. Les mathématiques, à qui seules appartient l'entière exactitude, communiquent une partie de leur précision aux sciences qui procèdent d'elles. Aussi fait-on par le moyen de l'astronomie mathématique et de la chimie des prédictions certaines. Vous pouvez calculer les éclipses pour des millions d'années sans craindre que vos calculs soient trouvés faux, tant que le soleil, la lune et la terre seront dans les mêmes rapports de masse et de distance. Vous pouvez de même prévoir que ces rapports changeront dans un avenir très lointain. Car on fonde sur la mécanique céleste cette prophétie encore, que l'astre aux cornes d'argent ne tracera pas éternellement le même cercle autour de notre globe et que des causes qui agissent actuellement, à force de se répéter, changeront son cours. Vous pouvez annoncer que le soleil s'assombriera et n'élèvera plus au-dessus de nos océans glacés qu'un globe rétréci. A moins qu'il ne lui soit venu, d'ici là, de nouveaux aliments : ce qui est bien possible, car il est capable d'attraper des essaims d'astéroïdes comme l'araignée des mouches. Vous pouvez annoncer pourtant qu'il s'éteindra et que les figures disloquées des constellations s'effaceront point par point dans l'espace noir. Mais qu'est-ce que la mort d'une étoile? L'évanouissement d'une étincelle. Que tous les astres du ciel s'éteignent comme se sèchent les herbes de la prairie, qu'importe à la vie universelle, tant que les éléments infiniment petits qui les composent auront gardé en eux la puissance qui fait et défait les mondes!

Vous pouvez prédire une fin plus complète de l'univers, la fin de l'atome, la dissociation des derniers éléments de la matière, les temps où le protyle, le brouillard sans forme, aura reconquis sur la ruine de toutes choses son empire illimité. Et ce ne sera là qu'un temps dans la respiration de Dieu. Tout recommencera.

» Les mondes renaîtront. Ils renaîtront pour mourir. La vie et la mort se succéderont éternellement. Dans l'infini de l'espace et du temps se réaliseront toutes les combinaisons possibles et nous nous retrouverons de nouveau assis au flanc du Forum ruiné. Mais, puisque nous ne saurons pas que c'est nous, ce ne sera pas nous.

M. Goubin essuya les verres de son lorgnon.

— Ce sont là, dit-il, des idées désespérantes.

— Qu'espérez-vous donc, monsieur Goubin, demanda Nicole Langelier, et que vous faut-il pour combler vos désirs? Prétendez-vous donc garder de vous-même et du monde une conscience éternelle? Pourquoi voulez-vous toujours vous rappeler que vous êtes monsieur Goubin? Je ne vous le cache pas : l'univers actuel, qui n'est pas près de finir, ne semble pas propre à vous satisfaire à cet égard. Ne comptez pas non plus sur les suivants qui seront sans doute du même genre. Pourtant ne perdez pas tout espoir. Il est possible qu'après une succession indéfinie d'univers, vous renaissiez, monsieur Goubin, avec le souvenir de vos existences antérieures. Renan disait que c'était une chance à courir et qu'en tout cas, si tard qu'elle vînt, elle ne se ferait pas attendre. Les successions d'univers s'accompliront pour nous en moins d'une seconde. Le temps ne dure point aux morts.



— Connaissez-vous, demanda Hippolyte Dufresne, les rêveries astronomiques de Blanqui? Le vieux Blanqui, prisonnier au Mont-Saint-Michel, ne voyait qu'un peu de ciel par sa fenêtre bouchée, et n'avait de voisins que les astres. Il en devint astronome et fonda sur l'unité de la matière et des lois qui la gouvernent une étrange théorie de l'identité des mondes. J'ai lu un mémoire d'une soixantaine de pages où il expose que la forme et la vie se développent exactement de la même manière dans un grand nombre de mondes. Selon lui, une multitude de soleils, tout semblables au nôtre, ont éclairé, éclairent ou éclaireront des planètes toutes semblables aux planètes de notre système. Il est, il fut, il sera à l'infini des Vénus, des Mars, des Saturnes, des Jupiters tout semblables à notre Saturne, à notre Mars, à notre Vénus, des terres toutes semblables à notre terre. Ces terres produisent exactement ce que produit notre terre, et portent des plantes, des animaux, des hommes entièrement pareils aux plantes, aux animaux, aux hommes terrestres. L'évolution de la vie y est identique à l'évolution de la vie sur notre globe. En conséquence, pensait le vieux prisonnier, il est, il fut, il sera, par l'espace, des myriades de Monts-Saint-Michel, contenant chacun un Blanqui.

— Nous ne savons pas grand'chose des mondes dont les soleils brillent sur nos nuits, reprit Langelier. Nous voyons pourtant que, soumis aux mêmes lois mécaniques et chimiques, ils diffèrent du nôtre et diffèrent entre eux d'étendue et de forme et que les substances qui s'y brûlent ne sont pas réparties entre tous dans les mêmes proportions. Ces différences en doivent produire une

infinité d'autres que nous ne soupçonnons pas. Il suffit d'un caillou pour changer le sort d'un empire. Mais qui sait? Peut-être, monsieur Goubin, multiplé et disséminé dans des myriades de mondes, essuya, essuie, essuiera éternellement et infiniment les verres de son lorgnon.

Joséphin Leclerc ne laissa pas ses amis s'étendre davantage en rêveries astronomiques.

— Je trouve, comme monsieur Goubin, dit-il, que tout cela serait désolant, si ce n'était trop loin de nous pour nous toucher. Ce qui nous intéresse vivement, ce que nous serions curieux de connaître, c'est le sort de ceux qui viendront tout de suite après nous en ce monde.

— Sans doute, dit Langelier, la succession des univers ne nous inspire qu'un morne étonnement. Nous embraserions d'un regard plus fraternel et plus ami l'avenir de la civilisation et la destinée prochaine de nos semblables. Plus l'avenir est prochain, plus nous en sommes émus. Par malheur, les sciences morales et politiques sont inexactes et pleines d'incertitude. De l'évolution humaine elles connaissent mal les développements déjà accomplis, et ne peuvent donc pas nous instruire très sûrement des développements qui restent à accomplir. N'ayant guère de mémoire, elles n'ont guère de pressentiment. C'est pourquoi les esprits scientifiques éprouvent une insurmontable répugnance à tenter des recherches dont ils savent la vanité, et ils n'osent pas même avouer une curiosité qu'ils n'espèrent point satisfaire. On se propose volontiers de rechercher ce qui serait si les hommes devenaient plus sages. Platon, Thomas Morus, Campanella, Fénelon, Cabet, Paul Adam

reconstruisent leur propre cité en Atlantide, dans l'Île des Utopiens, dans le Soleil, à Salente, en Icarie, en Malaisie, et ils y établissent une police abstraite. D'autres, comme le philosophe Sébastien Mercier et le socialiste-poète William Morris, pénètrent dans un lointain avenir. Mais ils avaient emporté leur morale avec eux. Ils découvrent une nouvelle Atlantide et c'est la cité du rêve qu'ils y bâtissent harmonieusement. Citerai-je encore Maurice Spronck? Il nous montre la République française conquise, en l'an 230 de sa fondation, par les Marocains. Mais c'est pour nous induire à livrer le gouvernement aux conservateurs, qu'il juge seuls capables de conjurer un tel désastre. Cependant Camille Mauclair, plus confiant en l'humanité future, lit dans l'avenir la défense victorieuse de l'Europe socialiste contre l'Asie musulmane. Daniel Halévy ne craint pas les Marocains. Avec plus de raison, il craint les Russes. Il raconte, dans son *Histoire de quatre ans*, la fondation, en 2001, des États-Unis d'Europe. Mais il veut surtout nous montrer que l'équilibre moral des peuples est instable et qu'il suffit peut-être d'une facilité introduite tout à coup dans les conditions de l'existence pour déchaîner sur une multitude d'hommes les pires fléaux et les plus cruelles misères.

» Ils sont rares ceux qui ont cherché à connaître l'avenir par curiosité pure, sans intention morale ni desseins optimistes. Je ne connais que H.-G. Wells qui, voyageant dans les âges futurs, ait découvert à l'humanité une fin qu'il ne lui souhaitait pas, selon toute apparence; car c'est une dure solution des questions sociales, que l'établissement d'un prolétariat anthropophage et d'une

aristocratie comestible. Et tel est le sort que H.-G. Wells assigne à nos derniers neveux. Tous les autres prophètes dont j'ai connaissance se bornent à confier aux siècles futurs la réalisation de leurs rêves. Ils ne nous découvrent pas l'avenir, ils le conjurent.

» La vérité est que les hommes ne regardent pas si loin devant eux sans effroi. Beaucoup estiment qu'une telle investigation n'est pas seulement inutile, qu'elle est mauvaise; et ceux qui croient le plus facilement qu'on découvre les choses futures sont ceux qui craindraient le plus de les découvrir. Il y a sans doute à cette crainte des raisons profondes. Toutes les morales, toutes les religions apportent une révélation de la destinée humaine. Qu'ils se l'avouent ou se le cachent à eux-mêmes, les hommes, pour la plupart, craindraient de vérifier ces révélations augustes et de découvrir le néant de leurs espérances. Ils sont accoutumés à supporter l'idée des mœurs les plus différentes des leurs quand ces mœurs sont plongées dans le passé. Ils se félicitent alors des progrès de la morale. Mais, comme leur morale est réglée en somme sur leurs mœurs ou du moins sur ce qu'ils en laissent voir, ils n'osent s'avouer que la morale, qui jusqu'à eux a changé sans cesse avec les mœurs, changera encore après eux et que les hommes futurs pourront se faire une idée tout autre que la leur de ce qui est permis et de ce qui n'est pas permis. Il leur en coûterait de reconnaître qu'ils n'ont que des vertus transitoires et des dieux caducs. Et, bien que le passé leur montre des droits et des devoirs sans cesse changeants et mouvants, ils se croiraient dupes s'ils prévoyaient que l'humanité future



se ferait d'autres droits, d'autres devoirs et d'autres dieux. Enfin, ils ont peur de se déshonorer aux yeux de leurs contemporains en assumant cette horrible immoralité qu'est la morale future. Ce sont là des empêchements à rechercher l'avenir. Voyez Gallion et ses amis ; ils n'auraient pas osé prévoir l'égalité des classes dans le mariage, la suppression de l'esclavage, les défaites des légions, la chute de l'Empire, la fin de Rome, ni même la mort des dieux auxquels ils ne croyaient plus guère.

— C'est possible, dit Joséphin Leclerc, mais allons dîner.

Et, laissant le Forum que la lune baignait de sa clarté tranquille, ils gagnèrent, par les rues populeuses de la ville, un cabaret modique et renommé de la via Condotti.







#### IV

**L**A salle était étroite, tendue d'un papier enfumé qui datait du pontificat de Pie IX. De vieilles lithographies pendaient aux murs, où l'on voyait M. de Cavour, avec ses lunettes d'écaille et son collier de barbe, la face léonine de Garibaldi et les moustaches épouvantables de Victor-Emmanuel, réunion classique des symboles de la révolution et de l'autorité combinées, témoignage populaire du génie italien qui excelle dans les juxtapositions et chez qui, de nos jours, à Rome, avec un sens exquis de la politique et non sans un certain goût de fine comédie, le

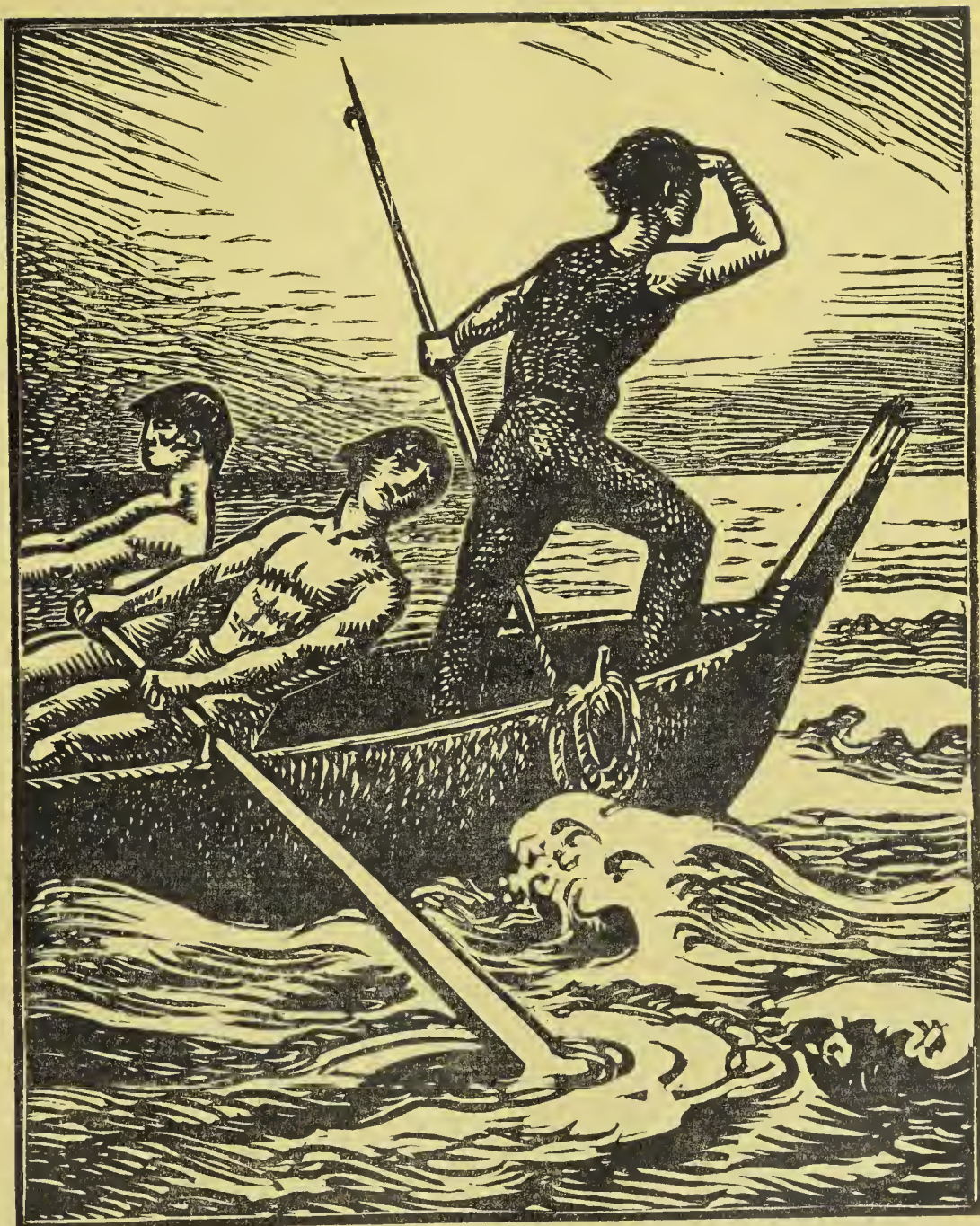


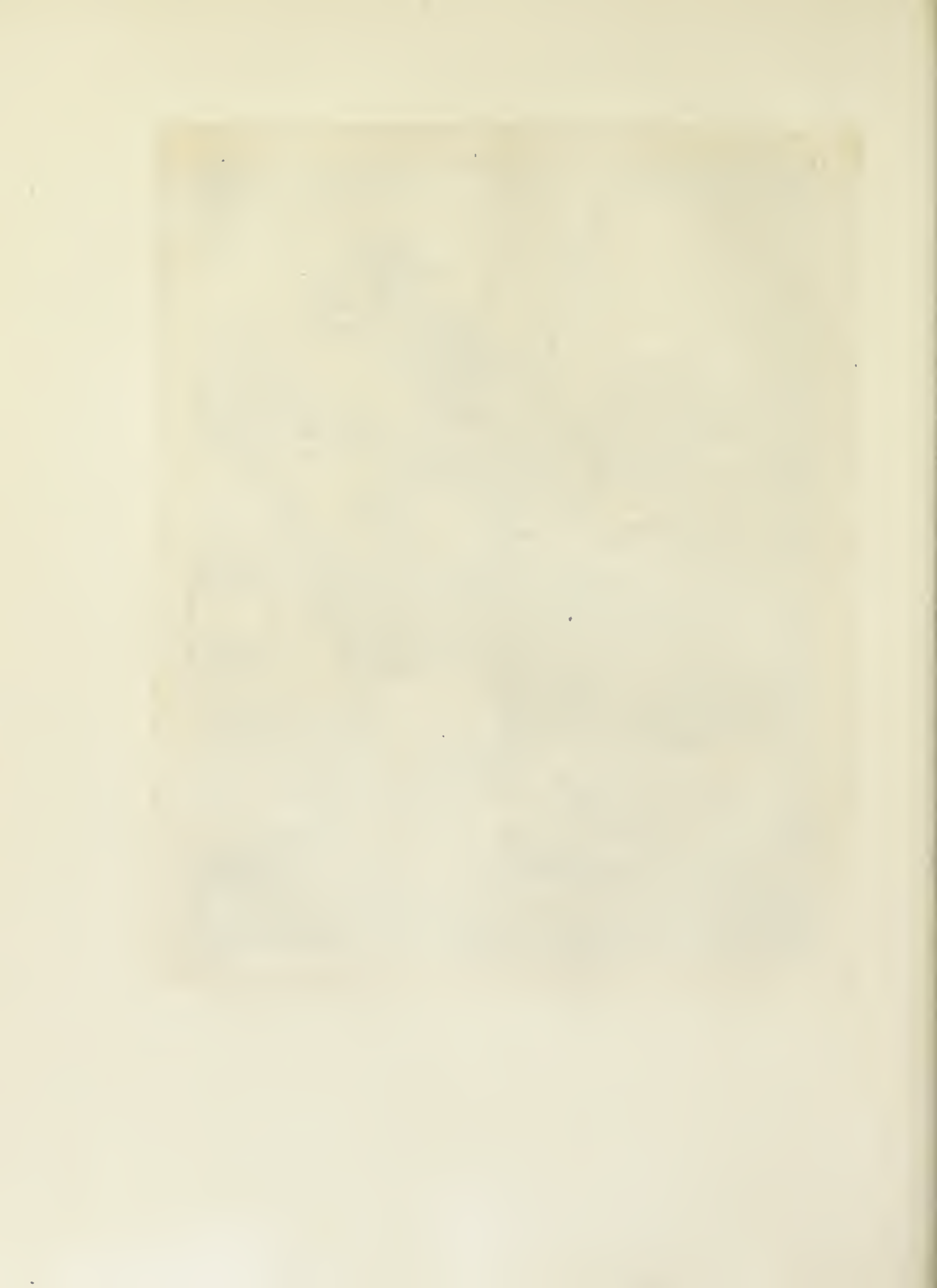
pape fulminant et le roi excommunié échangent chaque matin des assurances de bon voisinage. Des réchauds de plaqué et des coupes d'albâtre chargeaient le buffet d'acajou. La maison affectait ce mépris des nouveautés qui convient aux vieilles renommées.

Là, devant les fiasques de vin de Chianti, autour d'une table couronnée de roses, les cinq continuèrent d'échanger des propos philosophiques.

— Il est vrai, dit Nicole Langelier, qu'à beaucoup le cœur manque quand leur regard rencontre l'abîme des choses futures. Il est certain, d'ailleurs, que notre connaissance trop imparfaite des faits accomplis ne nous fournit pas les éléments nécessaires à la détermination exacte des faits qui doivent s'accomplir. Mais enfin, puisque le passé des sociétés humaines nous est connu en quelques parties, l'avenir de ces sociétés, suite et conséquence de leur passé, ne nous est pas entièrement inconnaissable. Il ne nous est pas impossible d'observer certains phénomènes sociaux et de définir, d'après les conditions dans lesquelles ils se sont déjà produits, les conditions dans lesquelles ils se produiront encore. Il ne nous est pas interdit, en voyant commencer un ordre de faits, de le comparer à un ordre révolu de faits analogues et d'induire de l'achèvement du second un achèvement semblable du premier. Par exemple : en observant que les formes du travail sont changeantes, qu'à l'esclavage a succédé le servage, au servage le salariat, on doit prévoir une nouvelle forme de la production ; en constatant que le capital industriel s'est substitué depuis un siècle seulement à la petite propriété artisanale et paysanne, on est amené à







rechercher la forme qui doit se substituer au capital; en étudiant la manière dont s'est opéré le rachat des charges et des servitudes féodales, on conçoit comment pourra s'opérer un jour le rachat des moyens de production constitués aujourd'hui en propriété privée. En étudiant les grands services d'État qui fonctionnent à présent, on se fait quelque idée de ce que pourront être plus tard les modes socialistes de production et, quand on aura interrogé de cette façon sur un assez grand nombre de points le présent et le passé de l'industrie humaine, on décidera sur des probabilités, à défaut de certitudes, si le collectivisme se réalisera un jour, non parce qu'il est juste, car il n'y a aucune raison de croire au triomphe de la justice, mais parce qu'il est la suite nécessaire de l'état présent et la conséquence fatale de l'évolution capitaliste.

» Prenons, si vous voulez, un autre exemple : nous avons quelque expérience de la vie et de la mort des religions. La fin du polythéisme romain, en particulier, nous est assez bien connue. D'après cette fin lamentable nous pouvons nous figurer celle du christianisme dont nous voyons le déclin.

» On peut rechercher de la même manière si l'humanité future sera belliqueuse ou pacifique.

— Je suis curieux de savoir comment il faut s'y prendre, dit Joséphin Leclerc.

M. Goubin secoua la tête :

— Cette recherche est inutile. Nous en savons d'avance le résultat. La guerre durera autant que le monde.

— Rien ne le prouve, répliqua Langelier, et la considération du passé donne à croire, au contraire, que la



guerre n'est pas une des conditions essentielles de la vie sociale.

Et Langelier, en attendant la *minestra* qui tardait à venir, développa cette idée, sans toutefois se départir de la sobriété habituelle à son esprit.

— Bien que les premières époques de la race humaine, dit-il, se perdent pour nous dans une obscurité impénétrable, il est certain que les hommes ne furent pas toujours belliqueux. Ils ne l'étaient pas durant ces longs âges de la vie pastorale dont le souvenir subsiste seulement dans un petit nombre de mots communs à toutes les langues indo-européennes, et qui révèlent des mœurs innocentes. Et nous avons des raisons de croire que ces siècles tranquilles de pâtres ont été d'une bien plus longue durée que les époques agricoles, industrielles et commerciales qui, venues ensuite par un progrès nécessaire, déterminèrent entre les tribus et les peuples un état de guerre à peu près constant.

» C'est par les armes qu'on chercha le plus souvent à acquérir des biens, terres, femmes, esclaves, bestiaux. Les guerres se firent d'abord de village à village. Puis, les vaincus, s'unissant aux vainqueurs, formèrent une nation, et les guerres se firent de peuple à peuple. Chacun de ces peuples, pour conserver les richesses acquises ou s'en procurer de nouvelles, disputait aux peuples voisins les lieux forts du haut desquels on pouvait commander les routes, les défilés des montagnes, le cours des fleuves, le rivage des mers. Enfin, les peuples formèrent des confédérations et contractèrent des alliances. Ainsi des groupes d'hommes, de plus en plus vastes, au lieu de se disputer les



biens de la terre, en firent l'échange régulier. La communauté des sentiments et des intérêts s'élargit. Rome, un jour, crut l'avoir étendue sur le monde entier. Auguste pensa ouvrir l'ère de la paix universelle.

» On sait comme cette illusion fut lentement et cruellement dissipée et quels flots de barbares inondèrent la paix romaine. Ces barbares, établis dans l'Empire, s'entr'égorgèrent quatorze siècles sur ses ruines et fondèrent par le carnage de sanglantes patries. Telle fut la vie des peuples au moyen âge et la constitution des grandes monarchies européennes.

» Alors l'état de guerre était le seul état possible, le seul concevable. Toutes les forces des sociétés n'étaient organisées que pour le soutenir.

» Si le réveil de la pensée, lors de la Renaissance, permit à quelques rares esprits d'imaginer des relations mieux réglées entre les peuples, en même temps, l'ardeur d'inventer et la soif de connaître fournirent à l'instinct guerrier des aliments nouveaux. La découverte des Indes Occidentales, les explorations de l'Afrique, la navigation de l'Océan Pacifique ouvrirent à l'avidité des Européens d'immenses territoires. Les royaumes blancs se disputèrent l'extermination des races rouges, jaunes et noires, et s'acharnèrent durant quatre siècles au pillage de trois grandes parties du monde. C'est ce qu'on appelle la civilisation moderne.

» Durant cette succession ininterrompue de rapine et de violence, les Européens apprirent à connaître l'étendue et la configuration de la terre. A mesure qu'ils avançaient dans cette connaissance, ils étendaient

leurs destructions. Aujourd'hui encore les blancs ne communiquent avec les noirs ou les jaunes que pour les asservir ou les massacrer. Les peuples que nous appelons barbares ne nous connaissent encore que par nos crimes.

» Pourtant ces navigations, ces explorations tentées dans un esprit de cupidité féroce, ces voies de terre et de mer ouvertes aux conquérants, aux aventuriers, aux chasseurs d'hommes et aux marchands d'hommes, ces colonisations exterminatrices, ce mouvement brutal qui porta et qui porte encore une moitié de l'humanité à détruire l'autre moitié, ce sont les conditions fatales d'un nouveau progrès de la civilisation et les moyens terribles qui auront préparé, pour un avenir encore indéterminé, la paix du monde.

» Cette fois, c'est la terre entière qui se trouve amenée vers un état comparable, malgré d'énormes dissemblances, à l'état de l'Empire romain sous Auguste. La paix romaine fut l'œuvre de la conquête. Assurément la paix universelle ne se réalisera pas par les mêmes moyens. Nul empire aujourd'hui ne peut prétendre à l'hégémonie des terres et des océans qui couvrent le globe, enfin connu et mesuré. Mais, pour être moins apparents que ceux de la domination politique et militaire, les liens qui commencent à unir l'humanité tout entière, et non plus une partie de l'humanité, ne sont pas moins réels; et ils sont à la fois plus souples et plus solides; ils sont plus intimes et infiniment variés, puisqu'ils s'attachent, à travers les fictions de la vie publique, aux réalités de la vie sociale.

» La multiplicité croissante des communications et des échanges, la solidarité forcée des marchés financiers de toutes les capitales, des marchés commerciaux qui s'efforcent en vain de garantir leur indépendance par des expédients malheureux, la rapide croissance du socialisme international semblent devoir assurer, tôt ou tard, l'union des peuples de tous les continents. Si, à cette heure, l'esprit impérialiste des grands États et les ambitions superbes des nations armées paraissent démentir ces prévisions et condamner ces espérances, on s'aperçoit qu'en réalité le nationalisme moderne n'est qu'une aspiration confuse vers une union de plus en plus vaste des intelligences et des volontés, et que le rêve d'une plus grande Angleterre, d'une plus grande Allemagne, d'une plus grande Amérique, conduit, quoi qu'on veuille et quoi qu'on fasse, au rêve d'une plus grande humanité et à l'association des peuples et des races pour l'exploitation en commun des richesses de la terre...

Interrompant ce discours, l'hôtelier apporta lui-même la soupière fumante et le fromage râpé.

Et Nicole Langelier, dans la vapeur chaude et parfumée du potage, conclut en ces termes :

— Il y aura sans doute encore des guerres. Les instincts féroces, unis aux convoitises naturelles, l'orgueil et la faim, qui ont troublé le monde durant tant de siècles, le troubleront encore. Les masses humaines n'ont pas encore trouvé leur équilibre. La pénétration des peuples n'est pas encore assez méthodique pour assurer le bien-être commun par la liberté et la facilité des échanges, l'homme

n'est pas encore devenu partout respectable à l'homme ; toutes les parties de l'humanité ne sont pas près encore de s'associer harmonieusement pour former les cellules et les organes d'un même corps. Il ne sera pas donné, même aux plus jeunes d'entre nous, de voir se clore l'ère des armes. Mais ces temps meilleurs que nous ne connaissons pas, nous les pressentons. A prolonger dans l'avenir la courbe commencée, nous pouvons déterminer par avance l'établissement de communications plus fréquentes et plus parfaites entre toutes les races et tous les peuples, un sentiment plus général et plus fort de la solidarité humaine, l'organisation rationnelle du travail et l'établissement des États-Unis du monde.

» La paix universelle se réalisera un jour, non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer), mais parce qu'un nouvel ordre de choses, une science nouvelle, de nouvelles nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique, comme autrefois les conditions mêmes de leur existence les plaçaient et les maintenaient dans l'état de guerre.

— Nicole Langelier, une rose s'est effeuillée dans votre verre, dit Giacomo Boni. Cela ne s'est pas fait sans la permission des dieux. Buvons à la paix future du monde.

Joséphin Leclerc leva son verre :

— Ce vin de Chianti est d'une saveur piquante et mousse légèrement. Buvons à la paix, tandis que les Russes et les Japonais combattent âprement en Mandchourie et dans le golfe de Corée.

— Cette guerre, reprit Langelier, marque une des grandes heures de l'histoire du monde. Et pour en



comprendre le sens il faut remonter deux mille ans en arrière.

» Certes les Romains ne soupçonnaient pas la grandeur du monde barbare et n'avaient aucune idée de ces immenses réservoirs d'hommes qui devaient un jour crever sur eux et les submerger. Ils ne se doutaient pas qu'il y eût dans l'univers une autre paix que la paix romaine. Et pourtant il en existait une et plus antique et plus vaste, la paix chinoise.

» Ce n'est pas que leurs marchands ne fussent en relations avec les marchands de la Sérique. Ceux-ci apportaient la soie écrue en un lieu situé au nord du plateau de Pamir et qu'on nommait la Tour de Pierre. Les négociants de l'Empire s'y rendaient. Des trafiquants latins plus hardis pénétrèrent dans le golfe du Tonkin et sur les côtes chinoises jusqu'à Hang-Tchan-Fou ou Hanoï. Cependant les Romains ne s'imaginaient pas que la Sérique formât un empire plus peuplé que le leur, plus riche, plus avancé dans l'agriculture et dans l'économie politique. Les Chinois, de leur côté, connaissaient les hommes blancs. Leurs annales mentionnent que l'empereur An-Thoun, en qui nous reconnaissons Marcus Aurelius Antoninus, leur envoya une ambassade, qui n'était, peut-être, qu'une expédition de navigateurs et de négociants. Mais ils ne savaient pas qu'une civilisation plus agitée et plus violente que la leur, et plus féconde aussi et infiniment plus expansive, s'étendait sur une des faces de ce globe dont ils couvraient une autre face; agriculteurs et jardiniers pleins d'expérience, marchands habiles et probes, ils vivaient heureux, grâce à leurs méthodes d'échange

et à leurs vastes associations de crédit. Satisfaits de leur science subtile, de leur politesse exquise, de leur piété tout humaine et de leur immuable sagesse, ils n'étaient pas curieux, sans doute, de connaître la manière de vivre et de penser de ces hommes blancs, venus du pays de César. Et peut-être que les ambassadeurs d'An-Thoun leur parurent un peu grossiers et barbares.

» Les deux grandes civilisations, la jaune et la blanche, continuèrent à s'ignorer jusqu'au jour où les Portugais, ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, allèrent commercer à Macao. Les marchands et les missionnaires chrétiens s'établirent en Chine et s'y livrèrent à toutes sortes de violences et de rapines. Les Chinois les enduraient, en hommes habitués aux ouvrages de patience et merveilleusement capables de supporter les mauvais traitements, et néanmoins les tuaient, à l'occasion, avec toutes les délicatesses d'une fine cruauté. Les Jésuites soulevèrent, dans l'Empire du Milieu, pendant près de trois siècles, d'incessants désordres. De nos jours les nations chrétiennes prirent l'habitude d'envoyer ensemble ou séparément dans ce grand empire, quand l'ordre y était troublé, des soldats qui le rétablissaient par le vol, le viol, le pillage, le meurtre et l'incendie, et de procéder à courts intervalles, au moyen de fusils et de canons, à la pénétration pacifique du pays. Les Chinois inarmés ne se défendent pas ou se défendent mal; on les massacre avec une agréable facilité. Ils sont polis et cérémonieux; mais on leur reproche de nourrir peu de sympathie pour les Européens. Nous avons contre eux des griefs qui ressemblent beaucoup à ceux que monsieur Du Chaillu avait contre son gorille. Monsieur

Du Chaillu tua, dans une forêt, à coups de carabine, la mère d'un gorille. Morte, elle serrait encore son petit dans ses bras. Il l'en arracha et le traîna après lui, dans une cage, à travers l'Afrique, pour le vendre en Europe. Mais ce jeune animal lui donna de justes sujets de plaintes. Il était insociable; il se laissa mourir de faim. « Je fus impuissant, dit M. Du Chaillu, à corriger son mauvais naturel. » Nous nous plaignons des Chinois avec autant de raison que monsieur Du Chaillu de son gorille.

» En 1904, l'ordre ayant été troublé à Pékin, les armées des cinq grandes puissances, sous le commandement d'un feld-maréchal allemand, l'y rétablirent par les moyens accoutumés. Après s'être ainsi couvertes de gloire militaire, les cinq puissances signèrent un des innombrables traités par lesquels elles garantissent l'intégrité de cette Chine dont elles se partagent les provinces.

» La Russie, pour sa part, occupa la Mandchourie et ferma la Corée au commerce du Japon. Le Japon qui, en 1894, avait battu les Chinois sur terre et sur mer, et participé, en 1904, à l'action pacifique des puissances, vit avec une rage froide s'avancer l'ourse vorace et lente. Et, tandis que la bête énorme allongeait indolemment le museau sur la ruche nipponne, les abeilles jaunes, armant toutes à la fois leurs ailes et leurs aiguillons, la criblèrent de piqûres enflammées.

« C'est une guerre coloniale », disait expressément un grand fonctionnaire russe à mon ami Georges Bourdon. Or, le principe fondamental de toute guerre coloniale est que l'Européen soit supérieur aux peuples qu'il combat; sans quoi la guerre n'est plus coloniale, cela saute aux

yeux. Il convient, dans ces sortes de guerres, que l'Européen attaque avec de l'artillerie et que l'Asiatique ou l'Africain se défende avec des flèches, des massues, des sagayes et des tomahawks. On admet qu'il se soit procuré quelques vieux fusils à pierre et des gibernes; cela rend la colonisation plus glorieuse. Mais en aucun cas il ne doit être armé ni instruit à l'européenne. Sa flotte se composera de jonques, de pirogues et de canots creusés dans un tronc d'arbre. S'il a acheté des navires à des armateurs européens, ces navires seront hors d'usage. Les Chinois qui garnissent leurs arsenaux d'obus en porcelaine restent dans les règles de la guerre coloniale.

» Les Japonais s'en sont écartés. Ils font la guerre d'après les principes enseignés en France par le général Bonnal. Ils l'emportent de beaucoup sur leurs adversaires par le savoir et l'intelligence. En se battant mieux que des Européens, ils n'ont point égard aux usages consacrés, et ils agissent d'une façon contraire, en quelque sorte, au droit des gens.

» En vain des personnes graves, comme monsieur Edmond Théry, leur démontrèrent qu'ils devaient être vaincus dans l'intérêt supérieur du marché européen, conformément aux lois économiques les mieux établies. En vain le proconsul de l'Indo-Chine, monsieur Doumer lui-même, les somma d'essuyer, à bref délai, des défaites décisives sur terre et sur mer. « Quelle tristesse financière assombrirait » nos cœurs, s'écriait ce grand homme, si Besobrazof et » Alexéïef ne tiraient plus aucun million des forêts » coréennes! Ils sont rois. Je fus roi comme eux : nos » causes sont communes. O Nippons! imitez en douceur les



» peuples cuivrés sur lesquels j'ai régné glorieusement  
» sous Méline. » En vain le docteur Charles Richet leur  
représenta, un squelette à la main, qu'étant prognathes  
et n'ayant pas les muscles du mollet suffisamment  
développés, ils se trouvaient dans l'obligation de fuir dans  
les arbres devant les Russes qui sont brachycéphales et  
comme tels éminemment civilisateurs, ainsi qu'il a paru  
quand ils ont noyé cinq mille Chinois dans l'Amour.  
« Prenez garde que vous êtes des intermédiaires entre le  
» singe et l'homme », leur disait obligeamment M. le  
professeur Richet, « d'où il résulte que si vous battiez les  
» Russes ou finno-letto-ougro-slaves, ce serait exactement  
» comme si les singes vous battaient. Concevez-vous? »  
Ils ne voulurent rien entendre.

» Ce que les Russes payent en ce moment dans les mers  
du Japon et dans les gorges de la Mandchourie, ce n'est  
pas seulement leur politique avide et brutale en Orient,  
c'est la politique coloniale de l'Europe tout entière. Ce  
qu'ils expient, ce ne sont pas seulement leurs crimes, ce  
sont les crimes de toute la chrétienté militaire et commer-  
ciale. Je n'entends pas dire par là qu'il y ait une justice au  
monde. Mais on voit d'étranges retours des choses; et la  
force, seul juge encore des actions humaines, fait parfois  
des bonds inattendus. Ses brusques écarts rompent un  
équilibre qu'on croyait stable. Et ses jeux, qui ne sont  
jamais sans quelque règle cachée, amènent des coups  
intéressants. Les Japonais passent le Yalu et battent avec  
précision les Russes en Mandchourie. Leurs marins  
détruisent élégamment une flotte européenne. Aussitôt  
nous discernons un danger qui nous menace. S'il existe,

qui l'a créé? Ce ne sont pas les Japonais qui sont venus chercher les Russes. Ce ne sont pas les jaunes qui sont venus chercher les blancs. Nous découvrons, à cette heure, le péril jaune. Il y a bien des années que les Asiatiques connaissent le péril blanc. Le sac du Palais d'Été, les massacres de Pékin, les noyades de Blagovetchensk, le démembrement de la Chine, n'était-ce point là des sujets d'inquiétude pour les Chinois? Et les Japonais se sentaient-ils en sûreté sous les canons de Port-Arthur? Nous avons créé le péril blanc. Le péril blanc a créé le péril jaune. Ce sont de ces enchaînements qui donnent à la vieille Nécessité qui mène le monde une apparence de Justice divine et l'on admire la surprenante conduite de cette reine aveugle des hommes et des dieux, quand on voit le Japon, si cruel naguère aux Chinois et aux Coréens, le Japon, complice impayé des crimes des Européens en Chine, devenir le vengeur de la Chine et l'espoir de la race jaune.

» Il ne paraît pas toutefois, à première vue, que le péril jaune, dont les économistes européens s'épouvantent, soit comparable au péril blanc suspendu sur l'Asie. Les Chinois n'envoient pas à Paris, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, des missionnaires pour enseigner aux chrétiens le foungh-choui et jeter le désordre dans les affaires européennes. Un corps expéditionnaire chinois n'est pas descendu dans la baie de Quiberon pour exiger du gouvernement de la République l'*extra-territorialité*, c'est-à-dire le droit de juger par un tribunal de mandarins les causes pendantes entre Chinois et Européens. L'amiral Togo n'est pas venu avec douze cuirassés bombarder la rade de Brest, en vue de favoriser le commerce japonais en France. La fleur du nationalisme

français, l'élite de nos Trublions, n'a pas assiégé, dans leurs hôtels des avenues Hochè et Marceau, les légations de la Chine et du Japon, et le maréchal Oyama n'a pas amené en conséquence les armées combinées de l'Extrême-Orient sur le boulevard de la Madeleine, pour exiger le châtimement des Trublions xénophobes. Il n'a pas incendié Versailles au nom d'une civilisation supérieure. Les armées des grandes puissances asiatiques n'ont pas emporté à Tokio et à Pékin les tableaux du Louvre et la vaisselle de l'Élysée.

» Non ! Monsieur Edmond Théry lui-même convient que les jaunes ne sont pas assez civilisés pour imiter les blancs avec cette fidélité. Et il ne prévoit pas qu'ils s'élèvent jamais à une si haute culture morale. Comment auraient-ils nos vertus ? Ils ne sont pas chrétiens. Mais les hommes compétents estiment que le péril jaune, pour être économique, n'en est pas moins effroyable. Le Japon et la Chine organisée par le Japon menacent de nous faire sur tous les marchés du monde une concurrence affreuse, monstrueuse, énorme et difforme, dont la seule pensée fait dresser sur leur tête les cheveux des économistes. C'est pourquoi les Japonais et les Chinois doivent être exterminés. Il n'y a pas de doute. Mais il faut aussi déclarer la guerre aux États-Unis pour empêcher leurs métallurgistes de vendre le fer et l'acier à plus bas prix que nos fabricants moins bien outillés.

» Disons donc une fois la vérité. Cessons un moment de nous flatter. La vieille Europe et la nouvelle Europe (c'est le vrai nom de l'Amérique) ont institué la guerre économique. Chaque nation est en lutte industrielle avec les autres nations. Partout la production s'arme furieusement

contre la production. Nous avons mauvaise grâce à nous plaindre de voir sur le marché désordonné du monde tomber de nouveaux produits concurrents et perturbateurs. Que sert de gémir? Nous ne connaissons que la raison du plus fort. Si Tokio est le plus faible, il aura tort et nous le lui ferons sentir; s'il est le plus fort, il aura raison, et nous n'aurons point de reproche à lui faire. Est-il au monde un peuple qui ait le droit de parler au nom de la justice?

» Nous avons enseigné aux Japonais le régime capitaliste et la guerre. Ils nous effraient parce qu'ils deviennent semblables à nous. Et vraiment c'est assez horrible. Ils se défendent contre les Européens avec des armes européennes. Leurs généraux, leurs officiers de marine, qui ont étudié en Angleterre, en Allemagne, en France, font honneur à leurs maîtres. Plusieurs ont suivi les cours de nos Écoles spéciales. Les grands-ducs, qui craignaient qu'il ne sortît rien de bon de nos institutions militaires, trop démocratiques à leur gré, doivent être rassurés.

» Je ne sais quelle sera l'issue de la guerre. L'Empire russe oppose à l'énergie méthodique des Japonais ses forces indéterminées, que comprime l'imbécillité farouche de son gouvernement, que détourne l'improbité d'une administration dévastatrice, que perd l'ineptie du commandement militaire. Il a montré l'énormité de son impuissance et la profondeur de sa désorganisation. Toutefois ses réservoirs d'argent, qu'alimentent ses riches créanciers, sont presque inépuisables. Son ennemi, au contraire, n'a de ressources que dans des emprunts difficiles, onéreux, dont ses victoires mêmes le priveront peut-être. Car les Anglais et les Américains entendent



l'aider à affaiblir la Russie et non pas à devenir puissant et redoutable. On ne peut guère prévoir la victoire définitive d'un combattant sur l'autre. Mais, si le Japon rend les jaunes respectables aux blancs, il aura grandement servi la cause de l'humanité et préparé à son insu, et sans doute contre son désir, l'organisation pacifique du monde.

— Que voulez-vous dire? demanda M. Goubin en levant le nez de dessus son assiette pleine d'un *fritto* délicieux.

— On craint, poursuivit Nicole Langelier, que le Japon grandi n'élève la Chine; qu'il ne lui apprenne à se défendre et à exploiter ses richesses. On craint qu'il ne fasse une Chine forte. Il faudrait non le craindre, mais le souhaiter dans l'intérêt universel. Les peuples forts concourent à l'harmonie et à la richesse du monde. Les peuples faibles, comme la Chine et la Turquie, sont une cause perpétuelle de troubles et de dangers. Mais nous nous pressons trop de craindre ou d'espérer. Si le Japon victorieux entreprend d'organiser le vieil empire jaune, il n'y réussira pas de si tôt. Il faudra du temps pour apprendre à la Chine qu'il y a une Chine. Car elle ne le sait pas, et tant qu'elle ne le saura pas, il n'y aura pas de Chine. Un peuple n'existe que par le sentiment qu'il a de son existence. Il y a trois cent cinquante millions de Chinois; mais ils ne le savent pas. Tant qu'ils ne se seront pas comptés ils ne compteront pas. Ils n'existeront pas, même par le nombre. « Numérotez-vous! » C'est le premier ordre que donne le sergent instructeur à ses hommes. Et il leur enseigne en même

temps le principe des sociétés. Mais il faut beaucoup de temps à trois cent cinquante millions d'hommes pour se numérotter. Toutefois Ular, qui est un Européen extraordinaire, puisqu'il croit qu'il faut être humain et juste à l'égard des Chinois, nous annonce qu'un grand mouvement national s'accomplit dans toutes les provinces de l'immense empire.

— Alors même, dit Joséphin Leclerc, alors même que le Japon victorieux donnerait aux Mongols, aux Chinois, aux Thibétains conscience d'eux-mêmes et les rendrait respectables aux blancs, en quoi la paix du monde en serait-elle mieux assurée, et la folie conquérante des nations plus contenue? Ne leur resterait-il pas à exterminer l'humanité nègre? Quel peuple noir rendra les noirs respectables aux blancs et aux jaunes?

Mais Nicole Langelier :

— Qui peut marquer les limites où s'arrêtera une des grandes races humaines? Les noirs ne s'éteignent pas comme les rouges au contact des Européens. Quel prophète peut annoncer aux deux cents millions de noirs africains que leur postérité ne régnera jamais dans la richesse et la paix sur les lacs et les grands fleuves? Les hommes blancs ont traversé les âges des cavernes et des cités lacustres. Ils étaient alors sauvages et nus. Ils faisaient sécher au soleil des poteries grossières. Leurs chefs formaient des chœurs de danses barbares. Ils n'avaient de sciences que celle de leurs sorciers. Depuis lors, ils ont bâti le Parthénon, conçu la géométrie, soumis aux lois de l'harmonie l'expression de leur pensée et les mouvements de leurs corps.

» Pouvez-vous dire aux nègres de l'Afrique : toujours vous vous massacrerez de tribu à tribu et vous vous infligerez les uns aux autres des supplices atroces et saugrenus; toujours le roi Gléglé, dans une pensée religieuse, fera jeter du haut de sa case des prisonniers ficelés dans un panier; toujours vous dévorerez avec délices les chairs arrachées aux cadavres décomposés de vos vieux parents; toujours les explorateurs vous tireront des coups de fusil et vous enfumeront dans vos huttes; toujours le fier soldat chrétien amusera son courage à couper vos femmes par morceaux; toujours le marin jovial venu des mers brumeuses crèvera d'un coup de pied le ventre à vos petits enfants pour se dégourdir les jambes. Pouvez-vous annoncer sûrement au tiers de l'humanité une constante ignominie?

» Je ne sais pas si, un jour, comme le prévoyait en 1840 Mrs. Beecher Stowe, la vie s'éveillera en Afrique avec une splendeur et une magnificence inconnues aux froides races de l'Occident et si l'art s'y épanouira en des formes éclatantes et nouvelles. Les noirs ont un vif sentiment de la musique. Il se peut qu'il naisse un délicieux art nègre de la danse et du chant. En attendant, les noirs des États du Sud font dans la civilisation capitaliste des progrès rapides. Monsieur Jean Finot nous a instruits l'autre jour à leur sujet.

» Il y a cinquante ans, ils ne possédaient pas, à eux tous, cent hectares de terres. Aujourd'hui leurs biens s'élèvent à plus de quatre milliards de francs. Ils étaient illettrés. Aujourd'hui cinquante sur cent savent lire et écrire. Il y a des romanciers noirs, des poètes

noirs, des économistes noirs, des philanthropes noirs.

» Les métis, issus du maître et de l'esclave, sont particulièrement intelligents et vigoureux. Les hommes de couleur, à la fois rusés et féroces, instinctifs et calculateurs, prendront peu à peu (m'a dit un des leurs) l'avantage du nombre et domineront un jour la race amollie des créoles qui exerce si légèrement sur les noirs sa cruauté fiévreuse. Il est peut-être déjà né, le mulâtre de génie qui fera payer cher aux enfants des blancs le sang des nègres lynchés par leurs pères!

Cependant M. Goubin arma ses yeux de son lorgnon puissant.

— Si les Japonais étaient vainqueurs, dit-il, ils nous prendraient l'Indo-Chine.

— C'est un grand service qu'ils nous rendraient, répliqua Langelier. Les colonies sont le fléau des peuples.

M. Goubin ne répondit que par un silence indigné.

— Je ne puis vous entendre parler ainsi, s'écria Joséphin Leclerc. Il faut des débouchés pour nos produits, des territoires pour notre expansion industrielle et commerciale. A quoi pensez-vous, Langelier? Il n'y a plus qu'une politique en Europe, en Amérique, dans le monde : la politique coloniale.

Nicole Langelier reprit avec tranquillité :

— La politique coloniale est la forme la plus récente de la barbarie ou, si vous aimez mieux, le terme de la civilisation. Je ne fais pas de différence entre ces deux expressions : elles sont identiques. Ce que les hommes appellent civilisation, c'est l'état actuel des mœurs et ce qu'ils appellent barbarie, ce sont les états



antérieurs. Les mœurs présentes, on les appellera barbares quand elles seront des mœurs passées. Je reconnais sans difficulté qu'il est dans nos mœurs et dans notre morale que les peuples forts détruisent les peuples faibles. C'est le principe du droit des gens et le fondement de l'action coloniale.

» Mais il reste à savoir si les conquêtes lointaines sont toujours pour les nations une bonne affaire. Il n'y paraît pas. Qu'ont fait le Mexique et le Pérou pour l'Espagne? le Brésil pour le Portugal? Batavia pour la Hollande? Il y a diverses sortes de colonies. Il y a des colonies qui reçoivent de malheureux Européens sur une terre inculte et déserte. Celles-là, fidèles tant qu'elles sont pauvres, se séparent de la métropole dès qu'elles sont prospères. Il y en a d'inhabitable, mais d'où l'on tire des matières premières et où l'on porte des marchandises. Et il est évident que celles-là enrichissent non qui les gouverne, mais quiconque y trafique. Le plus souvent elles ne valent pas ce qu'elles coûtent. Et de plus elles exposent à chaque instant la métropole à des désastres militaires.

M. Goubin fit cette interruption :

— Et l'Angleterre?

— L'Angleterre est moins un peuple qu'une race. Les Anglo-Saxons n'ont de patrie que la mer. Et cette Angleterre, qu'on croit riche de ses vastes domaines, doit sa fortune et sa puissance à son commerce. Ce ne sont pas ses colonies qu'il faut lui envier; ce sont ses marchands, auteurs de ses biens. Et croyez-vous que le Transvaal, par exemple, soit pour elle une si bonne affaire? Cependant on conçoit que, dans l'état actuel du monde, des

peuples qui font beaucoup d'enfants et fabriquent beaucoup de produits, cherchent au loin des territoires ou des marchés et s'en assurent la possession par ruse et violence. Mais nous ! mais notre peuple économe, attentif à n'avoir d'enfants que ce que la terre natale en peut facilement porter, qui produit modérément, et ne court pas volontiers les aventures lointaines ; mais la France qui ne sort guère de son jardin, qu'a-t-elle besoin de colonies, juste Ciel ! qu'en fait-elle ? que lui rapportent-elles ? Elle a dépensé à profusion des hommes et de l'argent pour que le Congo, la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin, la Guyane et Madagascar achètent des cotonnades à Manchester, des armes à Birmingham et à Liège, des eaux-de-vie à Dantzig et des caisses de vin de Bordeaux à Hambourg. Elle a, pendant soixante-dix ans, dépouillé, chassé, traqué les Arabes pour peupler l'Algérie d'Italiens et d'Espagnols !

» L'ironie de ces résultats est assez cruelle, et l'on ne conçoit pas comment put se former, à notre dommage, cet empire dix et onze fois plus étendu que la France elle-même. Mais il faut considérer que, si le peuple français n'a nul avantage à posséder des terres en Afrique et en Asie, les chefs de son gouvernement trouvent, au contraire, des avantages nombreux à lui en acquérir. Ils se concilient par ce moyen la marine et l'armée qui, dans les expéditions coloniales, recueillent des grades, des pensions et des croix, en outre de la gloire qu'on remporte à vaincre l'ennemi. Ils se concilient le clergé en ouvrant des voies nouvelles à la Propagande et en attribuant des territoires aux missions catholiques. Ils réjouissent les armateurs, constructeurs, fournisseurs militaires qu'ils

comblent de commandes. Ils se font dans le pays une vaste clientèle en concédant des forêts immenses et des plantations innombrables. Et ce qui leur est plus précieux encore, ils fixent à leur majorité tous les brasseurs d'affaires et tous les courtiers marrons du parlement. Enfin ils flattent la foule, orgueilleuse de posséder un empire jaune et noir qui fait pâlir d'envie l'Allemagne et l'Angleterre. Ils passent pour de bons citoyens, pour des patriotes et pour de grands hommes d'État. Et, s'ils risquent de tomber, comme Ferry, sous le coup de quelque désastre militaire, ils en courent volontiers la chance, persuadés que la plus nuisible des expéditions lointaines leur coûtera moins de peine et leur attirera moins de dangers que la plus utile des réformes sociales.

» Vous concevez maintenant que nous ayons eu parfois des ministres impérialistes, jaloux d'agrandir notre domaine colonial. Et il faut encore nous féliciter et louer la modération de nos gouvernants qui pouvaient nous charger de plus de colonies.

» Mais tout péril n'est pas écarté et nous sommes menacés de quatre-vingts ans de guerres au Maroc. Est-ce que la folie coloniale ne finira jamais ?

» Je sais bien que les peuples ne sont pas raisonnables. On ne comprendrait pas qu'ils le fussent, à voir de quoi ils sont faits. Mais un instinct souvent les avertit de ce qui leur est nuisible. Ils sont capables, quelquefois, d'observation. Ils font à la longue l'expérience douloureuse de leurs erreurs et de leurs fautes. Ils s'apercevront un jour que les colonies sont pour eux une source de périls et une cause de ruines. A la barbarie commerciale succédera la

civilisation commerciale ; à la pénétration violente, la pénétration pacifique. Ces idées entrent aujourd'hui jusque dans les parlements. Elles prévaudront non parce que les hommes seront plus désintéressés, mais parce qu'ils connaîtront mieux leurs intérêts.

» La grande valeur humaine c'est l'homme lui-même. Pour mettre en valeur le globe terrestre, il faut d'abord mettre l'homme en valeur. Pour exploiter le sol, les mines, les eaux, toutes les substances et toutes les forces de la planète, il faut l'homme, tout l'homme, l'humanité, toute l'humanité. L'exploitation complète du globe terrestre exige le travail combiné des hommes blancs, jaunes, noirs. En réduisant, en diminuant, en affaiblissant, pour tout dire d'un mot, en colonisant une partie de l'humanité, nous agissons contre nous-mêmes. Notre avantage est que les jaunes et les noirs soient puissants, libres et riches. Notre prospérité, notre richesse dépendent de leur richesse et de leur prospérité. Plus ils produiront, plus ils consommeront. Plus ils profiteront de nous, plus nous profiterons d'eux. Qu'ils jouissent abondamment de notre travail et nous jouirons du leur abondamment.

» En observant les mouvements qui emportent les sociétés, peut-être découvrira-t-on les signes que la période de violences s'achève. La guerre, qui était autrefois à l'état permanent parmi les peuples, est maintenant intermittente et les temps de paix sont devenus beaucoup plus longs que les temps de guerre. Notre pays donne lieu à une observation intéressante. Les Français présentent dans l'histoire militaire des peuples un caractère original. Tandis que les autres nations ne faisaient jamais la guerre



que par intérêt ou par nécessité, les Français seuls se battaient pour le plaisir. Or il est remarquable que nos compatriotes ont changé de goût. Renan écrivait il y a trente ans : « Quiconque connaît la France dans son ensemble et dans ses variétés provinciales n'hésitera pas à reconnaître que le mouvement qui emporte ce pays depuis un demi-siècle est essentiellement pacifique. » C'est un fait attesté par un grand nombre d'observateurs que la France en 1870 n'avait pas envie de prendre les armes et que l'annonce de la guerre fut accueillie avec consternation. Il est certain qu'aujourd'hui peu de Français songent à se mettre en campagne, et que tout le monde accepte volontiers cette idée qu'on a une armée pour éviter la guerre. Je citerai un exemple entre mille de cet état d'esprit. Monsieur Ribot, député, ancien ministre, invité à quelque fête patriotique, s'excusa par une lettre éloquente. Monsieur Ribot, au seul mot de désarmement, plisse son front sourcilleux. Il a pour les drapeaux et les canons l'inclination qui convient à un ancien ministre des Affaires étrangères. Dans sa lettre, il dénonce comme un danger national les idées pacifiques répandues par les socialistes. Il y découvre des renoncements qu'il ne peut souffrir. Ce n'est point qu'il soit belliqueux. C'est aussi la paix qu'il veut, mais une paix pompeuse, magnifique, étincelante et fière comme la guerre. Entre monsieur Ribot et Jaurès, il n'est plus question que de la manière. Ils sont tous deux pacifiques. Jaurès l'est simplement, monsieur Ribot l'est superbement. Voilà tout. Mieux encore et plus sûrement que la démocratie socialiste qui se contente de la paix en blouse ou en paletot, le sentiment des bourgeois qui

réclament une paix ornée d'insignes militaires et toute chargée des simulacres de la gloire, atteste l'irréremédiable déclin des idées de revanche et de conquêtes, puisqu'on y saisit l'instinct militaire au moment où il se dénature et devient pacifique.

» La France acquiert peu à peu le sentiment de sa vraie force qui est la force intellectuelle; elle prend conscience de sa mission qui est de semer les idées et d'exercer l'empire de la pensée. Elle s'apercevra bientôt que sa seule puissance solide et durable fut dans ses orateurs, ses philosophes, ses écrivains et ses savants. Aussi bien, faudra-t-il qu'elle reconnaisse un jour que la force du nombre, après l'avoir tant de fois trahie lui échappe définitivement et qu'il est temps pour elle de se résigner à la gloire que lui assurent l'exercice de l'esprit et l'usage de la raison.

Jean Boilly secoua la tête :

— Vous voulez, dit-il, que la France enseigne aux nations la concorde et la paix. Êtes-vous sûr qu'elle sera écoutée et suivie? Sa tranquillité même lui est-elle assurée? N'a-t-elle pas à craindre les menaces du dehors, à prévoir les dangers, à veiller à sa sûreté, à pourvoir à sa défense? Une hirondelle ne fait pas le printemps; une nation ne fait pas la paix du monde. Est-il certain que l'Allemagne n'entretient des armées que pour ne pas faire la guerre? Ses démocrates socialistes veulent la paix. Mais ils ne sont pas les maîtres et leurs députés n'ont point au Parlement l'autorité que devrait leur assurer le nombre de leurs électeurs. Et la Russie, qui est à peine entrée dans la période industrielle, croyez-vous qu'elle entrera bientôt dans la

période pacifique? Croyez-vous qu'après avoir troublé l'Asie, elle ne troublera pas l'Europe?

» Mais à supposer que l'Europe devienne pacifique, ne voyez-vous pas que l'Amérique devient guerrière? Après Cuba, réduite en république vassale, Hawaï, Porto-Rico, les Philippines annexées, on ne peut nier que l'Union américaine ne soit une nation conquérante. Un publiciste yankee, Stead, a dit, aux applaudissements des États-Unis tout entiers : « L'américanisation du monde est en marche. » Et monsieur Roosevelt rêve de planter le pavillon étoilé sur l'Afrique du Sud, l'Australie et les Indes occidentales. Monsieur Roosevelt est impérialiste et veut une Amérique maîtresse du monde. Entre nous, il médite l'empire d'Auguste. Il a eu le malheur de lire Tite-Live. Les conquêtes des Romains l'empêchent de dormir. Avez-vous lu ses discours? Ils sont belliqueux. « Mes amis, battez-vous, dit M. Roosevelt, battez-vous terriblement. Il n'y a de bon que les coups. On n'est sur la terre que pour s'exterminer les uns les autres. Ceux qui vous diront le contraire sont des gens immoraux. Méfiez-vous des hommes qui pensent. La pensée amollit. C'est un vice français. Les Romains ont conquis l'univers. Ils l'ont perdu. Nous sommes les Romains modernes. » Paroles éloquentes, soutenues par une flotte de guerre qui sera bientôt la deuxième du monde et par un budget militaire d'un milliard cinq cents millions de francs!

» Les Yankees annoncent que, dans quatre ans, ils feront la guerre à l'Allemagne. Pour les en croire il faudrait qu'ils nous disent où ils pensent rencontrer l'ennemi. Toutefois cette folie donne à réfléchir. Qu'une Russie,

serve de son tsar, qu'une Allemagne, encore féodale, nourrissent des armées pour les batailles, c'est ce qu'on serait tenté de s'expliquer par des habitudes anciennes et les survivances d'un rude passé. Mais qu'une démocratie neuve, les États-Unis d'Amérique, une association d'hommes d'affaires, une foule d'émigrés de tous les pays, sans communauté de race, de traditions, de souvenirs, jetés éperdument dans la lutte pour le dollar, se sentent tout à coup transportés du désir de lancer des torpilles aux flancs des cuirassés et de faire éclater des mines sous les colonnes ennemies, c'est une preuve que la lutte désordonnée pour la production et l'exploitation des richesses entretient l'usage et le goût de la force brutale, que la violence industrielle engendre la violence militaire, et que les rivalités marchandes allument entre les peuples des haines qui ne peuvent s'éteindre que dans le sang. La fureur coloniale, dont vous parliez tout à l'heure, n'est qu'une des mille formes de cette concurrence tant vantée par nos économistes. Comme l'état féodal, l'état capitaliste est un état guerrier. L'ère est ouverte des grandes guerres pour la souveraineté industrielle. Sous le régime actuel de production nationaliste, c'est le canon qui fixera les tarifs, établira les douanes, ouvrira, fermera les marchés. Il n'y a pas d'autre régulateur du commerce et de l'industrie. L'extermination est le résultat fatal des conditions économiques dans lesquelles se trouve aujourd'hui le monde civilisé...

Le gorgonzola et le stracchino parfumaient la table. Le garçon apportait les bougies armées de fils de fer pour allumer les longs cigares avec paille, chers aux Italiens.



Hippolyte Dufresne, qui depuis quelque temps semblait étranger à la conversation :

— Messieurs, dit-il à voix basse avec une orgueilleuse modestie, notre ami Langelier affirmait tout à l'heure que beaucoup d'hommes ont peur de se déshonorer aux yeux de leurs contemporains en assumant cette horrible immoralité qu'est la morale future. Je n'ai pas eu cette peur et j'ai écrit un petit conte qui n'a pas d'autre mérite que celui, peut-être, de montrer la tranquillité de mon esprit à considérer l'avenir. Je vous demanderai un jour la permission de vous le lire.

— Lisez-le tout de suite, dit Boni en allumant son cigare.

— Vous nous ferez plaisir, ajoutèrent Joséphin Leclerc, Nicole Langelier et M. Goubin.

— Je ne sais si j'ai le manuscrit sur moi, répondit Hippolyte Dufresne.

Et, tirant de sa poche un rouleau de papier, il lut ce qui suit.







V

Par la porte de corne  
ou par la porte d'ivoire

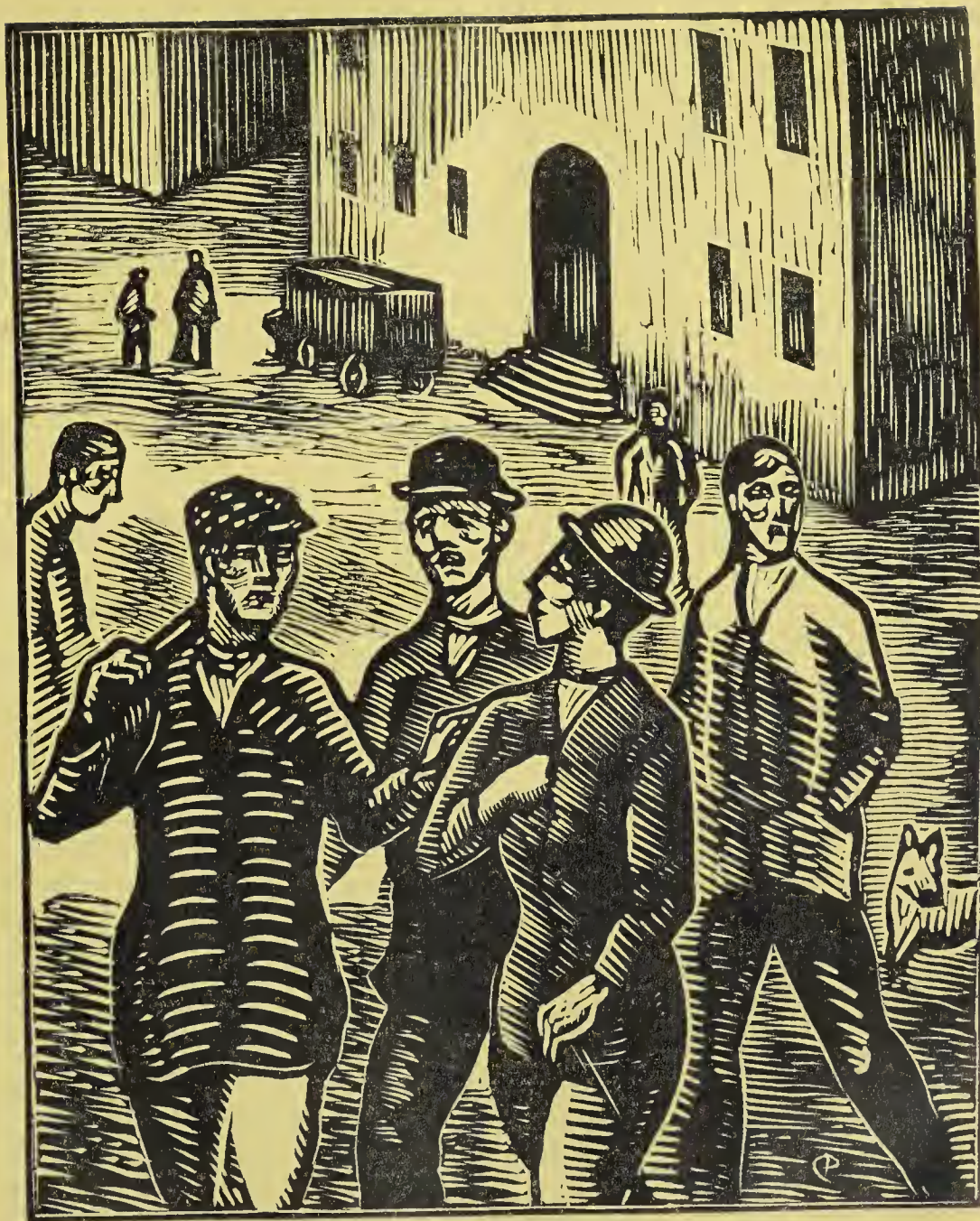
**L** était environ une heure du matin. Avant de me coucher, j'ouvris ma fenêtre et j'allumai une cigarette. Le bourdonnement d'un auto qui passait sur l'avenue du Bois de Boulogne traversa le silence. Les arbres rafraîchissaient l'air en secouant leurs têtes sombres. Nul bruit d'insecte, nulle rumeur vivante ne montait du sol stérile de la ville. La nuit était illustrée d'étoiles. Leurs feux, dans la transparence de l'air, mieux que par les autres nuits, apparaissaient diversement colorés. Le plus grand nombre brûlait à blanc. Mais il y en avait de jaunes et



d'orangées, comme les flammes des lampes mourantes. Plusieurs étaient bleues et j'en vis une d'un bleu si pâle, si limpide et si doux, que je n'en pouvais détourner ma vue. Je regrette de ne pas savoir comment on l'appelle, mais je m'en console en pensant que les hommes ne donnent pas aux étoiles leur vrai nom.

Songeant que chacune de ces gouttes de lumière éclaire des mondes, je me demande si, comme notre soleil, elles n'éclairent pas aussi d'innombrables souffrances et si la douleur ne remplit pas les abîmes du ciel. Nous ne pouvons juger les mondes que par le nôtre. Nous ne connaissons la vie que dans les formes qu'elle revêt sur la terre et, à supposer même que notre planète soit des moins bonnes, nous n'avons guère de raisons de croire que tout aille bien dans les autres, ni que ce soit un bonheur de naître sous les rayons d'Altaïr, de Betelgeuse ou de l'ardent Sirius, quand nous savons quelle fâcheuse affaire c'est que d'ouvrir les yeux sur la terre à la clarté de notre vieux soleil. Ce n'est pas que je trouve mon sort mauvais, comparé au sort des autres hommes. Je n'ai ni femme ni enfant. Je n'ai ni amour ni maladie. Je ne suis pas très riche, je ne vais pas dans le monde. Je suis donc parmi les heureux. Mais les heureux ont peu de joie. Quel est donc le sort des autres ! Les hommes sont vraiment à plaindre. Je n'en fais pas de reproches à la nature : on ne peut pas causer avec elle ; elle n'est pas intelligente. Je ne m'en prendrai pas non plus à la société. Il n'y a pas de bon sens à opposer la société à la nature. Il est aussi absurde d'opposer la nature des hommes à la société des hommes que d'opposer la nature des fourmis à la société des







fourmis, la nature des harengs à la société des harengs. Les sociétés animales résultent nécessairement de la nature animale. La terre est la planète où l'on mange, la planète de la faim. Les animaux y sont naturellement avides et féroces. Seul, le plus intelligent de tous, l'homme, est avare. L'avarice est jusqu'ici la première vertu des sociétés humaines et le chef-d'œuvre moral de la nature. Si je savais écrire, j'écritrais un éloge de l'avarice. A la vérité, ce ne serait pas un livre très nouveau. Les moralistes et les économistes l'ont fait cent fois. Les sociétés humaines ont pour fondement auguste l'avarice et la cruauté.

Dans les autres univers, dans ces mondes innombrables de l'éther, en est-il ainsi? Toutes les étoiles que je vois éclairent-elles des hommes? Est-ce qu'on mange, est-ce qu'on s'entre-dévore par l'infini? Ce doute me trouble et je ne puis regarder sans effroi cette rosée de feu suspendue dans le ciel.

Mes pensées peu à peu se font plus douces et plus claires, et l'idée de la vie, dans sa sensualité tour à tour violente et suave, me redevient aimable. Je me dis que parfois la vie est belle. Car, sans cette beauté, comment verrions-nous ses laideurs et comment croire que la nature est mauvaise sans croire en même temps qu'elle est bonne?

Depuis quelques instants, les phrases d'une sonate de Mozart suspendent dans l'air leurs colonnes blanches et leurs guirlandes de roses. J'ai pour voisin un pianiste qui joue la nuit du Mozart et du Gluck. Je referme ma fenêtre et tout en faisant ma toilette je réfléchis aux incertains plaisirs que je pourrai me donner demain; et tout à coup



je songe que je suis invité, depuis une semaine déjà, à déjeuner au Bois; je crois vaguement me rappeler que c'est pour le jour qui vient. Afin de m'en assurer, je cherche la lettre d'invitation qui est restée ouverte sur ma table. La voici :

16 septembre 1903.

« Mon vieux Dufresne,

» Fais-moi le plaisir de venir déjeuner avec... etc., etc., samedi prochain, 23 septembre 1903, etc., etc. »

C'est demain.

Je sonnai mon valet de chambre :

— Jean, vous me réveillerez demain à neuf heures.

Et précisément demain, 23 septembre 1903, j'aurai trente-neuf ans accomplis. D'après ce que j'ai déjà vu en ce monde, je puis me figurer à peu près ce que j'y verrai encore. Ce sera probablement un médiocre spectacle. Je puis prédire à coup sûr les propos de table qui seront tenus demain au restaurant du Bois. Il y sera dit certainement : « Moi je fais du soixante à l'heure. — Blanche a un sale caractère; mais elle ne me trompe pas, ça j'en suis sûr. — Le ministère prend le mot d'ordre des socialistes. — Les petits chevaux, à la longue, c'est rasant. Il n'y a encore que le bac. — Les ouvriers auraient bien tort de se gêner : le gouvernement leur donne toujours raison. — Je te parie qu'Épingle-d'Or battra Ranavalo. — Moi, ce qui me passe, c'est qu'il ne se trouve pas un général pour balayer toute cette fripouille. — Qu'est-ce



que vous voulez? La France est vendue par les Juifs à l'Angleterre et à l'Allemagne. » Voilà ce que j'entendrai demain! Voilà les idées politiques et sociales de mes amis, les arrière-petits-fils de ces bourgeois de Juillet, princes de l'usine et de la forge, rois de la mine, qui surent maîtriser et asservir les forces de la Révolution. Mes amis ne me paraissent pas capables de conserver longtemps l'empire industriel et la puissance politique que leur ont laissés leurs aïeux. Ils ne sont pas très intelligents, mes amis. Ils n'ont pas beaucoup travaillé de la tête. Moi non plus. Jusqu'ici je n'ai pas fait grand'chose dans la vie. Je suis comme eux un oisif et un ignorant. Je ne me sens capable de rien et, si je n'ai pas leur vanité, si ma cervelle n'est pas garnie de toutes les sottises qui encombre la leur, si je n'ai pas, comme eux, la haine et la peur des idées, cela tient à une circonstance particulière de ma vie. Mon père, gros industriel et député conservateur, m'a donné, quand j'avais dix-sept ans, un jeune répétiteur timide et silencieux, qui avait l'air d'une fille. En me préparant au baccalauréat, il organisait la Révolution sociale en Europe. Il était d'une douceur charmante. On l'a beaucoup mis en prison. Il est maintenant député. Je lui copiaais ses appels au prolétariat international. Il me fit lire toute la bibliothèque socialiste. Il m'enseigna des choses qui toutes n'étaient pas croyables; mais il me fit ouvrir les yeux sur ce qui se passait autour de moi; il me démontra que tout ce que notre société honore est méprisable et que tout ce qu'elle méprise est estimable. Il me poussait à la révolte. Je conclus au contraire de ses démonstrations qu'il faut respecter le

mensonge et vénérer l'hypocrisie, comme les deux plus sûrs appuis de l'ordre public. Je restai conservateur. Mais mon âme s'emplit de dégoût.

Tandis que je m'endors, presque imperceptibles, çà et là, quelques phrases de Mozart me parviennent encore et me font songer à des temples de marbre dans des feuillages bleus.

Il faisait grand jour quand je me réveillai. Je m'habillai beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire. Ignorant moi-même la cause de cette hâte, je me trouvai dehors sans trop savoir comment. Ce que je vis alors autour de moi me causa une surprise qui suspendit toutes mes facultés de réflexion; et c'est grâce à cette impossibilité de réfléchir que ma surprise ne s'accrut point, mais demeura fixe et tranquille. Sans aucun doute elle serait devenue bientôt démesurée et se serait changée en stupeur et en épouvante, si j'avais gardé l'usage de mon esprit, tant le spectacle que j'avais sous les yeux était différent de ce qu'il devait être. Tout ce qui m'entourait m'était nouveau, inconnu, étranger. Les arbres, les pelouses, que je voyais tous les jours, avaient disparu. Où, la veille, s'élevaient les hautes bâtisses grises de l'avenue, maintenant s'étendait une ligne capricieuse de maisonnettes de brique, entourées de jardins. Je n'osai me retourner pour voir si ma maison existait encore et j'allai droit vers la porte Dauphine. Je ne la trouvais plus. A cet endroit le Bois était changé en village. Je pris une rue qui était, à ce qu'il me parut, l'ancienne route de Suresnes. Les maisons qui la bordaient, d'un style étrange et d'une forme nouvelle, trop petites pour être habitées

par des gens riches, étaient pourtant ornées de peintures, de sculptures et de faïences éclatantes. Elles étaient surmontées d'une terrasse couverte. Je suivais cette voie agreste dont les courbes produisaient des perspectives charmantes. Elle était coupée obliquement par d'autres voies sinueuses. Il ne passait ni trains, ni autos, ni voitures d'aucune sorte. Des ombres couraient sur le sol. Je levai la tête et vis de vastes oiseaux et des poissons énormes glisser rapidement en foule dans l'air, qui semblait à la fois un ciel et un océan. Près de la Seine, dont le cours était changé, je rencontrai une compagnie d'hommes vêtus de blouses courtes nouées à la ceinture et chaussés de hautes guêtres. Vraisemblablement, ils étaient en habits de travail. Mais leur allure était plus légère et plus élégante que celle de nos ouvriers. Je m'aperçus qu'il y avait des femmes parmi eux. Ce qui m'avait empêché de les distinguer tout d'abord, c'est qu'elles étaient vêtues comme les hommes et qu'elles avaient les jambes droites et longues et, à ce qu'il me sembla, les hanches étroites de nos Américaines. Bien que ces gens n'eussent pas du tout l'air farouche, je les regardai avec effroi. Ils me paraissaient plus étrangers qu'aucun des innombrables inconnus que j'avais jusque-là rencontrés sur la terre. Pour ne plus voir un visage humain, je m'engageai dans une ruelle déserte. Et bientôt j'atteignis un rond-point planté de mâts où flottaient des oriflammes rouges, portant ces mots en lettres d'or : FÉDÉRATION EUROPÉENNE. Des affiches étaient suspendues au pied de ces mâts dans de grands cadres ornés d'emblèmes pacifiques. C'était des avis relatifs à des fêtes

populaires, à des prescriptions légales, à des travaux d'intérêt public. Il y avait aussi des horaires de ballons et une carte des courants atmosphériques dressée le 28 juin de l'an 220 de la fédération des peuples. Tous ces textes étaient imprimés en caractères nouveaux et dans un langage dont je ne comprenais pas tous les mots. Tandis que j'essayais de les déchiffrer, les ombres des innombrables machines qui traversaient l'air passaient sur mes yeux. Une fois encore je levai la tête et dans ce ciel méconnaissable, plus peuplé que la terre, que fendaient les gouvernails et que battaient les hélices, vers qui montait de l'horizon un cercle de fumée, je vis le soleil. J'eus envie de pleurer en le voyant. C'était la seule figure connue que j'eusse encore rencontrée depuis le matin. A sa hauteur je jugeai qu'il était environ dix heures avant midi. Tout à coup je fus enveloppé par une seconde troupe d'hommes et de femmes, qui avait la contenance et le costume de la première. Je me confirmai dans cette impression que les femmes, bien qu'il s'en trouvât de fort épaisses et de très sèches et aussi beaucoup dont on ne pouvait rien dire, offraient en grand nombre un aspect d'androgynes. Le flot passa. La place redevint subitement déserte, comme nos quartiers suburbains qu'anime seule la sortie des ateliers. Resté devant les affiches, je relus cette date : 28 juin de l'an 220 de la fédération européenne. Qu'est-ce que cela signifiait ? Une proclamation du Comité fédéral, à l'occasion de la fête de la terre, me fournit à propos des données utiles pour l'intelligence de cette date. Il y était dit : « Camarades, vous savez comment, en la dernière année du <sup>xx</sup>e siècle, le vieux monde s'abîma dans un



cataclysme formidable et comment, après cinquante ans d'anarchie, s'organisa la fédération des peuples de l'Europe... » L'an 220 de la fédération des peuples, c'était donc l'an 2270 de l'ère chrétienne, le fait était certain. Il restait à l'expliquer. Comment me trouvais-je tout à coup en l'an 2270 ?

J'y songeais en marchant au hasard.

— Je n'ai pas, que je sache, me disais-je, été conservé durant tant d'années à l'état de momie, comme le colonel Fougas. Je n'ai pas conduit la machine par laquelle M. H.-G. Wells explore le temps. Et si c'est en dormant, à l'exemple de William Morris, que j'ai sauté trois siècles et demi, je ne puis le savoir, puisqu'en rêvant on ignore qu'on rêve. Je crois, de très bonne foi, que je ne dors pas.

Tout en faisant ces réflexions et d'autres qu'il est inutile de rapporter, je suivais une longue rue bordée de grilles derrière lesquelles souriaient, dans le feuillage, des maisons roses, de formes variées, mais toutes également petites. Je voyais parfois s'élever dans la campagne de vastes cirques d'acier, couronnés de flammes et de fumée. Une épouvante planait sur ces régions innombrables et l'air vibrant du vol rapide des machines retentissait douloureusement dans ma tête. La rue conduisait à une prairie semée de bouquets d'arbres et coupée de ruisseaux. Des vaches y paissaient. Tandis que mes yeux goûtaient cette fraîcheur, je crus voir devant moi, sur une route lisse et droite, courir des ombres. Leur vent, en passant, me frappa le visage. Je m'aperçus que c'étaient des trams et des autos transparents de vitesse.

Je traversai la route sur une passerelle et cheminai

longtemps par les prés et les bois. Je me croyais en pleine campagne quand je découvris un vaste front de maisons brillantes qui bordaient le parc. Bientôt je me trouvai devant un palais d'une architecture légère. Une frise sculptée et peinte, représentant un festin nombreux, s'étendait sur la vaste façade. J'aperçus, à travers les baies vitrées, des hommes et des femmes assis dans une grande salle claire, autour de longues tables de marbre, chargées de jolies faïences peintes. J'entrai, pensant que c'était un restaurant. Je n'avais pas faim, mais j'étais las, et la fraîcheur de cette salle, ornée de guirlandes de fruits, me semblait délicieuse. Un homme qui se tenait à la porte me réclama mon bon, et, comme j'avais l'air embarrassé :

— Je vois, compagnon, que tu n'es pas d'ici. Comment voyages-tu sans bons ? J'en suis fâché, mais il m'est impossible de te recevoir. Va trouver le délégué à l'embauchage ; ou, si tu es infirme, adresse-toi au délégué à l'assistance.

Je déclarai que je n'étais nullement infirme et je m'éloignai. Un gros homme, qui dans le même moment sortait le cure-dents aux lèvres, me dit avec obligeance :

— Camarade, tu n'as pas besoin de t'adresser au délégué à l'embauchage. Je suis délégué à la boulangerie de la section. Il manque un camarade. Viens avec moi. Tu travailleras tout de suite.

Je remerciai le gros compagnon, l'assurai de ma bonne volonté, objectant toutefois que je n'étais pas boulanger.

Il me regarda avec un peu de surprise et me dit qu'il voyait que j'aimais la plaisanterie.

Je le suivis. Nous nous arrêtâmes devant un immense

bâtiment de fonte, précédé d'une porte monumentale, sur le fronton de laquelle deux géants de bronze étaient accoudés, le Semeur et le Moissonneur. Leurs corps exprimaient la force sans l'effort. Sur leurs visages brillait une fierté tranquille, et ils portaient haut la tête, bien différents en cela des sauvages travailleurs du flamand Constantin Meunier. Nous pénétrâmes dans une salle haute de plus de quarante mètres, où, parmi de légères poussières blanches, avec un bruit vaste et tranquille, des machines travaillaient. Sous le dôme métallique, des sacs s'offraient d'eux-mêmes au couteau qui les éventrait; la farine qu'ils perdaient tombait dans des cuves où de larges mains d'acier la pétrissaient, et la pâte coulait dans des moules qui, dès qu'ils étaient pleins, couraient s'enfourner sans aide dans un four vaste et profond comme un tunnel. Cinq ou six hommes au plus, immobiles dans ce mouvement, surveillaient le travail des choses.

— C'est une vieille boulangerie, me dit mon compagnon. Elle produit à peine quatre-vingt mille pains par jour, et ses machines trop faibles occupent trop de monde. Ça ne fait rien. Monte à l'arrivage.

Je n'eus pas le temps de demander des ordres plus explicites. Un ascenseur m'avait porté sur la plate-forme. J'y étais à peine arrivé qu'une sorte de baleine volante vint se poser près de moi et déchargea des sacs. Cette machine n'était montée par aucun être vivant. J'y fis grande attention. Je suis sûr qu'il n'y avait pas de mécanicien dans cette machine. D'autres baleines volantes vinrent avec d'autres sacs, qu'elles déchargeaient et qui se livraient l'un après l'autre au couteau qui les ouvrait. Les

hélices tournaient, le gouvernail fonctionnait. Il n'y avait personne au timon, personne dans la machine. J'entendais au loin le léger bruit d'un vol de guêpe, puis la chose grossissait avec une rapidité surprenante. Elle avait l'air bien sûre d'elle, mais mon ignorance de ce qu'il y aurait à faire, si pourtant elle se trompait, me donnait le frisson. Je fus plusieurs fois tenté de demander à descendre. Une honte humaine m'en empêcha. Je demeurai à mon poste. Le soleil baissait à l'horizon et il était environ cinq heures quand on m'envoya l'ascenseur. La journée était finie. Je reçus un bon de vivres et de logement.

Le gros camarade me dit :

— Tu dois avoir faim. Si tu veux souper à la table publique, tu le peux. Si tu veux manger seul dans ta chambre, tu le peux également. Si tu préfères manger chez moi avec quelques camarades, dis-le tout de suite. Et je vais téléphoner à l'atelier culinaire pour qu'on t'envoie ta part. Ce que je t'en dis est pour te mettre à l'aise. Car tu sembles désorienté. Tu viens de loin sans doute. Tu n'as pas l'air débrouillard. Aujourd'hui tu as eu un travail facile. Mais ne crois pas qu'on gagne ici tous les jours sa vie à si bon compte. Si les rayons Z qui gouvernaient les ballons avaient mal fonctionné, comme il arrive parfois, tu aurais eu plus de peine. Quel est ton métier? Et d'où viens-tu?

Ces questions m'embarrassèrent beaucoup. Je ne pouvais pas lui dire la vérité. Je ne pouvais pas lui dire que j'étais un bourgeois et que je venais du <sup>xx</sup>e siècle. Il m'aurait cru fou. Je répondis d'une manière vague et



embarrassée que je n'avais point d'état et que je venais de loin, de très loin.

Il sourit :

— Je comprends, me répondit-il. Tu n'oses pas l'avouer. Tu viens des États-Unis d'Afrique. Tu n'es pas le seul Européen qui nous soit ainsi échappé. Mais ces déserteurs nous reviennent presque tous.

Je ne répondis rien et mon silence lui fit croire qu'il avait deviné juste. Il me renouvela son invitation à souper, et me demanda comment je m'appelais. Je lui répondis qu'on me nommait Hippolyte Dufresne. Il parut surpris que j'eusse deux noms.

— Moi, dit-il, je m'appelle Michel.

Puis, ayant examiné avec attention mon chapeau de paille, mon veston, mes souliers et tout mon costume, sans doute un peu poudreux, mais d'une bonne coupe, car enfin je ne m'habille pas chez un tailleur concierge de la rue des Acacias :

— Hippolyte, me dit-il, je vois d'où tu viens. Tu as vécu dans les provinces noires. Il n'y a plus aujourd'hui que les Zoulous et les Bassoutos pour tisser aussi mal le drap, donner à un habit une forme à ce point grotesque, pour faire de si vilaines chaussures et pour durcir le linge avec de l'amidon. Il n'y a que chez eux que tu as pu apprendre à te raser la barbe en ménageant sur ton visage des moustaches et deux petits favoris. Cet usage de découper les poils de la face de manière à former des figures et des ornements est une dernière forme du tatouage, encore usitée seulement chez les Bassoutos et les Zoulous. Ces provinces noires des États-Unis d'Afrique

croupissent dans une barbarie qui ressemble beaucoup à l'état de la France il y a trois ou quatre cents ans.

J'acceptai l'invitation de Michel.

— Je demeure tout près, en Sologne, me dit-il. Mon aéroplane file assez bien. Nous serons bientôt rendus.

Il me fit asseoir sous le ventre d'un grand oiseau mécanique et aussitôt nous traversâmes l'air d'une telle vitesse que j'en perdis le souffle. L'aspect de la campagne était bien différent de celui que je connaissais. Toutes les routes étaient bordées de maisons; d'innombrables canaux croisaient sur les champs leurs lignes argentées. Comme j'admirais :

— La terre, me dit Michel, est assez bien mise en valeur, et la culture est intense, comme on dit, depuis que les chimistes sont eux-mêmes des cultivateurs. On s'est beaucoup ingénié et l'on a beaucoup travaillé depuis trois cents ans. C'est que pour réaliser le collectivisme il a fallu faire rendre à la terre quatre et cinq fois plus qu'elle ne rendait aux époques d'anarchie capitaliste. Toi qui as vécu chez les Zoulous et les Bassoutos, tu sais que chez eux les biens nécessaires à la vie sont si peu abondants que, les partager également entre tous, ce serait partager la misère et non pas la richesse. La production surabondante que nous avons obtenue, nous la devons surtout au progrès des sciences. La suppression presque totale des classes urbaines fut aussi très avantageuse à l'agriculture. Les gens de boutique et de bureau se répartirent à peu près également entre l'usine et la campagne.

— Comment? m'écriai-je, vous avez supprimé les villes! Qu'est devenu Paris?

— Personne n'y habite plus guère, me répondit Michel. La plupart de ces maisons à cinq étages, hideuses et malsaines, où logeaient les citadins de l'ère close, sont tombées en ruines et n'ont pas été relevées. On bâtissait bien mal au *xx<sup>e</sup>* siècle de cette ère malheureuse. Nous avons conservé des constructions plus anciennes et meilleures et nous en avons fait des musées. Nous avons beaucoup de musées et de bibliothèques : c'est là que nous nous instruisons. On a gardé aussi quelques débris de l'Hôtel de Ville. C'était une bâtisse laide et fragile, mais où s'accomplirent de grandes choses. N'ayant plus ni tribunaux, ni commerce, ni armées, nous n'avons plus à proprement parler de villes. Toutefois la population est beaucoup plus dense sur certains points que sur d'autres, et, malgré la rapidité des communications, les centres métallurgiques et miniers sont extrêmement peuplés.

— Que me dites-vous? lui demandai-je. Vous avez supprimé les tribunaux? Avez-vous donc supprimé les crimes et les délits?

— Les crimes dureront autant que la vieille et sombre humanité. Mais le nombre des criminels a diminué avec le nombre des malheureux. Les faubourgs des grandes villes étaient sol nourricier des crimes; nous n'avons plus de grandes villes. Le téléphone sans fil rend les routes sûres à toute heure. Nous sommes tous munis de défenses électriques. Quant aux délits, ils dépendaient moins de la perversité des prévenus que des scrupules des juges. Maintenant que nous n'avons plus de légistes ni de juges, et que la justice est rendue par les citoyens requis à tour

de rôle, beaucoup de délits ont disparu, sans doute parce qu'on ne sait plus les reconnaître.

Ainsi me parlait Michel, en manœuvrant son aéroplane. Je rapporte le sens de ses paroles aussi exactement qu'il m'est possible. Je regrette de ne pouvoir, par défaut de mémoire, et aussi de peur de ne pas me faire comprendre, reproduire toutes les expressions et surtout le mouvement même de son langage. Le boulanger et ses contemporains parlaient une langue qui me surprit d'abord par la nouveauté du vocabulaire et de la syntaxe et surtout par un tour abrégatif et rapide.

Michel aborda la terrasse d'une maison modique, très agréable.

— Nous sommes arrivés, me dit-il, c'est ici que j'habite. Tu souperas avec des compagnons qui, comme moi, s'occupent de statistique.

— Comment? vous êtes statisticien. Je vous croyais boulanger.

— Je suis boulanger pendant six heures. C'est la durée de la journée, telle qu'elle est fixée depuis près d'un siècle par le Comité fédéral. Le reste du temps, je fais de la statistique. C'est la science qui a remplacé l'histoire. Les anciens historiens contaient les actions éclatantes d'un petit nombre d'hommes. Les nôtres enregistrent tout ce qui se produit et tout ce qui se consomme.

Après m'avoir fait passer dans un cabinet d'hydrothérapie établi sur le toit, Michel me fit descendre dans la salle à manger, éclairée à la lumière électrique, toute blanche, ornée seulement d'une frise sculptée de fraisiers en fleurs. La table de faïence colorée était couverte



d'une vaisselle à reflets métalliques. Trois personnes s'y tenaient, que Michel me nomma :

— Morin, Perceval, Chéron.

Ces trois personnes étaient vêtues pareillement d'une cotte écrue, d'une culotte de velours et de bas gris. Morin portait une longue barbe blanche, Chéron et Perceval avaient le visage clair. Leurs cheveux courts et plus encore la franchise de leur regard leur donnaient l'air de jeunes garçons. Mais je ne doutai pas que ce ne fussent des femmes. Perceval me parut assez belle, bien qu'elle ne fût plus très jeune. Je trouvais Chéron tout à fait charmante. Michel me présenta :

— Je vous amène le camarade Hippolyte, nommé aussi Dufresne, qui a vécu parmi les métis, dans les provinces noires des États-Unis d'Afrique. Il n'a pu dîner à onze heures. Aussi doit-il avoir faim.

J'avais faim. On me servit de petits morceaux découpés en carrés, qui n'étaient pas mauvais, mais dont je ne reconnus pas le goût. Il y avait sur la table toutes sortes de fromages. Morin me versa d'une bière légère, et m'avertit que j'en pouvais boire à ma soif, qu'elle ne contenait pas d'alcool.

— A la bonne heure, dis-je. Je vois que vous vous préoccupez des dangers de l'alcool.

— Ils n'existent plus guère, me répondit Morin. On a réussi à supprimer l'alcoolisme avant la fin de l'ère close. Sans cela, il aurait été impossible d'établir le nouveau régime. Un prolétariat alcoolique est incapable de s'émanciper.

— N'avez-vous pas aussi, demandai-je en goûtant un

morceau bizarrement découpé, n'avez-vous pas perfectionné l'alimentation?

— Camarade, répondit Perceval, tu veux parler sans doute de l'alimentation chimique. Elle n'a pas fait encore de grands progrès. Nous avons beau déléguer nos chimistes aux cuisines... Leurs pilules ne valent rien. A cela près que nous savons doser convenablement les aliments caloriques et les aliments nutritifs, nous mangeons presque aussi grossièrement que les hommes de l'ère close, et nous y prenons autant de plaisir.

— Nos savants, dit Michel, essayent d'instituer une alimentation rationnelle.

— Ça, c'est de l'enfantillage, reprit la jeune Chéron. On ne fera rien de bon tant qu'on n'aura pas supprimé le gros intestin, organe inutile et nuisible, foyer d'infection microbienne... On y arrivera.

— Comment cela? demandai-je.

— Mais tout simplement par ablation. Et cette suppression, obtenue d'abord chirurgicalement sur un nombre suffisant d'individus, tendra à s'établir par l'hérédité et sera plus tard acquise à la race entière.

Ces gens me traitaient avec humanité, me parlaient avec obligeance. Mais je n'entrais pas facilement dans leurs mœurs ni dans leurs idées et je m'apercevais que je ne les intéressais en aucune manière et qu'ils éprouvaient pour mes façons de penser une entière indifférence. Plus je leur faisais de politesses, plus je décourageais leur sympathie. Quand j'eus adressé à Chéron quelques compliments pour tant discrets et sincères, elle ne me regarda même plus.

Après le repas, me tournant vers Morin, qui me semblait

intelligent et doux, je lui dis avec une sincérité qui m'émut moi-même :

— Monsieur Morin, je ne sais rien et je souffre cruellement de ne rien savoir. Je vous le répète : je viens de loin, de très loin. Dites-moi, je vous prie, comment fut instituée la fédération européenne, et donnez-moi une idée de l'ordre social actuel.

Le vieux Morin se récria :

— C'est l'histoire de trois siècles que tu me demandes. Nous en aurions pour des semaines et des mois. Et il y a bien des chose que je ne pourrais t'apprendre, parce que je ne les sais pas moi-même.

Je le suppliai de me donner au moins un aperçu très sommaire, comme aux enfants des écoles.

Alors Morin se renversa dans son fauteuil et dit :

— Pour savoir comment la société actuelle se constitua, il faut remonter très avant dans le passé.

» L'œuvre capitale du *xx<sup>e</sup>* siècle de l'ère close fut l'extinction de la guerre.

» Le Congrès arbitral de la Haye, institué en pleine barbarie, ne contribua guère au maintien de la paix. Mais une autre institution plus efficace fut créée à cette époque. Dans les parlements des divers États il se forma des groupes de députés qui se mirent en rapport les uns avec les autres et prirent l'habitude de délibérer en commun sur les questions internationales. Exprimant la volonté pacifique d'une foule croissante d'électeurs, leurs résolutions avaient une grande autorité et donnaient à réfléchir aux gouvernements, dont les plus absolus, si l'on excepte la Russie, avaient, dès cette époque, appris à compter avec le sentiment

populaire. Ce qui nous surprend aujourd'hui, c'est que personne alors ne reconnut, dans ces réunions de députés venus de tous les pays, le premier essai d'un parlement international.

» Au reste, le parti de la violence était encore puissant dans les empires et même dans la République française. Et, si le danger des guerres dynastiques et de ces guerres diplomatiques, décidées autour d'une table verte pour maintenir ce qu'on appelait l'équilibre européen, était conjuré pour toujours, on pouvait encore, dans le mauvais état industriel où se trouvait l'Europe, redouter que le conflit des intérêts commerciaux ne produisît quelque terrible conflagration.

» Le prolétariat, insuffisamment organisé, et n'ayant pas encore conscience de sa force, n'empêcha pas les luttes à main armée entre les nations, mais il en diminua la fréquence et la durée.

» Les dernières guerres furent causées par cette folie furieuse du vieux monde qu'on appelait la politique coloniale. Anglais, Russes, Allemands, Français, Américains se disputaient âprement, en Asie et en Afrique, des zones d'influence, comme ils disaient, où ils pussent établir avec les indigènes, sur le pillage et le massacre, des relations économiques. Ils détruisirent, en Afrique et en Asie, tout ce qu'il était possible de détruire. Puis il arriva ce qu'il devait arriver. Ils gardèrent les colonies pauvres qui leur coûtaient cher et perdirent les colonies prospères. Sans compter qu'en Asie, un petit peuple héroïque, instruit par l'Europe, sut se rendre respectable à l'Europe. C'est un grand service que, dans les temps barbares, le Japon rendit à l'humanité.



» Quand cette période abominable de la colonisation prit fin, on ne fit plus de guerre. Mais les États entretenaient encore des armées.

» Cela dit, je vais t'exposer, selon ton désir, les origines de la société actuelle. Elle est sortie de la société précédente. Dans la vie morale comme dans la vie individuelle les formes s'engendrent les unes les autres. La société capitaliste produisit naturellement la société collectiviste. Au commencement du *xix<sup>e</sup>* siècle de l'ère close il se fit dans l'industrie une évolution mémorable. A la mince production des petits artisans propriétaires de leurs outils se substitua la grande production actionnée par un agent nouveau, d'une merveilleuse puissance, le capital. Ce fut un grand progrès social.

— Qu'est-ce qui fut un grand progrès social? demandai-je.

— Le régime capitaliste, me répondit Morin. Il apporta à l'humanité une source incalculable de richesse. En rassemblant les ouvriers par grandes masses, et en multipliant leur nombre, il créa le prolétariat. En faisant des travailleurs un immense État dans l'État, il prépara leur émancipation et leur fournit les moyens de conquérir le pouvoir.

» Pourtant ce régime qui devait produire à l'avenir de si heureux effets était justement exécré des travailleurs, parmi lesquels il fit d'innombrables victimes.

» Il n'est pas de bien social qui n'ait coûté du sang et des larmes. Au reste, ce régime, qui avait enrichi la terre entière, faillit la ruiner. Après avoir grandement augmenté la production, il se trouva incapable de la

régler, et se débattit éperdument dans des difficultés inextricables.

» Tu n'ignores pas entièrement, camarade, les troubles économiques qui remplirent le *xx<sup>e</sup>* siècle. Durant les cent dernières années de la domination capitaliste, le désordre de la production et le délire de la concurrence accumulèrent les désastres. Les capitalistes et les patrons essayèrent vainement, par des groupements gigantesques, de régler la production et d'anéantir la concurrence. Leurs entreprises mal conçues s'abîmèrent dans d'immenses catastrophes. Durant cette période d'anarchie, la lutte des classes fut aveugle et terrible. Le prolétariat, accablé par ses victoires autant que par ses défaites, écrasé par les débris de l'édifice qu'il renversait sur sa tête, déchiré par d'effroyables luttes intestines, rejetant avec une violence aveugle ses chefs les meilleurs et ses amis les plus sûrs, combattait sans ordre, dans les ténèbres. Cependant il gagnait sans cesse quelque avantage : augmentation des salaires, diminution des heures de travail, liberté croissante d'organisation et de propagande, conquête des pouvoirs publics, progrès dans l'opinion étonnée. On le croyait perdu par ses divisions et ses erreurs. Mais tous les grands partis sont divisés et ils commettent tous des fautes. Le prolétariat avait pour lui la force des choses. Il atteignit vers la fin du siècle ce point de bien-être qui permet d'arriver à mieux. Camarade, il faut qu'un parti soit déjà fort pour faire une révolution à son profit. A la fin du *xx<sup>e</sup>* siècle de l'ère close la situation générale était devenue très

favorable aux développements du socialisme. De plus en plus réduites dans le cours du siècle, les armées permanentes furent abolies, après une résistance désespérée des pouvoirs publics et de la bourgeoisie possédante, par les Chambres issues du suffrage universel, sous l'ardente pression du peuple des villes et des campagnes. Depuis longtemps déjà les chefs d'État gardaient leurs armées, moins en vue d'une guerre qu'ils ne craignaient ou n'espéraient plus, que pour contenir à l'intérieur la multitude des prolétaires. Ils cédèrent enfin. Les armées régulières furent remplacées par des milices imbues d'idées socialistes. Ce n'était pas sans raison qu'ils avaient résisté. N'étant plus défendues par des canons et des fusils, les monarchies tombèrent les unes après les autres et à leur place s'établit le gouvernement républicain. Seules, l'Angleterre, qui avait préalablement établi un régime que les ouvriers trouvaient supportable, et la Russie, demeurée impériale et théocratique, restèrent en dehors de ce grand mouvement. On craignait que le tsar, éprouvant pour l'Europe républicaine les sentiments que la Révolution française avait inspirés à la grande Catherine, ne levât des armées pour la combattre. Mais son gouvernement était tombé à ce degré de faiblesse et d'imbécillité qu'une monarchie absolue peut seule atteindre. Le prolétariat russe, uni aux intellectuels, se souleva et, après une succession effroyable d'attentats et de massacres, le pouvoir passa aux révolutionnaires, qui établirent le régime représentatif.

» La télégraphie et la téléphonie sans fil étaient alors en usage d'une extrémité de l'Europe à l'autre et d'un

emploi si facile que l'homme le plus pauvre pouvait parler, quand il voulait et comme il voulait, à un homme placé sur un point quelconque du globe. Il pleuvait à Moscou des paroles collectivistes. Les paysans russes entendaient dans leur lit les discours des camarades de Marseille et de Berlin. En même temps la direction approximative des ballons et la direction précise des machines à voler entrèrent dans la pratique. Ce fut la suppression des frontières. Heure critique entre toutes ! Aux cœurs des peuples, si près de s'unir et de se fondre en une vaste humanité, l'instinct patriotique se réveilla. Dans tous les pays en même temps la foi nationaliste, rallumée, jeta des éclairs. Comme il n'y avait plus ni rois, ni armées, ni aristocratie, ce grand mouvement prit un caractère tumultueux et populaire. La République française, la République allemande, la République hongroise, la République roumaine, la République italienne, la suisse même et la belge, exprimèrent chacune, par un vote unanime de leur parlement et dans d'immenses meetings, la résolution solennelle de défendre contre toute agression étrangère le territoire national et l'industrie nationale. Des lois énergiques furent promulguées, réprimant la contrebande des machines à voler et réglementant avec sévérité l'usage du télégraphe sans fil. Partout les milices furent réorganisées, ramenées au type ancien des armées permanentes. On vit reparaître les vieux uniformes, les bottes, les dolmans, les plumes des généraux. A Paris, les bonnets à poil furent applaudis. Tous les boutiquiers et une partie des ouvriers prirent la cocarde tricolore. Dans tous les centres métallurgiques



on fondait des canons et des plaques de blindage. On s'attendait à des guerres terribles. Ce furieux élan se prolongea trois ans, sans choc, puis se ralentit insensiblement. Les milices reprirent peu à peu un aspect et des sentiments bourgeois. L'union des peuples, qui semblait reculée dans un lointain fabuleux, était proche. Les énergies pacifiques se développaient de jour en jour; les collectivistes faisaient peu à peu la conquête de la société. Et le jour vint où les capitalistes vaincus leur abandonnèrent le pouvoir.

— Quel changement! m'écriai-je. Il n'y a pas d'exemple dans l'Histoire d'une telle révolution.

— Tu penses bien, camarade, reprit Morin, que le collectivisme ne vint qu'à son heure. Les socialistes n'auraient pu supprimer le capital et la propriété individuelle si ces deux formes de la richesse n'avaient été déjà à peu près détruites en fait par l'effort du prolétariat et plus encore par les développements nouveaux de la science et de l'industrie.

» On avait bien cru que le premier État collectiviste serait l'Allemagne; le parti ouvrier y était organisé depuis près de cent ans et l'on disait partout : « Le socialisme est chose allemande. » La France, moins bien préparée, la devança pourtant. La révolution sociale se fit d'abord à Lyon, à Lille et à Marseille, au chant de *l'Internationale*. Paris résista quinze jours, puis arbora le drapeau rouge. Le lendemain seulement Berlin proclamait l'état collectiviste. Le triomphe du socialisme eut pour conséquence la réunion des peuples.

» Les délégués de toutes les Républiques européennes,

siégeant à Bruxelles, proclamèrent la constitution des États-Unis d'Europe.

» L'Angleterre refusa d'en faire partie. Mais elle s'en déclara l'alliée. Devenue socialiste, elle avait gardé son roi, ses lords et jusqu'aux perruques de ses juges. Le socialisme dominait alors en Océanie, en Chine, au Japon et dans une partie de la vaste République russe. L'Afrique noire, entrée dans la phase capitaliste, formait une confédération peu homogène. L'Union américaine avait renoncé depuis peu au militarisme mercantile. L'état du monde se trouvait donc favorable, en somme, aux libres développements des États-Unis d'Europe. Pourtant cette union, accueillie par un délire de joie, fut suivie d'un demi-siècle de troubles économiques et de misères sociales. Il n'y avait plus d'armées et presque plus de milices; n'étant pas comprimés, les mouvements populaires n'éclataient pas avec violence. Mais l'inexpérience ou le mauvais vouloir des gouvernements locaux entretenait un désordre ruineux.

» Cinquante ans après la constitution des États, les mécomptes étaient si cruels, les difficultés semblaient à ce point insurmontables, que les esprits les plus optimistes commençaient à désespérer. De sourds craquements annonçaient partout la rupture de l'Union. C'est alors que la dictature d'un comité composé de quatorze ouvriers mit fin à l'anarchie et organisa la Fédération des peuples européens, telle qu'elle existe aujourd'hui. Les uns disent que les Quatorze déployèrent un génie divinateur et une énergie terrible; d'autres prétendent que c'était des gens médiocres, terrifiés et broyés eux-mêmes par la nécessité,

et qu'ils présidèrent comme malgré eux à l'organisation spontanée des nouvelles forces sociales. Il est certain du moins qu'ils n'allèrent pas contre le cours des choses. L'organisation qu'ils établirent ou virent établir subsiste encore presque tout entière. La production et la consommation des biens s'opèrent aujourd'hui, peu s'en faut, comme elles furent alors réglées. C'est avec justice qu'on a fait partir d'eux l'ère nouvelle.

Morin m'exposa ensuite très sommairement les principes de la société moderne.

— Elle repose, dit-il, sur la suppression totale de la propriété individuelle.

— Cela, demandai-je, ne vous est-il pas intolérable?

— Pourquoi, Hippolyte, cela nous serait-il intolérable? Autrefois, en Europe, l'État percevait l'impôt. Il disposait de ressources qui lui étaient propres. Maintenant il est également juste de dire qu'il possède tout et qu'il ne possède rien. Il est plus juste encore de dire que c'est nous qui possédons tout puisque l'État n'est pas distinct de nous et qu'il n'est que l'expression de la collectivité.

— Mais, demandai-je, vous n'avez rien en propre, rien; pas même ces assiettes dans lesquelles vous mangez, pas même votre lit, vos draps, vos habits?

A cette question, Morin sourit.

— Tu es encore plus simple que je ne croyais, Hippolyte. Comment? Tu t'imagines que nous n'avons pas la propriété de nos meubles? Quelle idée te fais-tu donc de nos goûts, de nos instincts, de nos besoins et de notre genre de vie? Nous prends-tu pour des moines, comme on disait autrefois, pour des gens dépourvus de tout caractère individuel

et incapable de donner une empreinte personnelle à ce qui les entoure? Tu erres, mon ami, tu erres. Nous possédons en propre les objets destinés à notre usage et à notre agrément et nous y sommes plus attachés que les bourgeois de l'ère close n'étaient attachés à leurs bibelots, parce que nous avons le goût plus aigu et un sentiment plus vif des formes. Tous nos camarades un peu affinés possèdent des objets d'art et en sont très jaloux. Chéron a chez elle des tableaux qui font sa joie et elle trouverait mauvais que le Comité fédéral lui en contestât la possession. Je garde là dans cette armoire des dessins anciens, l'œuvre presque complet de Steinlen, un des artistes les plus estimés de l'ère close. Je ne les donnerais ni pour or ni pour argent.

» D'où sors-tu, Hippolyte? On te dit que notre société est fondée sur la suppression totale de la propriété individuelle et tu te figures que cette suppression s'étend aux biens meubles et aux objets usuels. Mais, homme simple, la propriété individuelle que nous avons totalement supprimée, c'est la propriété des moyens de production, sol, canaux, chemins, mines, matériel, outillage, etc. Ce n'est pas la propriété d'une lampe ou d'un fauteuil. Ce que nous avons détruit, c'est la possibilité de détourner au profit d'un individu ou d'un groupe d'individus les fruits du travail; ce n'est pas la naturelle et innocente possession des choses amies qui nous entourent.

Morin m'exposa ensuite la répartition des travaux intellectuels et manuels sur tous les membres de la communauté, selon leurs aptitudes.



— La société collectiviste, ajouta-t-il, ne diffère pas seulement de la société capitaliste en ce que, dans la première, tout le monde travaille. Durant l'ère close les gens qui ne travaillaient pas étaient nombreux; pourtant c'était la minorité. Notre société diffère surtout de la précédente en ce que, dans celle-ci, le travail n'était pas coordonné et qu'il s'y faisait beaucoup de choses inutiles. Les ouvriers produisaient sans ordre, sans méthode, sans concert. Il y avait dans les villes une multitude de fonctionnaires, de magistrats, de marchands, d'employés qui travaillaient sans produire. Il y avait des soldats. Le fruit du travail n'était pas bien réparti. Les douanes et les tarifs, qu'on établissait pour remédier au mal, l'aggravaient. Tout le monde souffrait. La production et la consommation sont maintenant exactement réglées. Enfin notre société diffère de l'ancienne en ce que nous jouissons tous des bienfaits de la machine dont l'usage dans l'âge capitaliste était souvent désastreux pour les travailleurs.

Je demandai comment il avait été possible de constituer une société composée tout entière d'ouvriers.

Morin me fit remarquer que l'aptitude de l'homme au travail est générale et que c'est un des caractères essentiels de la race.

— Dans les temps barbares, et jusqu'à la fin de l'ère close, les aristocrates et les riches ont toujours montré leur préférence pour le travail manuel. Ils ont peu exercé leur intelligence, et seulement par exception. Leur goût s'est porté constamment sur des occupations telles que la chasse et la guerre, où le corps a plus de part que l'esprit. Ils montaient à cheval, conduisaient des voitures,

faisaient de l'escrime, tiraient au pistolet. On peut donc dire qu'ils travaillaient de leurs mains. Leur travail était stérile ou nuisible, parce qu'un préjugé leur interdisait tout travail utile ou bienfaisant et aussi parce que, de leur temps, le travail utile se faisait le plus souvent dans des conditions ignobles et dégoûtantes. Il n'a pas été trop difficile, en remettant le travail en honneur, d'en donner le goût à tout le monde. Les hommes des âges barbares étaient fiers de porter un sabre ou un fusil. Les hommes d'aujourd'hui sont fiers de manier une bêche ou un marteau. Il y a dans l'humanité un fond qui ne change guère.

Morin m'ayant dit qu'on avait perdu jusqu'au souvenir de toute circulation monétaire :

— Comment, lui demandai-je, à défaut de numéraire, opérez-vous les transactions?

— Nous échangeons les produits au moyen de bons semblables à celui que tu as reçu, camarade, et qui correspondent aux heures de travail que nous faisons. La valeur des produits est mesurée sur la durée du travail qu'ils ont coûté. Le pain, la viande, la bière, les habits, un aéroplane valent  $x$  heures,  $x$  jours de travail. Sur chacun de ces bons, qui nous sont délivrés, la collectivité, ou, comme on disait autrefois, l'État, retient un certain nombre de minutes pour les affecter aux ouvrages improductifs, aux réserves alimentaires et métallurgiques, aux maisons de retraite et de santé, etc., etc.

— Et ces minutes, interrompit Michel, vont toujours croissant. Le Comité fédéral ordonne beaucoup trop de grands travaux dont nous avons ainsi la charge. Les

réserve sont trop considérables. Les magasins publics regorgent de richesses de toutes sortes. Ce sont nos minutes de travail qui dorment là. Il y a encore bien des abus.

— Sans doute, répliqua Morin. On pourrait mieux faire. La richesse de l'Europe, accrue par le travail général et méthodique, est immense.

J'étais curieux de savoir si ces gens-là n'avaient pour mesure du travail que le temps de l'accomplir et si pour eux la journée du terrassier ou du gâcheur de plâtre valait celle du chimiste ou du chirurgien. Je le demandai ingénument.

— Voilà une sotte question, s'écria Perceval.

Mais le vieux Morin consentit à m'éclairer.

— Toutes les études, toutes les recherches, tous les travaux qui concourent à rendre la vie meilleure et plus belle sont encouragés dans nos ateliers et dans nos laboratoires. L'État collectiviste favorise les hautes études. Étudier c'est produire, puisqu'on ne produit pas sans étude. L'étude, comme le travail, donne droit à l'existence. Ceux qui se vouent à de longues et difficiles recherches s'assurent par cela même une existence paisible et respectée. Un sculpteur fait en quinze jours la maquette d'une figure : mais il a travaillé cinq ans pour apprendre à modeler. Et depuis cinq ans l'État paye sa maquette. Un chimiste découvre en quelques heures les propriétés singulières d'un corps. Mais il a dépensé des mois à isoler ce corps et des années à se rendre capable d'une telle œuvre. Durant tout ce temps il a vécu aux frais de l'État. Un chirurgien enlève une tumeur en dix minutes. Mais c'est après

quinze ans d'étude et de pratique. Et voilà quinze ans qu'il reçoit en conséquence des bons de l'État. Tout homme qui donne en un mois, en une heure, en quelques minutes le produit du travail de sa vie entière ne fait que rendre d'un coup à la collectivité ce qu'il en avait reçu chaque jour.

— Sans compter que nos grands intellectuels, dit Perceval, nos chirurgiens, nos doctoresses, nos chimistes, savent très bien profiter de leurs travaux et de leurs découvertes pour accroître démesurément leurs jouissances. Ils se font attribuer des machines aériennes de soixante chevaux, des palais, des jardins, des parcs immenses. Ce sont des gens, pour la plupart, très âpres à s'emparer des biens de la vie et qui mènent une existence plus splendide et plus abondante que les bourgeois de l'ère close. Et le pis est que beaucoup d'entre eux sont des imbéciles qu'on devrait embaucher dans les moulins, comme Hippolyte.

Je saluai. Michel approuva Perceval et se plaignit amèrement de la complaisance de l'État à engraisser les chimistes aux dépens des autres travailleurs.

Je demandai si le trafic des bons n'en amenait pas la hausse ou la baisse.

— Le trafic des bons, me répondit Morin, est interdit. En fait on ne peut pas l'empêcher absolument. Il y a chez nous, comme autrefois, des avarés et des prodigues, des laborieux et des paresseux, des riches et des pauvres, des heureux et des malheureux, des satisfaits et des mécontents. Mais tout le monde vit, et c'est bien quelque chose.



Je demeurai un moment songeur; puis :

— Monsieur Morin, à vous entendre, il me semble que vous avez réalisé, autant qu'il était possible, l'égalité et la fraternité. Mais je crains que ce ne soit aux dépens de la liberté, que j'ai appris à chérir comme le premier des biens.

Morin haussa les épaules.

— Nous n'avons pas établi l'égalité. Nous ne savons ce que c'est. Nous avons assuré la vie à tout le monde. Nous avons mis le travail en honneur. Après cela, si le maçon se croit supérieur au poète et le poète au maçon, c'est leur affaire. Tous nos travailleurs s'imaginent que leur genre de travail est le premier du monde. Il y a plus d'avantages à cela que d'inconvénients.

» Camarade Hippolyte, tu sembles avoir beaucoup lu les livres du XIX<sup>e</sup> siècle de l'ère close, que l'on n'ouvre plus guère : tu parles leur langage, qui nous est devenu étranger. Nous ne concevons pas facilement aujourd'hui que les anciens amis du peuple aient pu prendre pour devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*. La liberté ne peut pas être dans la société, puisqu'elle n'est pas dans la nature. Il n'y a pas d'animal libre. On disait autrefois d'un homme qu'il était libre quand il n'obéissait qu'aux lois. C'était puéril. On a fait d'ailleurs un si étrange usage du mot de liberté dans les derniers temps de l'anarchie capitaliste, que ce mot a fini par exprimer uniquement la revendication des privilèges. L'idée d'égalité est moins raisonnable encore, et elle est fâcheuse en ce qu'elle suppose un faux idéal. Nous n'avons pas

à rechercher si les hommes sont égaux entre eux. Nous devons veiller à ce que chacun fournisse tout ce qu'il peut donner et reçoive tout ce dont il a besoin. Quant à la fraternité, nous savons trop comment les frères ont traité les frères pendant des siècles. Nous ne disons pas que les hommes sont mauvais. Nous ne disons pas qu'ils sont bons. Ils sont ce qu'ils sont. Mais ils vivent en paix quand ils n'ont plus de cause de se battre. Nous n'avons qu'un mot pour exprimer notre ordre social. Nous disons que nous sommes en harmonie. Et il est certain qu'aujourd'hui toutes les forces humaines agissent de concert.

— Aux siècles, lui dis-je, de ce que vous appelez l'ère close, on aimait mieux posséder que jouir. Et je conçois qu'au rebours vous aimiez mieux jouir que posséder. Mais ne vous est-il pas pénible de n'avoir pas de biens à laisser à vos enfants ?

— Dans les temps capitalistes, répliqua vivement Morin, combien d'hommes laissaient un héritage ? Un sur mille, un sur dix mille. Sans compter que de nombreuses générations ne connurent point la liberté de tester. Quoi qu'il en soit, la transmission de la fortune par voie d'héritage était parfaitement concevable quand la famille existait. Mais maintenant...

— Quoi ! m'écriai-je, vous ne vivez pas en famille ?

Ma surprise, que j'avais laissé voir, parut comique à la camarade Chéron.

— Nous savons en effet, me dit-elle, que le mariage subsiste chez les Cafres. Nous, les Européennes, nous ne faisons point de promesses ; ou, si nous en faisons, la loi l'ignore. Nous estimons que la destinée entière

d'un être humain ne saurait dépendre d'un mot. Il subsiste pourtant un reste des coutumes de l'ère close. Quand une femme se donne, elle jure fidélité sur les cornes de la lune. En réalité, ni l'homme ni la femme ne prennent d'engagement. Et il n'est pas rare que leur union dure autant que la vie. Ils ne voudraient ni l'un ni l'autre être l'objet d'une fidélité gardée au serment et non pas assurée par des convenances physiques et morales. Nous ne devons rien à personne. Un homme autrefois persuadait à une femme qu'elle lui appartenait. Nous sommes moins simples. Nous croyons qu'un être humain n'appartient qu'à lui seul. Nous nous donnons quand nous voulons et à qui nous voulons.

» D'ailleurs nous n'avons pas honte de céder au désir. Nous ne sommes pas hypocrites. Il y a seulement quatre cents ans, les hommes n'entendaient rien à la physiologie, et cette ignorance était cause de grandes illusions et de cruelles surprises. Hippolyte, quoi qu'en disent les Cafres, il faut subordonner la société à la nature et non, comme on l'a fait trop longtemps, la nature à la société.

Perceval appuya les paroles de sa camarade :

— Pour te montrer, ajouta-t-elle, comment la question des sexes est réglée dans notre société, je t'apprendrai, Hippolyte, que, dans beaucoup d'usines, le délégué à l'embauchage ne demande pas même si l'on est homme ou femme. Le sexe d'une personne n'intéresse pas la collectivité.

— Mais les enfants?

— Quoi? les enfants?

— Ne sont-ils point abandonnés, n'ayant pas de famille?

— D'où te peut venir une semblable idée? L'amour maternel est un instinct très fort chez la femme. Dans l'affreuse société passée, on voyait des mères braver la misère et la honte pour élever leurs enfants naturels. Pourquoi les nôtres, exemptes de honte et de misère, abandonneraient-elles leurs petits? Il y a parmi nous beaucoup de bonnes compagnes et beaucoup de bonnes mères. Mais le nombre est très grand et s'accroît sans cesse des femmes qui se passent d'hommes.

Chéron fit à ce propos une observation assez étrange.

— Nous avons, dit-elle, sur les caractères sexuels, des notions que ne soupçonnait pas la simplicité barbare des hommes de l'ère close. De ce qu'il y a deux sexes et qu'il n'y en a que deux, on tira longtemps des conséquences fausses. On en conclut qu'une femme est absolument femme et un homme absolument homme. La réalité n'est pas telle, il y a des femmes qui sont beaucoup femmes, et des femmes qui le sont peu. Ces différences, autrefois dissimulées par le costume et le genre de vie, masquées par le préjugé, apparaissent clairement dans notre société. Ce n'est pas tout, elles s'accroissent et deviennent plus sensibles à chaque génération. Depuis que les femmes travaillent comme les hommes, agissent et pensent comme les hommes, on en voit beaucoup qui ressemblent à des hommes. Nous arriverons peut-être un jour à créer des neutres, à faire des ouvrières, comme on dit des abeilles. Ce sera un grand avantage : on pourra augmenter le travail sans augmenter la population d'une manière dis-



proportionnée avec les biens nécessaires. Nous redoutons également le déficit et l'excédent des naissances.

Je remerciai Perceval et Chéron de m'avoir obligeamment renseigné sur un sujet si intéressant et demandai si l'instruction n'était pas négligée dans la société collectiviste et s'il y avait encore une science spéculative et des arts libéraux.

Voici ce que le vieux Morin me répondit :

— L'instruction, à tous les degrés, est très développée. Les camarades savent tous quelque chose; ils ne savent pas les mêmes choses et n'ont rien appris d'inutile. On ne perd plus le temps à étudier le droit et la théologie. Chacun prend des arts et des sciences ce qui lui convient. Nous avons encore beaucoup d'ouvrages anciens, bien que la plupart des livres imprimés avant l'ère nouvelle aient péri. On imprime encore des livres ; on en imprime plus que jamais. Pourtant la typographie tend à disparaître. Elle sera remplacée par la phonographie. Déjà les poètes et les romanciers s'éditionnent phonographiquement. Et l'on a imaginé pour la publication des pièces de théâtre une combinaison très ingénieuse du phono et du cinéματο qui reproduit tout ensemble le jeu et la voix des acteurs.

— Vous avez des poètes? des auteurs dramatiques?

— Non seulement nous avons des poètes, mais nous avons une poésie. Les premiers, nous avons délimité le domaine de la poésie. Avant nous, beaucoup d'idées étaient exprimées en vers, qui pouvaient l'être mieux en prose. On rimait des récits. C'était une survivance du temps où l'on rédigeait en langage mesuré les dispositions législatives et les recettes d'économie rurale. Maintenant les

poètes ne disent plus que des choses délicates qui n'ont pas de sens, et leur grammaire, leur langue leur appartiennent en propre comme leurs rythmes, leurs assonances et leurs allitérations. Quant à notre théâtre, il est presque exclusivement lyrique. Une connaissance exacte de la réalité et une vie sans violence nous ont rendus presque indifférents au drame et à la tragédie. L'unification des classes et l'égalité des sexes ont enlevé à la vieille comédie presque toute sa matière. Mais jamais la musique n'a été si belle ni tant aimée. Nous admirons surtout la sonate et la symphonie.

» Notre société est très favorable aux arts du dessin. Beaucoup de préjugés, qui nuisaient à la peinture, ont disparu. Notre vie est plus claire et plus belle que la vie bourgeoise, et nous avons un vif sentiment de la forme. La sculpture est plus florissante encore que la peinture, depuis qu'elle s'est associée intelligemment à la décoration des palais publics et des habitations privées. Jamais on n'avait tant fait pour l'enseignement de l'art. Si tu conduis quelques minutes seulement ton aéroplane sur une de nos rues, tu seras surpris du nombre des écoles et des musées.

— Enfin, demandai-je, êtes-vous heureux?

Morin secoua la tête :

— Il n'est pas dans la nature humaine de goûter un bonheur parfait. On n'est pas heureux sans effort et tout effort comporte la fatigue et la souffrance. Nous avons rendu la vie supportable à tous. C'est quelque chose. Nos descendants feront mieux. Notre organisation n'est pas immuable. Il y a seulement cinquante ans, elle était

différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Et des observateurs subtils croient s'apercevoir que nous allons vers de grands changements. Il se peut. Mais les progrès de la civilisation humaine seront désormais harmonieux et pacifiques.

— Ne craignez-vous pas, au contraire, lui demandai-je, que cette civilisation, dont vous semblez satisfait, ne soit détruite par une invasion de barbares? Il reste encore, m'avez-vous dit, en Asie et en Afrique, de grands peuples noirs ou jaunes, qui ne sont pas entrés dans votre concert. Ils ont des armées et vous n'en avez pas. S'ils vous attaquaient...

— Notre défense est assurée. Seuls les Américains et les Australiens pourraient lutter contre nous, parce qu'ils sont aussi savants que nous. Mais l'océan nous sépare et la communauté des intérêts nous assure leur amitié. Quant aux nègres capitalistes, ils en sont encore aux canons d'acier, aux armes à feu et à toute la vieille ferraille du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. Que pourraient ces antiques engins contre une décharge de rayons Y? Nos frontières sont défendues par l'électricité. Il règne autour de la fédération une zone de foudre. Un petit homme à lunettes est assis je ne sais où, devant un clavier. C'est notre unique soldat. Il n'a qu'à mettre le doigt sur une touche pour pulvériser une armée de cinq cent mille hommes.

Morin hésita un moment. Puis il reprit d'une voix plus lente :

— Si notre civilisation était menacée, ce ne serait pas par ses ennemis du dehors. Ce serait par ses ennemis du dedans.

— Il y en a donc ?

— Il y a les anarchistes. Ils sont nombreux, ardents, intelligents. Nos chimistes, nos professeurs de sciences et de lettres sont presque tous anarchistes. Ils attribuent à la réglementation du travail et des produits la plupart des maux qui affligent encore la société. Ils prétendent que l'humanité ne sera heureuse que dans l'état d'harmonie spontanée qui naîtra de la destruction totale de la civilisation. Ils sont dangereux. Ils le seraient davantage si nous les réprimions. Mais nous n'en avons ni l'envie ni les moyens. Nous n'avons aucun pouvoir de contrainte ou de répression, et nous en trouvons bien. Dans les âges barbares, les hommes se faisaient de grandes illusions sur l'efficacité des peines. Nos pères ont supprimé tout l'ordre judiciaire. Ils n'en avaient plus besoin. En supprimant la propriété privée, ils ont supprimé du même coup le vol et l'escroquerie. Depuis que nous portons des défenses électriques, les attentats sur les personnes ne sont plus à craindre. L'homme est devenu respectable à l'homme. On commet encore des crimes passionnels, on en commettra toujours. Pourtant ces sortes de crimes, quand ils sont impunis, deviennent plus rares. Tout notre corps judiciaire se compose de prud'hommes élus qui jugent gratuitement les contraventions et les contestations.

Je me levai, et, remerciant mes compagnons de leur bienveillance, je demandai à Morin la faveur de lui faire une dernière question.

— Vous n'avez plus de religion ?

— Nous en avons au contraire un grand nombre et quelques-unes assez nouvelles. Pour ne parler que de la



France, nous avons la religion de l'humanité, le positivisme, le christianisme et le spiritisme. Dans certaines contrées, il reste des catholiques, mais peu nombreux et divisés en plusieurs sectes, à la suite des schismes qui se produisirent au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, quand l'Église fut séparée de l'État. Il n'y a plus de pape depuis longtemps.

— Tu te trompes, dit Michel. Il y a encore un pape. Le hasard me l'a fait connaître. C'est Pie XXV, teinturier, *via dell'Orso*, à Rome.

— Comment ! m'écriai-je, le pape est teinturier ?

— Qu'y a-t-il de surprenant à cela ? Il faut bien qu'il ait un métier, comme tout le monde.

— Mais son Église ?

— Il est reconnu par quelques milliers de personnes, en Europe.

A ces mots, nous nous séparâmes. Michel m'avertit que je trouverais un logis dans le voisinage et que Chéron m'y conduirait en rentrant chez elle.

La nuit était éclairée par une lumière d'opale, pénétrante en même temps et douce. Le feuillage en recevait l'éclat de l'émail. Je marchais à côté de Chéron.

Je l'observais. Ses chaussures plates donnaient à sa démarche de la solidité, à son corps de l'aplomb et, bien que ses vêtements d'homme la fissent paraître plus petite qu'elle n'était, bien qu'elle eût une main dans la poche, son allure, toute simple, ne manquait pas de fierté. Elle regardait librement à droite et à gauche. C'est la première femme à qui je voyais cet air de curiosité tranquille et de flânerie amusée. Ses traits avaient, sous le béret, de

la finesse et de l'accent. Elle m'irritait et me charmait. Je craignais qu'elle ne me trouvât bête et ridicule. Tout au moins, il était visible que je lui inspirais une extrême indifférence. Pourtant elle me demanda tout à coup quel était mon état. Je répondis au hasard que j'étais électricien.

— Moi aussi, me dit-elle.

J'arrêtai prudemment la conversation.

Des sons inouïs remplissaient l'air nocturne de leur bruit tranquille et régulier, que j'écoutais avec effroi comme la respiration du génie monstrueux de ce monde nouveau.

A mesure que je l'observais davantage, je me sentais pour l'électricienne un goût qu'une pointe d'antipathie avivait.

— Alors, lui dis-je tout à coup, vous avez réglé scientifiquement l'amour, et c'est une affaire qui ne trouble plus personne.

— Tu te trompes, me répondit-elle. Sans doute nous n'en sommes plus à l'imbécillité furieuse de l'ère close, et le domaine entier de la physiologie humaine est désormais affranchi des barbaries légales et des terreurs théologiques. Nous ne nous faisons plus une fausse et cruelle idée du devoir. Mais les lois qui règlent l'attrait des corps pour les corps nous restent mystérieuses. Le génie de l'espèce est ce qu'il fut et ce qu'il sera toujours, violent et capricieux. Aujourd'hui comme autrefois l'instinct est plus fort que la raison. Notre supériorité sur les anciens est moins de le savoir que de le dire. Nous avons en nous une force capable de créer les mondes, le désir, et tu veux que nous puissions la régler. C'est trop nous demander. Nous ne sommes plus des barbares. Nous ne sommes pas encore des sages. La collectivité ignore totalement tout ce qui concerne les

rapports des sexes. Ces rapports sont ce qu'ils peuvent, tolérables le plus souvent, rarement délicieux, parfois horribles. Mais ne crois pas, camarade, que l'amour ne trouble plus personne.

Il m'était impossible de discuter des idées si étranges. J'amenai la conversation sur le caractère des femmes. Chéron en vint à me dire qu'il y en avait de trois sortes, les amoureuses, les curieuses et les indifférentes. Je lui demandai alors de quelle sorte elle était.

Elle me regarda avec un peu de hauteur et me dit :

— Il y a aussi plusieurs sortes d'hommes. Il y a d'abord les impertinents...

Ce mot me la fit paraître beaucoup plus contemporaine qu'il ne m'avait semblé jusque-là. C'est pourquoi je me mis à lui tenir le langage qui m'était habituel dans de semblables occasions. Et, après plusieurs paroles futiles et frivoles :

— Voulez-vous m'accorder une faveur? Dites-moi votre petit nom.

— Je n'en ai pas.

Elle vit que cela me semblait disgracieux. Car elle reprit un peu piquée :

— Penses-tu qu'une femme ne puisse plaire que si elle a un petit nom, comme les dames d'autrefois, un nom de baptême, Marguerite, Thérèse ou Jeanne?

— Vous me prouvez bien le contraire.

Je cherchai son regard et ne le trouvai pas. Elle avait l'air de n'avoir pas entendu. Je n'en pouvais douter : elle était coquette. J'étais ravi. Je lui dis que je la trouvais charmante, que je l'aimais, et je le lui redis. Elle m'en laissa tout le temps et me demanda après :

*SUR LA PIERRE BLANCHE*

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Je devins pressant.

Elle me le reprocha :

— Ce sont des manières de sauvage.

— Je vous déplais.

— Je ne dis pas cela.

— Chéron! Chéron! est-ce qu'il vous en coûterait beaucoup de...

Nous nous assîmes sur un banc ombragé par un orme. Je lui pris la main, la portai à mes lèvres... Tout à coup, je ne sentis, ne vis plus rien, et je me trouvai couché dans mon lit. Je me frottai les yeux, que piquait la lumière matinale, et je reconnus mon valet de chambre qui, dressé devant moi, l'air stupide, me disait :

— Monsieur, il est neuf heures. Monsieur m'a dit de réveiller monsieur à neuf heures. Je viens dire à monsieur qu'il est neuf heures.







## VI

**Q**UAND Hippolyte Dufresne eut achevé sa lecture, ses amis lui adressèrent les félicitations convenables.

Nicole Langelier, lui appliquant les paroles de Critias à Triéphon :

— Tu sembles, lui dit-il, avoir dormi sur la pierre blanche, au milieu du peuple des songes, puisque tu as fait un si long rêve durant une nuit si courte.

— Il n'est pas probable, dit Joséphin Leclerc, que l'avenir soit tel que vous l'avez vu. Je ne souhaite pas l'avènement du socialisme, mais je ne le crains pas. Le

collectivisme au pouvoir serait tout autre chose qu'on ne s'imagine. Qui donc a dit, reportant sa pensée au temps de Constantin et des premières victoires de l'Église : « Le christianisme triomphe. Mais il triomphe aux conditions imposées par la vie à tous les partis politiques et religieux. Tous, quels qu'ils soient, ils se transforment si complètement dans la lutte, qu'après la victoire il ne leur reste d'eux-mêmes que leur nom et quelques symboles de leur pensée perdue. »

— Faut-il donc renoncer à connaître l'avenir? demanda M. Goubin.

Mais Giacomo Boni, qui en creusant quelques pieds de terre était descendu de l'époque actuelle à l'âge de la pierre :

— En somme l'humanité change peu, dit-il. Ce qui sera c'est ce qui fut.

— Sans doute, répliqua Jean Boilly, l'homme, ou ce que nous appelons l'homme, change peu. Nous appartenons à une espèce définie. L'évolution de l'espèce est forcément comprise dans la définition de l'espèce. Elle ne comporte pas d'innombrables métamorphoses. On ne peut concevoir l'humanité après sa transformation. Une espèce transformée est une espèce disparue. Mais quelle raison avons-nous de croire que l'homme est le terme de l'évolution de la vie sur la terre? Pourquoi supposer que sa naissance a épuisé les forces créatrices de la nature, et que la mère universelle des flores et des faunes, après l'avoir formé, devînt à jamais stérile? Un philosophe naturaliste, qui ne s'effraie point de sa propre pensée, H.-G. Wells, a dit : « L'homme n'est pas final. » Non,









## *SUR LA PIERRE BLANCHE*

l'homme n'est ni le principe ni la fin de la vie terrestre. Avant lui, sur le globe, des formes animées se multiplièrent au fond des mers, dans le limon des plages, dans les forêts, les lacs, les prairies et sur les montagnes chevelues. Après lui des formes nouvelles se développeront encore. Une race future, sortie, peut-être, de la nôtre, n'ayant, peut-être, avec nous aucun lien d'origine, nous succédera dans l'empire de la planète. Ces nouveaux génies de la terre nous ignoreront ou nous mépriseront. Les monuments de nos arts, s'ils en découvrent des vestiges, n'auront point de sens pour eux. Dominateurs futurs, dont nous ne pouvons pas plus deviner l'esprit, que le palæopithèque des monts Siwalik n'a pu pressentir la pensée d'Aristote, de Newton et de Poincaré.





# CLIO

---

## *BIBLIOGRAPHIE*

---

### A. Édition originale.

1. — Anatole France || de l'Académie Française || CLIO || Illustrations de Mucha || Calmann Lévy, éditeur || 3, rue Auber, 3 || 1900.

Paris, Impr. Chamerot et Renouard. Petit in-8°. Couverture blanc crème imprimée et rempliée (illustration en couleurs de Mucha).

6 ff. n. ch. (3 ff. blancs, faux-titre et justification du tirage au verso, titre, dédicace « A ÉMILE ZOLA »), 188 pages (texte), 4 ff n. ch. (table, Imprimé par Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères, 19, Paris, et 2 ff. blancs).

Le tirage de luxe comprend 50 exemplaires sur chine et 100 sur japon. CLIO est au nombre des volumes tirés pour la Société des XX.

Paru le 11 Novembre 1899.

### B. Publication antérieure.

Les cinq contes qui composent CLIO ont paru en périodiques avant d'être recueillis en volume.

## BIBLIOGRAPHIE

### a. *Le Chanteur de Kymé* a été publié :

1° dans LE TEMPS du 31 Décembre 1895, accompagné de la note suivante :

« Ce conte d'Anatole France paraîtra dans le n° du 1<sup>er</sup> Janvier de COSMOPOLIS... Nous devons la primeur du conte d'Anatole France à l'obligeante communication de M. Ortmans, directeur de *Cosmopolis*, et de M. Armand Colin, son éditeur pour la France ; »

2° dans COSMOPOLIS, n° 1, Janvier 1896, pp. 128 à 141 ;

3° dans la REVUE POUR LES JEUNES FILLES, Première année, n° 18, 20 Février 1896, pp. 561 à 573, où Anatole France l'a fait précéder de l'avertissement que voici :

« AVERTISSEMENT AUX JEUNES FILLES.

» On a tenté de peindre dans ce conte l'âme d'un de ces vieux aèdes qui composèrent les chants, longtemps épars, dont la réunion forma l'*Iliade*. Leur vie était dure et leur pensée simple. Le soin de se procurer la nourriture occupait seul presque toutes les heures de leurs jours. Ils n'imaginaient rien de plus beau que de préparer un repas. Dans le temps où ils vivaient, on ignorait l'art de faire bouillir les aliments dans une marmite. On attelait les chevaux, mais on ne savait pas les monter. Un aède ne connaissait point l'écriture. Il n'avait jamais vu un tableau ni une statue. C'est pourquoi il comparait une belle jeune fille à un palmier. Une telle humanité si lointaine ne peut nous apparaître que par l'effort d'une imagination critique, dans une œuvre d'art et presque de divination.

» L'auteur de ce conte en sent toute la faiblesse. Du moins s'est-il efforcé d'y rester simple et facile. Il a évité les mots savants. Il a dit le *chanteur* et non l'*aède*, la *chambre* ou la *salle*, non le *mégaron*, etc. L'aède qu'il a voulu représenter est un des poètes de l'*Iliade*. Il vivait dans un temps où l'*Odyssée* n'existait pas encore. Aussi ne doit-on pas être surpris de voir que les personnages du conte ont une idée très vague des voyages d'Ulysse et ne savent même pas si Pénélope était une bonne épouse.

» Si l'on considère la rudesse du temps, mon vieux chanteur de Kymé ne paraîtra pas grossier.

» A. F. »

Cet avertissement a été reproduit par M. Gustave Lanson, p. 227 de ses PAGES CHOISIES D'ANATOLE FRANCE (Paris, Calmann-Lévy et A. Colin).

### b. *Komm l'Atrébate* a paru dans l'ÉCHO DE PARIS des :

28 Septembre 1897 : « *Komm l'Atrébate* » (section I) ;

5 Octobre 1897 : « *Histoire d'un Gaulois*, » sous-titre : « *Komm dans l'île brumeuse* » (section II, jusqu'à : « ... plus invincible que la force romaine, » p. 40, l. 29, de la présente édition) ;



## BIBLIOGRAPHIE

- 12 Octobre 1897 : « *Histoire d'un chef Gaulois (suite)* » (section III);  
19 Octobre 1897 : « *Histoire gauloise || avec commentaire de Monsieur Bergeret* » (section IV, jusqu'à : « ... et, par une brèche du mur, il sauta dans la campagne.  
» Longtemps la lune..., » p. 55, l. 5, de la présente édition).  
Un assez long commentaire de monsieur Bergeret termine l'article.  
9 Novembre 1897 : « *Histoire gauloise || Pacification* » (section V);  
16 Novembre 1897 : « *Histoire gauloise || Le Stratagème* » (section VI et dernière).

c. *Farinata degli Uberti ou la Guerre Civile* a paru d'abord dans LE TEMPS du 29 Avril 1896.

d. *Le Roi boit* a paru d'abord :

- 1° dans LE TEMPS du 8 Janvier 1893;  
2° sous le titre : « *le Roi de l'Épiphanie*, » dans L'ÉCHO DE PARIS du 7 Janvier 1896.

e. « *La Muiron* » a été publié d'abord :

- 1° dans COSMOPOLIS, n° 17, Mai 1897, pp. 407-416.  
2° sous le titre : « *Vendémiaire An VIII*, » dans L'ÉCHO DE PARIS du 14 Septembre 1897.

### C. Manuscrit.

Le manuscrit de KOMM L'ATRÉBATE faisait partie de la Bibliothèque de M. Pierre Dauze, vendue à Paris en mai 1914. Le catalogue de cette vente (Paris, H. Leclerc, 1914. — Première partie, n° 685) le décrit en ces termes : « In-4° de 88 pages montées sur papier vélin, avec encadrements rouges, cartonn., parchemin. *Manuscrit autographe*, signé, du texte primitif de cette nouvelle publiée dans L'ÉCHO DE PARIS, par chapitres, avec titres spéciaux. »

### D. Publication fragmentaire.

2. LE CHANTEUR DE KYMÉ. Illustrations en couleurs de Maurice Lalau, Paris, Librairie des Amateurs, A. Ferroud. — F. Ferroud, successeur. Petit in-4° de iv+56 pages. Achevé d'imprimer sur les presses de A. Lahure le 30 Mars 1923.

### E. Édition moderne.

3. Anatole France || de l'Académie Française || LES CONTES || DE || JACQUES TOURNEBROCHE || Paris || Calmann-Lévy, Éditeurs || 3, rue Auber, 3 || 1923.

## BIBLIOGRAPHIE

Un vol. in-8° imprimé sur vélin blanc des Papeteries du Marais et tiré à 1 800 exemplaires tous numérotés.

3 ff. n. ch. (1 f. blanc, faux-titre et titre); pp. 1 à 130 : Les Contes de Jacques Tournebroche; pp. 131 à 286 : SOUS L'INVOCATION DE CLIO; 2 ff. n. ch. (table et 1 f. blanc).

Achevé d'imprimer en Avril 1921.

Paru le 7 Mars 1923.

L'auteur a fait subir quelques retouches aux contes : *Le Chanteur de Kymé* et *Komm l'Atrébate*.

L'édition in-18 jésus sous couverture bleue, et les éditions ultérieures sous couverture saumon, puis sous couverture jaune, enfin sous couverture verte sont identiques comme pagination et comme texte à l'édition revue de 1923.

# HISTOIRE COMIQUE

---

## *BIBLIOGRAPHIE*

---

### A. Édition originale.

1. Anatole France || de l'Académie Française || HISTOIRE COMIQUE || Paris || Calmann-Lévy, éditeurs || 3, rue Auber, 3.

Paris, Impr. Chaix, rue Bergère, 20. In-18. Couverture jaune imprimée.

2 ff. n. ch. (faux-titre et titre) et 324 pages.

Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 60 exemplaires sur japon et 100 sur hollande.

Le texte de ces 160 exemplaires est suivi de 24 pages supplémentaires, numérotées de 325 à 348 et précédées de l'avertissement que voici :

« NOTES || Ces notes ont été rédigées par M. Adolphe Goubin, docteur ès lettres.

» On sait que M. Goubin est un de nos jeunes savants les plus distingués. Il serait superflu de louer l'exactitude de son esprit.

» (Sur M. Goubin, cf. LE MANNEQUIN D'OSIER, passim). »

Aux 160 exemplaires de luxe, il convient d'ajouter les 50 exemplaires

## BIBLIOGRAPHIE

d'un tirage spécial, sur papier ordinaire, et sous couverture imprimée bleu glacé, portant comme titre : HISTOIRE COMIQUE. Édition augmentée des « Notes de M. Goubin » et non mise dans le commerce.

Ces exemplaires, tous numérotés, sont identiques, au papier près, à ceux du tirage sur japon et sur hollande.

Paru le 29 Avril 1903.

Les *Notes* de l'HISTOIRE COMIQUE, qui faisaient, jusqu'ici, de 210 exemplaires privilégiés une sorte d'édition « secrète » (le mot est d'A. France), ont été rétablies, dans le présent volume, à la suite du roman.

### B. Publication antérieure.

I. Un premier état de l'HISTOIRE COMIQUE a paru, sous le titre : « *Chevalier, nouvelle,* » dans la VIE CONTEMPORAINE ET REVUE PARISIENNE RÉUNIES du 15 Décembre 1894, pp. 621-638, en cinq chapitres numérotés de I à V.

II. L'HISTOIRE COMIQUE a été publiée dans la REVUE DE PARIS des 15 Décembre 1902, 1<sup>er</sup> Janvier et 15 Janvier 1903.

### C. Manuscrits.

a. Le manuscrit de la nouvelle « *Chevalier* » appartient à la Bibliothèque Nationale, à laquelle il a été légué par madame Arman de Caillavet. Il y figure sous le n° 10798 (Fonds français, nouvelles acquisitions) et se compose de 83 feuillets in-4°.

b. Le manuscrit de l'HISTOIRE COMIQUE, légué à la Bibliothèque Nationale par madame Arman de Caillavet, fait partie du manuscrit composite 21610 (Fonds français, nouvelles acquisitions), dont il occupe les feuillets 148 à 311. Chaque chapitre s'y trouve séparé du suivant par une feuille de fort papier gris portant le n° du chapitre et, à partir du cinquième, un titre écrit, puis biffé, de la main d'Anatole France. Ce manuscrit a servi seulement à l'établissement du texte de la REVUE DE PARIS.

c. Celui qui a été utilisé pour la composition du volume appartient à M. Georges Calmann. Il est fait de feuillets de la REVUE DE PARIS, où se trouvent inscrites les corrections nouvelles d'Anatole France et rétablis les passages dont la suppression avait été demandée par la direction de la revue. Entre autres additions manuscrites, il y a lieu de signaler le dernier quart du ch. ix (p. 233 à 240 de la présente édition) et les *Notes* de M. Goubin.



## BIBLIOGRAPHIE

A la suite de ce premier ensemble, le manuscrit présente trois jeux successifs d'épreuves d'auteur, apportant chacun une couche nouvelle d'additions autographes, dont voici les principales :

Dans le premier, très retouché, — 1<sup>re</sup> d'auteur, 6 Février 1903, — Anatole France a inséré deux ajoutés manuscrits particulièrement importants : le chapitre xiv en entier et la presque totalité du chapitre xvi.

Le second (2<sup>e</sup> d'auteur, 6 Mars 1903) est augmenté du manuscrit du chapitre xviii.

Le troisième, incomplet, — 3<sup>e</sup> d'auteur, 28 Mars 1903, — ne comporte qu'un seul remaniement de quelque ampleur.

### D. Éditions modernes.

2. HISTOIRE COMIQUE. Pointes-sèches et eaux-fortes de Edgar Chahine. Un vol. in-4° de 188 pages, imprimé par Renouard, 19, rue des Saints-Pères.  
Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, s. d. (1905). Tiré à 300 exemplaires, dont 20 sur chine, 80 sur japon et 200 sur vélin à la cuve.
3. HISTOIRE COMIQUE. Illustrations de Basté. Un vol. in-8° de 126 pages. N° 56 de la « Nouvelle Collection Illustrée. » Imprimé par L. Pochy. Paris, Calmann-Lévy, éditeurs. Paru en Juillet 1911.
4. HISTOIRE COMIQUE, illustrée d'un frontispice, de 20 gravures et de 20 lettrines gravés au burin par Llano-Florez. Librairie de France, 110, boulevard Saint-Germain, Paris. Un vol. gr. in-4° de 2 ff. blancs et 252 pages, les 4 dernières non ch. Tirage limité à 370 ex. numérotés. Cette édition, faite sur l'initiative de madame P.-L. Couchoud, née Sévastos, composée et imprimée sous sa direction par l'imprimerie Crété pour le texte, par B. et A. Vernant, imprimeurs en taille-douce, pour les gravures, a été achevée d'imprimer le 12 Octobre 1926, 2<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Anatole France.

# SUR LA PIERRE BLANCHE

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### A. Édition originale.

1. Anatole France || de l'Académie Française || SUR || LA PIERRE BLANCHE ||  
Paris || Calmann-Lévy, éditeurs || 3, rue Auber, 3.  
Paris, Impr. Chaix, 20, rue Bergère. In-18. Couverture jaune imprimée.  
3 ff. n. ch. (faux-titre, titre et épigraphe), 320 pages (texte), 2 ff. n. ch.  
(table et nom de l'imprimeur).

Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 60 ex. sur japon et 100 sur hollandaise.

Achevé d'imprimer en Novembre 1903, ce volume a paru seulement le 2 Février 1905. Entre temps, A. France donna tout ou partie de son œuvre à divers périodiques.

### B. Publication antérieure.

I. Sous le titre « *Prophéties*, » un premier état du conte de *Gallion* avait été publié dans LE FIGARO des 6 Septembre et 12 Septembre 1900.

## BIBLIOGRAPHIE

II. « *Par la porte de corne ou par la porte d'ivoire* » a paru, sous le titre : « *La porte de corne ou la porte d'ivoire* » dans le NEW-YORK-HERALD (édition de Paris), supplément illustré du 20 Décembre 1903 (titre et 5 illustrations de Louis Malteste).

III. Un fragment du dialogue de *Gallion* a paru, sous le titre : « *La Nouvelle Corinthe*, » dans le NEW-YORK-HERALD (édition de Paris), supplément illustré du 27 Mars 1904 (titre et 3 illustrations par Louis Malteste).

IV. « SUR LA PIERRE BLANCHE » a été publié pour la première fois, sous sa forme définitive, dans le journal L'HUMANITÉ, du lundi 18 Avril 1904 (première année, n° 1) au vendredi 13 Mai 1904, en vingt-six feuillets intitulés « SUR LA PIERRE BLANCHE, DIALOGUES PHILOSOPHIQUES, par Anatole France. » Deux des chapitres qui n'ont pas de titre dans le volume en possèdent un dans le journal : chapitre III (p. 441 de la présente édition) : « *Que les Dieux changent et deviennent méconnaissables* ; » chapitre IV (p. 475 de la présente édition) : « *Cette horrible immoralité qu'est la morale future.* »

L'œuvre est présentée aux lecteurs de L'HUMANITÉ par la note suivante (1<sup>re</sup> année, n° 1, p. 1, col. 6) : « Nous commençons aujourd'hui, en seconde page, la publication du livre que vient d'achever Anatole France : *Sur la Pierre Blanche*. Il paraîtra sous la forme d'un feuillet. C'est une suite de dialogues philosophiques, où, à l'évocation du monde gréco-romain, se mêle une vision utopique de sociétés communistes de l'avenir. Nous remercions le grand écrivain d'avoir réservé à des lecteurs socialistes la primeur de cette œuvre forte et charmante. »

### C. Manuscrits.

a. Le manuscrit de « SUR LA PIERRE BLANCHE » appartient à la Bibliothèque Nationale, à laquelle il a été légué par madame A. de Caillavet. Il se trouve compris dans le recueil 21610 (Fonds français, nouvelles acquisitions), dont il occupe les feuillets 48 à 147 :

I. <i>Quelques français...</i>	ff. 48 à 53 ;
II. GALLION	ff. 54 à 99 ;
III. <i>Quand Nicole Langelier...</i>	ff. 100 à 119 ;
IV. PAR LA PORTE DE CORNE OU PAR LA PORTE D'IVOIRE	ff. 120 à 146 ;
V. ( <i>Épilogue</i> )	feuillet 147.

b. Un manuscrit du second état de *Gallion* est décrit de la façon suivante dans le *Catalogue de la Bibliothèque de M. Henri Monod* (Paris, Ch. Bosse, 1921. — Cinquième et dernière partie, n° 3626) :

## BIBLIOGRAPHIE

« Le Proconsul d'Achaïe. 26 ff. pet. in-4°.

» *Manuscrit autographe signé d'Anatole France*, daté de Rome, avril 1903, et comprenant 26 pages. C'est la première version du chapitre II de *Sur la Pierre Blanche* intitulé *Gallion*. Le texte imprimé a subi de profonds changements : des passages entiers ont été supprimés ou remaniés par l'auteur. »

c. Il existe du conte : « *Par la porte de corne ou par la porte d'ivoire* » un manuscrit indépendant. Ce manuscrit, qui fait partie de la bibliothèque de M. Louis Barthou, n'a pas de titre. C'est un brouillon très travaillé qui se compose de 52 feuillets de divers formats, reliés plein vélin blanc (*Carayon*).

d. Le manuscrit de l'article paru dans *LE FIGARO* du 12 Septembre 1900 sous le titre : « *Prophéties* » (voir ci-dessus, section B, § I) se trouve compris dans le recueil 10801 (Bibliothèque Nationale, fonds français, nouvelles acquisitions, legs madame A. de Caillavet). Il y occupe les 13 feuillets numérotés de 116 à 128.

### D. Éditions modernes.

2. — *SUR LA PIERRE BLANCHE*. Un vol. petit in-16 de 286 pages, carton. percal. crème. Paris, Nelson, s. d. (1923).
3. — *SUR LA PIERRE BLANCHE*. Gravures sur bois par Jean Kefalinos. In-12 de 5 ff. n. ch. + 233 pages. 30<sup>e</sup> volume de la *Collection des Chefs-d'œuvre*. Imprimé par R. Coulouma, d'Argenteuil, H. Barthélemy étant directeur. Tiré à 1 130 exemplaires. Paris, La Connaissance, 9, Galerie de la Madeleine. 1924.
4. — Les éditions actuelles et les dernières éditions publiées du vivant de l'auteur par la maison Calmann-Lévy, identiques pour la pagination et pour la presque totalité de la composition à l'édition originale, diffèrent cependant de celle-ci par un certain nombre de corrections intéressant le texte, pages 152, 201, 202 et 222.
5. — *SUR LA PIERRE BLANCHE*. Un vol. in-8° imprimé sur vélin blanc des Papeteries du Marais et tiré à 2 300 exemplaires tous numérotés.  
Pour paraître en Octobre 1928.



## TABLE

---

### CLIO

---

LE CHANTEUR DE KYMÉ . . . . .	3
KOMM L'ATRÉBATE . . . . .	25
FARINATA DEGLI UBERTI OU LA GUERRE CIVILE . . . .	71
LE ROI BOIT . . . . .	87
« LA MUIRON » . . . . .	95

---

## HISTOIRE COMIQUE

---

HISTOIRE COMIQUE . . . . .	117-337
NOTES . . . . .	339

*TABLE*

**SUR LA PIERRE BLANCHE**

---

GALLION . . . . .	377
PAR LA PORTE DE CORNE OU PAR LA PORTE D'IVOIRE .	507

---

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES . . . . .	559-568
------------------------------------	---------

LE TOME TREIZIÈME DES ŒUVRES COMPLÈTES  
D'ANATOLE FRANCE CONTIENT LES COMPOSITIONS  
DE MAXIME DETHOMAS, GRAVÉES SUR BOIS PAR  
GASPERINI POUR CLIO, LES COMPOSITIONS D'ÉMILIE  
DUFOUR GRAVÉES SUR BOIS PAR J. MALCOURONNE  
POUR L'HISTOIRE COMIQUE ET LES BOIS GRAVÉS  
DE PAUL-ÉMILE COLIN POUR SUR LA PIERRE  
BLANCHE. UNE SUITE SUR PAPIER DE CHINE,  
COMPRENANT TOUTES LES GRAVURES DU VOLUME,  
EST JOINTE SOUS COUVERTURE SÉPARÉE.





CETTE ÉDITION, COMPOSÉE EN CARACTÈRES FIRMIN DIDOT  
DES FONDERIES DEBERNY-PEIGNOT, EST IMPRIMÉE  
CHEZ PAUL BRODARD A COULOMMIERS. LE PAPIER DE  
HOLLANDE A LA FORME EST FABRIQUÉ SPÉCIALEMENT  
PAR VAN GELDER ZONEN ET PORTE EN FILIGRANE LA  
SIGNATURE D'ANATOLE FRANCE. LA SUITE SUR CHINE  
EST IMPRIMÉE SOUS LA DIRECTION DE H. BARTHÉLEMY,  
CHEZ COULOUMA A ARGENTEUIL.

LA REVISION DES TEXTES ET LES NOTES  
BIBLIOGRAPHIQUES SONT DE M. LÉON CARIAS.

CETTE ÉDITION EST PUBLIÉE SOUS LA  
DIRECTION DE M. GÉRARD LE PRAT.









---

**ANATOLE  
FRANCE**

**TOME XIII**

**CLIO**

---

**HISTOIRE COMIQUE**

---

**SUR  
LA PIERRE BLANCHE**

---

**CALMANN-LÉVY  
ÉDITEURS**

---

**1927**















## Date Due

[illegible]





TRENT UNIVERSITY

0 1164 0298999 4

PQ2254 .A1 t. 13

France, Anatole  
Oeuvres complètes illustrées de  
Anatole France

DATE	ISSUED TO
	157340

157340

